UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 02180826 6

To Rev. Thomas Kirby,
with best wishes for a long
and fruitful priesthood
on the occasion of his
ordination,
from his sincere friend,
John A Keating
Castelgandolfo. Oct. 1. 1911.

BR
195
.F6

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/saintjeanetlafin00foua

LES

ORIGINES DE L'ÉGLISE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE)

LES ORIGINES DE L'ÉGLISE

SAINT JEAN

ET

LA FIN DE L'AGE APOSTOLIQUE

PAR

L'abbé C. FOUARD

MEMBRE DE LA COMMISSION BIBLIQUE

CINQUIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA & Cie

RUE BONAPARTE, 90

1908

RAPPORT

DE LA COMMISSION D'EXAMEN DES LIVRES

Rouen, 10 juin 1904.

Les travaux déjà publiés de M. l'abbé Fouard sur les *Origines du Christianisme* ne resteront pas inachevés. Avant de mourir, le docte et sympathique écrivain avait pu écrire le livre qui termine son œuvre. Le sixième volume, contenant la vie de S. Jean et l'histoire de son temps, est prêt pour l'impression. Je l'ai examiné avec l'attention et le respect dus aux mérites et à la renommée du savant auteur.

On trouve, dans ce volume, les qualités littéraires qui recommandent ses devanciers. Le plan en est large et se dessine en masses savamment ordonnées. L'allure du récit et des controverses est rapide et vivante. L'intérêt est soutenu dans l'ensemble et dans les détails. Le style est sobre, clair, élégant.

Ce n'est pas à M. Fouard qu'on peut reprocher une ignorance présomptueuse. Il ne décide rien qu'après examen complet et circonspect. Nulle part, la vaste érudition de l'auteur n'apparaît mieux que dans cette étude sur la vie, les œuvres, le siècle de l'Apôtre S. Jean. Toutes les sources historiques et exégétiques, anciennes et modernes, d'Allemagne, d'Angleterre, de France, d'Italie, sont mises à contribution. Au milieu de cette documentation considérable, le savant auteur se meut aisément sans doute, mais

avec une impeccable prudence, rejetant ce qui est frelaté, se dégageant de ce qui est paradoxal, se défiant du culte de l'idole du sens propre, se gardant de toute curiosité téméraire, aussi bien que de toute inepte crédulité.

La droiture d'intention ne se manifeste pas moins dans ce volume que la sûreté de discernement. La critique n'étant que l'usage du bon sens guidé par une méthode sûre, il n'y a rien de surprenant à ce que M. Fouard ait soumis tout son sujet à l'épreuve d'un rigoureux contrôle. Mais, critique lui-même, et critique de premier ordre, il n'a pas cet esprit critique qui, selon Bossuet, « rend les hommes détermi-« natifs et leur fait préférer leur goût et leurs con-« jectures, qu'ils croient dictés par le bon sens, à « toute tradition et à toute autorité » (*Dissert. sur Grotius*). Selon l'avis de S. Paul (I Thess., v, 21), il ne se fait pas faute d'examiner, mais il retient tout ce qui est bon. Pénétré de respect pour la doctrine de l'Église et la tradition des Saints Pères, il ne délaisse pas les vénérables directions du passé, sur de légères apparences ou de hasardeuses conjectures. Il semble n'avoir jamais oublié la belle maxime de Mabillon : « Il n'y a point de chemin plus court pour perdre la « Foi que de vouloir trop critiquer la Foi même » (*Etud. monast.*, part. II, ch. XIII). On ne surprend dans sa discussion aucun excès ni abus : l'œuvre peut être proposée comme modèle aux écrivains catholiques.

Le Président de la Commission d'examen des livres,

P.-E. PUYOL.

APPROBATION

DE S. G. MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN, PRIMAT DE NORMANDIE

Vu le rapport ci-dessus qui nous a été adressé au nom de la Commission d'examen des livres, *nous accordons l'*Imprimatur *au livre de M. l'abbé Fouard, sur* S. Jean, *et nous recommandons la lecture de cet excellent ouvrage aux prêtres et aux fidèles de notre diocèse.*

✝ Frédéric, archevêque de Rouen

Rouen, le 20 *juin* 1904.

Dieu a rappelé à lui l'auteur éminent de la « *Vie de Notre-Seigneur* » et des « *Origines chrétiennes* ». M. l'abbé Fouard est mort, au moment de faire paraître son ouvrage sur S. Jean, dans lequel il expose la situation de l'Église, lorsque furent produits les écrits de cet Apôtre. Conformément à ses intentions, nous en publions le manuscrit, qui fera regretter plus encore aux lecteurs la fin prématurée d'un homme dont les œuvres et la vie ont eu pour but unique la gloire de Jésus. Dieu a anticipé le salaire pour ce bon ouvrier. Ses yeux contemplent aujourd'hui la divine face du Christ, qu'il a dépeinte avec amour et ravivée dans tant de cœurs. A l'exemple de S. Thomas, si le Seigneur lui a dit : « Tu as bien écrit de moi, que veux-tu pour ta récompense? » Nul doute qu'il n'ait répondu : « Aucune autre que vous-même, ô mon Dieu! »

INTRODUCTION

Nous nous sommes bornés jusqu'à ce jour à donner la suite des « Origines chrétiennes », sous forme de récits purement historiques, sans y introduire la controverse. Ainsi qu'il a été dit, dès les premières lignes de la « Vie de Jésus », « nous ne voulions que faire mieux connaître et aimer le Sauveur[1] ». C'est dans ce dessein que fut poursuivie la série des études sur les Missions apostoliques. L'ouvrage que nous présentons aujourd'hui, s'inspirant du même esprit, offre un tableau de la société religieuse vers la fin du premier siècle, à l'époque où fut rédigé le quatrième Évangile par S. Jean, qui avait survécu à tous ses frères dans l'Apostolat, et atteint un âge très avancé. On était même venu à croire que la mort reculerait

---

[1] *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, Préface.

devant cette tête sacrée, en se fondant sur une parole de Jésus pour prétendre que le disciple bien-aimé attendrait ici-bas jusqu'au retour du Maître. Le saint vieillard s'en défendait avec une candeur charmante : Le Seigneur n'a pas dit cela ; ce qu'il a dit n'a pas ce sens[1]. Il avait grande crainte qu'on ne s'y trompât; mais qui pouvait douter de sa parole, puisque, seul, il restait entre « ceux qui virent Jésus » ?

Cette divine mémoire faisait une auréole à ses cheveux blancs, et investissait sa personne, non seulement de la vénération universelle, mais d'une autorité incontestée dans l'Église. Ainsi qu'auparavant ceux des grands Apôtres Pierre et Paul, son nom nous a donc paru propre à représenter le temps où il acheva de vivre, et sur lequel il exerça, par son action comme par ses écrits, une si profonde influence. Nous ne verrons de la vie de S. Jean que ce qui intéresse son œuvre, ou plutôt, c'est dans son œuvre que nous l'étudierons lui-même, car il s'y peint tout entier : aussi ardent que tendre, capable de dominer, comme l'aigle, sur les plus hautes cimes et d'y contem-

[1] Joan., XXI, 23.

pler, sans frémir, la lumière aveuglante des cieux ; puis, descendu de ces hauteurs, fatiguant ses disciples par des exhortations continues « à s'aimer les uns les autres ». S'il fulmine parfois, en « vrai fils du Tonnerre[1] », contre les évêques prévaricateurs[2], combien plus souvent il s'inspire de l'amour dont son cœur a recueilli le parfum sur la poitrine de Jésus!

Il nous conviendrait mieux de regarder uniquement ce touchant côté de sa physionomie, avec l'espoir d'y retrouver quelques traits de la céleste figure qui l'avait ravi. Mais les attaques perpétuelles, dont son œuvre est assaillie, nous contraignent de renoncer à cet attrait pour poser sur un solide fondement l'objet même de nos études : ces écrits inspirés, où il nous a révélé le Sauveur dans un éclat nouveau. Certes, nous ne sentons aucun goût pour discuter les questions agitées à cette heure, comme par exemple, de savoir si « Jésus s'est cru Dieu », ou bien encore, « à quel moment il a pris conscience de sa Messianité ». Outre que le Mystère de l'Incarnation restera toujours

---

[1] Marc., III, 17.
[2] Apocal., *Lettre aux sept Églises,* I-III.

impénétrable à notre chétif esprit, des enquêtes si téméraires, pour ne pas dire de tels attentats sur la divine personnalité du Christ, offenseraient sûrement la piété de nos lecteurs. Il n'en est pas ainsi des preuves qui vont à établir l'authenticité des documents apostoliques. Nous les étudierons, en commençant par celles qui concernent le quatrième Évangile ; puis viendront les trois épîtres « catholiques » de S. Jean ; enfin, nous revendiquerons les titres de son Apocalypse à la même autorité.

I

L'Apôtre écrivit son Évangile à la fin du premier siècle, peut-être même au début du second. Quelques années plus tard, vers l'an 107, S. Ignace d'Antioche semble le connaître et y faire des emprunts[1]. En tout cas, il n'est pas douteux que,

---

[1] Tel est le sentiment de Zahn (*Geschichte des neutestamentlichen Kanons*), II, p. 903, etc., et de Resch (*Aussercanonische Parallelltexte zu Johannes*), p. 11-12. Toutefois, un des plus savants commentateurs de S. Ignace, Von der Goltz, se refuse à voir de vrais emprunts dans les citations alléguées (*Ignatius von Antiochien als Christ und Theologe, Texte und Untersuchungen*, XII, 3, 1891, p. 118-144, 197-206). Harnack (*Chronologie der altchristlichen Litteratur*, I, p. 674, note 1) est du même avis.

vers le même temps, les « Anciens » d'Éphèse qui instruisirent S. Irénée, ayant en main l'œuvre de l'Apôtre, l'aient mise sous les yeux de leur disciple[1]. Deux de leurs contemporains : Polycarpe, de Smyrne, et Papias, d'Hiérapolis, ont fait usage de sa première Épître[2]. Dès lors, il paraît de toute vraisemblance que le quatrième Évangile, si étroitement lié avec cette lettre, leur était connu. D'autre part, Basilide, gnostique qui enseignait vers l'an 120 à Alexandrie, se référait, lui aussi, dans ses commentaires sur l'Évangile, à l'œuvre de S. Jean[3]. Rien, à la vérité, dans ces lointains témoignages, ne fixe le nom de l'auteur. Il importe cependant de ne pas les négliger, car ils attestent l'existence du dernier Évangile dans le premier quart du siècle qui suivit son apparition, et le montrent en telle estime que sa diffusion est rapide en Asie, sur les côtes de Syrie et jusqu'en Égypte.

A partir de cette époque, et dans le cours du

---

[1] S. Irénée, *Adv. Hær.*, II, *22*, 5; V, *36*, 2.

[2] S. Polycarpe, *Ad Philipp.*, 7. Nous savons par Eusèbe (*Hist. eccles.*, III, XXXIX) que Papias lisait la première Épître de S. Jean, et en faisait usage.

[3] *Philosophoumena*, VII, 22, 27.

second siècle, nous voyons ce texte prendre partout même rang, même autorité que ceux de Matthieu, Marc, Luc, et former avec eux l'Évangile quadriforme qu'unifie et domine un seul Esprit[1]. Dans toutes les Églises, il est cité : à Antioche, par son évêque Théophile[2]; à Alexandrie, par Clément[3]; à Athènes, par Athénagore[4]; en Gaule, dans les lettres adressées par les Églises de Lyon et de Vienne aux fraternités d'Asie Mineure[5]. A Rome, les témoignages abondent, expressifs entre tous. S. Justin, devenu chrétien à Éphèse vers l'an 130, s'était, de là, rendu dans la capitale de l'Empire pour enseigner : il cite le quatrième Évangile[6]. Ainsi fait également son disciple Tatien[7]. Valentin, né en Égypte, venu lui-même à

---

[1] Λόγος... ἔδωκεν ἡμῖν τετράμορφον τὸ Εὐαγγέλιον, ἑνὶ δὲ πνεύματι συνεχόμενον. S. Irénée, *Adv. Hær.*, III, *11*, 8.

[2] S. Théophile, *Ad Autolyc.*, II, 22. — Eusèbe (*Hist. eccles.*, IV, XXIV) place son épiscopat entre 169 et 177.

[3] Clément d'Alexandrie (vers 190), cité par Eusèbe (*Hist. eccles.*, VI, XIV).

[4] Athénagore (177), *Legat. pro Christ.*, 10.

[5] Eusèbe, *Histor. eccles.*, V, I, 15. Cette lettre fut écrite en 177-178.

[6] S. Justin (100-167), *Apol.*, I, 61; *Contra Tryph.*, 165.

[7] Tatien (110-172), *Orat.*, 13, 19, etc. Son *Harmonie* des quatre Evangiles, le *Dialessaron*, n'est pas venue jusqu'à nous. A en juger par le commentaire qu'en a fait S. Éphrem, elle com-

Rome au temps d'Antonin (138-161), cherche dans l'œuvre de Jean des appuis au Gnosticisme[1] et lui reconnaît une telle autorité, que son disciple Héracléon[2] commente ce livre saint, de préférence à tout autre. Au milieu du second siècle, hérétiques et orthodoxes s'accordent donc, dans l'Église romaine, à recevoir notre quatrième Évangile comme parole apostolique.

Vingt à trente ans plus tard, un inconnu dressait à Rome la liste de nos écrits inspirés. Voic en quels termes il mentionne les traditions qu'il recueillait, dans ses entours : « Jean, l'un des « disciples, composa le quatrième Évangile, à la « sollicitation des autres disciples et de ses com- « pagnons d'épiscopat : « Jeûnez avec moi pen- « dant trois jours, leur dit-il, et nous nous com- « muniquerons ce qui aura été révélé à chacun « de nous. » La même nuit, il fut révélé à André,

---

mençait par le « Prologue » de S. Jean. Voir *Evangelii concordantis expositio facta a S. Ephrem*, a J.-B. Aucher; édit. Mözinger, Venetriæ. Cf. *le Diatessaron* arabe, édité par le P. Ciasca, Rome, 1888.

[1] S. Irénée, *Adv. Hær.*, III, *11*, 15.

[2] Origène, *In Joan.*, *passim*. On trouvera dans S. Irénée, *Adv. Hær.*, I, *8*, 5, le curieux commentaire qu'un autre disciple de Valentin Ptolémée faisait du prologue de S. Jean.

« l'un des Apôtres, que Jean devait écrire tout en « son nom, sous le contrôle de tous. Voilà pour- « quoi, bien que chacun des Évangiles commence « diversement leur enseignement, cela ne produit « aucune différence dans la foi des croyants, car « c'est au souffle d'un tout-puissant et unique « Esprit qu'a été proclamé tout ce qui concerne la « naissance, la passion, la résurrection de Jésus- « Christ, ses entretiens avec les disciples; son « double avènement : le premier dans l'humilité « et le mépris, lequel a déjà eu lieu ; le second, « dans son pouvoir royal et glorieux, qui est à ve- « nir. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que Jean, même « dans ses Épîtres, affirme si fortement chaque « chose, car il y peut dire, de lui-même : Ce « que nous avons vu de nos yeux, entendu de nos « oreilles, et ce que nos mains ont touché : c'est « là ce que nous écrivons. Il déclare ainsi qu'il a « été non seulement le témoin oculaire, mais aussi « l'auditeur et l'écrivain de toutes les merveilles « du Seigneur dont il ordonne l'histoire[1]. »

---

[1] *Canon de Muratori.* Muratori, savant ecclésiastique italien (1672-1750), découvrit en 1740, à la Bibliothèque ambrosienne de Milan, le manuscrit connu sous son nom, et qui faisait partie d'un Canon du Nouveau Testament, écrit à Rome vers l'an 170.

Bien des détails sont à sacrifier dans ce récit, en partie légendaire. Un fait s'en dégage toutefois, et demeure incontestable : c'est que, dans la seconde moitié du deuxième siècle, un Évangile de « Jean, l'un des disciples », était connu à Rome et tenu pour authentique. A la vérité il n'est point marqué, dans le texte qu'on vient de lire, que ce disciple Jean soit l'apôtre, fils de Zébédée ; mais un contemporain de cet écrit. S. Irénée de Lyon achève de tout préciser. « Jean, dit-il, le disciple du Seigneur, celui qui se pencha sur son sein, publia, lui aussi, l'Évangile, pendant qu'il habitait en Asie[1]. »

Ce témoignage, quoi que tente la critique rationaliste pour en diminuer l'importance, est et demeure capital. Nul mieux que l'évêque de Lyon, en effet, n'était à portée de connaître l'origine du dernier Évangile. Né en Asie, aux lieux où fut composé ce livre sacré, il y connut Polycarpe et les « Anciens » qui avaient conversé avec Jean[2]. Nous le trouvons en Gaule, durant la per-

---

Ce fragment célèbre a été l'objet d'un grand nombre de travaux. Cf. Vigouroux, *Manuel biblique*, 1897, t. I, p. 106.

[1] S. Irénée, *Adv. Hær.*, III, *1*, 1.

[2] Eusèbe, *Histor. eccles.*, V, 20, 5-7. — S. Irénée, *op. cit.*, III, *3*, 4.

sécution de 177, et vers ce même temps à Rome, où il apportait une lettre des confesseurs Lyonnais au pape Éleuthère. Il put, durant ce séjour dans la Ville Sainte, confronter aux traditions romaines celles qu'il avait recueillies dans son pays natal. Évidemment, il ne releva entre elles aucune divergence, car c'est à son retour qu'il composa le livre « *Contre les hérésies* » où il attribue, sans hésitation, le quatrième Évangile à Jean, fils de Zébédée, l'apôtre qui avait reposé sur la poitrine du Seigneur.

Il n'ignorait pourtant pas qu'en ce moment même, on s'avisait, pour la première fois, au fond de l'Asie, d'attaquer l'authenticité du divin livre; mais à bon droit, il estimait cette opinion sans valeur. Ceux qui la proposaient étaient d'obscurs Phrygiens, vaguement désignés sous le nom d'Aloges, qu'effrayait le succès des prédications millénaristes dans leur pays. C'était l'époque où l'hérésiarque Montan et ses prophétesses annonçaient prochaine la venue du Paraclet qui allait changer l'œuvre de Jésus, et inaugurer le règne de mille ans prédit par l'Apocalypse, règne de gloire et de félicité sans pareille pour les élus. A entendre ces illuminés appuyer leurs chimères sur la Révéla-

tion et l'Évangile de S. Jean, le groupe de chrétiens, dont nous parlons, ne crut pouvoir mieux faire que de mettre en doute l'authenticité même de ces écrits[1]. Gens simples et peu instruits, comme l'était le commun des fidèles en ces provinces éloignées, ils se contentaient apparemment de nos premiers évangélistes, et n'entendaient guère les enseignements plus abstraits du quatrième. Comparant ces derniers aux formes populaires des synoptiques[2], et les trouvant d'un extérieur si différent, ils purent, de bonne foi, en méconnaître l'origine, et tenir à devoir de les discréditer.

Dénués de toute autorité, les fauteurs de cette nouveauté trouvèrent peu de crédit hors des bourgades phrygiennes où ils dogmatisaient, et la croyance unanime des contemporains sur ce sujet n'en parut pas ébranlée. Nous voyons, en effet, dans l'Église, voisine, mais plus éclairée d'Hiérapolis, Apollinaire, son évêque, citer comme

---

[1] S. Épiphane, *Hæres.*, LI. — Philaster., *De Hæres.*, LX.

[2] Nul besoin de rappeler qu'on comprend, sous ce nom, les trois premiers Évangiles, parce que l'on peut en quelque sorte embrasser d'un coup d'œil leur plan commun.

texte évangélique, des paroles de S. Jean[1]; Théophile agir de même à Antioche[2]. Et l'on ne peut prétendre que ces pasteurs ignorassent les doutes soulevés dans leur voisinage, sur l'origine des écrits johanniques, car le bruit avait fini par s'en répandre au loin, sans doute parce qu'il était en opposition avec toutes les idées reçues. S. Irénée, en Gaule, y fait allusion; mais seulement pour plaindre et dédaigner ces vaines tentatives[3]. Rome aussi en avait eu l'écho; mais là, on y prêta plus d'attention, car cette capitale du monde était devenue le centre de la vie chrétienne; par suite, la moindre atteinte à la Foi y retentissait. C'est vraisemblablement en vue de contrecarrer les Aloges que le Canon de Muratori entre en longs détails sur l'origine apostolique du quatrième Évangile. Nous savons d'autre part qu'on s'occupa de leurs erreurs dans les écoles romaines Un des maîtres les plus renommés alors, S. Hippolyte[4], avait composé un traité spécial pour

---

[1] S. Apollinaire, *Fragmenta.* — Migne, *Patrol. grec.*, t. VI, p. 1297.

[2] S. Théophile, *Ad Autolyc.*, II, 22. — Migne, *Id.*, p. 1088.

[3] S. Irénée, *Adv. Hær.*, III, *11*.

[4] Ὑπὲρ τοῦ κατὰ Ἰωάννην εὐαγγελίου καὶ ἀποκαλύψεως, cité sur le marbre découvert en 1551 dans le cimetière d'Hippolyte.

réfuter ces inventions. Un autre docteur de la même école, le prêtre Caius, semble avoir eu même fermeté à défendre l'authenticité de l'Évangile de Jean[1], et son témoignage est d'autant plus notable qu'il entrait dans les idées des Aloges sur l'Apocalypse, et jugeant l'œuvre peu digne de l'Apôtre, l'attribuait à son adversaire Cérinthe.

Même remarque est à faire, dans les temps qui suivirent, sur Denys d'Alexandrie, et Eusèbe de Césarée[2]. Eux aussi doutaient que l'Apocalypse vînt du fils de Zébédée; mais, pour l'Évangile,

---

[1] Camerlinck, *De quarti Evangelii auctore*, p. 80-85.

[2] S. Denys d'Alexandrie et l'historien Eusèbe refusant de voir, dans le fils de Zébédée, l'auteur de l'Apocalypse, ne savaient à quel Jean l'attribuer. Or, un disciple portant ce même nom, paraît deux fois dans une énumération d'hommes apostoliques faite par Papias (Eusèbe, *Hist. eccles.*, III, XXXIX). Eusèbe suggère l'idée de voir les deux personnages distincts ; l'apôtre Jean, auteur de l'Évangile, et un simple ancien d'Éphèse, « le prêtre Jean », auquel seraient dues les visions de Patmos. L'exégèse rationaliste, en quête d'arguments pour esquiver le témoignage unanime de la tradition, prétend faire de cette hypothèse la solution de tout le problème johannique. La supposition hasardée par l'évêque de Césarée devient à ses yeux d'une telle vraisemblance, qu'elle la tient incontestable. Il est étrange de donner une telle autorité à une supposition timidement proposée par Eusébe. Aussi nombre de critiques refusent-ils d'admettre la réalité de ce « prêtre Jean », dont personne, jusqu'au IVe siècle, n'avait soupçonné l'existence. On trouvera leurs raisons, à notre gré décisives, dans Camerlinck, *De quarti Evangelii auctore*, p. 52-125.

nulle trace en leurs écrits de pareille hésitation; de commune voix avec leurs contemporains, ils l'attribuent « au disciple que Jésus aimait, à Jean, l'Apôtre et l'Évangéliste[1] ». Seuls donc, dans les premiers siècles, les Aloges se sont élevés à l'encontre de l'opinion de toutes les Églises. Or on a pu voir par les détails que nous venons de donner sur le petit groupe des opposants, quelle créance ils méritent. Dédaignés et contredits dès l'origine, ils demeurèrent en tel mépris que S. Épiphane, ne leur trouvant ni chef ni nom, inventa pour les désigner le sobriquet « d'Aloges », qui les dépeignait, à la fois, comme rejetant le « Logos » de S. Jean, et par là comme des « gens sans raison[2] ».

Les critiques décidés à nier, pour des motifs intrinsèques, l'authenticité du quatrième Évangile, sentent le besoin de renforcer ce piètre témoignage. Ils s'y ingénient de toute façon. Les uns forgent, à ce dessein, des Aloges romains, qui n'ont jamais existé[3]; d'autres prétendent décou-

---

[1] S. Denys, cité par Eusèbe (*Hist. eccles.*, VII, xxv. *Ibid.*, III, xxiii).

[2] S. Épiphane, *Hær.*, LI, iii.

[3] Voir Rose, *La Question johannique.* — *Les Aloges asiates*

vrir, dans quelques documents de cette époque, des traces d'opposition à l'authenticité de notre Évangile; ils citent notamment un prologue latin de S. Marc[1], les doctrines professées par les hérétiques antitrinitaires, Théodote et Artémon[2]. Aucune de ces tentatives laborieusement échafaudées ne porte sur de fermes assises. Vinssent-elles d'ailleurs à soutenir les objections qui les assaillent, elles ne feraient que joindre quelques sons discordants à la voix des Aloges. Et que vaudrait cette infime minorité contre la masse des témoins qui s'accordent, au IIe et au IIIe siècles, à citer l'Évangile de S. Jean, et à en assurer l'authenticité? Que vaut-elle surtout contre les déclarations formelles de S. Irénée? Ce dernier témoignage est si écrasant que nos adversaires n'ont d'autre ressource, pour y échapper, que d'en discréditer l'auteur. A les entendre, le vénérable évêque de Lyon, tenu jusqu'à nos jours en si haute estime,

---

et les Aloges romains, dans la *Revue biblique*, t. VI, 1897, p. 516-534.

[1] Corssen, *Monarchianische Prologe zu den. vier Evangelien*, Leipzig, 1896, p. 30-50. Voir la réfutation de cette hypothèse dans Camerlinck, *De quarti Evangelii auctore*, p. 177-189.

[2] Cf. Camerlinck, *op. cit.*, p. 173 et suiv.

n'eût été qu'un esprit faible, crédule, dénué de tout sens critique, capable de brouiller ses souvenirs d'enfance, et de les convertir en faussetés dès que l'opinion qu'il soutient est intéressée à ce travestissement[1]. Pousser à ce point le dénigrement, c'est révéler la faiblesse de sa cause : c'est en outre méconnaître injustement le rôle considérable de S. Irénée au second siècle : la maîtrise, la science profonde de l'Écriture et de la Tradition, avec laquelle il a pris part aux discussions doctrinales de son temps ; c'est effacer l'autorité dont il a joui près de ses contemporains ; autorité si hautement reconnue, non seulement en Gaule, mais à Rome et en Orient, qu'il put intervenir comme arbitre entre le pape Victor et Polycarpe d'Éphèse.

Que cet illustre Père ait parfois manqué de cri-

---

[1] Ce parti pris est très sensible chez M. Renan, et étonne comme une faute de mesure dans un esprit si avisé : d'autres, moins délicats, l'outrent jusqu'à passer toute convenance. Que dire de ce jugement exprimé dans un des plus récents ouvrages de l'exégèse protestante : Irénée « gobe, avec béatitude, les traditions les plus stupides ». Et ailleurs : « Il n'y a donc aucune raison de contester *a priori* la véracité du témoignage d'Irénée. Mais il est permis de se demander s'il ne s'est pas illusionné sur la nature de ses souvenirs d'enfance, en les ruminant à seule fin de confondre ses adversaires. » Jean Réville, *Le Quatrième Évangile*, p. 10.

tique et inséré dans son œuvre des récits légendaires[1], nul ne le conteste ; mais on nous permettra de faire observer que c'est là une faiblesse commune aux historiens de l'antiquité. Les plus graves d'entre eux, Tite-Live, Tacite, Pline, n'en sont pas exempts. On n'en conclut pas, pour ces auteurs, qu'en ce qui touche l'essentiel des faits, ils ne méritent aucune créance. Ainsi convient-il de juger le témoignage rendu par S. Irénée à l'authenticité du quatrième Évangile. Assurément, c'était, à ses yeux, une question capitale, car il recourt fréquemment à ce livre sacré[2], et il lui importait de connaître si ce texte n'était qu'un écho de la tradition apostolique, ou la parole même de l'un des Douze. Or, nul mieux que lui, nous ne saurions trop le répéter, n'était à même de le savoir. Instruits par les disciples immédiats de S. Jean, c'est d'eux qu'il tenait l'Évangile

---

[1] L'un des principaux reproches adressés à S. Irénée est d'avoir prétendu que le Christ vécut plus de trente-trois ans, près de cinquante ans. Il appuyait en partie cette idée sur la réponse des Juifs à Jésus qui se prétend aussi ancien qu'Abraham : « Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham » (Joan., VIII, 57). Cf. *L'Évangile selon S. Jean,* par le P. Calmes, p. 15 et suiv.

[2] Cf. A. Resch, *Aussercanonische Paralleltexte zu den Evangelien, viertes Helft., passim.*

comme œuvre propre de l'Apôtre, et ces Asiates connaissaient apparemment aussi bien que nos modernes, quelle était l'origine du livre sacré.

Quant aux notes intrinsèques d'authenticité, c'est-à-dire celles qui découlent de l'examen même du texte, nous y insisterons peu, parce que nous tenons suffisantes les preuves qui viennent d'être énoncées. Il est intéressant néanmoins de remarquer que, par un sentiment de délicate modestie, qui n'étonne pas dans une âme si élevée, S. Jean se désigne plusieurs fois, sans jamais se découvrir, au cours de son ouvrage : en premier lieu, lors de la vocation des Apôtres, quand il est question de l'appel adressé par Jésus à deux disciples, « dont l'un était André, frère de Simon[1] », de savantes inductions, d'ailleurs vraisemblables, amènent à croire que c'est ici la première apparition du fils de Zébédée, dans le récit de ses rapports avec Jésus[2]. Il est certain que Jean couvre toujours d'un voile les circonstances de cette divine intimité, comme s'il craignait de la profaner en la révélant : « l'autre disciple, le disciple que Jésus

---

[1] Joan., I, 35, 43.

[2] Ce raisonnement est très bien déduit par le P. Calmes, *L'Évangile selon S. Jean*, 1904, p. 29 et suiv.

aimait[1] »; telles sont les formes discrètes dont il s'enveloppe. Ces locutions supposent une personne connue du lecteur, et les circonstances où elle paraît témoignent qu'il s'agit d'un apôtre. Enfin la même formule revient, en manière de conclusion au dernier chapitre[2]; « c'est ce même disciple qui atteste ces choses, et nous savons que son témoignage est véridique ». Étant donné que, d'après les synoptiques, Jésus honorait d'une confiance particulière trois de ses apôtres, Pierre, Jacques et Jean[3]; que Jacques était mort longtemps avant la rédaction du quatrième Évangile (en l'an 44); que Pierre, de son côté, est explicitement désigné, dans cet ouvrage, comme distinct du « disciple que Jésus aimait[4] », il reste que ce disciple doit être Jean lui-même. D'autre part, on sent qu'entre cet apôtre inconnu et l'auteur du livre, il existe une connexion si étroite qu'elle ressemble fort à

---

[1] Joan., XVIII, 15, 16; XX, 2, 10; XIII, 23; XIX, 26; XX, 2; XXI, 20.

[2] Joan., XXI, 24.

[3] Les exemples en sont nombreux : à la transfiguration, Matth., XVII, 1; Marc, IX, 1; Luc, IX, 28; à la guérison de la fille de Jaïre : Marc, V, 37; Luc, VIII, 51; au jardin des Oliviers : Marc, XIV, 33; Matth., XXVI, 37.

[4] Joan., XIII, 24; XVIII, 15 et suiv.; XX, 2; XXI, 7, 20, etc.

l'identité. Rien de plus facile que d'expliquer, par la modestie, un mystère si soigneusement gardé. En tout cas, rien ne ressemble moins au procédé des auteurs apocryphes qui s'empressent de mettre en avant le personnage dont ils usurpent le nom et le rôle[1].

A tous ces indices, nous pouvons joindre une conclusion dont, sans doute, personne ne contestera l'importance, puisqu'elle émane de l'homme qui a contribué plus que tous à ébranler, en France, l'autorité des Évangiles[2] : « Mais c'est « surtout la lecture de l'ouvrage qui est de nature « à faire impression. L'auteur y parle toujours « comme témoin oculaire; il veut se faire passer

---

[1] Les ouvrages supposés trahissent généralement leurs origines d'une manière bien plus directe, et s'appliquent surtout à accentuer les noms qui doivent leur servir de passeport. Ici, nous ne voyons rien de pareil. L'auteur, en supposant qu'il ait voulu tromper ses lecteurs, aurait sans doute éprouvé le besoin de se poser comme apôtre d'une manière directe. Mais il y songe si peu qu'il n'ajoute même pas, au nom du seul Jean qu'il y introduit nominativement, l'épithète de « Baptiste », qui lui est donnée partout ailleurs. On serait donc plutôt autorisé à dire qu'il tenait à faire oublier qu'il y en avait encore un autre qui a pu jouer un rôle dans cette histoire. Reuss, *Théol. johannique*, p. 100. — L'Évangile apocryphe de Pierre offre des exemples fréquents du procédé des faussaires : « *Et moi, Simon Pierre, et André mon frère*, ayant pris nos filets », etc., p. 59, 60.

[2] Renan, *Origines du Christianisme*, t. I, Introduction.

« pour l'apôtre Jean. Si donc cet ouvrage n'est « pas réellement de l'apôtre, il faut admettre une « supercherie que l'auteur s'avouait à lui-même. « Or, quoique les idées du temps, en fait de bonne « foi littéraire, différassent des nôtres, on n'a pas « d'exemple, dans le monde apostolique, d'un « faux de ce genre. » Et, après une étude de détails : « De là le désordre de la rédaction, l'irré- « gularité de la marche..., autant de traits inex- « plicables dans la supposition où notre Évangile « ne serait qu'une thèse de théologie, sans valeur « historique, et qui, au contraire, se compren- « nent parfaitement si l'on y voit, conformément « à la tradition, des souvenirs de vieillard[1]. »

---

[1] S'il était nécessaire d'ajouter quelque chose à cette citation décisive, nous y joindrions un témoignage singulièrement important : celui de M. Harnack (*Chronologie*, t. I, p. 675), qui reconnaît que l'auteur du quatrième Évangile et celui de l'Apocalypse ne font qu'un. Or, l'auteur de l'Apocalypse donne son nom, qui est celui de Jean; il habite l'Asie Mineure et il occupe une situation considérable dans la hiérarchie, puisqu'il adresse aux « Sept Églises » un avertissement rigoureux. Un tel rôle ne saurait convenir qu'à un homme revêtu d'une autorité incontestée, comme celle que le souvenir de Jésus prêtait au dernier survivant des Apôtres.

Nous ne croyons pas utile de joindre à cette dissertation, de nature assez abstraite, une discussion spéciale sur les trois passages du quatrième Évangile, dont l'authenticité est particulière-

II

Il existe, entre le quatrième Évangile et les Épîtres de S. Jean, des rapports si étroits et tout ensemble si apparents, que la première de ces Épîtres a pu même être tenue pour la lettre d'envoi de l'Évangile. Un prologue, également mystique; unité d'idées fondamentales sur le monde et le Christ, sur le rôle des créatures à l'égard de Dieu; mêmes images abstraites, comme « demeurer en Dieu dans la lumière, dans les ténèbres, dans la mort » ; identité de pensées et de langage : en faut-il plus pour conclure à l'identité d'auteur? Aussi l'authenticité de la première Épître n'a-t-elle guère été contestée avant notre époque. Dès la plus haute antiquité, nous la trouvons alléguée par les auteurs ecclésiastiques. S. Polycarpe et

---

ment attaquée : l'Ange de la piscine de Béthesda (ch. v, 3. 4), le récit de la femme adultère (ch. vii, 53; ch. viii, 11); enfin, le dernier chapitre (ch. xxi). Les deux premiers épisodes n'existent pas dans un très grand nombre de manuscrits. Le chapitre xxi, au contraire, est reproduit dans tous; son authenticité n'est donc contestée que pour des motifs internes. L'étude substantielle de ces trois passages se trouve, avec une argumentation très serrée, dans le *Dictionnaire de la Bible*, article : Évangile de S. Jean, signé de M. Mangenot.

Papias, tous deux disciples de l'apôtre S. Jean, montrent qu'ils la connaissent. Au rapport d'Eusèbe, ce dernier même en faisait des citations littérales[1]. S. Irénée reproduit expressément deux passages de la première Épître[2], en attestant qu'elle est bien l'œuvre de Jean. Eusèbe confirme son témoignage[3]. Le Canon de Muratori rapporte le premier verset et en tire des conclusions. A partir de ce moment, la tradition est si unanime que nous croyons inutile d'y insister[4]. Remarquons, toutefois, que Denys d'Alexandrie d'accord avec les Aloges pour nier l'authenticité de l'Apocalypse, se sépare d'eux en ce qui touche celle de la première Épître[5], tant elle lui semble incontestable.

La même évidence appartient aux deux autres lettres, qui diffèrent de la première en plusieurs points. Tandis que celle-ci paraît avoir eu en vue

---

[1] *Phil.*, VIII. — Funk, *Patrum apostolic. opera,* Tubingue 1887, t. I, p. 274. — Eusèbe, *Hist. eccles.*, III, 39, t. XX, col. 300.

[2] S. Irénée, *Adv. Hær.*, III, *16*, 8.

[3] Eusèbe, *op. cit.*, V, 8.

[4] Tertullien, *De Præscript.*, 33. — S. Cyprien, *Epist.*, XXV, n° 2; LVI, 2. — Clém. d'Al., *Pædag.*, III, 11, 12, etc.

[5] Eusèbe, *Hist. eccles.*, VII, 25.

l'Église entière, et garde le caractère, ainsi que la longueur d'un exposé doctrinal, la seconde et la troisième Épîtres sont de simples billets adressés à des personnes déterminées : l'un à une dame, désignée sous le nom d'Electa, en qui l'on croit voir une Église particulière; l'autre, à un chrétien d'Asie Mineure, nommé Gaïus. Nous étudierons la teneur de ces écrits dans le cours de l'ouvrage. Les notes d'authenticité sont à peu près les mêmes pour l'un comme pour l'autre. Il semble évident, tout d'abord, qu'ils procèdent de la même main. S. Jean s'y donne au début le titre de πρεσβύτερος, « vieillard », qui paraît convenir aussi bien à son grand âge qu'à sa dignité d'apôtre, et pouvait servir à le distinguer de toute autre personne portant le même nom. Il use des tours de langage que nous avons relevés dans la première Épître, et qui s'accordent si justement avec le style abstrait du quatrième Évangile ; enfin, les erreurs qu'il dénonce sont identiques à celles contre lesquelles il s'est élevé.

Ce serait néanmoins une erreur de croire que ces deux lettres ont été dès l'origine unanimement attribuées à leur véritable auteur. Si leur existence est constatée, dans les premiers temps, sous forme

d'allusions ou de citations par S. Polycarpe, S. Ignace d'Antioche, S. Irénée, Tertullien, le *Canon de Muratori*[1], il faut aller jusqu'à S. Denys d'Alexandrie pour trouver un témoignage bien positif en faveur de l'authenticité[2]. S. Jérôme, tout en l'admettant personnellement, rapporte que cette opinion est combattue[3]. Il n'est pas jusqu'au pape S. Damase, dans son canon biblique reproduit par S. Gélase, qui ne se soit fait l'écho des bruits imputant à un autre qu'à S. Jean la composition des deux dernières Épîtres[4]. Eusèbe de Césarée les met au nombre des textes contestés[5]. Mais au quatrième siècle, le concile d'Hippone, S. Augustin et la lettre du pape Innocent Ier à l'évêque de Toulouse ne permettent pas de douter que la croyance de l'Église ne fût dès lors fixée à cet égard, dans le sens qu'elle a toujours professé depuis[6]. Ces deux écrits ne représentant que de

---

[1] S. Polycarpe, *Philipp.*, VII, 3; dans Funk, *Opera Patr. Apost.*, t. I, p. 271. — S. Ignace, *Smyrn.*, IV, 1; *Ibid.*, p. 236. — Tertullien, *De Pudic.*, 19, t. II, col. 1020; *Canon de Murat.*, t. II, col. 170.

[2] Dans Eusèbe, *Hist. eccles.*, VII, 25.

[3] S. Jérôme, *Epist.*, L, 111, n° 8.

[4] *Démonst. évangél.*, III, 5, t. XXII, col. 216.

[5] Eusèbe, *Hist. eccles.*, III, 25.

[6] S. Augustin, *De Doctrina Christi*, II, 8, t. XXXIV, col. 41.

courtes lettres adressées à des particuliers, il n'y a pas lieu de s'étonner outre mesure si les anciens Pères ne leur ont pas attribué la même importance qu'aux documents plus considérables.

III

L'Apocalypse, au contraire, tient une si large place dans les œuvres de l'apôtre S. Jean, et représente un corps de doctrines d'une si haute portée, que nous en trouvons des vestiges dès les premiers âges qui ont suivi son apparition. Il y a peu d'écrits dont l'authenticité ait été plus anciennement reconnue, d'après l'aveu même de ceux qui la contestent[1]. S. Polycarpe, disciple de S. Jean, y fait allusion en usant d'expressions qui ne se rencontrent que là[2]. Au rapport d'André de Césarée, S. Papias, autre disciple de Jean, S. Méthode, S. Hippolyte, en attestaient l'autorité. Origène,

---

[1] « Si nous nous en tenons aux témoignages les plus anciens qui, seuls, ont une valeur indépendante, aucun des écrits johanniques n'est mieux certifié que l'Apocalypse. » Jean Réville, *Le Quatrième Évangile*, p. 37. — Cf. F.-Chr. Baur, *Kritische Untersuchungen über die kanonische Evangelien*, p. 345.

[2] *Philipp.*, inscript., t. V, col. 1005.

Clément d'Alexandrie, Tertullien[1], n'hésitent pas à la donner comme œuvre de celui qui, dès la première ligne, s'en déclare l'auteur. Théophile d'Antioche se servait de l'Apocalypse pour combattre l'hérésiarque Hermogène, qui mêlait les idées de Zénon avec les dogmes chrétiens[2]. S. Méliton, évêque de Sardes, l'une des Églises à qui Jean fulmine ses avertissements, écrivit tout un commentaire sur l'Apocalypse[3]. S. Irénée est plus explicite qu'aucun : « Il n'y a pas longtemps, dit-il, que cette vision a eu lieu, mais presque de notre temps, vers la fin du règne de Domitien[4]. » Enfin, S. Justin, martyr, dans son dialogue avec Tryphon[5], qui eut lieu à Éphèse même, atteste expressément l'existence et l'authenticité de l'Apocalypse de Jean. Le Canon de Muratori mentionne, parmi les livres canoniques, l'Apocalypse de Jean et celle de Pierre[6].

---

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 25.

[2] Id., VI, 24, et V, 18.

[3] Id., IV, 26.

[4] *Adversus Hæreses*, V, *30*, 3.

[5] *Dialogue avec Tryphon*, ch. LXXX. — Eusèbe, IV, 18.

[6] Il ne subsiste plus que quelques fragments de l'Apocalypse de Pierre, réunis par Hilgenfeld, *Novum Testamentum extra canonem receptum*, 1884, IV, 71, 74.

Si l'on en excepte les Aloges, dont nous avons déjà parlé, il est donc parfaitement établi qu'au cours des deux premiers siècles, l'Apocalypse était reçue, dans toute l'Église, comme l'œuvre authentique de Jean, « le disciple que Jésus aimait ». Il importe dès lors assez peu que dans l'âge suivant, sous l'empire de préventions dogmatiques, une nouvelle école se soit formée pour combattre la croyance unanimement reçue jusque-là. C'est dans Alexandrie, patrie de l'abstraction et de la chimère, que naquit le Millénarisme. Ses partisans se fondaient sur un passage de l'Apocalypse pour soutenir que les justes régneraient mille ans avec le Christ[1]. L'évêque de cette ville, S. Denys, n'imagina rien de mieux, pour ruiner l'erreur, que de lui ôter l'appui d'un texte apostolique. Il entreprit donc de retirer à S. Jean la paternité de son œuvre, et de l'attribuer à un autre personnage, vénérable également, mais qui ne fût point un apôtre. Cette solution, fâcheuse quoique inspirée par un louable dessein, eut pour résultat de créer, dans l'opinion, deux courants absolument contraires qui, peu à peu, se fondirent, à mesure que

---

[1] Apoc., xx, 4-7.

le Millénarisme disparut. S. Denys n'avait pu d'ailleurs se prévaloir d'aucun témoignage traditionnel, tant ses doutes allaient à l'encontre du sentiment commun : il s'était borné à ce que nous appelons la « critique interne », et ce sont ses remarques, d'ailleurs très respectueuses, qui ont servi de base aux arguments produits aujourd'hui par les rationalistes.

Ceux-ci s'appliquent à relever, non sans exagérations, les prétendues divergences entre l'Apocalypse et le quatrième Évangile ; les uns acceptant, les autres niant l'authenticité de ce dernier écrit : leur conclusion commune est que les deux documents ne peuvent avoir le même auteur. Aucun, d'ailleurs, ne fait entrer en ligne de compte l'inspiration, laquelle étant diverse, suivant les conditions et les fins, devrait, en quelque manière, justifier des différences qui peuvent aussi s'interpréter naturellement. Nous n'examinerons que les principales, qui visent le langage et les idées.

Il serait puéril de nier que la forme littéraire de l'Apocalypse et celle de l'Évangile ne se ressemblent nullement. L'une est une révélation prophétique ; l'autre, un récit doctrinal. Niera-t-on qu'un même esprit soit capable de composer dans

des genres divers, étant donné surtout que les circonstances de milieu, de temps, d'âge, ont varié? Nous venons de dire que l'Apocalypse représente une prophétie poétique; qu'y a-t-il d'étonnant, si elle s'inspire du langage et reproduit les visions des anciens Voyants, objets de la vénération d'Israël, dont la mémoire de Jean était nourrie? On peut dire que l'œuvre tout entière est tissue des images de Daniel et d'Ézéchiel. Dès lors, elle doit reproduire, jusqu'à un certain point, les tours de phrases, sinon les locutions qui forment le propre génie de la langue hébraïque. Il s'y trouve cependant mainte expression particulière à l'auteur et qu'on ne rencontre nulle part, sauf dans l'Évangile qui lui est attribué[1]. En étudiant la composition de ce dernier écrit, nous nous rendrons compte des motifs qui ont influé autrement sur son style. Jean, vivant depuis de longues années à Éphèse, parmi des Grecs alexandrins, habitué à leur langage, à leurs conceptions abstraites, en a revêtu sa pensée, d'abord par accoutumance, puis intentionnellement à dessein

---

[1] On en trouvera le détail dans le *Dictionnaire de la Bible*, article : Apocalypse, p. 746.

de mieux saisir ceux qu'il voulait convaincre.

Quant aux idées, avant de scruter celles de l'Apocalypse, il importe de ne jamais oublier la parole de S. Jérôme : « Ce livre renferme autant de mystères que de mots. » Dans la mesure où il est permis d'en dégager le sens exact, nous n'apercevons aucune antinomie entre l'enthousiasme prophétique de la Vision de Patmos et la Christologie de l'Évangile d'Éphèse. Ce sont des vues différentes, ou plutôt un même objet contemplé sous des faces diverses, nullement des doctrines contraires. L'Évangile a pour but de raconter l'histoire du Verbe incarné, habitant parmi les hommes, dans les conditions d'humilité et d'abjection qu'il a revêtues, afin de nous enseigner, par son exemple, à porter patiemment les tribulations de l'existence mortelle. Il y est surtout question de l'anéantissement où Jésus s'est réduit pour nous, mais qui n'altère en rien son union au Père invisible. L'esprit qui y règne est un esprit de mansuétude, comme il sied au Rédempteur du monde, au Bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis[1]. Jésus s'y déclare obligé de tenir aux hommes le

---

[1] Joan., x, 2-14.

langage terrestre, sachant que s'il parlait celui du Ciel, il ne serait point compris[1]. A travers cette constante douceur perce, toutefois, la menace contre ceux qui s'entêtent à ne pas croire : la colère de Dieu demeure sur eux et saura les atteindre[2].

Ce « langage du Ciel », si difficile à saisir, et dont Jésus ne voulait pas user, n'est-ce pas précisément celui de l'Apocalypse, que Jean rapporte, après l'avoir entendu dans les mystérieux colloques de Patmos? Loin qu'il s'oppose aux enseignements de Jésus, il les achève, au contraire, en nous montrant le couronnement de l'œuvre rédemptrice, dans le triomphe définitif de son auteur. L'Évangile raconte le premier avènement du Christ, humble comme l'humanité dont il se couvre; l'Apocalypse nous décrit le second, glorieux comme la Divinité, qui est sa propre nature. Le diadème perforant d'épines, qui ensanglantait le front de l'Agneau divin, s'est changé en nimbe d'étoiles éclatantes; au lieu des outrages de la foule et des coups de la soldatesque, il reçoit les

---

[1] Joan., III, 12.
[2] *Ibid.*, 36.

cantiques des vierges, les prostrations des vieillards, les encensements des élus; le Calvaire qu'il gravit en tombant, est devenu la colline du trône où le monde l'adore; Jérusalem, la ville coupable, qui tuait les prophètes et a versé le sang d'un Dieu, purifiée par sa ruine, est transformée en la cité céleste resplendissante de pierreries.

Là, toutes choses seront redressées selon l'équité : le juste apparaîtra, glorifié pour sa constance et sa foi; l'impie, confondu pour sa rébellion, rendra par son châtiment hommage à Dieu qui le punit. C'est l'avènement du Royaume tant prédit; le retour du Christ, attendu par l'Église depuis qu'Il l'a quittée; mais tout triomphant qu'Il se montre, la figure même de l'Agneau ne rappelle-t-elle pas, en le consommant, le suave esprit de l'Évangile? Si, dans aucune autre partie de l'Écriture, les grandes vérités de la Foi ne sont exprimées en images plus fortes, nulle part peut-être sa pénétrante douceur ne se fait sentir davantage. Où trouver des accents plus pitoyables que ceux-ci, à notre humaine misère? « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et il n'y aura jamais plus de mort ni de deuil, ni de cris, ni de

douleur[1] ! » L'Église l'a compris : c'est pourquoi, dans son Office des Morts, elle rapproche ces paroles du Christ à la tombe de Lazare : « Je suis la Résurrection et la Vie; celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra[2] », et ces autres, qu'une voix du Ciel enjoint au Voyant d'écrire : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, ils se reposeront de leurs travaux et leurs œuvres les suivront[3] ». L'Évangile et l'Apocalypse de Jean sont bien de la même main; tous deux viennent du même cœur.

---

[1] Apoc., XXI, 4.
[2] Joan., XI, 25.
[3] Apoc., XIV, 13.

SAINT JEAN

ET LA FIN DE L'AGE APOSTOLIQUE

CHAPITRE PREMIER

LES JUIFS APRÈS LA RUINE DE JÉRUSALEM

Jamais ville ne fut plus dévastée que Jérusalem quand elle eut défailli, à bout de souffle et de sang, sous la pique des légionnaires. Nous avons vu, à la fin de notre précédent récit[1], la fureur de cette soldatesque s'acharnant aux débris de la malheureuse cité. A la réserve d'une partie des remparts, gardée comme enceinte de camp, et des tours Hérodiennes, mémorial de la victoire, tout fut rasé jusqu'au sol : maisons, monuments, murailles; et, afin que nul ne songeât à venir habiter ces lieux, la 10e légion, cantonnée au milieu des décombres, eut charge de les tenir déserts[2].

---

[1] *Saint Paul, ses dernières années*, ch. XV.

[2] Ce corps de troupe (*Legio Xma Fretensis*) demeura long-

Titus emmena avec lui son armée, n'imaginant pas que la Judée, frappée au cœur, dût encore se débattre. Une rage fanatique souffla aux Zélotes cette démence. Ils gardaient encore trois forteresses au bord de la mer Morte : Herodium, Machéronte, Masada; personne n'y parlant de soumission, force fut de les réduire.

Le soin de cette campagne retombait en entier sur le commandant de l'unique légion restée à Jérusalem[1], car depuis la venue de Vespasien en Judée, ce dernier territoire formait une province distincte de la Syrie, ayant pour gouverneur le chef de l'armée d'occupation[2]. Lucilius Bassus, chargé, à ce double titre,

---

temps au poste que lui confia Titus, car, à la fin du IIe siècle, elle tenait encore garnison en Judée (Dion Cassius, IV, 23). Les briques trouvées au timbre de cette légion (LXF) témoignent qu'elle y bâtit; du reste, les vestiges de ce long séjour, inscriptions, médailles, etc., abondent dans les ruines et les tombes de la région. (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* 1872, p. 158-170. — De Saulcy, *Revue archéologique,* 1869, t. XX, p. 251-260; *Numismatique de la Terre Sainte*, p. 82-83, pl. V, nos 3, 4; *Ephemeris epigraphica*, II, p. 292, n. 345; p. 293, n. 346; V, p. 618, n. 144. — Merrill, *Quarterly Statements*, 1885, 133; 1886, 73. — Schick, *Zeitschrift des deutschen Palästina. Vereins,* XII, 1889, p. 198, 199.)

[1] Josèphe, *Bell. jud.,* l. VII, I, 2-3.

[2] « Syriam et quatuor legiones obtinebat Licinius Mucianus... bellum Judaïcum Flavius Vespasianus (ducem eum Nero delegerat) tribus legionibus administrabat. » Tacite, *Histor.*, I, 10; « Ceterum hic Syriæ, ille Judææ præpositus, vicinis provinciarum administrationibus, invidia discordes, exitu demum Neronis, positis odiis, in medium consuluere. » Id., II, 5. — Cf. Aure-

de maintenir l'ordre dans le pays, marcha aux forteresses de la mer Morte. Herodium [1] n'était qu'une résidence princière, à peine fortifiée; elle tomba au premier choc [2]. Machéronte [3] tint davantage; elle passait à bon droit pour la plus forte place de Judée après Jérusalem [4], car ses remparts, assis sur un roc escarpé, dominaient de profonds ravins. L'avantage d'un tel poste avait frappé Gabinius, dès les premiers temps de l'occupation romaine; aussi, l'estimant des plus dangereux en cas de soulèvement des Juifs, il s'était empressé de le démanteler. Hérode l'avait rétabli [5], et les légions le retrouvaient plus redoutable que jamais aux mains de fanatiques déterminés. Les premiers combats, défavorables aux Romains, leur présageaient un long siège; quand, par un coup de fortune,

---

lius Victor, *De Cæsar.*, l. IX, epit. c. IX. — Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, t. I, p. 419. — P. von Rohden, *De Palæstina et Arabia provinciis Romanis quæstiones Selectæ*, 1885, p. 1-3.

[1] La position d'Herodium est marquée par les ruines qui couvrent les pentes du *Djebel Fradis*, le Mont-des-Francs. Voir Guérin, *Judée*, t. III, 122-132. — *The Survey of Western Palestine*, Memoirs by Conder and Kitchener, III, 315-332. — Ohlmann, *Die Fortschritte Ortskunde von Palästina*, I Thl., p. 17 et suiv.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, l. VII, VI, 1.

[3] Aujourd'hui *Mkaur*, à l'est de la mer Morte. Voir Parent, Machaerous, Paris, 1868. — Tristram, *The Land of Moab*, p. 253 et suiv. — Duc de Luynes, *Voyage d'exploration à la mer Morte*, Atlas, pl. 36-39.

[4] « Machaerus secunda quondam arx Judææ ab Hierosolymis. » Pline, *Histor. natur.*, V, 16, 72.

[5] Josèphe, *Bell. jud.*, l. I, VIII, 5; l. VII, VI, 2.

dans une sortie, le plus actif défenseur de la place resta entre leurs mains. C'était un jeune homme, nommé Éléazar, d'une bravoure insigne. Bassus, informé qu'il était l'âme de la révolte et l'idole des assiégés, le fit rudement flageller sous leurs yeux; il dressait déjà son gibet, quand, d'elles-mêmes, les portes de Machéronte s'ouvrirent. Les parents du supplicié y étant aussi nombreux que puissants, la ville entière partageait leur angoisse; la plupart consentirent donc à se livrer pour sauver Éléazar [1]. Cette reddition, toute prompte qu'elle était, ne désarma pas le vainqueur; Rome n'avait plus de merci pour la Judée. Ceux-là seuls eurent vie sauve qui avaient ménagé la capitulation; le reste fut vendu, ou tué. Bassus n'eut pas le temps de poursuivre ces avantages; il mourut au cours de l'expédition, léguant à son successeur Flavius Silva le soin de prendre Masada [2].

Des trois forteresses restées aux mains des Zélotes, celle-là était, sans contredit, la plus difficile à emporter. Bâtie à quinze cents pieds au-dessus de la mer

---

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, l. VII, VI, 1, 4.

[2] Le rocher escarpé qui porte aujourd'hui le nom de *Sebbeh* marque au sud d'Engaddi l'emplacement de Masada. Voir Tuch, *Masada, die Herodianische Felsenfeste.* — De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. I, p. 199 et suiv., Atlas, pl. XI-XIII. — Rey, *Voyage dans le Haouran et aux bords de la mer Morte;* Atlas, pl. XXV-XXVI. — *The Survey of Western Palestine*, Memoirs by Conder and Kitchener, III, 418-421.

Morte, elle avait pour fossés des gorges abruptes. Deux sentiers y conduisaient : l'un, montant du rivage, n'était qu'un escalier dans le roc, au-dessus d'abîmes à tourner la tête ; on l'appelait « la Couleuvre », à cause de ses détours ; l'autre, vers l'ouest, offrait un accès moins périlleux ; mais Hérode avait construit une tour formidable qui en commandait le débouché. La forteresse avait été largement pourvue par lui, en vue d'un siège : des armes pour plus de dix mille hommes, des vivres à profusion, constamment renouvelés. De cette aire, les Zélotes se flattaient de braver un long blocus, et ils s'y opiniâtraient d'autant plus que le nouveau gouverneur ne leur laissait entrevoir aucune chance d'accommodement. Celui-ci, résolu d'enlever la place d'assaut, avait aussitôt entrepris des travaux prodigieux, et occupé, tout d'abord, un rocher voisin de Masada, qu'on appelait le Cap Blanc. Il établit sur ce promontoire une levée gigantesque, haute de trois cent cinquante pieds, qu'il couronna d'énormes pierres. Les machines de guerre, hissées sur cet ouvrage, dominaient les remparts, elles y firent brèche ; mais derrière le mur abattu, les Zélotes avaient relevé une double palissade garnie de terre. Les Romains y mirent le feu, tout d'abord à leur préjudice, car le vent, soufflant du nord, repoussait les flammes contre eux ; puis soudain, tournant au midi, il les jeta sur les assiégés, et réduisit bientôt en cendres leurs murailles de bois. Le soir était venu ; Silva, sûr de la victoire pour le lendemain, ramena

ses troupes au camp. Cette nuit de répit porta jusqu'à la fureur le désespoir des Zélotes; entraînés par leur chef, ils jurèrent de s'ensevelir sous la forteresse perdue. Tout objet de prix fut brûlé; les femmes et les enfants égorgés; les hommes s'étant tués l'un l'autre, le dernier mit le feu au cœur de la place, et se perça de son épée. Au matin, les remparts de Masada apparurent vides, silencieux; on n'y entendait que le pétillement des brasiers. Les soldats s'approchaient avec méfiance craignant quelque embûche quand, d'un souterrain, on vit sortir deux femmes et cinq enfants. Seuls échappés au massacre, ils racontèrent les horreurs de la nuit, et dans quels transports avait expiré la patrie juive [1].

Toute la Judée se trouvait alors sous la main de Rome : non seulement le gouvernement du pays, ses finances; mais le sol lui-même, par l'esclavage ou la mort des occupants. Vespasien fit vendre la terre au profit du Trésor [2], puis, non content de ce bénéfice, il exigea des Juifs dispersés dans l'empire les deux drachmes qu'ils payaient annuellement au Temple [3]. Ce tribut vint à point pour rebâtir le sanctuaire du

---

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, l. VII, VIII, 1-7; IX, 1, 2.

[2] Il fit exception pour le bourg et les environs d'Emmaüs, qu'il donna en propre à huit cents vétérans. Le village actuel de Kolonieh, à soixante stades de Jérusalem, garde le nom et marque l'emplacement de cette colonie (Josèphe, *Bell. jud.*, l. VII, VI, 6).

[3] Josèphe, *ibid.* — Dion Cassius, LXVI, 7. — Suétone, *Domitien*, 12.

Capitole récemment incendié. Les vaincus sentirent vivement le sacrilège; mais ils se turent. La crainte les tenait souples aux genoux de César, aussi prompts à obéir qu'à repousser tout agitateur capable de les compromettre.

Les Juifs d'Égypte, chez qui s'étaient réfugiés les Zélotes survivants, outrèrent cette prudence. Leurs communautés, riches, populeuses, sagement ordonnées, n'entendaient pas qu'on vînt les émouvoir. Plus éprises de leur repos que soucieuses de patriotisme ou de pitié, elles ne se firent nul scrupule de remettre aux Romains six cents de ces misérables. Le reste s'enfuit; plusieurs, dans la Haute-Égypte, où ils furent tôt rejoints et mis à mort; d'autres, dans la Cyrénaïque, qu'ils agitèrent. Un tisserand, nommé Jonathas, fut le principal fauteur du trouble : faisant le prophète, il acquit un tel empire sur les pauvres d'Israël, qu'en ayant ramassé deux mille il les entraîna au désert. Les principaux de Cyrène effrayés, impuissants à retenir ce menaçant exode, s'empressèrent de le dénoncer aux magistrats; mais c'était trop tard séparer leur cause de la rébellion. Le gouverneur Catulle sévit à l'aveugle. Les juiveries de la Cyrénaïque furent toutes plus ou moins saccagées; les biens, qui étaient grands, confisqués. Tel fut l'excès de ces brutales mesures, que Vespasien les désavoua[1].

---

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, l. VII, x, 10; l. XI, 1; *Ant. jud.*, l. XIV, vii, 2.

L'intention de Rome, en effet, était de courber les Juifs, plus bas que jamais sous le joug, mais non de les anéantir. Elle le prouva par la tolérance dont elle usa, en Palestine même, au moment où elle écrasait le corps de la nation. Un groupe notable d'Israélites y eut congé de vivre sous la paix romaine. C'était des Pharisiens, de sens rassis, qui, prévoyant où aboutirait la furie des Zélotes, avaient, dès les premiers temps, quitté Jérusalem pour s'établir dans la plaine des Philistins.

Des docteurs en nombre, qui se trouvaient parmi ces réfugiés, devinrent naturellement leurs chefs; toutefois, celui qui devait y primer, Johanan Ben Zakkaï, paraît avoir été un des derniers à les rejoindre[1]. Bien que personne n'eût mieux compris la nécessité de partir, et n'y poussât plus activement, il lutta jusqu'au bout contre les forcenés qui perdaient la Ville Sainte, et ne consentit à s'éloigner que lorsqu'il vit leur folie définitivement maîtresse. C'était s'y prendre bien tard, aussi trouva-t-il portes closes : « On ne sort d'ici que mort, » lui déclarèrent les fanatiques. « Mettez-moi dans un cercueil, dit Johanan à ses disciples, et portez-moi hors de la ville. » Aux barrières, les gardes voulurent sonder

---

[1] Certains passages du Talmud supposent qu'avant même la ruine de Jérusalem, la ville de Jabné avait une école et un tribunal qui déjà faisaient autorité, *Sanhedrin*, II, 4. Cf. *Aboth de Rabbi Nathan*, IV.

le corps de leurs lances : « Que faites-vous, s'écria Ben Batiah; voulez-vous être accusés d'avoir percé de coups un de vos docteurs? » Ils laissèrent passer le cortège, et Johanan, déposé dans un cimetière, put de là gagner le camp romain. Il y prédit à Vespasien sa prochaine élévation au trône [1]. Nous avons vu, pendant la guerre de Galilée, semblable prophétie concilier à Josèphe la faveur des Flaviens [2]; Johanan en tira même profit. On lui permit de se retirer à Jabné [3]. Il savait l'école de cette ville très florissante [4] depuis que Salomé, sœur d'Hérode le Grand, avait obtenu Jabné en apanage. Les Juifs y affluaient; l'avantage du port, un grand commerce de blé, la présence d'un procurateur romain [5], attiraient les gens en quête de sécurité. Johanan trouva, dans ce refuge, le juste prix de son dévouement : un concours d'esprits sages; des docteurs qui, à Jérusalem, le tenaient déjà pour leur chef, et qui s'empressèrent de lui attribuer la même prééminence.

---

[1] *Midrasch-rabba* sur les Lamentations, I, 5; *Gittin*, 56 *a* et *b*.

[2] *Saint Paul, ses dernières années*, ch. XIV.

[3] *Shekalim*, I, 4. — *Rosh-hashana*, IV, 1. — Jabné (aujourd'hui Yebna) est située sur une éminence, au milieu d'une riche plaine, à quatre heures au sud de Jaffa : une demi-heure de marche sépare le village moderne de la mer.

[4] *Aboth de Rabbi Nathan*, IV. — Talmud de Bab., *Gittin*, 56 *b*. — Mischna, *Sanhedrin*, XI, IV.

[5] Josèphe, *Antiq. jud.*, l. XVIII, VI, 3, 4. — *Demaï*, II, 4. — *Bereschit rabba*, LXXVI.

D'autant plus attachés à leur patrie qu'ils l'estimaient perdue, ces pieux Israélites attendirent en commune angoisse la fin des luttes qu'ils n'avaient pu conjurer. Quand des fuyards vinrent conter l'agonie de la Ville Sainte, le Temple brûlé, ses derniers défenseurs péris par le fer ou la faim, ses ruines mêmes rasées, Johanan et ses disciples déchirèrent leurs habits en sanglotant[1]. Le deuil dura bien des jours, car le sort de leurs frères échappés au massacre devait être plus déplorable encore. Nous avons vu Titus traîner des troupes de captifs qu'il jetait, en passant, aux bêtes des amphithéâtres; le reste fut vendu en masse, ou livré aux brutales passions des vainqueurs[2]. Ce dernier outrage blessait au vif Israël; aussi, parmi les traits que recueillirent alors les docteurs de Jabné, trouvons-nous cette lamentable histoire : deux enfants, aussi nobles d'âme que de sang, se trouvant en lieu infâme, et pleurant, de nuit, le sort qui les attend; au matin, le frère reconnaît sa sœur dans l'infortunée qui se lamentait avec lui; ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et meurent[3]. Nombre de traits semblables dans le Talmud attestent à quelles indignités les plus nobles familles furent alors ravalées : ici, la fille du riche Nicodème Ben Gorion, ramassant pour se nourrir les

---

[1] *Aboth de Rabbi Nathan*, ch. IV.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, l. VII, II, 1; III, I; VIII, 7.

[3] *Midrasch-rabba* sur les Lamentations, I, 16; *Gittin*, 58 *a*.

grains d'orge tombés d'une mangeoire de chevaux; ailleurs, la femme du grand-prêtre Josué Ben Gamala, attachée par les cheveux à la queue d'un coursier arabe, et traînée en lambeaux de Jérusalem à Lydda[1].

Si fondée que fût la désolation au spectacle de telles infamies, les docteurs de Jabné veillèrent à ce qu'elle ne tournât pas en désespoir. Certains voulaient qu'on se réduisît dorénavant à une vie de jeûnes et de larmes; ils proscrivaient toute jouissance, l'usage même de la viande et du vin, par ce motif qu'on n'en pouvait plus faire oblation dans le Temple[2]. Johanan leur représenta doucement que le meilleur des sacrifices, celui du cœur, et la pratique des bonnes œuvres, restaient toujours possibles[3]. Ses disciples le secondèrent, dans les mêmes vues : « Mes amis », disait Rabbi Josué à ces esprits chimériques, « pourquoi vous abstenir de viande et de vin? » — « L'autel est détruit », répondaient-ils; « mangerons-nous la chair qui ne peut plus y être offerte? boirons-nous le vin qui ne coule plus en libation? » — « Alors, ne mangeons plus de pain », répliqua Rabbi Josué, « puisque les offrandes de farine sont aussi abolies ». — « Il resterait à se nour-

---

[1] *Midrasch-rabba, ibid.;* Talmud de Jer., *Ketubot,* v, 11; *Gittin,* 56 *a; Sifré* sur le Deutéronome, § 305.

[2] Mischna, *Sota,* ix, 15, et *tosifta, ibid.,* xv.

[3] Talmud de Babylone, *Baba bathra,* 10 b.

rir de fruits », hasardèrent-ils. — « Les fruits! mais comment en user, puisqu'on ne saurait plus en apporter les prémices au Temple[1]? »

L'esprit d'Israël répugne à ce qui est excessif : en si grand abattement que le jette l'infortune, son sens pratique, l'instinct de vivre et d'agir domine sur tout. Johanan vint donc à bout de ces pieuses exagérations en représentant que le capital était, non de succomber à la violence des choses, mais de maintenir étroitement unis les membres épars d'Israël. A défaut du Temple, Jabné avait sa synagogue, son école déjà célèbre : pourquoi ne suppléerait-elle pas à la cité détruite? L'esprit de Johanan se haussa jusque-là, appuyé sur tout un collège de disciples, dont lui-même a tracé le vivant tableau : « Éliezer Ben Hyrcanos est un puits cimenté, aucune goutte ne s'y perd; Josué Ben Hananiah est le triple fil malaisé à rompre; José Haccohen, un modèle de piété. Comme la citerne, Siméon Ben Nathanel garde l'eau dans le désert; Eléazar Ben Arach a l'impétuosité du torrent; source abondante, ses eaux jaillissent et débordent[2] ». Tous ces portraits révèlent des hommes fidèles au Mosaïsme; mais gardant néanmoins la hauteur de vues, la rectitude, la vigueur nécessaires pour affronter les circonstances et y parer,

---

[1] *Aboth de Rabbi Nathan*, ch. IV.
[2] *Aboth de Rabbi Nathan*, ch. XIV.

Johanan, soufflé par eux, put viser sérieusement à faire de Jabné l'héritière de Sion.

On paraît s'être agité confusément tout d'abord : chacun tirant à soi en pleine indépendance, car Johanan n'avait pas la maîtrise sur des esprits presque tous supérieurs au sien. Vieillard aimable, débonnaire, d'une telle courtoisie que nul ne prévint jamais son salut[1], il n'imaginait rien de mieux, pour assurer le triomphe du judaïsme, que de le montrer largement ouvert à tous, prêt à régénérer le monde. Plus clairvoyant que le vieux Maître, un de ses disciples, Gamaliel II, comprit qu'un soin plus pressant, pour garder Israël en corps de nation, était de lui redonner une tête qui, dominant et rattachant tous les membres, en maintînt le ressort. Le Sanhédrin avait rempli cette fonction au cours des derniers siècles; mais on ne pouvait espérer le rétablir, car à l'autorité doctrinale il joignait une large part de gouvernement, ce que Rome n'eût plus toléré après Jérusalem détruite. Habilement, Gamaliel sacrifia tout ce qui devait porter ombrage aux gouverneurs de Palestine : il ne sollicita qu'une sorte d'académie appelée à résoudre les questions de doctrine et d'observance. Rome ne s'inquiétait guère des débats spéculatifs; aimant d'instinct l'autorité, elle ne voulut voir dans cette institution qu'une garantie

---

[1] *Mechilta*, sur l'*Exode*, xx, 22 ; Talmud de Babylone, *Beracoth*, 17 A.

de paix entre les nombreuses juiveries de l'empire. La seule précaution qu'elle prit fut de la garder en main, afin de restreindre, au besoin, ses coudées.

Les Juifs s'en accommodèrent. Il ne fut plus question de Sanhédrin, mot suspect; la grande école de Jabné, oracle désormais des autres synagogues, prit le nom modeste de *Bet Din*, « maison de justice », et son président, celui de Père de cette maison, *Ab-Bet Din;* sous ce titre, il allait exercer un véritable patriarcat à l'égard de la race entière, et la tenir aussi fortement liée que l'avait jamais fait le Nasi, chef du Sanhédrin. Israël recouvrait ainsi, dans la constitution de l'empire, la place et les privilèges dont il avait joui auparavant : le droit de faire corps et de s'administrer sous la tutelle, partant, sous la protection des magistrats romains. Gamaliel II, ayant eu la plus large part à cette restauration, se trouva naturellement porté en tête de l'école de Jabné; il en reçut la présidence et obtint que Rome reconnût cette primauté [1].

Johanan, supplanté par son disciple, eut la sagesse de lui céder. Il se retira dans un village voisin, à Bérouz-Haïl [2], et là, entouré de quelques docteurs qui le suivirent, il se livra uniquement à l'esprit d'Hillel [3],

---

[1] Mischna, *Edutot*, VII, 7; *Sanhedrin*, 11 *a*.

[2] Bourg obscur, situé non loin de Jabné, vers l'est. Voir Derenbourg, *Essai sur l'histoire de la Palestine*, p. 306, note 4. — *Shekalim*, I, 4; *Rosh-hashana*, IV, 1; *Sanhedrin*, 32 *a*.

[3] Il aurait même été le disciple d'Hillel, à en croire certains

esprit de mansuétude, de paix, d'indulgence, qui planant aux cimes de la Loi ne s'inspirait que de ses plus hautes vérités, et visait à en faire la lumière comme le salut du genre humain. Les barrières dressées par l'école de Schammaï contre la gentilité, étaient plus ou moins abaissées par lui : « Le pardon qu'Israël cherche dans ses sacrifices, disait-il, les païens le trouvent dans l'équité[1]. » Entendant Rabbi Josué pleurer la destruction du Temple, il le consolait en ces termes, plus chrétiens que mosaïques : « Ne t'attriste pas ainsi, mon fils; il nous reste un moyen d'expier nos péchés qui vaut l'autre, la charité. L'Écriture ne dit-elle pas : J'aime mieux la miséricorde que les sacrifices[2] (Osée, VI, 6)? »

Le bon Johanan avait emporté avec lui la sagesse de *Bet Din*. Tout autre était l'ambition de Gamaliel qui ne rêvait que de transformer Jabné en une Jéru-

---

talmudistes qui, pour rendre ce fait vraisemblable, lui attribuent une longévité peu commune, et le font vivre cent vingt ans; « quarante ans dans le commerce, quarante ans dans les écoles, à s'instruire, quarante ans à y instruire les autres », *Rosh-hashana*, 31 *b*. — Si le grand Hillel ne vit pas Johanan assis à ses pieds, il eut en lui un élève qui, continuant son œuvre de conciliation, s'efforça de jeter dans le Mosaïsme quelque semence de charité, de tolérance, et de le rendre accessible aux Gentils. Voir sur cet illustre Rabbi : Derenbourg, *Essai sur l'histoire de la Palestine*, p. 276-288, 302-318. — Spitz, *Rabban Johanan Ben Sakkaï, Rector der Hochschule zu Jabneh*. Dissertation, Leipzig, 1883.

[1] *Baba bathra*, 10 *b*.

[2] *Aboth de rabbi Nathan*, ch. IV.

salem au petit pied, surtout d'y attirer les pieux Israélites, que l'habitude ramenait dans la Ville Sainte, aux fêtes annuelles [1]. La 10e légion veillant toujours aux ruines, ces pèlerins de la mort ne pouvaient s'y glisser qu'en cachette : le temps de pleurer et de fuir; mais ils trouvaient, au pied des monts de Juda, Jabné, dont le renom croissait chaque jour. Où s'adresser mieux pour soumettre les doutes qu'on portait jadis au Sanhédrin? La nécessité de donner prompte réponse à ces questions de toute nature, tourna l'école de Jabné aux études pratiques, et fit surtout de ses docteurs des casuistes. Ce fut l'occasion d'un partage entre eux. Plusieurs, dont l'âme ardente ne pouvait s'accommoder d'un si froid labeur, s'éloignèrent d'une école plus politique que religieuse. Les uns rejoignirent le vieux maître Johanan à Bérouz-Haïl; d'autres s'établirent à Lydda [2], ou dans de simples villages de la plaine des Philistins, Bakün, Gibthon, Gimso, Bené-Beraf [3].

Plus encore que ces divisions d'esprits, la liberté que Rome laissait aux Juifs en cette région, la peupla de leurs communautés. Ils se répandirent promptement le long de la plaine que borde la mer, de Jaffa

---

[1] Mischna, *Para,* VII, 6; tosifta, *ibid.*, ch. VI.

[2] *Rosh-Hashana,* I, 6; *Taanith,* III, 9; *Baba mezia,* IV, 3.

[3] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 72-73, 78-80, 82. — Derenbourg, *Essai sur l'histoire de la Palestine*, p. 306-307, 312.

à Gaza, et de là, gagnèrent le sud d'Eleuthéropolis et de la Palestine, le Darom[1] du Talmud. Cette frontière, peu fréquentée des Romains, échappait à leur garde. Les Juifs s'y multiplièrent à l'aise, car les vallées qui descendent de Juda au désert étaient alors des plus riches. Nulle part l'olivier ne produisait d'huile plus fine qu'à Thékoa[2]; les dattes de Zoar avaient pareil renom[3]; les vignes d'Engaddi, chantées par le Cantique[4], donnaient toujours mêmes récoltes. Toute la région était par excellence terre de vignobles; c'est des alentours d'Hébron qu'était sortie la grappe fameuse qui avait émerveillé les Hébreux dans le désert[5]. Mais la fécondité du Darom n'était pas sa seule gloire : les plus précieux souvenirs d'Israël y vivaient. Là, plus qu'en toute autre partie de la terre promise, avaient séjourné les patriarches. Les puits creusés au seuil du désert, Moladah[6], Lahai-

---

[1] De l'hébreu « dârôm », « la région du sud », Job, XXXVII, 17. — Ezech., XL, 24. Ce nom désigne dans Eusèbe, S. Jérôme et les anciens géographes, les riches plaines qui s'étendent à la frontière méridionale de la Palestine, entre la Méditerranée, l'Arabah et le sud de la mer Morte. Voir S. Jérôme, *Onomasticon* (s. v. *Darom*). — Eusèbe, *id.* (s. v. Γέραρα).

[2] Mischna, *Menahoth*, VIII, 3.

[3] Zoar était appelée *la ville des dattiers*, Mischna, *Jebamot*, XVI, 8; *Pesachim*, 52 *a*.

[4] Cant., I, 13; II, 13; VII, 12. — *Sabbat*, 26 *a*. Le baume du pays avait aussi grande réputation.

[5] Num., XIII, 18-30.

[6] Josué, XV, 21-26; XIX, 2. — I Paralip., IV, 28. Aujourd'hui

Roï[1], Beersheba[2], marquaient les étapes de leurs troupeaux. Sous le chêne de Mambré, Abraham avait dressé sa tente et sacrifié[3]; la « double caverne » d'Hébron, Macpéla, gardait ses ossements[4]; Isaac et Jacob, eux aussi, avaient campé dans « ce pays du midi », le regard à l'Éternel, ne vivant que pour l'écouter et le suivre[5].

Cette voix d'en haut n'avait cessé de se faire entendre depuis lors : promesses divines, Loi tracée par le doigt de Dieu, prophéties, chants inspirés avaient fini par former tout un volume, le « Livre » par excellence[6], qui survivait au judaïsme écroulé, et demeurait le seul trésor d'Israël. Malheureusement dans le Darom, comme à Jabné, ce précieux dépôt ne fut l'objet que d'un commentaire stérile : hormis quelques maîtres qui soupçonnaient l'esprit de vie caché

El-Mith, sur la route qui mène d'Aïla à la mer Rouge. L'endroit est désert, mais deux anciens puits y attirent les Bédouins. Robinson, *Biblical Researches*, II, 200 et sq.

[1] Gen., XVI, 7, 14; XXIV, 62; XXV, 11.

[2] Id., XXI, 25-33.

[3] Id., XIII, 18; XIV, 13; XVIII, 1 et seq., etc.

[4] Id., XXV, 9.

[5] Id., XXV, 11; XXVI, 32, 33; XXXVII, 1, 14; XLVI, 1-5; L, 13.

[6] Le mot « Bible » n'a pas d'autre sens, τὰ βιβλία, « les Livres ». Dès le milieu du second siècle, nous voyons, dans une homélie faussement attribuée à S. Clément, ce mot employé pour distinguer les livres de l'Ancien Testament, des écrits apostoliques : τὰ βιβλία καὶ οἱ ἀπόστολοι. II *Ep. Clement.*, XIV. Lightfoot, *Apostolic Fathers*, S. Clement, vol. II, p. 202, 245

sous l'écorce, le gros des docteurs ne s'attacha qu'au dehors, à la lettre morte.

Rien de plus desséchant que la glose rabbinique. On veillait, sans doute, à déterminer le sens des textes; mais le grand effort allait à en presser les termes, pour extraire des conclusions outrées et vaines. Quand les déductions logiques faisaient défaut, on recourait à des rapprochements forcés, à l'exégèse allégorique. Depuis la destruction du Temple, le champ de ces discussions se trouvait restreint. Tout sacrifice, toute cérémonie étant supprimés, les prescriptions du rituel n'avaient plus d'objet; on les omit, mais, en dehors de la liturgie, restait une multitude d'observances, qui saisissaient le Juif naissant, ordonnaient ses moindres actes, son manger, ses ablutions, ses vêtements, le suivaient jusqu'au delà de la mort, dans ses funérailles et son tombeau. A travers ce domaine, la subtilité juive pouvait se donner carrière.

Le code mosaïque, si exact qu'il fût, n'avait pas prévu tout, pas plus qu'il n'avait paré aux modifications résultant des lieux, des temps, des circonstances. Aussi, depuis la captivité, les collèges de scribes n'avaient cessé de passer au tamis, et de réglementer les moindres vétilles. Une certaine originalité de vues, de nobles sentiments, des discussions ingénieuses, avaient d'abord relevé ces arguties, mais peu à peu, d'autres soins l'emportèrent, finalement, celui de réunir les solutions des docteurs fameux.

Nulle part, plus qu'en Orient, on ne jure sur la parole du Maître. Beaucoup y attribuaient même force qu'à la Loi. Ces réponses, accumulées depuis cinq siècles, formaient un amas indigeste. Le commun des Juifs, perdu dans ce fatras, s'en rapportait volontiers à la science des scribes, ce qui ravalait leur enseignement à des prodiges de mémoire. On commençait, dès lors, pour alléger cette fatigue, à composer de petits recueils de sentences[1], lesquels, toujours accrus, devinrent le corps de traditions rabbiniques connu sous le nom de *Mischna;* mais le sens même de ce mot : « reproduction de paroles sues par cœur », détermine nettement la valeur de tels écrits.

Ces occupations, non seulement étaient peu dignes d'esprits élevés, elles multipliaient encore « les haies autour de la Loi »; elles aggravaient au peuple le poids des observances, ce pharisaïsme que le Sauveur avait déclaré intolérable[2]. De nouvelles décisions, créant sans cesse des pratiques nouvelles, étreignaient la vie jusqu'à en faire un tourment continu. Il fallait être ployé de naissance sous un tel joug pour le supporter; qui eût songé à s'y mettre

---

[1] Un des traités talmudiques, *Middot*, fut composé, en grande partie, par R. Eliezer Ben Jacob, vers la fin du premier siècle. Deux autres, *Ioma* et *Tamid*, sont attribués à un contemporain du premier Gamaliel, Siméon de Mitspah. Voir Derenbourg, *Essai sur l'histoire de la Palestine*, p. 374-375.

[2] Matt., XXIII, 4.

de soi-même? Tandis que les synagogues de la Dispersion, secouant plus ou moins la servitude de la lettre, gagnaient de nombreux prosélytes, celles de Palestine se resserrèrent davantage. Elles y voyaient d'ailleurs une sécurité pour la Foi, et mettaient leur zèle à dresser barrières sur barrières entre elles et les Gentils. Les « dix-huit mesures » qui organisaient légalement cette séparation, datent de là; elles furent suggérées par l'un des plus farouches disciples de Schammaï, dans la fièvre des derniers jours de Jérusalem[1]. Le fanatisme y va jusqu'à interdire de rien acheter aux païens, de parler leur langue, de recevoir leurs offrandes ou leur témoignage, en un mot, de lier commerce avec eux, aussi bien dans la vie publique que dans les actes de religion[2].

Les disciples d'Hillel s'étaient opposés de tout temps à cette manie. Ils sentaient qu'Israël, déjà suspect et honni, allait se mettre hors la loi des nations, et annonçaient que ces folies deviendraient aussi funestes que jadis l'adoration du veau d'or[3]. On ne répondit à leurs protestations qu'en massacrant ceux qui s'y rendaient ouvertement. Les « dix-huit mesures » furent maintenues, d'autant plus inviolables, disait-on, qu'elles venaient d'être scellées du sang de

---

[1] Mischna, *Aboda zara*, II, 5, 7.

[2] Talmud de Jérusalem, *Schabbath*, I, 7; Talmud de Babylone, *Schabbath*, 17 *a*.

[3] Ibid.

leurs contradicteurs; dès lors, nulle autorité ne s'ingéra de les abolir.

« La lettre tue[1] », avait dit S. Paul : Jabné et les synagogues de Palestine avérèrent cette sentence. Ayant en main le livre où Dieu parle, mais ne l'ouvrant que dans l'ombre, ils n'y découvrirent qu'un sens charnel, littéral, et cette lettre les tint rampant contre terre[2], impropres à tout essor. Cependant, cette même loi qu'ils allaient porter en aveugles, à travers le monde; ces mêmes prophéties, tout ce Testament de l'Antique Alliance demeure pour nous, depuis dix-neuf siècles, une source intarissable de force et de lumière. Que leur manquait-il pour puiser pareille vie? Il leur restait d'y chercher Celui qui en est l'unique objet : Jésus prophétisé, figuré à chaque page du « Livre ». Abraham et les Saints de l'Ancien Testament l'avaient de loin salué dans les divines promesses[3]; leurs yeux, par delà les siècles, atteignaient l'invisible[4], mais c'était un regard de foi, une grâce à laquelle leurs indignes fils ne pouvaient prétendre, car, après avoir crucifié ce même Jésus, ils continuaient de le maudire. Que pouvait Dieu, devant cet entêtement, que les abandonner à leur esprit d'assoupissement et d'insensibilité[5], leur laisser

---

[1] II Corinth., III, 6.
[2] Rom., XI, 10.
[3] Heb., XI, 8-13.
[4] Id., XI, 27.
[5] Rom., XI, 8.

ce que, de nos jours comme alors, ils s'obstinent à garder : « des yeux qui ne voient pas, des oreilles pour ne pas entendre [1] »?

---

[1] Rom., XI, 8.

CHAPITRE SECOND

L'EXIL DE L'ÉGLISE DE JÉRUSALEM

La tolérance qu'obtenaient les Israélites dans le sud de la Judée, leurs frères convertis au Christ en jouissaient au delà du Jourdain, même plus largement. Nous les avons vus s'y réfugier avant la chute de Jérusalem, et trouver dans Pella un sûr abri[1]. Ce n'était pourtant à leurs yeux qu'un asile passager, car nul ne s'imaginait que le Temple dût périr. Dieu n'avait-il pas déclaré à Salomon « qu'il mettrait à jamais son nom sur ce sanctuaire, que ses yeux et son cœur y seraient pour toujours[2] »? Titus pouvait s'emparer de Jérusalem, la mettre à sac : le Saint des Saints resterait.

Quand le fer et le feu eurent passé, aussi impitoyables au Moriah qu'à toute la ville; quand surtout il devint manifeste que Rome, campée sur ces ruines,

---

[1] *Saint Paul, ses dernières années*, ch. XIV.
[2] IV Reg., IX, 3.

ne permettrait pas qu'on les relevât, alors les fidèles de l'Église Mère comprirent que, pour longtemps, l'espoir était vain, et qu'il fallait, comme leurs aïeux sur les bords de l'Euphrate, se résigner à vivre loin de Sion. Le calme des lieux où les avait conduits l'inspiration divine leur fut un adoucissement. Agrippa II y régnait : fin politique, ce prince sut garantir ses États du fanatisme qui désolait le reste de la Judée, en les tenant ouverts aux Romains. Sous leur protection, des villes s'élevèrent, populeuses et riches. Les ruines de leurs monuments, leurs colonnades couvrent encore le sol, témoignant quelle prospérité favorisait cette partie de l'empire.

Les Juifs s'y trouvaient au large pour se répandre, car le domaine d'Agrippa, constamment accru par les largesses romaines, comprenait, outre le petit royaume de Chalcis, la Batanée, la Trachonitide, la Gaulanitide[1] ainsi que d'autres territoires dans la Pérée et la Galilée[2]. Pella, nous l'avons vu, avait été leur première étape; mais bientôt nombre d'entre eux, remontant vers le nord, fondèrent dans la ville de Kokaba[3] une communauté d'égale importance.

---

[1] Josèphe, *Antiq. jud.*, l. XX, VII, 1; *Bell. jud.*, l. II, XII, 8.

[2] Notamment les villes de Tibériade, de Tarichée, de Julias et leurs alentours. Ce fut de Néron qu'Agrippa II obtint cet accroissement de domaine. Josèphe, *Antiq. jud.*, l. XX, VIII, 4; *Bell. jud.*, l. II, VIII, 2.

[3] S. Epiphane place Kokaba dans le pays de Basan, près d'Astaroth-Carnaïm. *Hæres.*, XXX, 2.

Ce fut là que les parents de Jésus s'établirent, et, au milieu d'eux probablement, le chef de l'Église exilée, Siméon[1], que les Anciens de Jérusalem avaient choisi pour succéder à S. Jacques dans l'épiscopat. Le second pasteur de la Ville Sainte appartenait à la famille du Sauveur : fils de Cléophas, le frère de S. Joseph[2], et de Marie, sœur de la Vierge sainte[3], il était cousin germain de Jésus[4]. Bien qu'il n'eût pas été appelé à l'apostolat, comme ses frères Jacques et Jude, il avait connu de près le divin Maître. Vénéré de l'Église Mère à ce titre, il la gouverna longtemps, et ne mourut martyr que sous Trajan, vers l'an 110[5].

A en croire Eusèbe, treize évêques auraient succédé à S. Siméon dans les vingt-deux années qui vont de sa mort à la révolte de Barcochebas (132)[6]. Ce grand nombre de pasteurs sur le même siège, dans

---

[1] Ce nom hébreu Siméon se trouve dans les listes des frères de Jésus données par les Évangélistes, sous la forme contractée : Simon. Matt., XIII, 15; Marc, VI, 3.

[2] Hégésippe cité par Eusèbe (*Histor. ecclesias.*, III, XI).

[3] Eusèbe, *Histor. eccles.*, III, XXXII.

[4] Nous maintenons ici, sur les liens de parenté qui unissaient les divers membres de la famille du Sauveur, l'opinion que nous avons adoptée dans la *Vie de N.-S. Jésus-Christ* (t. I, appendice V). Ce sentiment nous paraît, dans une question si controversée, la solution la plus simple et en même temps la mieux fondée, car elle s'appuie sur les plus anciennes traditions, sur les témoignages qu'Eusèbe juge les plus dignes de créance.

[5] Eusèbe, *loc. cit.*

[6] Id., IV, V.

un si court intervalle, paraît excessif : il est plus probable que la liste des noms conservés par la tradition donne, non la suite, mais l'ensemble des chefs qui, de concert avec Siméon et après lui, administrèrent les communautés judéo-chrétiennes. Toutes, ne s'estimant exilées que pour un temps de la Ville Sainte, prétendaient au titre d'Église de Jérusalem. C'est là un des traits qui nous montrent ces fraternités, au delà du Jourdain, telles que nous les avons vues, sous la main de S. Jacques, pieuses, austères, édifiantes, mais indissolublement liées au passé d'Israël; en dehors du souffle de vie qui, partout ailleurs, régénérait le monde en l'affranchissant de la Loi.

Cet isolement rendait leurs moyens de subsistance de jour en jour plus précaires. Paul n'était plus là pour recommander à ses fidèles les pauvres « saints » de Jérusalem. Qu'étaient devenues après lui les offrandes annuelles qu'il avait si bénignement ordonnées[1]? Continua-t-on de les recueillir, ou bien, le désastre ayant dispersé le corps visible de l'Église Mère, parut-il impossible d'en retrouver les membres? La plupart des exilés n'eurent d'autres ressources que le travail : quelques années plus tard, les parents de Jésus montraient aux persécuteurs, inquiets de leur noble origine, les calus de leurs mains durcies[2]. Les Chrétiens du Hauran furent donc des

---

[1] I Cor., XVI, 1-4; II Cor., IX, 1-15.
[2] Eusèbe, *Histor. eccles.*, III, XX.

hommes de rude labeur, moins attentifs à leurs aises qu'aux promesses éternelles. Ils portaient le dénûment avec fierté, à l'exemple du saint pasteur qui avait forgé leurs âmes, de ce Jacques jetant l'anathème à l'opulence, proclamant les pauvres « élus de Dieu, riches dans la foi, héritiers du royaume réservé à ceux qu'il aime[1] ». L'attente de ce règne les émouvait sans les inquiéter; ils s'abandonnaient au Père céleste, comme « les oiseaux du ciel qui ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent en leurs greniers[2] ». Dans la Bonne Nouvelle annoncée au monde, c'était la prédication de Galilée, le Jésus de Nazareth, qu'ils méditaient de préférence. Aussi le nom d'hommes de Nazareth, de Nazaréens, leur fut-il donné[3], et ils le conservèrent longtemps, puisque à la fin du IVe siècle nous les trouvons encore dans les mêmes lieux, gardant la même fidélité aux observances, sans se départir de l'orthodoxie chrétienne[4]. L'autorité et les écrits de S. Paul rejetés par les judaïsants hérétiques sont reçus parmi eux[5], et sur

---

[1] Jac., II, 5.

[2] Matt., VI, 26.

[3] S. Epiphane, *Hæres.*, XXIX, 1, 5, 6.

[4] Id., XX, 3; XXIX. — S. Jérôme, *De vir. ill.*, 3.

[5] De l'aveu des meilleurs critiques, le livre intitulé : *Le Testament des douze Patriarches* (Migne, *Patrologia Græca*, t. II, p. 1038-1150), a été composé par un Judéo-Chrétien; il y est parlé en termes élogieux de S. Paul et de son œuvre. Voir en particulier, dans le *Testament de Benjamin*, XI, le passage, très contesté il est vrai, où le caractère et la mission de l'Apôtre sont

nul autre point que leur attachement à la Loi, nous ne les surprenons en désaccord avec le reste des Églises.

Moins fécondes que les autres, par leur attachement à des sources de grâce taries, ces communautés ne laissèrent pas d'essaimer loin du Hauran. S. Jérôme rencontra une de leurs colonies au nord de la Syrie, à Alep, l'antique Beroë. Séjournant quelque temps au milieu de ces fidèles, il vit entre leurs mains un évangile qu'il prit d'abord pour l'original araméen[1] de S. Matthieu; mais, en l'étudiant de près, il y reconnut une œuvre distincte et assez importante pour qu'il prît la peine, non seulement de la transcrire, mais de la traduire en grec et en latin[2]. Ce livre portait, chez les Nazaréens, le nom « d'Évangile selon les Hébreux, ou selon les Apôtres » : « plus communément, ajoute le saint docteur, on lui donne le titre d'Évangile selon S. Matthieu[3] », appellation qui suppose de nombreux points de ressemblance entre cet apocryphe et notre premier évangile[4].

---

prophétisés. — Ritschl, *Die Entstehung der Altkatholischen Kirche*, 2e éd., p. 171-177. — Vortsman, *De Testamenti XII Patriarcharum origine et pretio.*

[1] On appelle ainsi le texte syriaque : la Syrie ayant été peuplée par les descendants d'Aram, fils de Sem.

[2] S. Jérôme, *De vir. ill.*, 2-3; *Ad Mich.*, VII, 2; *In Matt.*, XII, 13; *Contr. Pelagian.*, III, 1.

[3] Origène, *Hom. I in Luc.* — S. Jérôme, *In Matt.*, *præf.*, *Contr. Pelag.*, III, 1.

[4] Selon toute apparence, le texte araméen de S. Matthieu s'é-

On ne saurait trop regretter que ce texte ait disparu, car les Pères des trois premiers siècles en faisaient état, et l'alléguaient souvent : il nous apprendrait à quelles paroles, à quels actes du Sauveur ces chrétientés s'attachaient plus volontiers; quelle forme prit insensiblement chez elles la prédication évangélique. A en juger par les citations des Pères[1], la suite et l'ordonnance du récit étaient les mêmes qu'en S. Matthieu et S. Marc, mais le détail des faits variait, et les changements y devinrent plus sensibles à mesure que le livre passa de main en main. Si l'autorité des apôtres, auteurs des écrits inspirés, imposait le respect et garantissait leur texte de toute altération, les récits évangéliques des Nazaréens subissaient la fragile destinée de toute œuvre humaine et impersonnelle. Sous leur forme actuelle, plusieurs des fragments que nous possédons ne méritent guère plus de confiance que le commun des apocryphes. Qu'on en juge par ce passage, où Jésus est représenté ne se décidant que sur les instances de sa famille à recevoir le baptême de Jean : « Voici que la

---

tait trouvé d'abord seul en usage dans l'Église Mère; mais peu à peu les Nazaréens d'un côté, les Ébionites de l'autre, y firent de telles additions, que trois évangiles distincts, sur un fond commun, eurent cours dans les églises judéo-chrétiennes : l'araméen authentique de S. Matthieu dans son intégrité; l'évangile hérétique des Ébionites, et celui des Nazaréens.

[1] Hilgenfeld les a réunies dans son *Novum Testamentum extra canonem receptum.*

Mère du Seigneur et ses frères lui disaient : Jean baptise pour la rémission des péchés; allons, nous aussi, recevoir son baptême. Mais il leur dit : En quoi ai-je péché pour aller et être baptisé par lui, à moins peut-être que cela même que j'ai dit soit de l'ignorance? » Le texte inspiré ne laisse rien soupçonner, ni de ces instances, ni de cette injurieuse réserve : il nous montre au contraire Jésus se rendant de son propre mouvement de la Galilée vers le Jourdain [1].

Mêmes imaginations, aussi invraisemblables, dans le récit du baptême. Le Jourdain prend feu au contact du Sauveur : « Et alors, continue le narrateur apocryphe, comme Jésus remontait du fleuve, l'Esprit-Saint, s'épanchant en plénitude, descendit, reposa sur lui et lui dit : Mon fils, dans tous les prophètes, c'est toi que j'attendais pour venir reposer sur toi; car tu es mon repos, tu es mon fils premier-né qui règnes pour l'éternité. » En S. Matthieu nous lisons ce simple récit qui porte un tout autre caractère d'authenticité : « Jésus, ayant été baptisé, sortit aussitôt de l'eau, et en même temps les cieux lui furent ouverts; il vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe et venant sur lui. Et voici qu'une voix venant des cieux dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection [2]. »

---

[1] Matt., III, 13-15.
[2] Id., 16-17.

Il est difficile de démêler dans l'Évangile des Nazaréens ce qui leur appartient en propre, et ce qu'y ont glissé les Ébionites, branche bâtarde de cette même Église[1]. Évidemment, la parole suivante, attribuée au Sauveur, ne peut venir que de ces hérétiques : « Récemment, ma mère, l'Esprit-Saint me prit par un de mes cheveux et me transporta sur la montagne du grand Thabor. » Comment croire que des Églises éclairées et guidées alors par des hommes apostoliques, aient pu tenir pour authentiques de pareilles rêveries? L'Évangile nazaréen, que citent les anciens Pères, ne gardait donc plus sa primitive intégrité. D'ailleurs, même purgé de ses fables, cet écrit semble n'avoir jamais eu l'admirable simplicité de nos témoins inspirés. D'inutiles paraphrases chargent le récit, l'énervent et le ralentissent. On se souvient en S. Matthieu de l'émouvante peinture du jeune riche s'éloignant de Jésus parce qu'il avait de grands biens[2]. Voici ce que devient ce même trait dans l'é-

---

[1] Rappelons que les Ébionites, prétendus disciples de l'hérésiarque Ébion, dont l'existence est contestée, tenaient Jésus pour le Messie, mais sans admettre sa divinité.

[2] « Quelqu'un s'approchant, lui dit : « Bon Maître, quel bien ferai-je pour avoir la vie éternelle? » Il lui répondit : « Pourquoi m'appelez-vous bon? Nul n'est bon que Dieu seul. Que si vous voulez entrer en la vie, gardez les commandements. » « Quels commandements? » lui dit-il. Jésus repartit : « Vous ne tuerez pas, vous ne commettrez pas d'adultère. Vous ne déroberez point. Vous ne porterez point de faux témoignages. Honorez votre père et votre mère, et aimez votre prochain comme vous-même. »

vangile nazaréen : « L'un des riches lui dit : « Maître, quel bien faut-il faire pour avoir la vie? » Il lui répondit : « O homme, observe la Loi et les prophètes. » — « Je l'ai fait », dit le riche. — Il repartit : « Va, vends tout ce que tu possèdes, distribue-le aux pauvres, puis viens et suis-moi. » Le riche commença à se gratter la tête, et cette parole ne lui plut guère. Alors le Seigneur poursuit : « Comment peux-tu dire : J'ai observé la Loi et les prophètes, lorsqu'il est écrit dans la Loi : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », et voilà que nombre de tes frères, fils d'Abraham, sont couverts d'ordure et meurent de faim, tandis que ta maison regorge de biens et qu'il n'en sort absolument rien pour eux? » — Puis, se tournant vers Simon, son disciple, qui était assis près de lui : « Simon, fils de Jean, lui dit-il, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

Si l'évangile des Nazaréens n'avait fourni que de tels suppléments aux textes inspirés, les Pères n'y auraient pas tant volontiers recouru; mais, parmi des redondances qui alanguissaient inutilement les traditions évangéliques, ils relevaient certains actes,

---

Le jeune homme lui dit : « J'ai observé tout cela dès ma jeunesse, que me manque-t-il encore? » Jésus répondit : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez et suivez-moi. » Le jeune homme, entendant ces paroles, s'en alla tout triste, car il avait de grands biens. » Matt., XIX, 16-22.

quelques paroles du Sauveur, inconnus et dignes de foi : « Ne soyez heureux, y disait Jésus, que quand vous verrez votre frère dans la charité. » Plusieurs détails que ne donnaient point les Évangiles canoniques leur ont paru à recueillir : le linteau de la grande porte du temple se brisant à la mort du Sauveur, un serviteur du grand-prêtre mêlé aux gardes du tombeau; l'Oraison Dominicale contenant une curieuse variante : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain du lendemain »; cette prière de l'homme à la main sèche, implorant le secours du Sauveur : « J'étais maçon, gagnant ma vie avec mes mains ; je t'en prie, Jésus, guéris-moi pour que je ne mendie plus honteusement mon pain. »

Un de ces fragments contient le récit d'une apparition de Jésus ressuscité à S. Jacques, dont ne parle aucun de nos quatre évangélistes. S. Paul seul en fait mention, et d'un mot[1]; mais les fidèles de Jérusalem veillaient à ne rien perdre de ce qui touchait leur premier pasteur; aussi notent-ils, comme il suit, les particularités de cette manifestation : Lorsque le Seigneur eut donné son suaire au serviteur du grand-prêtre, il alla vers Jacques et lui apparut; car Jacques, après avoir bu le calice du Seigneur, avait juré qu'il ne goûterait pas de pain tant qu'il n'aurait pas vu Jésus ressuscité d'entre les morts..... Le Seigneur

---

[1] I Cor., xv, 7.

prit du pain, le bénit et le rompit, puis en donna à Jacques le Juste, lui disant : « Mon frère, mange ce pain qui t'est dû, car le Fils de l'homme est ressuscité d'entre ceux qui dorment. »

Ce petit nombre de fragments[1] constitue à peu près tout ce qui reste de l'évangile des Nazaréens. Nulle trace ne subsiste, en ces informes débris, du constant recours à l'Ancien Testament qui est un des traits de S. Matthieu; mais la parenté des deux œuvres, si étroite que nombre de Pères les confondaient, donne à croire que, sur ce point comme sur les autres, l'écrit des Nazaréens se conformait à notre premier Évangile. Répondant aux préoccupations de ceux à qui il était destiné, il s'attachait, lui aussi, à leur montrer le Sauveur, partout prédit et figuré dans l'antique alliance.

Les livres saints d'Israël avaient toujours été et restaient l'aliment des Chrétiens judaïsants qui y puisaient aussi avidement qu'aux sources évangéliques; car, en tous, ils trouvaient quelques traits de Jésus. Tous, pour cette raison, leur étaient chers; aussi croyons-nous difficilement qu'à l'exemple des docteurs juifs qui dressèrent vers ce temps-là le

---

[1] Plusieurs savants les ont reproduits, entre autres : J.-A. Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, 2e éd., Hambourg, 1719, 2 in-8°; t. I, p. 355. — Hilgenfeld, *Novum Testamentum extra canonem*. p. 15-17. — Th. Zhan, *Geschichte des N. T. Kanons*, t. II, p. 685-704; etc.

canon des diverses Écritures, ils en aient sacrifié une notable partie. Ce dépôt sacré qui, depuis Esdras, n'avait cessé de prendre forme, comprenait alors en son entier la somme des révélations destinées à l'antique alliance. Aux cinq livres de Moïse, base de tout l'Ancien Testament, étaient venus s'adjoindre, sous le nom de « Premiers Prophètes », Josué, les Juges, les quatre livres des Rois, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et les douze petits Prophètes. Les Psaumes, consacrés par l'usage liturgique, s'y trouvaient de plein droit. Le titre général de *Ketoubim,* « Écrits sacrés », fut donné aux Livres saints, de date récente, ou dont on ne reconnut que plus tard le caractère inspiré [1]. La version des Septante, faite sur les copies que transmettaient aux Juifs alexandrins les Rabbis de Palestine, détermine les écrits tenus pour divins dans les écoles de Judée, un siècle environ avant l'ère chrétienne : elle contient tous les livres dont l'Église admet la canonicité. Tel était le vénérable recueil que les scribes de Jabné ne craignirent pas de purger, après la ruine de Jérusalem.

Leur zèle s'y déploya à l'aveugle. Les récits talmudiques nous en montrent plusieurs choqués du

---

[1] Les livres compris sous le nom de *Ketoubim* sont : les Proverbes, Job, le Cantique des cantiques, Ruth, les Lamentations, l'Ecclésiaste, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie, les Paralipomènes. Josèphe (*Contr. Appion.*, I, 8) donne une liste des livres canoniques, toute semblable à celle de notre Bible hébraïque.

ton de l'Ecclésiaste, de certaines peintures des Proverbes et du Cantique[1]; d'autres relevant des contradictions entre Ezéchiel et Moïse[2]. Si opiniâtres que fussent leurs objections, sur ce terrain, ils rencontrèrent dans leur propre collège des adversaires autorisés. Eléazar Ben Hanania, notamment, sut leur en imposer[3], et eut large part au maintien du Canon, tel que nous le trouvons dans la Bible hébraïque. Mais ceux-là mêmes étaient sans mission, n'ayant plus pour les guider l'Esprit qui éclairait l'antique Synagogue : ils en vinrent donc à sacrifier nombre d'œuvres, où Dieu parlait et continue de parler aux âmes : Tobie, Judith, la Sagesse, l'Ecclésiastique, Baruch, les Machabées, les sept derniers chapitres d'Esther; en Daniel, la prière d'Azarias, le cantique des enfants dans la fournaise, l'histoire de Suzanne, celle de Bel et du dragon[4]. On voit tout ce que rejetait l'aveugle critique des Rabbis : de touchants récits, des pages glorieuses de l'histoire nationale, l'œuvre d'un de ses plus éloquents prophètes, deux livres sapientiaux qui valent les Proverbes de Salomon pour l'élévation des pensées, et qui l'emportent par l'abondance des enseignements.

---

[1] *Aboth de Rabbi Nathan*, ch. I. — Mischna, *Eduïoth*, V, 3. — Iadaïm, III, 5.

[2] Talmud de Babylone, *Hagiga*, 13 *a*. *Sifré* sur Deutéronome, 294.

[3] *Ibid.*

[4] Daniel, XIV.

Aux siècles précédents, les docteurs de Judée s'étaient bien gardés de méconnaître ainsi la parole de Dieu ; c'est d'eux, nous l'avons vu, que les Juifs d'Alexandrie tinrent ces pages inspirées. Nul doute qu'ils ne les aient également recommandées et accréditées dans les synagogues de Palestine. Les Chrétiens de Jérusalem les y trouvèrent et les emportèrent avec les autres livres sacrés, dans leur exil au delà du Jourdain. Les préventions qui égaraient les scribes de Jabné ne semblent guère avoir troublé ces âmes sincères. Indifférents et comme étrangers à la condamnation de leurs textes, ils les gardèrent avec respect et les préservèrent ainsi de l'oubli auquel les vouait un fanatisme aveugle. La réforme, en effet, ne se borna pas à en interdire la lecture, elle s'acharna à les détruire, et y serait peut-être parvenue, si l'Église chrétienne ne les eût sauvés, non seulement dans la Judée, mais dans le monde entier, en s'appropriant la version des Septante.

Cette notable portion des Saints Livres ne fut pas la seule épave recueillie par les Juifs convertis, dans le naufrage de leur race. Au fond de leur cœur demeurait, purifié par la Foi, mais toujours vivace, l'antique rêve d'Israël : voir, dès ici-bas, la justice triomphante, et un royaume temporel du Christ, leur chef, préluder à son éternelle victoire.

Une telle espérance leur rendit chers et maintint au milieu, presque au rang des écrits inspirés, nombre d'apocryphes qui dépeignaient ces gloires et les

montraient proches : le troisième et le quatrième livre des Machabées, le livre d'Hénoch, etc. L'Église a retranché peu à peu ces œuvres suspectes de son Canon; mais, durant les trois premiers siècles, ses docteurs, même sa liturgie, ne laissèrent pas d'y recourir[1]; bien que juives d'origine et d'esprit, elles durent ainsi aux Chrétiens d'éviter la destruction. Aujourd'hui encore, elles nous révèlent tout un cercle d'idées et d'imaginations, où se complurent nos pères dans la Foi, et qui servirent, avec les pensées chrétiennes, à nourrir leur piété. Ce n'est pas seulement en Palestine que nous voyons ces apocryphes trouver crédit : en Afrique, en Gaule, par toute la chrétienté, les Pères y ont recours. Sans doute, les livres inspirés de l'Ancien Testament restaient pour eux le vrai trésor des révélations antérieures à l'Évangile; mais, à côté de cette arche sainte, que de précieuses reliques dans les écrits abjurés par les Juifs incrédules! En toute confiance, les Chrétiens y puisèrent : ne leur venaient-ils pas des meilleurs fils d'Israël, de ceux qu'ils voyaient incliner à leur foi, souvent même l'embrasser?

Le Mosaïsme, en effet, n'enfantait pas seulement

---

[1] Voir, sur les emprunts faits par les Pères et la liturgie au IVe livre d'Esdras, Le Hir, *Études bibliques*, t. I, p. 140 et suiv. Le livre d'Hénoch n'a pas eu moins de renom durant les premiers siècles; S. Irénée, Clément d'Alexandrie, aimaient à le citer.

les juristes que nous avons vus à Jabné, dissolvant la loi en gloses arides, réduisant toute religion à la casuistique dont les réponses formèrent le Talmud. C'était là seulement « l'Halaca », la « Voie », que le Juif devait suivre pour garder les observances. A côté de ces commentaires aussi outrés que stériles, fleurissait « l'Hagada », qui s'inspirait des Prophètes, des Psaumes, des poésies bibliques. Les esprits élevés s'y adonnaient de préférence, et empruntaient à ce foyer une ardeur et une générosité qui les rapprochaient de leurs frères chrétiens. D'instinct, ils partageaient leur dégoût pour le pharisaïsme hypocrite. Comme nous avons vu Johanan, ils s'efforçaient d'alléger le joug de la Loi, de la rendre accessible aux Gentils, d'abaisser les barrières que d'autres s'entêtaient à multiplier.

Grâce à cette conformité de vues, Hagadistes et Judéo-Chrétiens frayaient volontiers dans le commerce habituel de la vie, même aux synagogues. Ils y venaient ensemble prier, méditer. Les porteurs de la Bonne Nouvelle trouvaient, dans la liberté donnée à tout assistant de prendre la parole, occasion de prêcher Jésus, « auteur et commentateur » de la Loi, comme il l'était « de leur croyance[1] ». Il y fallait prudence et ménagements, car la *tëba,* la chaire, appartenait le plus souvent à des docteurs ennemis

---

[1] Hebr., XII, 2.

de la nouveauté; mais, si peu qu'il en tombât, la divine semence levait dans les cœurs. Les Halachistes, chefs et maîtres des synagogues de Palestine, en prirent ombrage et eurent recours aux pires mesures pour l'empêcher de porter fruit. Non contents de flétrir du nom de *Minim*, « hérétiques[1] », les Israélites qui recevaient l'Évangile, de leur fermer la bouche dans les réunions, dès qu'un mot suspect décelait leur présence[2]; ils introduisirent dans la prière quotidienne une triple exécration contre les Judéo-Chrétiens. Sans les nommer, cet anathème les visait assez clairement pour que nul ne s'y méprît :

« Que les calomniateurs demeurent sans espoir! Que les artisans d'iniquité soient détruits! les rebelles anéantis! la puissance de l'argent humiliée! Sois loué, ô Éternel, qui brises tes ennemis et humilies les orgueilleux[3]! »

---

[1] S. Epiphane, *Hæres.*, XXIX, 9. — Talmud de Babylone, *Schabbath*, 116 *a*.

[2] Mischna, *Megilla*, IV, 9.

[3] La rédaction de cet anathème est attribuée à R. Samuel le Jeune, qui l'inséra, à la demande de R. Gamaliel II, dans la prière que les Juifs devaient réciter trois fois par jour. Cette prière se composait de dix-huit bénédictions : d'où son nom *Schémoné Esré*, (les dix-huit). L'addition ordonnée par R. Gamaliel II porta à dix-neuf le nombre de ces invocations, *Berachot*, 28 *b*; *Megilla*, 17 *b*. Les Pères parlent également de malédictions lancées le matin, à midi et le soir, contre les Nazaréens, les *Minim*. S. Epiphane, *Hæres.*, XXIX, 9. — S. Jérôme, *In Isai.*, V, 18-19; XLIX, 7; LII, 4 et suiv.

Les fidèles ne pouvaient redire avec leurs frères d'Israël cette prière sans se maudire eux-mêmes; forcément ils s'éloignèrent des assemblées religieuses, à mesure que l'addition, perfidement introduite par les docteurs de Jabné, passait de synagogue en synagogue. Séparées de la société juive, sans relations, d'autre part, avec les chrétientés voisines qu'animait un esprit différent, ces communautés se replièrent sur elles-mêmes; mais elles restèrent dans cet isolement, aussi attachées à l'Évangile qu'aux observances mosaïques. L'hérésie qui infecta les fraternités asiatiques n'eut, jusqu'au second siècle, aucune prise sur l'Église judéo-chrétienne. Aux yeux d'Hégésippe[1], elle apparaissait encore dans sa foi inviolée comme « une vierge toute pure », et elle méritait ce titre par sa fidélité à l'essentiel du christianisme, mais les grâces de cette virginité lui manquaient : en elle, ni le zèle à la fois tendre et ardent, ni la liberté d'allure, ni les hautes vues qui donnaient alors aux autres chrétientés tant de charme et leur attiraient le monde païen : en elle, rien de cette féconde jeunesse qui convenait à l'épouse du Christ sans ride ni déclin. Glacée au contact d'une Loi morte, l'Église Mère se condamnait par ce fol attachement à vivre inerte, à mourir stérile.

---

[1] Hégésippe, cité par Eusèbe (*Histor. eccles.*, III, XXXII).

CHAPITRE TROISIÈME

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE SOUS LES FLAVIENS

Dieu avait usé des Flaviens pour châtier les Juifs. Ils méritaient, en quelque sorte, cette mission de hauts justiciers, par des vertus naturelles, qu'ils eurent ensuite occasion de déployer dans l'administration de l'Empire.

Il était temps que le gouvernement vînt en mains probes et vigoureuses, car le désordre menaçait de tout submerger. Les deux années après la mort de Néron n'avaient été qu'une triple reprise de dissensions, où Rome, coupable d'avoir applaudi aux folies de César, les expia dans le sang [1]. Qu'était-il advenu de cette ville brûlée et rebâtie par lui à plaisir? De nouveau, le fer et le feu l'avaient dévastée. Les soldats de Vespasien en y entrant trouvèrent le Capitole incendié; dans les rues, cinquante mille cada-

---

[1] « Civilia bella... omnes provincias exercitusque lustraverant, velut expiato terrarum orbe ». Tacite, *Hist.*, IV, 3.

vres[1]. Même anarchie aux provinces, aux frontières. On se battait en Asie, en Afrique, dans les Gaules; Daces et Sarmates désolaient les confins du Danube : nul reste de la « paix romaine », si imposante sous Auguste. L'honneur de Vespasien fut de la restaurer promptement[2], et de l'appuyer, non sur le principat instable parfois bienfaisant, trop souvent néfaste; mais sur l'antique base du Sénat. Il était urgent de renouveler ce corps, épuisé par un siècle de proscriptions sanglantes, de désordres et de servilité. L'Empereur en chassa tout ce qui parut indigne et appela un millier de familles italiennes ou provinciales pour lui infuser un sang nouveau[3]. Cette réforme, en même temps qu'elle assurait le présent, préparait l'avenir; l'Empire lui dut ses plus beaux jours : ceux des Antonins.

Le Trésor, vidé par Néron, n'avait pas moins besoin d'être rempli[4]. Vespasien rétablit les levées d'impôts, et contrôla si exactement la dépense qu'il en acquit le nom d'avare[5]. La plèbe, habituée au faste

---

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, l. IV, XI, 4. — Dion Cassius, LXV, 19. — Tacite, *Histor.*, III, 82, 84.

[2] Suétone, *Vespasien*, 8. — « *Exsanguem diu, fessumque terrarum orbem brevi refecit* ». Aurelius Victor, *De Cæsar.*, 9.

[3] Suétone, *loc. cit.;* Aurelius Victor, *ibid.*

[4] Vespasien estima que, pour tout restaurer, il aurait besoin d'un milliard. « Quadragies millies opus esse, ut respublica staret »; dix milliards, dit une variante : « Quadragenties millies ». Suétone, *Vesp.*, 16.

[5] Suétone, *ibid.*

impérial, se montrait hargneuse à qui fermait la bourse d'où lui coulaient tant d'aubaines. On cria d'autant plus fort que Vespasien ne s'astreignit point à ménager le soldat. Aucune source de revenus ne fut négligée : aucun argent, d'où qu'il vînt, « ne parut sentir mauvais[1] ». Ce mot, et d'autres pareils, que raillèrent les délicats, n'ôtent rien à la gloire de l'œuvre[2]. Les impôts, régulièrement perçus et répandus aussitôt par tout l'Empire, y relevèrent les ruines accumulées : chaussées, ponts, aqueducs, murailles de villes et de temples, tombés ou croulants ; Vespasien pourvut à tout et, dans Rome, avec magnificence. Non content de rendre sa splendeur au Capitole, il traça, en pleine ville, le plus vaste amphithéâtre qu'ait conçu le génie romain, et le bâtit si solide, qu'aujourd'hui encore, son immensité produit la stupeur : quatre-vingt-sept mille hommes s'asseyaient sur les degrés.

Mais il était plus soucieux des besoins que des plaisirs publics; un architecte lui ayant offert de transporter à peu de frais au Capitole des colonnes

---

[1] « Reprehendenti filio Tito, quod etiam urinæ vectigal commentus esset, pecuniam ex primâ pensione admovit ad nares, suscitans num odore offenderetur ». Suétone, *Vesp.*, 23.

[2] « Tot tantaque brevi confecta prudentiam magis quam avaritiam probavere ». Aur. Vict., *De Cæsar.*,. 9 — Jean d'Antioche, Suidas (*Fragmenta Histor. Græc.*, t. IV, p. 578, éd. Didot) s'expriment en termes également favorables : il convient donc de n'accepter qu'avec réserve le témoignage de Suétone, *Vesp.*, 16.

immenses : « J'ai d'abord à nourrir le pauvre peuple », répondit-il, et le récompensant pour son invention il l'écarta[1]. D'autres traits décèlent une âme élevée et fine : chose rare chez les grands, il aimait la vérité[2] ; il pratiquait la reconnaissance et y croyait. On le détournait de nommer consul un homme à qui les astres promettaient le trône : « S'il devient empereur, répondit-il, il se souviendra que j'ai été bon pour lui[3]. » Le pouvoir absolu ne le diminua point. Tel que l'avaient fait sa naissance obscure, une rude vie, la discipline des camps : tel il se tint jusqu'au bout, simple à l'antique, sobre, économe, si âpre au travail qu'il le poussait avant dans la nuit. Son dernier mot est sublime : « Un empereur doit mourir debout. » Sous l'étreinte de l'agonie, il tenta de se lever et passa dans cet effort[4].

Il mourait tranquille sur Rome et le monde, leur laissant Titus. Ce prince arrivait au pouvoir en pleine maturité, fort de l'expérience acquise près de son père, assouvi des plaisirs qui avaient tenté sa jeunesse. Non content de rompre là-dessus avec le passé, il se montra « maître de soi comme de l'univers » en sacrifiant au peuple sa passion pour Bérénice. La belle Juive l'avait suivi de la Palestine à Rome, le

---

[1] Suétone, *ibid.*, 18.
[2] « Patientissimus veri ». Tacite, *De Orator.*, 8.
[3] Suétone, *Vesp.*, 14.
[4] Id., *ibid.*, 24.

sentant assez épris pour compter d'être épousée. On dit que Titus le lui avait promis[1]. Quoi qu'il en soit, elle vivait avec lui, comme assurée de cette union, habitant le palais, y régnant par son luxe, sa toute-puissante faveur, ses grâces adroitement semées. Rome cependant frémissait à la pensée d'une Juive sur le trône. Dès Vespasien, les murmures montaient. Deux cyniques s'en firent l'écho, et ne craignirent pas d'insulter aux amants en plein théâtre. Les Flaviens, toujours cléments, n'avaient livré qu'aux verges le premier des offenseurs; voyant l'exemple contagieux, ils firent tuer le second[2]. Mais les supplices peuvent contenir le soulèvement des cœurs, non l'apaiser. Le prince comprit qu'il ne triompherait qu'en éloignant Bérénice. Il prit son parti sur-le-champ et la congédia « malgré lui, malgré elle[3] ». Renvoyée de force, elle tenta de reprendre Titus dès qu'elle le vit régner; mais il tint ferme, entendant n'être plus qu'à ses devoirs, à l'Empire[4] dont il avait en main la paix et le salut.

Jamais ce dévouement au bien public ne fut plus nécessaire, car les calamités fondaient de toutes parts. L'an 80, un incendie dévora la ville, pendant trois jours et trois nuits; la région du Capitole et du

---

[1] Suétone, *Titus*, 5.

[2] Dion Cassius, LXVI, 15.

[3] « *Berenicen statim ab urbe dimisit, invitus invitam* ». Suétone, *Titus*, V.

[4] Dion Cassius, *ibid.* — Aurelius Victor, *Epit.*, X, 5.

Panthéon fut détruite[1]. Au même temps, la famine, une peste effroyable ravageaient le monde; des tremblements de terre jetaient partout l'effroi[2]. Le cratère du Vésuve, depuis longtemps éteint, se rouvrit, noyant dans la lave et la cendre les villes d'alentour[3]. Titus répara ces désastres avec une munificence intarissable; le trésor à sec, il fit vendre les meubles du palais. Cette générosité lui était naturelle, mais il s'en fit un principe, accueillant chaque demande, et déclarant perdue toute journée sans largesse : « Il faut, disait-il, que le prince ne renvoie personne mécontent. » Mêmes profusions à l'égard de la plèbe, lui ouvrant ses propres thermes, multipliant les fêtes dont il la savait passionnée. Les jeux durèrent cent jours à la dédicace du Colisée, avec cinq mille bêtes féroces.

Cette politique, relevée d'ailleurs par la dignité de la vie, lui gagna tous les cœurs; seuls, ses conseillers en prirent alarme, craignant qu'elle n'énervât son pouvoir. Il n'y avait pas à redouter pareil abandonnement du vainqueur de Jérusalem; il le prouva par sa sévérité contre le fléau des règnes précédents : les délateurs. Non content de leur refuser créance, il les poursuivit sans trêve, les faisant battre de

---

[1] Dion Cassius, *ibid.*, 24. — Suétone, *Titus*, 8.

[2] Dion Cassius, *ibid*,

[3] Pline, *Epist.*, VI, 16, 20. — Suétone, *ibid.* — Dion Cassius, *ibid.*

verges en plein Forum, condamner à l'exil ou à l'esclavage[1].

Un si beau règne n'était pas pour durer : après vingt-six mois seulement, le monde pleura Titus. Rome reconnaissante le décora du plus beau titre qui ait paré une mémoire : « les délices du genre humain[2] ». L'apothéose, trop souvent menteuse, ne parut cette fois que justice : les âges suivants ne l'ont point infirmée. Au ve siècle, S. Augustin s'en faisait l'écho, disant que l'Église elle aussi avait trouvé, « dans Vespasien et son fils, les plus aimables Césars[3] ».

D'où venaient aux Flaviens les nobles instincts qui les élevèrent au-dessus de leurs devanciers? D'abord, et en notable partie, de leur origine plus saine que le patriarcat romain. Issu d'une famille sabine, Vespasien en reçut la probité parcimonieuse, la vigueur d'âme, la constance au travail, qui le distinguèrent. Une vie de labeur passée dans les camps, dans les proconsulats, trempa ces qualités natives; mais les rapports des Flaviens avec la Judée contribuèrent à les affiner. Nous avons vu, en effet, que, tout en poursuivant à outrance les révoltés d'Israël,

---

[1] Suétone, *Titus*, 7, 8.

[2] « Titus... amor ac deliciæ generis humani ». Suétone, *Titus*, 1. — Aurelius Vict., *De Cæs.*, 10, 6.

[3] « Vespasianis, vel patri vel filio, suavissimis imperatoribus ». S. Aug., *De Civ. Dei*, v, 21.

Vespasien et Titus cédaient au charme de cette race, odieuse quand de viles passions l'égarent, mais dans son naturel insinuante et séductrice au dernier point. Les Juifs ralliés qui se pressaient dans le camp romain leur formaient une cour aussi aimable que distinguée : aux premiers rangs, Agrippa II et sa sœur Bérénice, en plein éclat de beauté; les princes voisins de Syrie, plus ou moins affiliés au Mosaïsme ; le préfet juif d'Égypte Tibère Alexandre ; l'historien Josèphe. Au rapport de ce dernier, les Flaviens ne s'étaient pas contentés de lier commerce intime avec l'élite de ses compatriotes, ils voulurent étudier leur foi et eurent en main les livres sacrés : frappés des hautes doctrines qu'ils y découvrirent, ils n'en parlaient qu'avec respect.

Maîtres du pouvoir, les deux princes ne changèrent pas de conduite, car ils se retrouvaient à Rome avec les mêmes personnages auxquels, quatre années durant, en Syrie, ils s'étaient étroitement attachés. Vespasien pouvait-il oublier que Tibère Alexandre avait été le premier à le faire proclamer par ses troupes d'Égypte[1]? que, dès le début, Hérode Agrippa s'était donné à lui, corps et âme? Tous deux demeurèrent les familiers de la nouvelle cour. Les

---

[1] « Initium ferendi ad Vespasianum imperii Alexandriæ cœptum, festinante Tiberio Alexandro, qui Kalendis Juliis sacramento ejus legiones adegit ». Tacite, *Hist.*, II, 79. — Josèphe, *Bell. jud.*, l. IV, x, 6.

statues dressées à Tibère Alexandre dans le Forum montrent en quel rang l'avait porté la reconnaissance de Vespasien[1]; Agrippa, de son côté, fut investi de la préture[2] et reçut, aux alentours de l'Hermon, un accroissement de domaine[3]. Mais pour ce lointain royaume fallait-il donc quitter la ville? Il se contenta d'exercer ses droits régaliens, de battre monnaie, à Tibériade, à Panéas[4], le plus souvent sans y paraître. A Rome il menait large vie, familier avec les grands, exact néanmoins aux observances de la Loi, célébrant même avec une certaine ostentation les fêtes d'Israël[5]. La vieille Rome murmurait de cette intrusion du judaïsme; longtemps, le sachant couvert de la faveur impériale, elle n'osa rien à l'encontre; le jour où elle vit une Juive en passe d'épouser Titus, elle éclata. Bérénice congédiée, la fortune de sa race n'en fut pas amoindrie. Agrippa et son autre sœur Drusille, leurs entours, les petits rois de Syrie adhérents du Mosaïsme continuèrent de fréquenter le Palais et d'y faire figure. Les Juifs profitèrent de cette sauvegarde pour affluer à Rome : nulle part, depuis la chute de Jérusalem, ils ne trouvaient pareille sûreté.

A un plus bas degré, mais non moins influent que

---

[1] Juvénal, I, 129, 131.
[2] Dion Cassius, LXVI, 15.
[3] Justus de Tibériade, dans Photius, *Bibliotheca*, cod. 33.
[4] Madden, *Coins of the Jews*, pp. 139-169.
[5] Juvénal, V, 179-184.

les princes issus d'Hérode, se tenait l'historien Josèphe. Il avait été amené, captif ou transfuge, dans le camp de Vespasien, où il gagna promptement la faveur des princes. Titus l'ayant vu à ses côtés, durant le siège de Jérusalem, moins dévoué aux vaincus qu'aux vainqueurs, était entré avec lui dans la plus étroite liaison : de retour à Rome, il entretint ce commerce aussi intime que fréquent. Le prénom de Flavius, que prit alors Josèphe, témoigne qu'il se regardait comme appartenant à la « famille » impériale. C'est dans ces conditions que l'ancien défenseur de Jotapata commença d'écrire les livres qui l'ont plus illustré que ses exploits. Son œuvre est considérable et de vif intérêt, car, en dehors des faits qui parlent assez haut, elle montre l'idée que la cour impériale prit alors du judaïsme ; par suite, l'influence qu'exercèrent sur les maîtres de l'Empire la Loi divine, la race élue qui venait d'enfanter le Sauveur.

Des relations erronées de la guerre juive déterminèrent Josèphe à entreprendre son premier ouvrage. Il l'écrivit, sous les yeux, avec l'aide des principaux acteurs de cette tragédie : Vespasien, Titus, Agrippa[1]. Les soixante-deux lettres adressées par ce dernier, pendant la composition de l'œuvre, attestent quelle attention il y donna. Les officiers qui avaient combattu en Judée furent interrogés, et complétèrent les notes

---

[1] Josèphe, *Contra Appionem*, I, 9; *Vita*, 65.

prises par Josèphe au cours de la campagne. La suite et le détail se trouvèrent ainsi solidement établis; mais l'historien était trop personnel, et aussi trop courtisan, pour ne pas donner au récit une couleur qui flattât ses patrons. Il convient donc, là où l'honneur des Flaviens et son propre intérêt sont en cause, de ne le croire que sous réserve. Partout ailleurs, il mérite créance, car nul n'était mieux préparé que lui pour peindre la Judée, fanatique et mourante.

Lévite de naissance, élevé aux écoles rabbiniques, dès treize ans il possédait toute leur science. Il fut successivement Pharisien[1], Saducéen, Essénien, puis se réfugia dans le mysticisme et passa trois années au désert, sous la conduite de l'ermite Bannus[2]. Des hommes saints entre tous, Moïse, Élie, avaient reçu, en semblable retraite, une vue précise de leur vocation et la force de la suivre. Si leur exemple entraîna Josèphe à la solitude, il lui manquait, pour en tirer les mêmes fruits, d'y demeurer comme eux détaché de la terre et tout à Dieu. Il en sortit, n'ayant développé que ses instincts de nature. Sa vaillance s'y accrut; également, son ascendant sur les hommes : les Romains en firent l'épreuve dans l'expédition de Galilée. D'autre part, son caractère resta médiocre,

---

[1] Les Pharisiens ne formaient pas proprement une secte. Ce nom désignait plutôt, dans tous les partis, des gens fanatiques de la Loi et scrupuleux de vaines pratiques.

[2] Josèphe, *Vita*, 1, 2; *Bell. jud.*, Préface, 1; *Antiq. jud.*, XVI, VII, 1.

orienté vers la fortune, égoïste et vaniteux; son esprit, souple, insinuant, plus ambitieux de succès que de droiture et d'honneur. Il n'eut que les qualités positives du Juif; aucune des hautes vertus qui exaltent Israël, quand le souffle de Dieu le soulève, comme au temps du Christ. Issu d'une aristocratie à demi sceptique, Josèphe en garda l'empreinte et s'appliqua moins, dans ses ouvrages, à exposer la divine mission de sa race qu'à en rehausser la noblesse, la doctrine, les institutions

Ces dispositions natives se développèrent dans le palais impérial, au commerce des lettrés pour qui la Grèce et Rome étaient tout. Que semblaient les modestes annales de la Judée près de la glorieuse histoire de Sparte et d'Athènes, en regard du peuple-roi, étendant ses conquêtes aux limites de l'univers? Et les Juifs, qu'on venait d'écraser : y en avait-il encore? Tacite, si méprisant pour eux, n'est que l'écho de Rome. On sait quelles absurdes calomnies gâtent chez lui un fond de vérité : « ils tiennent profane, dit-il, tout ce qui nous est sacré... légitime tout ce que nous abhorrons... Ils ont des rites sinistres, infâmes, inventés par la dépravation... Le mépris des dieux, le renoncement à sa patrie, l'oubli de ses parents, de ses enfants, de ses frères, sont les premiers principes qu'ils inculquent à leurs adeptes[1]. »

Le récit de guerre qu'entreprenait Josèphe lui

---

[1] Tacite, *Hist.*, v, 5.

offrait occasion de se relever, lui et les siens : il n'y manqua pas, et pour être lu de tous fit une traduction grecque de son ouvrage écrit en hébreu[1]. Attentif à dissiper les préjugés, il rappelle que tant d'excès révoltants ont été seulement l'œuvre de quelques fanatiques, rebut de la ville sainte. Le vrai corps de la nation, tout d'abord maîtrisé par eux, a promptement secoué leur tyrannie. Depuis lors — les chefs de l'expédition peuvent l'attester — tout ce que le pays comptait de sage et de bon a passé aux Romains, et leur reste fidèle. C'est là le vrai peuple juif, race noble à l'égal des plus illustres, justement fière de ses pures doctrines, de sa Loi, de son Dieu ; à ce Dieu tout-puissant, les vainqueurs doivent leur triomphe.

Ce plaidoyer *pro domo* trouva-t-il crédit près de ceux qu'il était destiné à convaincre ? Nous en doutons, car alors comme auparavant, historiens, poètes, moralistes ne cessèrent de harceler les Juifs, et bientôt, ce ne seront plus seulement les écrivains, mais les hommes d'État qui les traiteront en ennemis. Cependant à la cour des Flaviens l'opinion se montrait plus favorable. L'idée que Josèphe donne du judaïsme peut passer, en somme, pour celle que Vespasien et son fils professaient eux-mêmes. La tolérance, dont jouit après son désastre cette nation dispersée, suppose en eux de tels sentiments. Titus les témoigna

---

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, Préface, 1.

ouvertement en signant de sa main l'exemplaire de la *Guerre judaïque* qui lui fut remis[1] : par là, il attestait le récit et en approuvait le tour. C'est donc de l'aveu même du prince que l'historien nous le montre inspiré, puissamment aidé dans ses victoires par le Dieu des Juifs; qu'il rappelle son respect pour le Temple qu'à tout prix il eût voulu sauver; sa considération, son estime pour les vrais fils d'Israël.

La conduite de ceux-ci, non seulement à Rome, mais dans les grandes villes de l'Empire, ne pouvait que confirmer les Flaviens dans ces dispositions bienveillantes. Hormis quelques factieux, qu'il fallut çà et là réprimer, partout les Juifs se montraient loyaux sujets, respectueux du pouvoir, inoffensifs en politique, muets sur leurs observances, et présentant seulement leur religion comme une sublime philosophie. Sans crainte pour le bon ordre, Vespasien et Titus pouvaient donc donner libre cours à leur sympathie.

Cette faveur s'étendit aux Chrétiens, et pour des raisons analogues. Eux aussi, menacés à Jérusalem par les Zélotes, avaient fui leur tyrannie[2]. On les voyait partout tranquilles, étrangers aux intrigues, prêchant obéissance aux Romains et priant pour eux. Des livres saints, qui leur étaient communs avec les Juifs, ils gardaient surtout l'esprit, tenant superflues

---

[1] Josèphe, *Vita*, 65.

[2] Voir *Saint Paul, ses dernières années*, ch. XIV.

des formes de culte et de vie qui n'avaient été que figures d'un plus libre avenir. Leur innocence, qui ne les avait pas toujours défendus, valut alors aux Chrétiens même tolérance qu'aux Israélites, dont on les distinguait peu. Ceux-ci, à la cour des Flaviens, ne s'abaissaient pas encore à les dénigrer, comme l'avaient fait, par tout l'Orient, les sectaires de leur race. On se souvient avec quelle curiosité gracieuse Agrippa et Bérénice avaient écouté S. Paul leur exposant qu'un renouvellement de la Loi était prédit par Moïse et les prophètes[1]. Josèphe penchait aux mêmes idées, et cette tendance était si connue qu'on a pu glisser dans un de ses livres : *les Antiquités judaïques,* l'éloge suivant du Sauveur : « En ce temps-là, « parut Jésus, homme sage, s'il est permis de lui « donner le nom d'homme, car il accomplit de mer- « veilleux prodiges, et fut le maître de ceux qui « aiment la vérité. Nombre de Juifs et de Grecs vin- « rent à lui : il était le Christ. Accusé par les princi- « paux de notre nation, il fut mis en croix par Pilate ; « mais ceux qu'il s'était attachés ne l'abandonnèrent « pas, car il leur apparut, ayant repris vie, le troi- « sième jour. Cette merveille et mille autres sembla- « bles avaient été annoncées de lui par les divins « prophètes. La secte qui a pris de lui le nom de « Chrétiens existe encore. » La fraude est évidente :

---

[1] Act., XXVI.

Josèphe n'a jamais écrit ce qu'on vient de lire. Quelque copiste chrétien, trouvant trop faible son témoignage au Sauveur, l'a outré; mais cette interpolation ne fut possible que parce que l'auteur des *Antiquités* parlait de Jésus, en cet endroit, avec respect [1]. Les passages où il raconte la mort de S. Jean Baptiste, celle de S. Jacques, sont probablement authentiques; ils montrent que la foi au Christ ne lui était ni étrangère ni odieuse.

L'Église lui en a été reconnaissante. Ses écrits furent conservés, reproduits aussi soigneusement que les Livres Saints, et à bon droit, car ils fournissaient un supplément à certaines parties de la Bible. Pour l'Ancien Testament, Josèphe donne l'historique de périodes omises, l'explication d'observances sommairement exposées; pour le Nouveau, son assistance est plus précieuse encore. Grâce à lui, ce que les Évangélistes et les Apôtres ne font qu'indiquer, prend corps et s'anime. Pharisiens, Saducéens, Esséniens ne sont plus des noms sans réalité appa-

---

[1] Nous ne donnons ici ce passage qu'à raison de l'importance qu'on lui a longtemps attribuée. Depuis Eusèbe jusqu'au XVIe siècle son authenticité n'a pas été mise en doute; mais, à partir de ce temps, la plupart des critiques en ont démontré l'invraisemblance. Les uns le rejettent comme entièrement supposé; d'autres, plus justement à notre avis, admettent un texte primitif où Josèphe parlait de Jésus, mais qu'un copiste chrétien aura plus ou moins remanié. Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, vol. V, pp. 181-186. — Paret, dans *Real Encyclopœdie de Herzog*, VII, 27-29, etc.

rente : nous savons quelles doctrines ils professaient, quelles passions les agitaient. Les chefs de l'aristocratie sacerdotale, les Scribes de marque, les Hérodes qui dominent toute cette époque, nous sont révélés par lui dans le détail et l'habitude de leur vie. La terre de Judée, aride et morte, revit dans les peintures qu'il en trace, telle que Jésus la vit et l'aima : Jérusalem glorieuse; Samarie, la Galilée, Génésareth fertiles, populeuses, parées de moissons et d'ombrages. Josèphe n'acheva ce tableau qu'au temps de Domitien; mais son premier ouvrage sur la *Guerre judaïque* montre déjà, trait pour trait, l'accomplissement des menaces divines sur la ville coupable et sainte. Le récit de l'historien forme un témoignage si probant que, transmis de siècle en siècle, il n'a jamais cessé de corroborer l'Évangile.

La force s'en fit sentir sur l'heure, et dans ce palais même où Josèphe écrivait. A la vérité, les idées chrétiennes n'obtinrent de Vespasien et de Titus qu'une respectueuse tolérance; mais il est certain qu'elles pénétrèrent efficacement dans la branche latérale de leur famille qui avait pour chef Flavius Sabinus. Ce frère de Vespasien, préfet de Rome en l'an 64 [1], s'était trouvé par ses fonctions mêlé aux horreurs de la persécution néronienne. L'héroïsme des martyrs l'inclina-t-il à admirer, même à partager

---

[1] Borghesi, Œuvres, t. III, pp. 327 et suiv.

leur foi? On est tenté de l'admettre, à voir cet homme qui, après trente-cinq campagnes glorieuses [1], occupait un des premiers postes de l'Empire, dépouiller toute ambition et n'aspirer qu'à finir dans l'obscurité [2]. Quoi qu'il en soit de Sabinus, pour ses descendants le doute n'est plus possible. Aux yeux et de l'avis de tous, son fils Titus Flavius Clemens, ainsi que l'épouse de celui-ci, Flavia Domitilla, vécurent et moururent chrétiens.

Tout illustres qu'ils furent, on connaît peu la vie de ces deux convertis : les grands de Rome, qui adhéraient au christianisme, ne pouvaient conserver la foi qu'en se tenant à l'écart d'un monde corrompu et corrupteur. Il leur fallait sous peine de souillure éviter les cirques et les théâtres, la plupart des fêtes; même abstention pour les devoirs civils et religieux, qu'entachaient des rites idolâtriques [3]. L'homme de rang élevé qui se donnait au Christ se vouait par là même à une vie de retraite : c'était pour lui, sinon

---

[1] Tacite, *Histor.*, III, 75.

[2] Les contemporains attribuèrent ce changement au dégoût de Sabinus pour le sang, à l'affaissement de son âme, virile jusque-là. « In fine vitæ, alii segnem, multi moderatum, et civium sanguinis parcum credidere ». Tacite, *loc. cit.*

[3] « Les Césars, dit Tertullien, seraient devenus Chrétiens s'ils avaient pu être Chrétiens et Césars. » Cette même difficulté se fait sentir en Chine, où la question des « rites », réprouvés par l'Église, est le principal obstacle à la conversion des lettrés. Cf. *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales*, t. III, par H. Cordier.

une nécessité, du moins une haute convenance de décliner les honneurs : renoncement facile à des âmes rebutées de la dépravation qui les entourait; d'autre part, assez pleines de Dieu pour ne rien chercher en dehors. Mais on conçoit le mépris que leur témoignait la société païenne, incapable de concevoir de si saints détachements. Ce qu'elle censura surtout en Clemens, ce fut son indifférence, dans une condition où il pouvait tout prétendre, car elle tenait l'ambition marque d'une âme virile. Ce désintéressement des charges passait pour lâche abandon : « Clemens, dit Suétone, se rendit méprisable par son inertie [1]. »

La branche aînée des Flaviens ne fut pas seule en butte à ces dédains injustes; bientôt nous verrons d'autres personnages périr, dans la persécution de Domitien, sous les mêmes accusations. Un groupe important de Chrétiens s'était donc formé, au sein de l'aristocratie romaine, et, fort de la tolérance des Césars, pratiquait sa foi en liberté. Nous avons dit qu'on les distinguait peu des Juifs, auxquels les observances mosaïques imposaient la même habitude de vie, la même séparation du monde : « Tous ces gens mènent la vie juive [2] », disait-on, et on s'en détournait comme d'une caste importune.

---

[1] « Contemptissimæ inertiæ ». Suétone, *Domit.*, 15.

[2] « *Judaïcam vivere vitam* ». *Ibid.*, 12. Cf. Dion Cassius, LXVII, 14; LXVIII, 1

L'important était que cette aversion ne réveillât pas l'hostilité. Sous Vespasien et Titus, le péril sembla conjuré au moins dans Rome. Tout avait péri de Néron, sauf la haine : l'édit persécuteur de l'an 64 lui survivait [1]. Il est donc possible qu'en vertu de ce texte le fanatisme d'une ville ou le caprice d'un gouverneur ait abouti, dans les provinces, à quelque sanglante exécution. C'est probablement dans de telles circonstances que l'indignation conduisit S. Hilaire à ranger Vespasien dans la même liste infamante que Dèce et Néron [2]. L'imputation, appuyée de ce témoignage unique, est certainement excessive, car on ne relève aucune mesure des Flaviens contre le Christianisme, et, d'autre part, il est certain qu'à Rome, il jouit sous eux d'une liberté totale.

Un des témoignages les plus apparents de cette

---

[1] « Permansit, erasis omnibus, hoc solum institutum neronianum ». Tertul., *Ad nat.*, 1, 7.

[2] S. Hilaire, *Contra Arianos*, 3. M. Paul Allard regarde comme « plus probable que Vespasien est nommé ici, par erreur, au lieu de son fils Domitien », *Histoire des persécutions*, p. 85, note 1. A la vérité, les deux pontifes qui gouvernèrent alors l'Église romaine, S. Lin et S. Clet, portent, dans le *Liber Pontificalis*, le titre de martyrs; mais c'est là, selon toute apparence, une attribution gratuite, car aucune autre tradition n'indique qu'ils aient en réalité versé leur sang et il est bien invraisemblable, qu'en des temps où les Chrétiens jouissaient à Rome d'une entière tolérance, seuls, les chefs de la communauté aient été frappés.

sécurité est l'aspect des nécropoles. Dès l'origine en effet, les Chrétiens eurent leurs propres cimetières : le désir de reposer en attente commune de la résurrection s'étant éveillé dans leurs cœurs, les patriciens qu'ils comptaient parmi eux leur procurèrent cette consolation. Aux siècles suivants, les catacombes devaient s'enfoncer en terre pour dérober aux persécuteurs les corps des martyrs et le secret des assemblées; de telles précautions sont inconnues au temps de Vespasien. Les sépulcres se trouvent à fleur de terre, visibles à tous [1], révélant par leurs emblèmes et leurs épitaphes qu'ils renferment des Chrétiens [2].

Un domaine funéraire des Flaviens, récemment découvert, met ce fait en relief [3]. Entre des sépultures plus humbles de clients et d'affranchis, le monument de l'illustre famille se distingue aisément : ses vastes abords, le luxe de la construction, les décorations intérieures sont dignes de remarque. Un large couloir surtout, au long duquel reposaient les sarcophages, a été soigneusement orné, aux parois, de gracieux

---

[1] M. de Rossi, *Bullettino di archeologia cristiana*, 1865, p. 94.

[2] La première inscription chrétienne, datée avec certitude, remonte au temps de Vespasien (71). D'autres, provenant des catacombes de Lucine, de Priscille, de Domitille, du cimetière ostien, paraissent aussi de la même époque. Voir Paul Allard, *Histoire des persécutions*, p. 86.

[3] Cette sépulture a été découverte, en 1865, près de la Voie Ardéatine. Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 131, etc.; 186, 265, etc.; 319-321; *Bullettino*, 1865, 1874, 1875.

paysages : scènes de pêche, agneaux paissant à l'ombre. Une vigne tapisse la voûte; oiseaux et génies ailés jouent au travers des pampres. La sérénité des jours paisibles où travaillait l'artiste se reflète dans cette composition; mais il peignait en chrétien, tout au moins pour des chrétiens, car, aux sujets profanes, il mêle des épisodes bibliques et des emblèmes de notre Foi : Daniel dans la fosse aux lions; la table eucharistique où le pain et le poisson, symboles du Sauveur [1], sont offerts aux convives. Les inscriptions trouvées dans ce domaine marquent qu'il appartenait à la petite-fille de Vespasien, Flavia Domitilla [2]. Gagnée au Christ, elle avait fait, de sa sépulture de famille, un cimetière chrétien. Ainsi fut-il d'autres catacombes qui remontent au même temps : celle de Priscille, sur la Voie Salarienne, que la noble lignée de Pudens offrit à ses humbles frères dans la Foi; sur la route d'Ostie, celle d'une matrone nommée Lucine, qui n'est autre probablement que la célèbre patricienne venue des premières à l'Évangile, Pomponia Græcina [3]. Dans ces diverses

---

[1] On sait que le poisson a été choisi pour emblème du Christ parce que ce mot en grec ΙΧΘΥΣ, fournit les initiales des cinq mots : Ἰησοῦς, Χριστὸς, Θεοῦ, Υἱὸς, Σωτήρ. Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur.

[2] « Ex indulgentia Flaviæ Domitillæ ». Orelli, Henzen, 5422. « Flaviæ Domitillæ... Vespasiani neptis ejus beneficio hoc sepulchrum meis libertis libertabus posui ». *Id.*, 5423.

[3] Voir *Saint Pierre et les premières années du Christianisme*, ch. XVIII.

nécropoles, les fidèles ont toute liberté de manifester leurs croyances, et ils en usent.

Cette large tolérance était nécessaire à l'Église de Rome, au sortir de l'horrible persécution qui l'avait accablée. Il fallait ranimer ce qui lui restait de vie, rapprocher ses membres épars, lui influer, par de nombreuses conversions, un sang généreux. Ce fut l'œuvre des pasteurs qui succédèrent au prince des Apôtres, S. Lin et S. Clet. L'un et l'autre, d'après les catalogues pontificaux, occupèrent pendant une dizaine d'années le siège de Pierre [1]. Lin « *Linus* » est un nom d'esclave [2] et semble indiquer que le premier pontife, appelé à remplacer le pêcheur de Galilée, sortait comme lui du bas peuple. C'était l'ordre providentiel : « Dieu choisissant les plus vils, les plus méprisables selon le monde, et ce qui n'est rien, pour détruire ce qui est, afin que nul homme ne se glorifie devant lui [3] ». Nous avons vu Lin assistant Paul à la veille de son martyre et envoyant par lui dans la seconde lettre à Timothée, salut à ce disciple [4]. En dehors de ces faits authentiques, tout ce que la tradition nous apprend de son pontificat c'est qu'il maintint l'ordre et les règles établis par S. Pierre;

---

[1] P. de Smedt, *Dissertationes selectæ, dissert.* VII, *de Chronotax Roman. Pontific.*, art. III. Lightfoot, *S. Clement*, t. I, p. 201-345, *Early roman succession.*

[2] Mgr Duchesne, *Liber Pontificalis.*

[3] I Corint., I, 28, 29.

[4] II Tim., IV, 21.

que notamment il enjoignit aux femmes, comme l'avait prescrit l'Apôtre, de n'entrer que voilées dans l'église [1].

La vie de son successeur est encore moins connue. Il s'appelait *Anencletus,* Anaclet, selon les uns; *Cletus,* Clet, selon d'autres. L'opinion commune aujourd'hui est en effet que ces deux noms désignent le même personnage [2]. Le premier, qui semble ne convenir encore qu'à un esclave ou à un affranchi, fut probablement celui qu'il porta d'abord [3]. Mais ce nom, qui signifie « irréprochable [4] », parut sans doute trop ambitieux à l'humble disciple des Apôtres, et il changea en celui de *Cletus,* « l'appelé, l'élu » du Seigneur [5].

Au contraire de ces deux pontifes, Clément, qui leur succéda, jeta une vive lumière par son ascendant hors de Rome, par ses écrits que nous aurons bientôt à faire connaître. Lui aussi eut quelque part à cette période de calme et de prospérité, puisque Domitien ne lança son édit de persécution qu'en l'an

---

[1] « Hic ex prompto beati Petri constituit ut mulier in ecclesiam velato capite introiret ». *Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, t. I, p. 121.

[2] Cf. P. de Smedt, *op. cit.*, *dissert.* VII, art. I : *Utrum Cletus diversus sit ab Anacleto.* Lightfoot, *Apostolic Fathers*, *S. Clement*, t. I, p. 80-81.

[3] *Corpus inscriptionum latin.*, III, 6220; V, 8110, 40.

[4] « Ἀνέγκλητος ».

[5] « Κλητός ». Cf. Παῦλος... κλητὸς ἀπόστολος. Rom., I, 1 et I Corint., I, 1.

95. La paix dont jouissaient ensemble Juifs et Chrétiens datait de la mort de Néron. C'était près de trente années de relâche que Dieu avait ménagées à l'Église, afin qu'elle réparât ses pertes, reprît souffle et vigueur : elle était debout pour le martyre.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA PERSÉCUTION DE DOMITIEN

Titus finit-il par le poison? Rome désolée put le croire : elle avait l'expérience des morts impériales. La rumeur accusa Domitien[1] son frère, héritier de l'empire après lui. On le savait d'une noire jalousie, prêt à tout pour régner : Vespasien n'en avait eu raison qu'en le tenant éloigné des affaires[2]. Ne le vit-on pas, dans sa hâte indécente, quitter Titus mourant, courir au camp des Prétoriens pour s'y faire acclamer[3]? Tout était suspect en lui, cependant aucune preuve n'est venue avérer son forfait; les mieux informés des contemporains s'accordent à le décharger du fratricide[4], dont l'accusait le peuple, toujours prompt au soupçon du crime. On lui tint donc rigueur au début de son règne : l'esprit d'intrigue dont

---

[1] Dion Cassius, LXVI, 26. — Philostrate, *Vita Apollonii*, VI, 32.
[2] Suétone, *Titus*, 9. — *Domit.*, 2. — Dion Cassius, *ibid.*
[3] Suétone, *ibid.*
[4] Plutarque, *De sanitate præcepta*, 3.

il avait fait montre sous Vespasien et Titus, son ingratitude envers eux, ses perfides machinations autorisaient les plus tristes présages[1]. Rome respira à le voir aussi sage qu'eux-mêmes. La réforme des mœurs, commencée par leur autorité, fut poursuivie rigoureusement; les débauches honteuses, l'inconduite des femmes, la mode naissante des eunuques, hardiment réprimées. Ses devanciers n'avaient rien osé contre les prêtresses de Vesta oublieuses de leurs vœux : à trois d'entre elles, Domitien intima de mourir; selon le barbare usage, la grande vestale Cornélie fut enterrée vivante, les complices périrent sous les verges en plein Forum[2].

Il n'étala pas moins de zèle pour la justice, il la voulut impartiale : révisant lui-même les arrêts, les cassant quand ils paraissaient entachés de faveur, et dans ce cas, notant les juges d'infamie. « Il maintint si fortement les magistrats de Rome et les gouverneurs de province, que jamais ils ne furent ni plus désintéressés ni plus justes[3]. » Le témoignage de Suétone, ordinairement sévère à Domitien, montre qu'au cours du règne l'opinion lui était encore avantageuse, et explique comment le grave Quintilien put

---

[1] Suétone, *Domit.*, 2.

[2] Id., 7, 8. — Dion Cassius, LXVII, 2, 3, 12. — Martial, *Epigr.*, VI, 2; IX, 7, 8. — Stace, *Silv.*, III, IV, 73, 78; IV, III, 14, 15. — Philostrate, *Vita Apollonii*, VI, 17.

[3] Suétone, *Domit.*, 8.

l'appeler « le censeur très saint [1] ». Martial le loue « d'avoir contraint la pudeur à rentrer dans les familles [2] ».

Même concert d'éloges chez la plupart des contemporains : Stace, Valérius Flaccus, Silius Italicus lui rendent également hommage [3]. Tacite, Pline le jeune furent décorés par lui de la préture [4]; car Domitien, fidèle aux meilleures traditions de sa famille, affectait alors un grand zèle en faveur des Lettres et des Arts. On le voyait rétablir à grands frais les bibliothèques détruites par les derniers incendies [5]; restaurer, avec magnificence, les monuments que son père et son frère n'avaient pu relever; donner aux jeux publics une splendeur qui rappelait celle de Néron [6].

Cette ostentation ruineuse était pour éloigner tout soupçon de cupidité ou d'avarice. Il se montrait au contraire aussi désintéressé que libéral : refusant les héritages des pères de famille, proscrivant sans merci les délateurs : « Qui ne les punit pas, disait-il, les encourage. » N'était-ce là vraiment que vertus de pa-

---

[1] « Sanctissimus censor ». Quintilien, *Inst.*, IV, *præf.* Nombre d'inscriptions et de monnaies de Domitien portent ce titre de « censor », « *censor perpetuus* ». Voir Willmanns, *Exempla inscriptionum latinarum*, n° 925. — Orelli, n°s 766, 768.

[2] Martial, *Epigr.*, VI, 2-4, 7.

[3] Stace, *Silv.*, III, IV, 74; IV, III, 213. — Valérius Flaccus, I, v. 12 et suiv. — Silius Italicus, III, 618 et suiv.

[4] Tacite, *Annales*, XI, 11. — Pline le Jeune, *Ep.*, III, 11; VII, 16.

[5] Suétone, *Domit.*, 20.

[6] Id., 4, 5.

rade? On peut le croire, l'odieuse fin du prince les ayant toutes démenties; mais si, dans le fond, Domitien fut toujours pervers, il eut assez d'empire sur ses bas instincts pour ne leur lâcher la bride qu'aux derniers temps. Sur quinze ans que dura son règne, deux seulement décelèrent le monstre. C'est d'après ces deux années, qui effacent le reste, que la postérité l'a jugé.

« Le besoin le rendit rapace, dit Suétone[1]; la peur, cruel. » Ces deux mots expliquent le changement qui fit du dernier des Flaviens un rival en férocité de Néron et de Caligula. Les finances restaurées par Vespasien n'avaient pu tenir aux largesses de ses fils, du dernier surtout[2]; la solde de l'armée, accrue par lui, acheva la ruine. Il fallut faire argent de tout. Le fisc recouvra licence de pressurer; les délateurs de trahir[3].

Une révolte dans la Germanie supérieure fournit l'occasion de sévir. Elle avait été fomentée par un membre de l'aristocratie romaine, Antonius Saturninus, qui commandait en ce pays. Ses deux légions se soulevèrent d'accord avec les Germains, qui allaient franchir le Rhin glacé pour les rejoindre, quand un dégel subit les arrêtant permit à Norbanus d'accourir, et de réprimer la sédition. Antonius avait des compli-

---

[1] « Inopia rapax, metu sævus ». Suétone, *Domit.*, 3.
[2] Suétone, *Domit.*, 9.
[3] Id., 5. Plutarque, *Public.*, 15. — Pline, *Hist. nat.*, VIII, 21.

ces à Rome, dont sa correspondance contenait les noms. Par humanité Norbanus s'empressa de la détruire[1]; mais cette précaution même mit Domitien en éveil et la réflexion l'affola. Ne sachant contre qui se défendre, il frappa à l'aveugle, dans les hautes familles surtout, qu'il sentait hostiles, dédaigneuses, tenant les Flaviens des intrus en regard du vieux patriciat. « Nombre de sénateurs, dit Suétone, dont quelques-uns avaient été consuls, furent mis à mort comme instigateurs de nouveautés[2]. »

Domitien avait-il jeté le masque ou perdu l'esprit? Tout entier aux soupçons, à la manie de déjouer les conspirateurs, il se révéla perfide, jaloux, cruel de sang-froid, bassement méchant. La peur, qui lui suggérait les crimes, en devint le châtiment : tout lui semblait funeste, un bruit de pas le faisait trembler. Se renfermant dans son palais, il y vécut en défiance de tout. Des galeries avaient été revêtues par son ordre de marbres brillants, qui réfléchissant les objets lui permettaient de voir ce qui se passait derrière lui. Il s'y promenait seul, durant des heures, le cœur labouré d'angoisses, en proie à l'inquiétude, aux projets sinistres, n'ayant d'autre distraction que d'attraper les mouches, et de lire les Mémoires de Tibère, sa grammaire de cruautés[3].

---

[1] Dion Cassius, LXVII, 11. — Suétone, *Domit.*, 6.

[2] « Complures senatores, in his aliquot consulares, interemit... quasi molitores novarum. » Suétone, *Domit.*, 10.

[3] Suétone, *Domit.*, 14, 20.

Les délateurs l'y aidèrent : devenus ses favoris, ils le fournissaient de victimes, car le moindre prétexte suffisait, à lui comme à eux. Salvius périt, pour avoir célébré le jour natal de son oncle, l'empereur Othon; Métius Pomposianus, parce qu'il était né sous une constellation qui lui promettait le trône; Lucullus, pour avoir permis qu'on donnât son nom à des lances qu'il venait d'inventer. Une femme s'étant déshabillée devant une statue de l'empereur, c'en fut assez pour la condamner. Les parents et les familiers du prince étaient plus que personne exposés à ses coups. Un de ses cousins, Flavius Sabinus, reçut l'ordre de mourir parce qu'un héraut, se trompant dans les comices consulaires, au lieu de *consul*, le proclama *imperator*. Domitien avait pris comme secrétaire Épaphrodite, affranchi de Néron, qui par pitié, on s'en souvient, avait aidé son maître à se tuer; s'avisant qu'un tel service pouvait être de mauvais exemple, il le fit mettre à mort[1].

La surprise et l'épouvante des malheureux ainsi frappés à l'improviste, et sous de futiles prétextes, étaient devenues une jouissance pour ce barbare. Néron, tout cruel qu'il était, répugnait à être témoin des supplices, Domitien s'en fit un jeu; se plaisant surtout à voir les condamnés passer d'un excès de confiance et de joie, au plus navrant désespoir. Quiconque l'entendait parler d'indulgence, ou se voyait

---

[1] Suétone, *Domit.*, 10-14. — Dion Cassius, LXVII, 12

choyé par lui, devait craindre un retour de caprice : témoin ce receveur qu'il manda un jour, en le comblant d'honneurs et de prévenances; le lendemain, il le fit mettre en croix[1].

Domitien avait commencé à tuer pour se défendre; il continua par délire, par instinct féroce, par haine de toute supériorité. Tout mérite lui était odieux, l'honnêteté surtout, à ce point qu'il ne souffrait pas qu'on en fît l'éloge devant lui. Julius Rusticus fut tué pour avoir loué Thaséas et Helvidius Priscus, en les appelant « les plus vertueux des hommes[2] ». La parole, la pensée même devenait un danger; pour les étouffer plus sûrement, il fit rendre par le Sénat un édit qui bannissait de Rome les philosophes : « il eût voulu, dit Tacite, qu'il n'y restât rien d'honnête[3] ». La sécurité, ramenée par les Flaviens au centre de l'empire, y avait attiré une société de nobles esprits; l'arrêt de Domitien les dispersa. Artémidore ne put rester aux environs de Rome qu'en se cachant; Epictète gagna l'Épire; Dion Chrysostome le pays des Gètes. Il ne resta devant le tyran que le Sénat épouvanté, maintenu par les prétoriens dans une servilité

---

[1] Suétone, *Domit.*, 14.

[2] Id., 10.

[3] « Expulsis insuper sapientiæ professoribus, atque omni bona arte in exilium acta, ne quid usquam honestum occurreret. » Tacite, *Agricola*, 2. — Suétone, *Domit.*, 10. — Dion Cassius, LXVII, 13. — Pline, *Epistol.*, III, 11; *Paneg.*, 47. — Aulu-Gelle, XV, 11. — Philostrate, *Vita Apoll.*, VII, 1, 4.

muette. Domitien s'était servi de lui pour proscrire : il en usa aussi pour piller, car le sang ne lui faisait pas oublier sa bourse. Au contraire, tout bannissement, tous les supplices, emportant confiscation, il les multiplia. La chasse aux héritages reprit également avec plus d'âpreté que jamais : un seul témoignage déclarant que le défunt avait eu l'intention de donner sa fortune à l'empereur suffisait pour qu'on fît main basse[1]. On peut juger, par ce trait, quelle terreur pesait sur Rome. « La délation y avait rompu toute société ; on craignait de parler, on craignait d'entendre[2]. »

Un des nombreux impôts que le fisc avait ordre de presser, les deux drachmes payées par les Juifs au Temple, donna lieu à des violences particulièrement odieuses, et élargit le cercle des proscriptions[3]. Cette offrande des Israélites à leur sanctuaire national, spontanée à l'origine, avait changé de nature après la ruine de Jérusalem. Nous avons vu que le vainqueur en avait fait un tribut levé sur toute la race, et consacré aux édifices du Capitole[4]. Ceux-là seuls toutefois y étaient soumis qui se déclaraient Juifs ; nombre de circoncis, afin d'esquiver le paiement, cachaient leur origine. Les collecteurs eurent bientôt fait d'éventer

---

[1] Suétone, *Domit.*, 12.
[2] Tacite, *Agricola*, 2.
[3] Suétone, *ibid.*
[4] Voir chap. I, page 6.

la fraude, mais leurs recherches activement menées, et au mépris de toute décence, aboutirent à une découverte qui leur causa autant de surprise que d'embarras : quantité de gens dans Rome, sans avoir reçu la circoncision, suivaient les mœurs judaïques. Convenait-il de les assujettir à la taxe d'Israël? Un décret de Domitien trancha la difficulté en réglant que c'était non la circoncision, mais « la vie juive » qui obligeait à l'impôt[1]. Or, « la vie juive », tous ceux-là passaient pour la mener qui, détachés de l'idolâtrie, évitaient les temples, les fêtes profanes, les cérémonies publiques, se distinguaient du commun par l'austérité de leurs mœurs.

Les chrétiens en faisaient partie : sommés de payer la didrachme, la plupart d'entre eux refusèrent; ils ne pouvaient se laisser ainsi confondre avec les Juifs sans un mensonge, une sorte d'apostasie. Mais alors, qu'étaient-ils aux yeux de l'Empereur? De quel droit s'abstenaient-ils du culte officiel, s'ils n'étaient pas couverts par les privilèges légalement octroyés aux Israélites? Les agents du fisc ne furent pas seuls à poser cette question, les légistes et les hommes d'État durent aussi s'en occuper, car la religion de Rome faisait partie intégrante du Romain; en négliger les

---

[1] « Præter cæteros judaïcus fiscus acerbissime actus est; ad quem deferebantur qui, vel improfessi judaicam viverent vitam, vel dissimulata origine, imposita genti tributa non pependissent. » Suétone, *Domit.*, 12.

rites, c'était faillir au devoir, trahir le prince et la patrie. Les chrétiens n'avaient pas, comme les Juifs, l'excuse d'une religion reconnue, pour justifier leur abstention; les lieux où ils se réunissaient ne ressemblaient en rien aux autres temples : on n'y voyait ni victimes, ni sacrifices sanglants. Ils étaient donc sans Dieu, sans culte : cette présomption d'athéisme devenait crime d'État.

Ce fut donc la perception de la didrachme, qui donna lieu occasionnellement à l'action contre l'Église, sans qu'il y eût dessein prémédité de l'Empereur. Un grand nombre de citoyens, refusant la taxe ainsi que l'affiliation au Judaïsme, et menant cependant la « vie juive [1] », furent inculpés d'athéisme, et par là même soumis aux poursuites judiciaires. Nul besoin d'un édit nouveau, celui de l'an 64 subsistait : il suffit de l'appliquer pour rouvrir l'ère des persécutions.

Sous Néron, la tourmente avait sévi avec une confuse violence, enveloppant sans distinction tous ceux que dénonçait la rumeur populaire. Cette fois, elle semble avoir frappé de préférence les hautes classes, où l'on n'ignorait pas que l'Évangile avait trouvé des disciples. L'argent qui fut l'occasion des poursuites en devint aussi le but. Les délateurs visant la fortune des condamnés s'ingénièrent à les bien choisir. Une

---

[1] Dion Cassius, LXVII, 14.

extravagance de Domitien servit leurs manœuvres. Il était tombé aux folies de Caligula, réclamant les honneurs divins, érigeant sa statue dans le Capitole, et veillant à ce qu'elle ne manquât pas de sacrifices. Les lettres expédiées en son nom portaient : « Notre-Seigneur et Dieu le veut et l'ordonne [1] ». Pour tout ce qui avait charge à la cour, c'était un devoir d'état de prendre part à ces adorations. On attendait là les Chrétiens. Épiés par les délateurs, tous ceux que leur conscience détournait de ces sacrilèges étaient aussitôt dénoncés, accusés de lèse-majesté, d'athéisme et de « mœurs juives ». Il n'en fallait pas tant pour les perdre.

La plus illustre victime fut un cousin de l'Empereur, Flavius Clemens, que Rome avait vu jusque-là pratiquer librement la foi nouvelle. Ni sa naissance, ni le consulat dont il était revêtu en 95, ne le sauvèrent de la mort. Sa femme Flavie Domitille partageait sa croyance : elle fut reléguée dans l'île de Pandataria [2]. Leur nièce, appelée aussi Flavie Domitille, fut, pour les mêmes causes, exilée dans celle de Pontia [3], où sa vie devint « un long martyre [4] ». Au témoignage de Dion, ces membres de la famille impériale

---

[1] *Dominus et deus noster hoc fieri jubet.* Suétone, *Domitien*, 13. — Dion Cassius, LXVII, 13. — *Paneg.*, 11. — Aurelius Victor, *Cæsar.*, XI, 2. — Philostrate, *Vita Apoll.*, VII, 24, 32.

[2] Suétone, *Domit.*, 15. — Dion Cassius, LXVII, 13.

[3] Eusèbe, *Histor. eccl.*, III, XVIII, 4.

[4] Saint Jérôme, *Ep.* 108, *ad Eustochium.*

étaient frappés pour crime d'athéisme. « De ce chef, ajoute-t-il, beaucoup d'autres qui avaient embrassé les mœurs juives, subirent pareille condamnation; les uns furent punis de mort, les autres de la confiscation des biens [1]. » Ce nombre considérable de fidèles martyrisés sous Domitien est également attesté par un autre chroniqueur de l'époque, Brutius [2]. La persécution étendit donc ses ravages comme en l'an 64, elle n'eut pas toutefois la même férocité; aucune mention n'est faite des cruautés réservées aux gens de basse condition, que Néron avait prodiguées : le feu, la croix, les bêtes de l'amphithéâtre. Domitien et ses délateurs paraissent avoir surtout visé à la bourse de leurs victimes. Ce sont là des traits distinctifs de cette seconde persécution, d'où l'on a conclu avec vraisemblance que les martyrs devaient, en grande partie, appartenir aux classes élevées de la société.

En dehors de ceux que nous avons cités, leurs noms ne furent pas conservés par la tradition chrétienne; l'un d'eux, néanmoins, semble indiqué dans un passage de Dion Cassius. Après avoir parlé des personnes condamnées en 95, pour les motifs énoncés plus haut, l'historien ajoute : Domitien « fit aussi périr Glabrion, qui avait été consul avec Trajan; il

---

[1] Dion Cassius, LXVII, 14.

[2] « Scribit Brutius plurimos christianorum sub Domitiano fecisse martyrium, inter quos et Flaviam Domitillam Flavii Clementis ex sorore nepotem, quia se christianam esse testata sit. » Eusèbe, *Chron.*, II, ad Olympiad., 218.

l'accusait des mêmes crimes[1] ». L'expression vague qu'emploie Suétone en rapportant la même condamnation, et que nous avons déjà citée, donne une impression analogue : « Domitien, dit-il, fit périr beaucoup de sénateurs, dont quelques-uns avaient été consuls, et parmi ceux-ci, comme coupables de « nouveautés », Civius Cerealis, proconsul d'Asie, Salvidianus Orfitus, Acilius Glabrio, alors en exil[2]. » Qu'étaient ces « nouveautés », sinon « la superstition nouvelle[3] » dont le même historien fait le crime capital des chrétiens sous Néron?

Ces inductions ne suffiraient pas à établir que Glabrion crût à l'Évangile; mais de récentes découvertes sont venues les confirmer, laissant peu de place aux doutes. Une crypte renfermant les corps de chrétiens nommés « Acilii » a été retrouvée dans la plus ancienne partie du cimetière de Priscille, laquelle remonte au temps des Flaviens[4]. A cette époque il y avait donc des chrétiens dans la famille : dès lors, rien de plus légitime que de conclure, sur les témoi-

---

[1] Dion Cassius, LXVII, 13.

[2] « Complures senatores, in his aliquot consulares, interemit : ex quibus Civium Cerealem in ipso Asiæ proconsulatu, Salvidianum Orfitum, Acilium Glabrionem in exilio, quasi molitores novarum rerum. » Suétone, *Domit.*, 10.

[3] « Afflicti suppliciis christiani, genus hominum superstitionis novæ et maleficæ. » Suétone, *Nero*, 16.

[4] De Rossi, *Bullett. de archeologia cristiana*, 1888-1889, p. 15-66, 103-133 et pl. I-II, v. — Cf. P. Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, ch. II, § II, p. 113-115.

gnages de Dion et de Suétone, qu'Acilius Glabrion partageait la foi nouvelle.

Il est douteux, toutefois, que le domaine funéraire des « Acilii » ait contenu ses restes, car c'est dans l'exil que l'arrêt de Domitien le joignit[1]. Depuis longtemps, ce prince haïssait Glabrion, et il le lui avait témoigné de la façon la plus brutale, l'année même de son consulat (91), en le forçant à combattre sans armes contre les bêtes féroces, dans la villa d'Albano[2]. Dépité de sa victoire, il le bannit, mais l'exil ne le sauva pas des délateurs; on l'avait vu mener même vie que les Flaviens accusés d'athéisme; il fut dénoncé et sur ce chef sans doute condamné à mourir. A ce titre, il a droit de prendre place parmi les martyrs entre les Clemens et les Domitilles.

Que devenaient les Juifs familiers du palais au cours de ce règne persécuteur? Agrippa et Bérénice, morts à temps, n'en connurent vraisemblablement que les heureux débuts[3]. Quant à Josèphe, il paraît

---

[1] « Acilium Glabrionem in exilio. » Suétone, *Domit.*, 10.

[2] Dion Cassius, LXVII, 14. — Juvénal, IV, 99-101.

[3] Josèphe (*Vita,* 65) marque, en termes exprès, qu'au temps où il écrivait son autobiographie, Agrippa était mort. A la vérité, les dernières monnaies portant le nom de ce prince auraient été émises en 95, d'après certains calculs (Madden, *Coins of the Jews*, 1881, p. 148-159). Mais le point de départ des ères notées sur ces monnaies donne lieu à de telles difficultés, qu'il est difficile d'en rien conclure. Voir Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, III, 493-496. — Lenormant, *Trésor de Numismatique,* p. 127-130. — Cavedoni, *Biblische Numismatik*, I, 53 et

l'avoir traversé d'abord avec la même souplesse que les périodes agitées de sa vie. Il avait su capter la bienveillance de l'empereur et de son épouse, Domitia, qui le protégeait ouvertement[1]; mais ce fut surtout l'Épaphrodite de Néron, alors secrétaire de Domitien, qui devint son meilleur appui[2]. Les fortunes diverses avaient ennobli l'âme de cet affranchi; il se montrait particulièrement curieux du Mosaïsme, dont la haute doctrine l'attirait. Josèphe entreprit à sa demande une vaste composition, qu'il intitula *Antiquités judaïques*, où tout en faisant l'histoire du peuple juif il s'efforçait de montrer que par sa glorieuse carrière, la noblesse de ses croyances, de ses lois, de ses institutions, ce peuple injustement méprisé rivalisait avec la Grèce et Rome. Les livres sacrés d'Israël furent naturellement la principale source où il puisa, mais de nombreux documents, aujourd'hui perdus, se trouvaient à sa portée; il sut en tirer parti pour éclairer et compléter la Bible en maint endroit.

L'histoire des Juifs n'est menée, dans cet ouvrage, que jusqu'à la guerre de Judée, où elle se lie naturellement avec le récit déjà fait de la campagne[3]. Tou-

---

suiv., 61-64; II, 38 et suiv. — De Lévy, *Geschichte der jüdischen Münzen*, p. 82. — De Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte*, p. 316; *Étude chronologique de la vie et des monnaies des rois juifs Agrippa Ier et Agrippa II*, dans les *Mémoires de la Société française de Numismatique*, 1869.

[1] Josèphe, *Vita*, 76.

[2] Id., *Antiq. jud.*, *Proœm.*, 2; *Contr. Appion.*, II, 41; *Vita*, 76.

[3] Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, XI, 1.

tefois, comme le rôle que l'auteur y avait joué était défiguré par ses concitoyens; que la facilité avec laquelle il avait passé aux Flaviens était qualifiée trahison, il crut devoir se justifier, et écrivit une apologie où il montre que, pour s'être conduit avec habileté au camp romain et dans le palais des Flaviens, il n'en a pas moins fait preuve de vaillance aux heures critiques. Il invoque surtout en sa faveur les témoignages de Titus et de Vespasien. Ceux de ses compatriotes lui étaient moins avantageux. Juste de Tibériade composa même, à cette époque, une relation de la guerre de Judée, où il lui reprochait d'avoir présenté les événements sous un faux jour[1]. La perte de cet écrit ne permet pas de juger à quel point la critique est fondée. Nous avons déjà dit[2] quelles réserves, mais aussi quel crédit mérite l'œuvre de Josèphe, en ce qui touche Israël.

La même confiance ne peut lui être accordée quand il parle du monde païen, qu'il ne connut que sur le tard. Le traité qu'il publia alors contre Appion prouve qu'il n'avait qu'une connaissance superficielle des écrivains profanes. Le savant égyptien qu'il entreprenait de réfuter avait recueilli de toutes mains, et accumulé textes sur textes, pour établir que la religion juive n'avait pas le prestige d'antiquité que lui

---

[1] Josèphe, *Vita*, 9, 17, 37, 65, 70, 74.
[2] Voir plus haut page 53.

prêtaient ses zélateurs[1]. Josèphe lui oppose de nombreuses autorités, mais qui souvent ne valent guère mieux. Il les emprunte, sans discernement, à cette école juive d'Alexandrie qui ne se faisait aucun scrupule de forger ses citations, de prêter ses pensées, et même le langage de l'Écriture, à Orphée, Linus, Homère, aux poètes et aux sages de l'Hellade. Josèphe produisait trop et trop vite pour approfondir son sujet.

Tourmenté de la démangeaison d'écrire, depuis que le grec lui était devenu familier, il ne cessait de projeter de nouvelles œuvres : reprendre les *Antiquités judaïques,* qui s'arrêtaient à la douzième année de Néron, et les pousser jusqu'à Domitien ; composer un grand ouvrage, en quatre livres, sur Dieu et son essence; un autre sur les lois mosaïques[2]. La mort sans doute l'en empêcha ; du moins, il ne reste de ces vastes travaux ni vestige, ni mention. C'est en l'an 93 qu'il les méditait[3], et déjà les délateurs avaient

---

[1] Le grammairien Appion, sorti d'une oasis de l'Égypte, s'acquit, au premier siècle, une grande renommée, moins par son érudition toute de surface, que par sa bruyante fatuité. Tibère l'appelait « la cymbale du monde » : « Plus justement, ajoute Pline, on l'eût nommé « le tambourin de sa propre renommée » (*Histor. natur.*, *præf.*, 25). A l'en croire, il suffisait pour immortaliser quelqu'un qu'il lui dédiât une de ses œuvres. Ses attaques contre les Juifs étaient ramassées dans les cinq livres de ses Αἰγυπτιακά.

[2] Josèphe, *Antiq. jud.*, *proœm.*

[3] Id., *Antiq. jud.*, XX, XI, 2.

l'œil sur lui. Par deux fois, leurs rapports le mirent en grand danger[1]; un reste de faveur du maître le sauva. Mais venait un temps où plus rien n'arrêterait cette furie de meurtre. Après ses parents, Flavius Clemens et sa femme, après leur mère Domitille, après son secrétaire Épaphrodite, il s'en prit aux Juifs de la cour, d'autant plus menacés qu'ils étaient plus en vue; probablement Josèphe fut emporté dans un de ces accès de rage aveugle.

Avait-il pressenti la catastrophe dans laquelle il devait périr? On a cru en trouver la trace dans un discours qui lui est attribué, et qu'on connaît sous le nom de quatrième livre (apocryphe) des Machabées. L'auteur est un Juif imbu d'idées stoïciennes, qui demande à la sagesse profane le courage d'affronter la mort dans les supplices. Le nom donné par lui à son œuvre : *Discours sur la souveraineté de la raison*[2], en indique assez l'esprit; toutefois le souffle d'Israël y demeure, et en fait une exhortation si vive au martyre que l'Église l'a conservée, bien qu'elle possédât l'histoire authentique d'Éléazar et des sept frères, dont ce discours n'est qu'une amplification philosophique.

Tout porté qu'est l'auteur à prendre sur la raison son principal appui, on voit qu'il a reçu et gardé

---

[1] Josèphe, *Vita*, 96.

[2] Περὶ αὐτοκράτορος λογισμοῦ. Voir le commentaire de Grimm, *Exegetisches Handbuch zu dem Apokriphen*, t. IV.

l'empreinte d'une éducation pharisaïque. Il tient aux minuties de la Loi, déclare que la transgresser, pour les petites choses, est aussi coupable que pour les grandes : dans les deux cas, en effet, l'autorité que lui donne la raison est également méconnue [1]. Avec les Pharisiens, il croit à la résurrection, à une vie future où les justes, morts pour Dieu, vivront en lui et pour lui [2]. Il voit dans les tourments des martyrs un sacrifice qui expie les péchés du peuple et le réconcilie au Seigneur [3]. Mais à travers ces doctrines juives perce l'idée maîtresse de l'auteur, que la raison est la reine des vertus, dominatrice des passions [4]. A elle obéit l'Israélite en s'abstenant des aliments interdits par la Loi, en gardant toutes les prescriptions du Mosaïsme : piété et raison sont une même chose [5]. C'était là assurément une interprétation qu'eussent désavouée les orthodoxes de la nation juive; mais qui n'est pas pour étonner chez les Israélites romains, qu'un long commerce avec des philosophes avait rendus moins rigoureux.

Nous avons dit qu'une tradition attribue ce discours à Josèphe : Eusèbe et S. Jérôme nous la transmettent sans la contester aucunement [6]. Les objec-

---

[1] IV Mac., I, 5.
[2] *Id.*, I, 20; cf. 13, 15, 17, 18.
[3] *Id.*, 6, 17.
[4] Αὐτοδεσποτός ἐστι τῶν παθῶν ὁ εὐσεβὴς λογισμός, IV Mac., 1.
[5] IV Mac., 1, 16, 18, 20.
[6] Eusèbe, *Histor. eccles.*, III, x, 6. — S. Jérôme, *De vir. il-*

tions de la critique moderne ne sont pas assez décisives pour infirmer leur témoignage. Rien de plus vraisemblable, d'ailleurs, que Josèphe, voyant tomber autour de lui les favoris du tyran, et désespérant d'obtenir meilleur sort, ait cherché dans les actes des martyrs de sa nation des encouragements contre le supplice, non seulement pour lui, mais pour ses frères.

La démence de l'empereur ne distinguait ni juifs ni chrétiens. Depuis un siècle, le bruit courait par tout l'Orient que l'empire du monde appartiendrait à un rejeton de David. Informé de cette rumeur, le tyran donna l'ordre de mettre à mort quiconque toucherait, de près ou de loin, à la race des rois de Jérusalem. Des chrétiens furent signalés comme descendants de l'antique dynastie juive : c'étaient deux petits-fils de Jude, le cousin du Sauveur, qui vivaient obscurément au fond de la Batanée. Un émissaire impérial [1] alla les quérir au delà du Jourdain, et les ramena à Rome. Interrogés par l'empereur s'ils descendaient de David : « Rien n'est plus vrai, » répondirent-ils. — « Et quels biens, quelle fortune avez-vous? » re-

---

lustr., 14; *Contra Pelagianos*, II, 6. — Sur les autres auteurs qui attribuent ce livre à Josèphe, voir Grimm, *op. cit.*, IV, p. 293 et suiv.

[1] Ἰουόκατος, *evocatus*. Les *evocati* étaient généralement d'anciens soldats qui, répondant à l'appel d'un chef militaire, se réengageaient et formaient autour de lui un corps d'élite auquel étaient réservées les missions et les fonctions de confiance. Voir Daremberg, *Dictionnaire des Antiquités*, EVOCATI.

prit Domitien. — « A nous deux, par moitié, environ deux mille deniers, consistant non en argent, mais dans une terre de trente-neuf arpents que nous travaillons nous-mêmes, et d'où nous tirons de quoi vivre et payer nos impôts. » Et ils montraient leurs mains rugueuses, durcies au travail. Domitien les questionna sur le Christ et son règne, sur la nature, le temps de son apparition. Ils répondirent que ce royaume était, non de la terre, mais du Ciel, et se révélerait à la fin des temps, quand le Christ viendrait dans sa gloire juger les vivants et les morts, et rendre à chacun selon ses œuvres. La naïveté de ces rustiques désarma le tyran; il les fit relâcher, méprisant de telles rêveries [1].

Cette aventure profita aux chrétiens. Rassuré par l'interrogatoire des parents de Jésus, Domitien tint superflu de poursuivre des gens inoffensifs, trop occupés de visions célestes pour songer à conspirer. A partir de ce moment, les délations contre eux furent mal reçues. Au rapport d'Hégésippe et de Tertullien, le prince intervint même positivement en leur faveur, donnant l'ordre de cesser la persécution et de rappeler les proscrits [2]. Tertullien attribue cette mesure à un reste d'humanité. Des soucis tout politiques et personnels suffisent peut-être à expliquer cette apparence de justice. C'était la peur qui avait rendu

---

[1] Hégésippe, cité par Eusèbe (*Histor. eccles.*, III, XIX, XX).
[2] Eusèbe, *Histor. eccles.*, III, XX. — Tertullien, *Apol.*, 5.

Domitien cruel; ce fut par peur qu'il s'attaqua à l'aristocratie, la sachant hostile : « Noblesse, opulence, honneurs refusés ou acceptés, devinrent autant de crimes, et la vertu fut le plus irrémissible de tous[1]. » Cette frénésie s'exerça librement tant qu'elle ne fit de victimes que dans les classes élevées; qu'importaient à la plèbe, repue de fêtes et de banquets, des expulsions de philosophes, le meurtre ou l'exil de consulaires et de patriciennes? « Impunément, dit Juvénal, il put ravir à Rome tant de nobles et de glorieuses vies, sans que personne se levât pour les venger : il tomba le jour où il en vint à inquiéter les artisans[2]. Voilà ce qui le perdit, lui dont les mains dégouttaient du sang des Lamia[3]. »

Qu'étaient ces « artisans » que le tyran se perdit à vouloir persécuter? Avec grande vraisemblance, on a pensé aux chrétiens. Domitien, parmi eux, avait d'abord frappé les fidèles de haut rang, des membres de sa famille et de l'aristocratie. Le nombre de ces confesseurs de marque l'emporta même tellement, aux premiers jours, sur celui des martyrs plus obs-

---

[1] Tacite, *Histor.*, I, 2.

[2] « Periit postquam cerdonibus esse timendus cœperat... » Juvénal, *Sat.*, IV, 154, 155. — *Cerdo*, dérivé peut-être du grec Κέρδων (gain), se trouve, dans les auteurs et les inscriptions, tantôt comme nom propre, tantôt comme nom commun, complété par la désignation de quelque métier. Nous ne le voyons appliqué qu'à des esclaves ou à d'humbles mercenaires. Voir Daremberg *Dictionnaire des Antiquités*, CERDO.

[3] Illustre famille, célébrée par Horace, l. I, od. 21.

curs, que S. Jean, parlant de leurs supplices, ne mentionne que la « décollation » réservée aux personnes de condition supérieure [1]. Mais l'édit de Néron, remis en vigueur, enveloppait tout ce qui était reconnu chrétien. Il atteignit bientôt le peuple qui ne cessait de former en majeure partie l'Église de Rome. L'intimité de ces petites gens avec leurs frères du patriciat paraissait suspecte au tyran. A ses yeux, ce ne pouvait être qu'une machination de complot : raison de trembler et de sévir. Dès lors, la persécution descendit jusqu'aux derniers rangs de la foule, et suscita cette haine populaire dénoncée par Juvénal. La plèbe, indifférente aux supplices des grands, s'émut quand elle vit le prince s'attaquer à elle; la même horreur qu'avaient soulevée les atrocités de Néron, se fit jour dans les âmes. Domitien sentit, aux murmures du peuple, qu'on s'ameutait contre lui. Il eut peur encore, et, rassuré d'ailleurs sur les visées des chrétiens, cessa de les poursuivre.

Politique ou pitié, c'était trop tard; la haine avait levé dans tous les cœurs. Une dernière folie de Domitien l'allait perdre : sur les tablettes de mort il ne craignit pas d'inscrire sa femme Domitia, son chambellan Parthenius, et Petrus Secundus, préfet du prétoire. Avertis à temps, ils s'unirent et chargèrent un affranchi de Domitille, d'une vigueur peu commune,

---

[1] Τῶν πεπελεκισμένων διὰ τὴν μαρτυρίαν Ἰησοῦ, « decollatorum propter testimonium Jesu ». Apoc., xx, 4.

Stephanus, de prévenir le tyran en le frappant lui-même. Parthenius l'introduisit, sous couleur de remettre une liste de nouveaux conjurés. Tandis que Domitien lisait, le meurtrier se jeta sur lui et le perça maladroitement à l'aine. Une lutte furieuse s'engagea où Stephanus eut le dessous. Déjà l'empereur l'avait terrassé et, de ses doigts sanglants, tâchait à lui arracher le fer, ou à lui crever les yeux, quand Parthenius, aux écoutes, lança un renfort de gladiateurs qui le poignardèrent[1].

La dynastie des Flaviens disparut avec lui, car il avait fait le vide dans sa propre lignée. Son cousin Flavius Clemens avait péri par ses ordres, témoin du Christ. L'empereur adopta les deux fils de sa victime et les fit élever par Quintilien[2], les destinant à l'empire. Que devinrent-ils dans la tourmente qui emporta l'assassin de leur père? Nul ne le sait. Leurs illustres parentes, les Domitilles, étaient encore exilées. Le sceptre échappait à cette famille; mais une auréole plus pure lui est restée : d'avoir la première confessé la foi sur les marches du trône.

---

[1] Suétone, *Domit.*, 17. — Dion Cassius, LXVII, 15, etc. — Philostrate, *Vita Apoll.*, VIII, 25. — Orose, VII, 10-11. — Aurelius Victor, *Epitome*, XI, 11, 12.

[2] Suétone, *Domit.*, 15.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA LETTRE AUX SEPT ÉGLISES

La persécution ne s'était pas renfermée dans Rome; de proche en proche, elle avait gagné les plus lointaines provinces. Les Actes de S. Ignace nous la montrent sévissant alors en tempête dans Antioche de Syrie; « Ignace au gouvernail manœuvrant en bon pilote au travers de la bourrasque; conjurant le danger par ses jeûnes, ses prières, la constance de ses enseignements; défendant les cœurs simples et les faibles d'esprit des flots de séduction qui les assaillaient[1] ». A la vérité, ces Actes furent écrits seulement au IVe siècle; il est vraisemblable toutefois que leur auteur n'inventait pas à plaisir, mais que, pour un fait aussi notoire que la persécution exercée à

---

[1] Nous tirons ce témoignage de la seule version des Actes de S. Ignace qui ait autorité, celle qui place non à Rome, mais à Antioche la condamnation du saint. Voir Lightfoot, *Apostolic Fathers*, part. II, t. II, p. 363-495. — Funk, *Opera Patrum apostolicorum*, t. I, p. LXXVIII-LXXXIII et p. 254 et suiv.

Antioche sous Domitien, il trouvait appui dans quelques récits antérieurs[1].

Quoi qu'il en soit des Églises de Syrie, il est hors de doute qu'ailleurs, sur les côtes d'Asie Mineure, l'édit de proscription causa de grands ravages. Une lettre de Pline, gouverneur de Bithynie (vers l'an 112), parle de chrétiens qui, comparaissant devant lui, déclarent qu'ils ont renoncé à leur foi : « les uns depuis trois ans, d'autres depuis plus longtemps, quelques-uns même depuis vingt ans[2] ». Cette dernière date recule au temps de Domitien l'apostasie de ces malheureux. Des chrétientés existaient donc alors en Bithynie, et furent atteintes par la persécution.

Certains passages, non moins formels, de l'Apocalypse nous la montrent également déchaînée dans l'Asie proconsulaire : à Smyrne, les chrétiens jetés en prison[3]; à Pergame, Antipas mis à mort pour « s'être montré un témoin fidèle » de Jésus[4]. Il n'est pas le seul martyr dont le sang coule pour le Sauveur : « sous l'autel mystique où trône l'agneau égorgé », le Voyant de Patmos entend une grande clameur montant vers le ciel[5]. Ce sont les âmes de ceux qui ont été tués pour la parole de Dieu, et « le témoi-

---

[1] Lightfoot, *loc. cit.*, p. 389.
[2] Pline, *Epist.*, x, 970.
[3] Apoc., ii, 10.
[4] Id., ii, 13.
[5] Id., v, 6; vi, 9, 10.

gnage qu'ont rendu » au Christ, les nobles croyants « décapités à cause de ce témoignage[1] ». Leur sang crie vengeance au Seigneur, mais il leur est répondu de se tenir encore un peu de temps dans leur céleste repos, jusqu'à ce que le nombre de leurs frères, fidèles au Seigneur, et qui comme eux doivent être immolés, soit au complet[2]. C'est toute une moisson, une moisson sanglante que S. Jean voyait tomber sous ses yeux.

Lui-même atteint par cette persécution en devint la plus illustre victime. Seul survivant du collège apostolique, ce « disciple bien-aimé de Jésus » demeurait pour l'Église entière un objet de singulière vénération. Nous l'avons perdu de vue, depuis le jour où S. Paul vint à Jérusalem exposer son Évangile devant les Apôtres, Pierre, Jacques et Jean, tenus alors pour les colonnes de la chrétienté[3]. Que devint-il aux temps qui suivirent? Tant que vécut Marie, il habita Jérusalem, selon toute apparence. Jésus mourant lui avait légué sa mère[4]. Jean recueillit cet héritage, et semble en avoir fait sa principale sollicitude, car nous ne le voyons pas en tête des premiers travaux apostoliques. Il n'y apparaît qu'aux côtés de Pierre, et comme à son ombre, lors du miracle de la Belle

---

[1] Apoc., xx, 4.
[2] Id., iv, 10, 11.
[3] Gal., ii, 1, 2, 9.
[4] Joan., xix, 26, 27.

Porte; devant le Sanhédrin; à Samarie; dans l'assemblée de Jérusalem[1]. Sur le cœur de Jésus, près de Marie, « le fils du Tonnerre[2] » avait senti s'amollir la fougue que plus d'une fois le Sauveur avait dû réfréner : tout en lui se tournait à aimer, à contempler, à s'imprégner de la charité divine, dont il devait être l'évangéliste au soir de sa vie. Dans l'humble logis où il donnait asile à la mère de Jésus, Jean avait pris l'habitude d'une vie de recueillement; aussi quand Marie le quitta et s'endormit une dernière fois sous ses regards pour se réveiller dans les cieux[3], la

---

[1] Act., III, 1-11; IV, 1-22; VIII, 14-25; XV, 1-31 et Gal., II, 1, 2, 9.

[2] Marc., III, 17.

[3] L'interprétation arbitraire d'un texte obscur est l'unique fondement où puisse s'appuyer l'opinion qui place à Éphèse les derniers jours et le tombeau de la Sainte Vierge : Ἐνθα ὁ θεολόγος Ἰωάννης καὶ ἡ θεοτόκος παρθένος ἡ ἁγία Μαρία (Conc. Ephes. Mansi). Ce texte du concile d'Éphèse est sans verbe; il ne marque donc pas que Marie et Jean aient leur tombeau au lieu d'où écrivent les Pères, mais peut aussi bien signifier que tous deux sont réunis et vénérés dans un même sanctuaire : peut-être cette église double dont les ruines se dressent encore au nord du forum d'Éphèse (Weber, *Guide du voyageur à Éphèse*, p. 24, 25). La tradition qui fait de Jérusalem la dernière demeure de la Sainte Vierge repose, au contraire, sur des témoignages formels, lesquels ne datent, à la vérité, que du v° siècle, mais qui valent néanmoins par leur précision et leur continuité. Ce ne fut en effet que dans la première moitié de ce siècle, sous l'épiscopat de Juvénal (429 à 458), que la tombe de Marie fut découverte à Gethsémani; depuis lors, les récits des pèlerins mentionnent de siècle en siècle, au même lieu, ce vénérable sépulcre, et l'église qui bientôt le recouvrit.

prédication de Jean ne prit pas l'essor que présageaient, et l'impétuosité de sa jeunesse et son vif amour pour Jésus. Comme ses frères d'apostolat, il évangélisa sans doute; comme eux, il ne vécut que pour faire connaître et aimer le Sauveur; mais son ministère n'eut pas un éclat comparable à celui de Pierre, de Jacques, de Paul surtout. La tradition, si sobre de détails sur les autres apôtres, indique au moins en quelles régions ils travaillèrent. Pour S. Jean, elle le laisse, durant toute la vie de Pierre et de Paul, en complet oubli, et ne le remet sous nos yeux qu'aux derniers temps du premier siècle chrétien, mais en retour, elle nous le montre alors dans une incomparable majesté, dominant la fin de l'âge apostolique par ses écrits divins, par le respect unanime dont il est investi.

C'est de l'Asie proconsulaire, devenue sa résidence, que Jean exerçait cet empire. Il s'y était réfugié après la ruine de Jérusalem, et n'était pas venu seul : les chefs de l'Église Mère qui n'avaient point fui au delà du Jourdain l'accompagnaient. Papias d'Hiérapolis parle de tout un cortège d'anciens réuni autour de Jean : familiers des grands apôtres, qui, les ayant vus et entendus, pouvaient répéter, le tenant de première source, « ce qu'avaient dit André, Pierre, Philippe, Thomas, Jacques, Matthieu, et les autres disciples du Seigneur [1] ».

---

[1] Papias, cité par Eusèbe (*Historia ecclesiastica*, III, XXXIX).

En dehors de S. Jean, S. Philippe est le seul de ces hommes apostoliques dont le ministère ait laissé quelques traces. Il avait, d'une union contractée avant d'être appelé par le Sauveur, trois filles qui le suivirent en Asie et y remplirent l'emploi désigné alors par le don de prophétie, fonctions analogues à celles des diaconesses. Deux d'entre elles étaient vierges; la troisième mariée menait comme ses sœurs une vie sainte, toute spirituelle ; elle mourut à Éphèse[1]. Philippe et ses deux autres filles vécurent à Hiérapolis, où au IIIe siècle le montaniste Proclus nous montre leurs tombeaux[2]. Papias, évêque de cette ville vers 130, avait connu ces vierges et recueilli d'elles des récits merveilleux, notamment la résurrection d'un mort opérée de leur temps, probablement à la prière de l'Apôtre. Elles racontaient aussi comment Joseph Barsabas ayant bu un poison mortel, n'en avait ressenti aucun mal. « Jean, Philippe et ses pieuses filles, ajoute Polycrate d'Éphèse, furent alors les grandes lumières de l'Asie. Elles se sont éteintes, mais pour

---

[1] Le diacre Philippe (l'évangéliste) ayant eu lui aussi des filles prophétesses (Act., XXI, 8, 9), l'antiquité a souvent confondu ce diacre et l'apôtre qui porte le même nom. Eusèbe (*Historia ecclesiastica,* III, XXXI) cite confusément et brouille à plaisir les témoignages de Polycrate, du montaniste Proclus et des Actes des Apôtres. Le plus exact de ces dires paraît être celui de l'évêque Polycrate, qui gouvernait l'Église d'Éphèse à la fin du IIe siècle. Il marque nettement dans sa lettre au pape Victor que « Philippe était un des douze apôtres ».

[2] Polycrate d'Éphèse, cité par Eusèbe (*Hist. eccles.*, III, XXXI).

ressusciter au dernier jour, à l'avènement du Seigneur, quand il viendra du ciel dans sa gloire rassembler les élus[1]. »

Ayant ainsi hérité de tout ce que la Jérusalem chrétienne avait de plus vénérable, l'Asie Mineure devint le foyer où la Bonne Nouvelle jeta alors son plus vif éclat. Antioche n'avait ni pareil lustre, ni même fécondité. Rome sans doute, en sa qualité de siège de S. Pierre, demeurait tête de la hiérarchie pastorale, et chaire suprême de la vérité, mais Rome n'avait plus ses grands apôtres. Plus heureuse qu'elle en ce moment, l'Asie possédait Jean, le bien-aimé de Jésus, son compagnon dès la première heure, son témoin fidèle et irrécusable. La gloire de Paul parmi ces Églises qu'il avait enfantées au Christ en fut comme obscurcie, car, si vivante qu'y demeurât sa parole, on le savait converti sur le tard, et qu'il n'avait pas connu personnellement le divin Maître. Jean au contraire l'avait vu de ses yeux, entendu de ses oreilles, touché de ses mains; il s'était reposé sur sa poitrine[2] et y avait puisé de telles clartés, un amour si ardent, que nul ne parlait de Dieu comme lui, devenu par excellence le Théologien[3]. L'Asie, de concert, lui donna ce titre, mais plus encore que la lumière, ce

---

[1] Papias, *loc. cit.*

[2] Joan., XXI, 20.

[3] Nombre d'anciens Pères le qualifient ainsi : S. Athanase, *Synopsis Scripturæ Sacræ*, 73. — S. Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, XII, I, etc.

fut une source de vie chrétienne qu'elle chercha et trouva en lui. Depuis trente ans que Paul avait pour la dernière fois visité cette région, l'Évangile ne cessait de s'y répandre. Presque toutes les villes avaient leur Église, et, en tête de ces communautés, non plus un collège d'anciens comme aux temps primitifs, mais un évêque. Là comme ailleurs, la hiérarchie prenait peu à peu sa forme définitive. Sans s'attacher particulièrement à aucun de ces sièges, Jean exerça sur tous une haute paternité, la juridiction universelle dévolue par le Sauveur à ses apôtres, et qui ne devait s'éteindre qu'avec le dernier d'entre eux.

La tradition indique Éphèse comme la résidence habituelle de l'Apôtre durant son séjour en Asie[1]. C'est là qu'il fut appréhendé par les magistrats romains. Le Maître lui avait promis un baptême de sang, mais sans lui en découvrir le mode ni le jour[2]. Il put croire cette heure venue au temps de la persécution de Domitien. Le tyran, nous l'avons dit[3], inquiet des bruits qui promettaient l'empire aux descendants des rois de Juda, avait ordonné qu'on recherchât tous les membres de cette noble race. Après les petits-fils de Jude, amenés à Rome du fond de la Batanée, et contraints de se justifier sur cet unique chef, Jean, si renommé pour avoir vécu dans l'inti-

---

[1] *Acta Sanctorum*, 24 Joan.
[2] Marc., x, 39.
[3] Voir ci-dessus ch. iv, p. 87.

mité du Christ, dut être arrêté au même titre. Lui aussi fut déféré à Rome. D'antiques traditions mettent hors de doute que ce fut dans cette ville qu'il reçut la sentence de mort. Pierre et Paul, arrosant de leur sang la Rome chrétienne, lui avaient déjà assuré une fécondité inépuisable, mais Jésus voulait que le disciple bien-aimé, par l'effusion du sien, accrût encore la foi et l'amour de l'Église Reine.

Le lieu traditionnel de son exécution est la Porte Latine[1], ou, pour mieux dire, l'espace libre alors qu'occupa plus tard cette barrière de Rome[2]. Le supplice commença par la flagellation qui en était toujours le prélude. C'est ainsi que, sous la violence des coups, le sang de Jean à son tour féconda la terre romaine. A ces douloureux apprêts[3] succéda un tourment, dont les Actes des Apôtres citent d'autres exemples : la victime fut plongée dans l'huile bouillante[4].

---

[1] Baronius, 92, 553. — Tillemont, *Mémoires*, S. Jean l'évangéliste, art. v.

[2] Cette porte donnant accès à la voie latine ne fut ouverte qu'aux jours où Aurélien recula l'enceinte de la ville. Dans le rempart extérieur de Servius, la Porte Capène servait d'entrée aux deux voies, Latine et Appienne. Jordan, *Topographie der Stadt Rom*, t. II, p. 155, 163-166, 335.

[3] Une mosaïque du Lateran représente la flagellation de l'Apôtre : on y remarque ce détail que les cheveux de Jean sont coupés, et plusieurs prétendent que ce fut par ordre de l'empereur, qui était chauve. Ciampini, *De sacris Ædif.*, tab. ii, 8.

[4] Kraus, *Real Encyklopœdie der christlichen Alterthümer*, Martyrium, i, 11.

Mais l'heure prédite par le Christ n'était pas arrivée, l'heure où Lui-Même viendrait prendre son disciple, et le réunir à Lui pour toujours[1] : à la stupeur de tous, Jean sortit, intact et sain, du bain de feu.

Fut-ce émotion, pitié, prudence des juges? on l'épargna. Un certain temps s'était écoulé entre son arrestation à Éphèse, et sa condamnation à Rome. Domitien rassuré, dans l'intervalle, sur le compte des chrétiens, commençait à relâcher ses poursuites. Venant de haut, ce souffle de clémence détourna les magistrats de s'acharner contre un vieillard, sauvé par miracle; ils se contentèrent de le reléguer dans l'île de Patmos pour y travailler aux mines[2].

---

[1] Joan., XXI, 22.

[2] Tertullien est le premier témoin de la tradition qui fasse connaître l'épreuve à laquelle S. Jean fut soumis : félicitant l'Église romaine d'avoir reçu la parole et le sang des grands Apôtres. « Pierre, dit-il, y a subi le même supplice que le Maître; Paul a été couronné en mourant comme Jean-Baptiste; l'apôtre Jean, après y avoir été plongé dans l'huile bouillante, fut relégué dans une île » (*De Præscript.*, 36). De nombreux Pères ont recueilli et autorisent cette tradition, et plusieurs d'entre eux nomment le lieu où fut exilé S. Jean, l'île de Patmos. S. Irénée, *Hær.*, V, 30. — Clément d'Alexandrie, *Quis dives salv.*, 42. — Origène, *In Matth.*, t. XVI, 6. — S. Victorin de Pettau, *In Apocalyp.*, Ex Capite X, 11; Ex Cap. XVII, 10. — Migne, *Patrol. lat.*, t. V, p. 333, 338. — Eusèbe, *Histor. eccles.*, III, XVII. — S. Jérôme, *Contr. Jovin.*, I, 26. Unanimes à attester le fait du martyre, ces Pères ne s'accordent plus sur l'époque où il eut lieu. Clément d'Alexandrie et Origène ne donnent pas le nom du prince persécuteur. S. Epiphane (*Hæres.*, LI, 2) parle de Claude. Tertullien semble indiquer que les trois Apôtres ont souffert en-

Rome ne déportait qu'en lieux sauvages, ou dans des îles désolées. Patmos n'était pas pour démentir cette rigueur, n'offrant aux yeux qu'une longue chaîne de rocs volcaniques, rompue en deux et rattachée par un isthme étroit. Vers l'est, ses rives se creusent en un bon port, que fréquentaient les navigateurs de Rome à Éphèse. Là se concentre toute la vie et la richesse de l'île, car presque partout le sol y est ingrat. Le nom de *Palmosa* qu'elle portait au moyen âge, indique que des palmiers l'ont ombragée. Il n'en reste qu'un groupe dans le vallon appelé « le Jardin du Saint » : ailleurs, ce ne sont que maigres champs et vergers [1].

Jésus ne pouvait ménager à son apôtre une solitude où, séparé de tout, il fût plus dans sa main. Jean restait seul au milieu de Grecs uniquement attentifs à leur humble trafic. Plus distingués d'ailleurs d'esprit et de sentiments, qu'eussent-ils pu lui offrir qu'il ne possédât en surabondance dans son union au Christ? Éphèse et l'Ionie avaient mis sous ses yeux les merveilles de l'art grec : aucun souvenir, aucune image n'en demeure dans ses écrits; aucune allusion même à la poésie qui est une gloire de l'Hellade. Les

---

semble sous Néron; mais à plus juste titre, Eusèbe et S. Jérôme désignent Domitien, et leur sentiment a prévalu.

[1] Ross, *Reisen auf den griechischen Inseln*, II, 123-139. — Tischendorf, *Reise in's Morgenland*, II, 258-265. — Victor Guérin, *Description de l'île de Patmos.*

belles îles voisines de Patmos ont été célébrées par les vieux aèdes. Jean ne vit dans ces chants que ce qui les dépare, une folle adoration du monde sensible, les charmes de la nature divinisés : il se détourna de ces fables.

Ses regards, toutes ses pensées, allaient à des soucis plus hauts, aux Églises d'Asie en plein feu de persécution. Bientôt il en put recevoir des messages, car Milet, Éphèse même, n'étaient qu'à quelques heures de mer. Il sut que là, comme à Rome, les fidèles étaient spoliés, jetés en prison, mis à mort; mais ce n'étaient que des souffrances extérieures, de glorieuses luttes qui allaient rendre plus étroite l'union des martyrs au Christ : une épreuve autrement redoutable menaçait leur foi, qu'il voyait plus en danger que leur vie. L'hérésie, qui avait tant inquiété S. Paul, continuait de miner ces Églises, sous une forme à la fois plus odieuse et plus séductrice. Le germe d'impureté qu'elle couvait avait éclos au grand jour; devenue une suite raisonnée d'enseignements, « la doctrine des Nicolaïtes[1] » menaçait de tout corrompre.

L'origine des Nicolaïtes reste obscure : ils paraissent être sortis d'Israël, et avoir principalement visé les chrétiens de leur race, car l'Apôtre use, pour les flétrir, de souvenirs et de termes familiers aux Juifs : « C'est une synagogue de Satan, dit-il, ils se don-

---

[1] Apoc., II, 15.

nent pour Juifs et ils ne le sont pas[1]. Leur doctrine est celle de Balaam qui enseignait Balac à jeter le scandale devant les fils d'Israël, à manger des viandes immolées aux idoles, et à forniquer[2]. » De tout temps, cette double tentation a été l'écueil de ce peuple charnel. Il n'était qu'au seuil de la terre promise, quand Balac envoya les filles de Moab tendre devant eux les impurs filets où sur l'heure ils tombèrent[3]. Les mêmes dangers les attendaient dans la Judée, terre de cultes voluptueux. En Phénicie, comme dans le pays de Canaan, la licence poussée jusqu'à la fureur était acte de religion. Il fallut aux prophètes des siècles de lutte pour combattre ces rites infâmes. Ce penchant aux plus honteuses formes de l'idolâtrie devint moins sensible au retour de Babylone. Les souffrances d'un long exil, les écoles qui se formèrent de toute part en Palestine épurèrent les mœurs, élevèrent les esprits, mais il n'en demeura pas moins au fond de tout Juif un ferment de luxure : « Vous restez tels que furent vos pères, leur disait S. Étienne, incirconcis de cœur[4]. » Et ils le prouvè-

---

[1] Apoc., III, 9.

[2] Id., II, 14.

[3] « Et le peuple commença à commettre fornication avec les filles de Moab, elles l'entraînèrent aux sacrifices de leurs dieux, et le peuple mangea et se prosterna devant leurs dieux. Et Israël s'attacha à Baal-Peor et la colère de l'Eternel s'alluma contre Israël. » Num., XXV, 1-3.

[4] Act., VII, 51.

rent dans les Églises d'Asie, quand, à peine gagnés à l'Évangile, leurs pires instincts reparurent. Affranchis de la Loi dans le Christ, ils se tinrent libres de tout frein : on les vit se mêler aux fêtes païennes, aux orgies sacrées, les reproduire dans leurs assemblées religieuses, et transformer en Bacchanales les purs mystères de notre foi. Rien n'indique qu'ils soient venus dès lors aux infamies que dévoile S. Épiphane [1]; mais la vigueur avec laquelle l'Apôtre poursuit les Nicolaïtes ne permet pas de douter que déjà leurs excès ne fussent intolérables.

Comment le nom de l'un des sept premiers diacres [2] fut-il donné à cette secte odieuse? La tradition l'explique diversement. Nicolas d'Antioche avait une épouse d'une rare beauté, et s'était séparé d'elle afin d'être tout entier au service de l'Église. A en croire certains, trop faible d'âme pour rompre sans retour les liens qui les unissaient, il revint à elle, perdit peu à peu de sa ferveur et tomba si bas qu'il fut le chef et le promoteur d'une immonde hérésie [3]. Selon d'autres, à notre avis mieux informés, la beauté de cette femme l'ayant fait accuser de jalousie, il offrit

---

[1] S. Épiphane, *Hæres.*, XXV, xxvi. Les Nicolaïtes, au jugement des premiers témoins de la tradition, ne sont qu'une des nombreuses et immondes sectes du Gnosticisme. — S. Irénée, *Hæres.*, III, 11.

[2] Actes, VI, 3.

[3] S. Irénée, *Hæres.*, I, xxvi, 3. — Hippolytus, *Philosophoumena*, I, VII, 36. — S. Épiphane, I, II, *Hæres.* 25.

à qui voudrait de la prendre. Ce n'était là qu'un témoignage d'entier renoncement à ce qu'il avait de plus cher; les sectaires s'emparant de cette démarche inconsidérée, prétendirent que Nicolas autorisait la communauté des femmes. Ils se prévalaient aussi injustement de cette autre parole du saint diacre : « Il faut abuser de sa chair ». Nicolas entendait par là ne pas la ménager, la crucifier avec Jésus et pour Jésus[1]. Changeant en maxime licencieuse un conseil de pénitence, ils y virent plein congé de céder aux tentations. Et ils ne se contentèrent pas de travestir ainsi les enseignements de Nicolas, leur impudence alla jusqu'à le présenter comme leur chef et à se couvrir de son nom. Il fallait, pour que ces fables s'accréditassent en Asie, ou que le diacre fût mort, ou qu'il vécût au loin; nous ne voyons pas en effet qu'il se soit récrié à l'encontre, et il l'eût fait assurément, car le témoin le plus digne de foi sur tout ce qui le concerne, Clément d'Alexandrie, nous le montre demeurant jusqu'à la fin tel que les Apôtres le choisirent pour le mettre au nombre des diacres, « plein de l'Esprit-Saint et de sagesse[2] ». Il affirme notamment que Nicolas ne connut aucune femme après s'être généreusement séparé de la sienne; que

---

[1] Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, III, IV. — Eusèbe, *Histor. eccles.*, III, XXIX. — Theodoret, *Hæret. Fab.*, III, 1.

[2] Act., VI, 3.

lui et toute sa famille vécurent et moururent saintement[1].

Ce fut apparemment dans le trouble de la persécution que les Nicolaïtes se dévoilant parurent tels que les dépeint l'Apocalypse. La présence de S. Jean à Éphèse les avait contenus; ils se crurent en passe de tout oser quand ils le virent emmené à Rome, puis relégué à Patmos; mais, de ce dernier séjour, l'Apôtre était à portée de veiller sur les chrétientés d'Asie. Tremblant pour leur foi, il résolut de leur adresser une sorte d'encyclique qui, passant d'Église en Église, soutînt les courages défaillants et imposât à l'hérésie.

Cette Épître, qui fait corps aujourd'hui avec l'Apocalypse, en forme les trois premiers chapitres. Elle diffère en tout point des autres lettres apostoliques. S. Jean y prend l'allure et le ton des prophètes d'Israël, ou pour mieux dire, il laisse s'y refléter les objets qui l'occupaient uniquement sur le rocher de Patmos. Sans doute, depuis son arrivée en Asie, le tour de ses pensées, de son langage surtout, se conformait peu à peu à celui des fidèles alexandrins qui l'entouraient, toutefois, il avait trop longtemps vécu de la vie juive pour n'y pas revenir d'instinct, quand il se trouvait comme en ce lieu, abandonné à lui-même. Les sanglantes tragédies de Rome auxquelles, par miracle, il venait d'échapper, lui rappelaient la

---

[1] Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, III, IV.

soudaine catastrophe où Israël exilé avait vu sombrer Babylone : par suite, les prophètes de cette captivité devinrent l'aliment et le réconfort de son âme, quand le rude travail des mines lui laissait quelque répit.

De là viennent sans doute la couleur biblique, les formes étranges que revêt alors sa parole, les images jadis empruntées par Ezéchiel et Daniel au monde assyrien, et que nous retrouvons dans les visions de Patmos. De là aussi le rôle considérable qu'y jouent les nombres mystiques [1]. On sait quelle importance ils avaient aux yeux de l'antiquité, tant chez les païens que parmi les Juifs, et quelles propriétés mystérieuses on leur attribuait [2]. Pythagore y voyait « les principes des choses ». Dégagée des commentaires plus ou moins outrés de ses disciples, la formule du sage Grec peut être ramenée à cette interprétation très acceptable, que les éléments primitifs dont se compose le monde, étant parfaitement ordonnés, font de l'univers une immense harmonie. Si le nombre, en effet, n'est ni source de vie, ni même

---

[1] « Il faut entendre, dans les nombres de l'Apocalypse, une certaine raison mystique, à laquelle le Saint-Esprit veut nous rendre attentifs. » Bossuet, *l'Apocalypse*, ch. VII, 4. — « ..... Numeris quos in Scripturis esse sacratissimos et mysteriorum plenissimos..... dignissime credimus ». S. Augustin, *Quæstiones in Genesim*, lib. I, CLII.

[2] Aristote, *Metaphys.*, I, V et VI; XII, VI et VIII. — Ælien, *Variæ Historiæ*, IV, XVII. — Josèphe, *Bellum judaicum*, VII, V, 5. — Philon, *passim*. — Mischna, *Pirke Aboth*, V, 7, 8.

type d'être, il est à ce concept ce que la couleur est au dessin, ce que la mélodie est au chant : sans rien ajouter à l'essentiel de la pensée, il lui donne force et éclat, la rend plus saisissante, en exprime les nuances les plus délicates, achève de peindre aux yeux, de faire entendre à l'oreille, ce que le verbe est inhabile à traduire.

Parmi les nombres en honneur chez les anciens, sept tient incontestablement le premier rang : c'est le nombre mystique sacré par excellence. Tout l'Orient : Perses, Assyriens, aussi bien que Juifs, lui attribuent cette primauté [1]. C'est principalement quand Dieu entre en relation avec les créatures que nous voyons les livres saints d'Israël en faire usage : il

---

[1] Le caractère sacré du nombre sept paraît venir des six jours de la création suivis du septième où le Seigneur se reposa, car nous le voyons en honneur là surtout où sont demeurées plus pures les traditions sur l'origine du monde, chez les Assyriens et les Hébreux (Vigouroux, *la Bible et les découvertes modernes*, 1re partie, livre I, ch. I. S. Jérôme, *in Amos*, v). Dans le culte mosaïque, ce nombre est comme le sceau divin mis sur tout ce qui se rapporte à l'Éternel. On sait avec quelle rigueur le septième jour de la semaine, le sabbat lui est consacré (Exod., XXXI, 15) ; la Pâque dure sept jours (Id., XII, 16) ; sept semaines s'écoulent entre cette fête et la Pentecôte (Lev., XXIII, 15) ; le candélabre d'or du Saint porte sept lampes (Exod., XXV, 31-40 ; XXXVII 17-24) ; sept agneaux sans tache sont offerts en holocauste, le jour de la Pentecôte (Lev., XXIII, 18) ; dans le sacrifice pour le péché, sept aspersions de sang sont prescrites (Id., XVI, 14), etc. De l'Orient, l'idée de perfection attachée au nombre sept avait passé dans le monde grec et romain. Voir, entre autres témoignages : Macrobe, *Somnium Scipionis*, I, 6. — Aulu-Gelle, III, 10.

marque non seulement le caractère surnaturel de l'action divine, mais la plénitude, l'universalité, la perfection avec laquelle Dieu opère. En signe que le sceau de Dieu était sur sa lettre, Jean prit soin que partout ce nombre mystique y figurât. Il parle au nom des sept Esprits qui sont devant l'Éternel : le Fils de l'homme lui apparaît ayant sept étoiles dans la main, au milieu de sept chandeliers d'or. Et si parmi les nombreuses Églises d'Asie il n'en est que sept auxquelles va sa parole, n'est-il pas à présumer que c'est dans les mêmes vues mystiques qu'il s'est arrêté à ce nombre? Il ne faut pas oublier en effet que le Voyant de Patmos n'est pas, comme S. Paul, l'athlète, le soldat du Christ, qui lutte sur terre et pied à pied, avec l'ennemi qu'il veut réduire [1] : il écrit dans un monde surnaturel, en extase [2].

Jean aux sept Églises qui sont en Asie :

« Grâce et paix de la part de celui qui est, qui était, qui vient [3], et de la part des sept Esprits qui se tiennent devant son trône [4], et de la part de Jésus-

---

[1] Ephes., VI, 11-17; II Tim., IV, 7-8.

[2] Ἐγενόμην ἐν πνεύματι. Apoc., I, 10.

[3] Ce n'est là qu'une forme plus explicite de la parole de l'Exode (III, 14) : « Et Dieu dit à Moïse : Je suis celui qui suis ».

[4] Israël connaissait et révérait depuis longtemps les sept Esprits que l'Apôtre nous montre devant le trône de Dieu, prêts à porter ses ordres par le monde et à les accomplir, car il en est fait mention au livre de Tobie (XII, 15), lequel, de l'aveu de la plupart des rationalistes, est antérieur à l'ère chrétienne.

Christ, le témoin fidèle, le premier né des morts [1], prince des rois de la terre, qui nous a aimés, qui nous a lavés de nos péchés dans le sang, qui nous a faits le royaume et les prêtres de Dieu son Père [2] : à lui, gloire et force dans les siècles des siècles. Amen.

« Voici qu'il vient sur les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé [3]; et à sa vue toutes les tribus de la terre se lamenteront. Amen.

« Je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant.

« Moi Jean, votre frère, qui ai part avec vous à la tribulation, à la royauté et à la patience en Jésus-Christ, je me trouvais dans l'île qu'on appelle Patmos, à cause de la parole de Dieu et du témoignage que j'ai rendu à Jésus. Un jour du Seigneur, je fus ravi en esprit, et j'entendis derrière moi une grande voix comme le son d'une trompette qui disait : « Ce que tu vois, écris-le dans un livre et envoie-le aux sept Églises, à Éphèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatires, à Sardes, à Philadelphie, à Laodicée ». Et je me retournai pour voir la voix qui me parlait, et m'étant retourné, je vis sept chandeliers d'or, et au milieu des chandeliers, quelqu'un qui ressem-

---

[1] S. Paul (Coloss., I, 18) appelle semblablement Jésus « le premier né d'entre les morts », le premier qui, ressuscitant du sein de la mort, a repris vie, la vie éternelle.

[2] I Petr., II, 9.

[3] Zachar., XII, 10.

blait au Fils de l'homme, vêtu d'une robe longue et ceint à la poitrine d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux apparaissaient blancs comme de la blanche laine, comme de la neige, et ses yeux comme une flamme de feu. Ses pieds étaient semblables au pur airain en fusion dans une fournaise ardente; sa voix semblait la voix des grandes eaux. Il avait dans sa droite sept étoiles, et, de sa bouche, sortait un glaive aigu à deux tranchants. Son visage brillait comme le soleil quand il luit dans sa force [1]. »

« Et quand je le vis, je tombai à ses pieds comme mort; mais il mit sa main droite sur moi et me dit : « Ne crains point : je suis le premier et le dernier, le vivant. J'ai été mort, et voici que je suis vivant aux siècles des siècles, et je tiens les clés de la mort et de l'enfer. »

Étrange peinture assurément! Les traits en sont tellement disparates que nous avons peine à l'imaginer et à y trouver les éléments d'une beauté, même surhumaine : ni ordre, ni harmonieuses proportions, ni juste convenance dans l'ensemble. Moins que

---

[1] Cette peinture du Fils de l'homme rappelle une apparition toute semblable qui s'offrit aux yeux de Daniel sur les rives du Tigre : « Et je levai les yeux et je vis un homme vêtu de lin; ses reins étaient ceints d'un or très pur; son corps était comme un chrysolithe, son visage brillait comme l'éclair, et ses yeux comme des flammes de feu; ses bras et ses pieds avaient l'apparence de l'airain étincelant, et le son de sa voix était comme le bruit d'une multitude. » Daniel, x, 5, 6.

nous encore, les Grecs, habitués aux merveilles de leur art, l'eussent goûtée. Aussi croyons-nous vraisemblable que Jean, sans négliger ni oublier la partie hellénique des Églises d'Asie, destinait en premier lieu son œuvre aux fidèles de ces communautés qui y étaient venus de la Synagogue. C'est avec ceux-ci naturellement, qu'ayant vécu jusqu'alors de la vie juive, il se trouvait d'abord en plus intime union; à eux, par suite, qu'il a dû s'adresser particulièrement dans sa lettre. Il les savait moins soucieux des éléments plastiques, à l'aide desquels une idée prend forme, que de l'éclat et de la force dont elle est revêtue. Dieu lui inspira, pour mettre en relief sa vision, d'user des mêmes images grandioses qu'Ézéchiel et Daniel avaient empruntées à l'art babylonien, et qui, depuis lors, demeuraient familières à Israël. Ce qu'il convient donc de reconnaître dans cet ensemble de traits symboliques figurant le Sauveur, c'est ce que nous offrent aussi les « Chérubs », le Chariot animé d'Ézéchiel, et les animaux fantastiques de Daniel, à savoir une idée ou un fait qui ne se présente à nous ainsi enveloppé que pour nous mieux contraindre à le découvrir.

Les interprètes n'ont que trop bien compris ce devoir de soulever l'écorce de la lettre, car, dans leur ardeur à scruter la parole sainte, ils y ont découvert nombre de sens plus ingénieux que probables. Le plus sûr moyen de connaître la signification, que le Voyant s'est proposée, est de rechercher

quel sens a la même expression dans les Prophètes et les traditions juives. Il est peu de termes symboliques qu'on ne puisse expliquer ainsi d'une façon très vraisemblable.

La longue robe dont est vêtu le Fils de l'homme est celle des prêtres d'Israël, et indique le sacerdoce éternel du Christ. La ceinture, elle aussi, faisait partie des habits sacerdotaux [1], mais, en marque de la royauté de Jésus, elle est d'or. La chevelure et la tête étincellent de blancheur, à l'égal de la neige et de la plus blanche laine. C'est là un souvenir de Daniel qui donne à son « Ancien des jours » des cheveux blancs, emblème de son éternité [2]. Une autre vision du prophète lui suggère de mettre, dans le regard du Christ, la flamme qui illumine les justes et dévore les méchants; de donner à ses pieds, à ses démarches dans le monde surnaturel l'éblouissant éclat, l'ardeur invincible de l'airain en fusion [3]; à sa voix, l'éloquence majestueuse des grandes eaux [4]. Quant au glaive à deux tranchants, qui sort de la bouche du Fils de l'homme, l'image en était commune chez les Juifs : il figure « la parole de Dieu vivante et opérante, plus perçante qu'un glaive aiguisé des deux côtés, pénétrant dans les replis de

---

[1] Exod., XXVIII, 31-41.
[2] Daniel, VII, 9.
[3] Id., X, 6.
[4] Ezechiel. XLIII, 2.

l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et les moelles, démêlant les pensées et les mouvements du cœur[1] ».

Ces symboles ne peignaient que les attributs divins du Christ; or, Jean ne s'était pas arrêté à ce nimbe glorieux de sa vision; ce qu'il y avait contemplé surtout, ce qu'il rappelle en termes émus, c'est le cœur de Jésus, Sauveur et Rédempteur de nos âmes : « Il nous a aimés, dit-il, et nous a lavés de nos péchés dans son sang; il nous a faits rois et prêtres de Dieu son Père[2]. » Certain trait du Fils de l'homme indique un fruit de sa venue non moins précieux que notre élévation au royal sacerdoce. Jésus a en sa main droite sept étoiles, et lui-même en explique le sens à l'Apôtre. « Les sept étoiles sont les anges des sept Églises[3] » : par où il faut entendre les évêques de ces communautés religieuses. C'est la hiérarchie ecclésiastique que le divin Pasteur montre ainsi ordonnée à l'image de la hiérarchie céleste. L'évêque, en qui Jésus revit dans la plénitude du sacerdoce, a même mission que les anges à l'égard des fidèles qui lui sont commis : il doit les maintenir en unité de foi et d'amour, les purifier, les illuminer, parfaire en eux la vie surnaturelle, laquelle s'écoule par lui dans le corps mystique dont il est le chef.

---

[1] Hebr., IV, 12.
[2] Apoc., I, 5, 6.
[3] *Ibid.*, I, 20.

L'évêque incarne en quelque sorte son Église, dans le dessein et aux yeux du Sauveur; c'est donc en lui que Jean reçoit l'ordre d'avertir chacune des Églises d'Asie figurées par les sept chandeliers d'or.

« Écris donc ce que tu as vu, ce qui est, ce qui sera ».

« A l'ange de l'Église d'Éphèse,

« Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or :

« Je connais tes œuvres, et ton travail et ta patience, et que tu ne peux souffrir les méchants. Tu as mis à l'épreuve ceux qui se disent apôtres et qui ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs ; tu es patient, tu as souffert pour mon nom et tu ne t'es pas découragé. Mais j'ai contre toi que tu t'es relâché de ton premier amour. Souviens-toi donc d'où tu es déchu, repens-toi et reviens à tes premières œuvres : autrement je viens à toi, et si tu ne fais pénitence, je changerai ton chandelier de place [1]. Toutefois, tu as ceci de bon que tu hais comme moi les œuvres des Nicolaïtes.

« Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises. Au vainqueur je donnerai de manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu [2]. »

---

[1] Je t'enlèverai l'Église qui t'est confiée et je lui donnerai un autre pasteur.

[2] Souvenir de l'Eden, où l'arbre de vie, dont les fruits devaient

« A l'ange de l'Église de Smyrne,

« Voici ce que dit le premier et le dernier, qui était mort et qui a repris vie :

« Je connais tes souffrances et ta pauvreté (en réalité tu es riche) [1] ; je sais que tu es calomnié par ceux qui se disent Juifs sans l'être et ne sont que la synagogue de Satan. Ne crains rien de ce que tu vas souffrir. Voici que le diable va jeter quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés : vous aurez dix jours de détresse [2]. Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie.

« Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises. Celui qui vaincra n'aura pas à souffrir de la seconde mort [3]. »

« A l'ange de l'Église de Pergame,

« Voici ce que dit celui qui tient le glaive à deux tranchants :

« Je sais où tu habites, là où est le trône de Satan [4] ; et tu as gardé mon nom, et tu n'as pas renié ma foi,

---

assurer à nos premiers pères, s'ils fussent demeurés fidèles au Seigneur, la vision béatifique, et une vie immortelle. Gen., III, 22.

[1] Riche des vrais biens, de vertu et de vie surnaturelle.

[2] Ce nombre doit être probablement pris à la lettre. L'épreuve sera rude, mais de courte durée.

[3] La première mort sépare l'âme du corps ; la seconde ensevelit corps et âme dans l'enfer.

[4] Pergame avait un temple d'Esculape fameux au loin (Tacite, *Annales*, III, 63) ; mais c'est moins par la foule qu'attirait ce sanctuaire du dieu de la médecine que par le fanatisme de ses habitants que la ville méritait le nom « trône de Satan ».

même aux jours où Antipas[1], mon témoin fidèle, souffrait la mort parmi vous, à l'endroit où Satan habite. Mais j'ai quelque chose contre toi : c'est qu'il y a parmi vous des hommes qui tiennent la doctrine de Balaam[2], lequel enseignait Balac à jeter des pierres d'achoppement devant les fils d'Israël, pour qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles, et commissent la fornication. Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes. Repens-toi ; autrement, je viens à toi promptement, et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche.

« Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises : Au vainqueur je donnerai une manne cachée, et je lui donnerai aussi un caillou blanc, et sur ce caillou sera écrit un nom nouveau que nul ne connaît sauf celui qui le reçoit[3]. »

« A l'ange de l'Église de Thyatires,

---

[1] Deux évêques de Césarée en Cappadoce, André et Arétas, possédaient encore au IXe siècle les Actes de ce saint martyr (*Commentaria in Apocalyps.*, *in loco*. — Migne, *Patrol. græc.*, t. CVI, pp. 237 et 535). Les martyrologes nous montrent Antipas périssant dans les flancs d'un taureau d'airain rougi au feu. *Acta Sanctorum*, aprilis, t. II, p. 3-5. — Tillemont, *Mémoires*, t. II, Persécution de Domitien, p. 119, et note, p. 523.

[2] Nombres, XXIV, XXV.

[3] La manne mystérieuse est le pain qui nourrit les Anges (Ps. LXXXVII, 25). Le nom, écrit sur un caillou blanc, en signe d'absolution et de triomphe, est le nom qui résume tout pour le chrétien : Jésus, que ceux-là seuls connaissent qui, l'ayant reçu par la foi, s'unissant à lui par la charité, éprouvent et goûtent combien il est doux à ceux qui l'aiment (Ps. XXX, 20).

« Voici ce que dit le Fils de Dieu, celui qui a des yeux de flamme, et les pieds semblables à l'airain étincelant :

« Je sais tes œuvres et ton amour, et ta foi et ta charité pour les pauvres, et ta patience, et tes dernières œuvres qui passent les premières. Mais j'ai contre toi que tu laisses faire la femme Jézabel [1], qui se dit prophétesse, qui dogmatise et induit mes serviteurs à commettre la fornication, et à manger des viandes sacrifiées aux idoles. Et je lui ai donné le temps de faire pénitence, et elle ne veut pas se repentir de sa fornication. Voici que je la jette au lit [2], elle et ceux qui commettent l'adultère avec elle, et je les plonge en grande tribulation, s'ils ne se repentent pas de leurs œuvres. Et je frapperai de mort ses enfants, et toutes les Églises connaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs, et je rendrai à chacun selon ses œuvres. Quant à vous autres de Thyatires, qui ne tenez pas cette doctrine et qui ne connaissez pas ce qu'ils appellent « les profondeurs de Satan [3] », je ne vous impose pas d'autre charge

---

[1] Ce nom peut désigner soit la synagogue de Thyatires, soit quelque Juive, dont la prédication corruptrice rappelait l'influence exercée au temps d'Achab par son indigne épouse, la Phénicienne Jézabel.

[2] Je l'afflige d'une grave maladie.

[3] Une ruse commune à tous les gnostiques, Nicolaïtes, Valentins, etc..., était de ne révéler à leurs affidés la science supérieure, qu'eux seuls possèdent, la *Gnose*, que comme un abîme inson-

que de tenir ferme ce que vous avez jusqu'à ce que je vienne.

« A celui qui vaincra et gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je donnerai puissance sur les nations, et il les mènera avec une verge de fer, et les brisera comme des vases d'argile, ainsi que j'en ai moi-même reçu le pouvoir de mon Père, et je lui donnerai l'étoile du matin [1]. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises. »

« A l'ange de l'Église de Sardes,

« Voici ce que dit celui qui tient les sept esprits de Dieu et les sept étoiles :

« Je sais tes œuvres; tu passes pour vivant et tu es mort. Sois vigilant et fortifie ce qui va mourir, car je ne trouve pas tes œuvres pleines devant mon Dieu. Souviens-toi donc comment tu as reçu la parole et garde-la et repens-toi. Si tu ne veilles pas, je viendrai comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai. Tu as néanmoins à Sardes quelques-uns qui n'ont point souillé leurs vêtements;

---

dable, inaccessible : le βυθός. S. Jean éclaire d'un mot ces profondeurs qui n'imposaient que par les ténèbres mystérieuses dont on les couvrait; il dévoile ce qu'elles recèlent dans leur fond : le génie du mal, corrompu et corrupteur, Satan.

[1] Jésus est cette étoile du matin. Balaam l'avait désigné sous cette image dans sa prophétie : « Une étoile sortira de Jacob » (Num., XXIV, 17), et le Sauveur lui-même prend ce titre à la fin de l'Apocalypse (XXII, 16) : « Moi, Jésus....., je suis l'étoile brillante, l'étoile du matin ».

ceux-là marcheront avec moi en robe blanche, car ils en sont dignes.

« Celui qui vaincra sera ainsi vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père, et devant ses anges. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises. »

« A l'ange de l'Église de Philadelphie,

« Voici ce que dit le saint, le vrai, celui qui tient la clé de David [1], qui ouvre, et nul ne fermera, qui ferme, et nul n'ouvrira.

« Je connais tes œuvres; j'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer; bien que faible, tu as néanmoins gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom. Vois, je te donne ces gens de la synagogue de Satan qui se disent Juifs et ils ne le sont pas, et ils mentent. Parce que tu as gardé ma parole de patience [2], moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur le monde entier, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. J'arrive bientôt; tiens bien ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne.

---

[1] Fils de David, héritier de son royaume (Luc, I, 32), le royaume des âmes, Jésus en a les clés en sa main; il l'ouvre et le ferme à son gré.

[2] Mon précepte de ne rien craindre près de moi, de se fier, de croire à moi sans hésitation, ni réserve (Matt., XXI, 21, 22; Marc, XI, 24; Joan., XI, 25; XIV, 1, etc.); de maintenir, de posséder son âme, quoi qu'il advienne, dans une patience inébranlable (Luc, XXI, 19).

« Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus, et j'écrirai sur cette colonne le nom de mon Dieu, et le nom de la ville de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, ainsi que mon nom nouveau [1]. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises. »

« A l'ange de l'Église de Laodicée,

« Voici ce que dit l'Amen [2], le témoin fidèle et véritable, le principe de la création de Dieu [3] :

« Je connais tes œuvres; tu n'es ni froid ni chaud. Que n'es-tu froid ou chaud! Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud, je vais te vomir de ma bouche. Tu te dis à toi-même : Je suis riche, je regorge de biens et n'ai besoin de rien; et tu ne

---

[1] « Le nom de mon Dieu », à savoir « de mon Père qui est votre Père » (Joan., xx, 17), de « votre Père des cieux » (Matt., vi, 9); autre était le Dieu devant lequel tremblait Israël, dont il n'osait prononcer le nom, qu'on ne pouvait voir sans mourir (Exod., xxxiii, 20). « Le nom de la cité de mon Dieu », qui n'est plus l'antique Jérusalem, la Synagogue, froide et dure marâtre, aux mains de fer, aux entrailles desséchées, mais l'Église, la Jérusalem nouvelle, descendue des cieux pour être l'épouse du Sauveur, et la mère de tous ceux qui sont à lui. « Mon nom nouveau », qui n'est aucun de ceux que me donnait l'antique Alliance : Messie, Fils de l'homme, Fils de Dieu, mais le nom qu'un ange est venu des cieux apporter à Marie : « Vous le nommerez Jésus » (Luc, i, 31), le Jésus de la crèche, de l'Eucharistie, de la Croix.

[2] Amen : celui qui est l'immuable fidélité, la vérité incarnée.

[3] « Tout a été fait par lui, dira bientôt S. Jean dans son Évangile, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie », dans sa source première (Joan., i, 3, 4).

vois pas que tu es malheureux et misérable, et pauvre et aveugle et nu. Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu [1], afin que tu sois vraiment riche, et des vêtements blancs afin que tu sois vêtu [2], et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies clair. Je reprends et châtie ceux que j'aime. Aie donc du zèle et repens-toi. Voici, je me tiens à la porte et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je mangerai avec lui, et lui avec moi.

« Celui qui vaincra, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, de même que moi aussi j'ai vaincu, et me suis assis avec mon Père sur son trône. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises. »

Les sept Églises nommées dans cette lettre ne comprennent pas évidemment toutes les chrétientés d'Asie : dans la seule vallée du Lycus, deux des plus illustres sont omises, Hiérapolis et Colosses; ailleurs, Magnésie et Tralles, auxquelles S. Ignace écrit dix ans plus tard et qui, sûrement, existaient déjà. Au-

---

[1] La charité, purifiée par le feu intérieur qui l'embrase; dégagée par là de tout égoïsme, de toute hypocrisie, de toute impureté.

[2] Les vêtements dont parle l'Apôtre sont ceux que S. Paul souhaitait à ses fidèles de Colosses : « Revêtez-vous comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité..... ; par-dessus tout, revêtez-vous de l'amour qui est le lien de la perfection. » Coloss., III, 12, 14.

cune mention n'est faite non plus des fraternités de Bithynie, au nord, qui, autant et plus que d'autres, avaient besoin d'être soutenues, car la persécution y sévissait et de lamentables défections s'y étaient produites [1]. Nous avons insinué que les calculs mystiques qui se retrouvent dans toute la Révélation de S. Jean ne sont pas étrangères au nombre des sept Églises de son Épître; mais il nous paraît également à noter que ces communautés sont choisies de telle sorte que, par elles, l'Apôtre embrassait toutes les fraternités de la région.

Les trois premières montent du sud au nord, sur les rives de l'Archipel : d'Éphèse, berceau du christianisme en ces régions, la pensée de l'Apôtre va naturellement à Smyrne, cité d'égale importance; puis à Pergame, Église menacée entre toutes, car Satan et le paganisme y trônaient. Se portant de là sur les villes de l'intérieur, par Thyatires, Sardes, Philadelphie, elle descend du nord au sud jusqu'à la vallée du Lycus et à Laodicée, enfermant dans ce circuit tout le domaine gagné à la foi.

Telle était la conquête de l'Évangile durant les trente ans écoulés depuis le jour où S. Paul s'éloignait des rives d'Asie : trente ans de paix, pendant lesquels Timothée, préposé à ces chrétientés nais-

---

[1] « Alii ab indice nominati esse se christianos dixerunt, et mox negaverunt : fuisse quidem, sed desiisse..... Quidam ante plures annos, non nemo etiam ante viginti quoque. » Pline, *Epist.*, x, 97.

santes, avait eu loisir de les multiplier, surtout de donner à chacune forme hiérarchique : au sommet, l'évêque ; au-dessous de lui, un corps de prêtres ; des diacres et des diaconesses. Mais la prospérité avait fait, là comme partout, son œuvre dissolvante, énervant les courages, amollissant des âmes que la persécution eût forgées pour la lutte et trempées à la souffrance. L'habitude d'une vie paisible, un commerce plus libre avec les païens, inclinaient à d'étranges accommodements.

Jean, venu à Éphèse dans toute l'ardeur de sa foi, n'avait pu voir sans tristesse cette déchéance de la vie chrétienne, mais l'indolence, et presque la complicité des pasteurs, l'émouvaient bien plus encore. L'évêque de Pergame, on vient de le voir, tolérait qu'on y prêchât d'infâmes doctrines ; celui de Thyatires laissait faire une prophétesse qui poussait également aux désordres du paganisme. A Sardes, l'évêque, sous des dehors réguliers, portait dans son âme le péché et la mort. Mêmes défaillances à Laodicée : la tiédeur de son chef soulevait le cœur de l'Apôtre. Mais c'est Éphèse surtout qui le déchirait. A la différence des autres pasteurs dont le nom reste inconnu, nous savons qui gouvernait alors cette métropole de l'Asie : c'était Timothée ! Timothée, l'ami de S. Paul. On se rappelle quelles craintes avait données au grand apôtre le caractère de ce disciple [1]. Bien qu'il l'aimât

---

[1] Voir *S. Paul, ses dernières années*, ch. XI et XII.

entre tous et fît grande estime de sa foi, de sa piété, de son dévouement, il redoutait que la douceur, qui était le fond de son naturel, ne dégénérât en ménagements coupables, parfois même ne lui enlevât la vigueur de main, la promptitude et la hardiesse de conseils nécessaires à l'épiscopat. « Dieu ne nous a pas donné l'esprit de crainte, mais le courage, lui écrivait-il... Presse donc à temps et à contre-temps, reprends, supplie, menace, sans jamais te lasser [1]. »

Qu'advint-il de ces tendres instances, l'apôtre disparu? A quel point Timothée suivit-il son humeur débonnaire? Le témoignage de l'Apocalypse ne permet pas de douter qu'il n'ait glissé, et trop loin et trop bas. Il y eut là « un relâchement de la première ferveur, une chute [2] » d'autant plus dangereuse, que la persécution se rallumant, il importait que tous, les chefs de l'Église en tête, se tinssent debout, prêts au combat, à la mort. En de telles rencontres, Jean valait l'apôtre des Gentils, car il avait été, et se retrouvait au péril « Fils du Tonnerre [3] ». Timothée et les pasteurs d'Asie le sentirent quand, de Patmos, l'éclair jaillit, secouant leur torpeur. Le réveil fut tel qu'on devait l'attendre des temps apostoliques : il mena Timothée droit au martyre. Sur le passage d'un de ces cortèges infâmes qui déshonoraient Éphèse, l'évêque

---

[1] II Tim., I, 7; IV, 2.

[2] Τὴν ἀγάπην σου τὴν πρώτην ἀφῆκας... πέπτωκας. Apoc., II, 4.

[3] Marc, III, 17.

protesta avec une telle vigueur, que la foule, se jetant sur lui, l'assomma à coups de pierres et de massues[1].

L'Apôtre ne châtiait si rudement que parce qu'il aimait[2], d'un amour où la fougue n'enlevait rien à la plus vive tendresse. Les deux évêques de Smyrne et de Philadelphie en firent l'épreuve. Au premier, Jean prodigue d'affectueuses consolations, le félicitant de sa pauvreté, qui est grande richesse devant Dieu, puis des injures et des persécutions qui l'assaillent. Dût-il en mourir : qu'il demeure intrépide et fidèle, car Celui à qui appartient le premier et le dernier mot, Celui qui n'a connu la mort que pour en triompher, réserve à ses martyrs une couronne de vie. Plus touchants encore sont les égards du Sauveur pour l'ange de Philadelphie. Le chef de cette Église, « faible[3] », inégal aux fonctions qu'il exerce, dépourvu des dons naturels qui facilitent l'apostolat, n'en est que plus dévoué, plus abandonné au Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire. Jésus suppléera tout ce qui manque à cet humble pasteur; il se révélera en lui, tenant la clé des âmes, les ouvrant et les fermant à son gré. « J'ouvrirai les portes de-

---

[1] Les Martyrologes, et l'abrégé des Actes du martyre, conservé par Photius, s'accordent à montrer le saint évêque, victime du zèle avec lequel il s'éleva contre les fêtes impures dont Éphèse était coutumière. Ces actes placent le martyre sous le règne de Nerva, au printemps de l'an 97.

[2] Ἐγὼ ὅσους ἐὰν φιλῶ, ἐλέγχω καὶ παιδεύω. Apoc., III, 19.

[3] Μικρὰν ἔχεις δύναμιν. Apoc., III, 8.

vant toi, lui dit-il, et nul ne pourra les fermer. Les Juifs même de la synagogue de Satan, partout ailleurs irréductibles, je les ferai se prosterner devant toi, et ils sauront que je t'aime[1]. »

Il fallait, comme Jean, avoir pénétré au plus intime du cœur de Jésus pour entendre et redire de telles paroles, pour nous montrer le Sauveur également pitoyable à tous ceux qui l'ont délaissé. « L'ange » de Laodicée paraît le moins digne de ses prévenances; Jésus, de dégoût, est prêt à le vomir; cependant, c'est à sa porte qu'il se tient et frappe, le conjurant d'ouvrir, lui promettant, s'il cède, de l'asseoir près de lui au banquet des joies éternelles[2]. Partout : dans la lettre aux sept Églises, dans les visions qui suivirent, on sent que le Dieu incarné est amour, un amour que rien ne rebute ni ne lasse : divin attrait de ces pages mystérieuses et délicieuses, qui les rend chères, entre toutes, aux âmes avides de Jésus.

---

[1] Apoc., III, 8, 9.
[2] *Ibid.*, 20, 21.

CHAPITRE SIXIÈME

L'APOCALYPSE

Jean avait écrit sa lettre aux Sept Églises, en pleine lumière d'en haut, sous la dictée de Jésus lui-même[1]; il ne semble pas néanmoins qu'en cette rencontre, l'extase fut telle que, soulevé au delà du monde sensible et tout ravi en Dieu, l'Apôtre ait perdu connaissance de ce qui l'entourait. Il note que c'est un « jour du Seigneur » que ce transport le saisit[2]; c'est derrière lui qu'il entend une voix éclater, comme une trompette, et que se retournant il aperçoit une figure plus divine qu'humaine, qui lui rappelle l'image du Fils de l'homme tracée par les prophètes[3]. Ce n'est plus avec la même lucidité qu'il entrevoit les grandes visions formant le corps de l'Apocalypse. « Je regardai, dit l'Apôtre, et je vis une porte ouverte dans le ciel; et la première voix

---

[1] Apoc., I, 1.
[2] *Ibid.*, 10.
[3] *Ibid.*, 12, 13.

que j'avais entendue, et qui m'avait parlé avec un son éclatant comme la trompette, me dit : « Monte ici en haut, et je te montrerai les choses qui doivent arriver à l'avenir[1]. » Ainsi, c'est dans le ciel que le Voyant est transporté, et qu'il se trouve face à face avec la majesté divine. Un trône occupe le centre de l'apparition; mais Jean n'y aperçoit qu'une lumière éblouissante semblable aux feux que jettent la sardoine et le jaspe. Des éclairs sortent continûment de ce trône; des tonnerres, des voix proclament la majesté de l'Éternel, et un arc-en-ciel le couronne, où dominent les teintes de l'émeraude, le vert des célestes espérances; une mer d'azur, transparente comme le cristal, enveloppe l'Éternel et l'isole des êtres créés qui, à distance, forment sa cour[2].

Au premier rang de ceux-ci, et au pied du trône, paraît le monde angélique, représenté par sept principaux esprits que l'amour divin embrase, et qui sont comme sept lampes répandant leur clarté et leur chaleur sur le reste de la création[3]. A l'entour, quatre

---

[1] Apoc., IV, 1.

[2] *Ibid.*, 7. — Ainsi Moïse, Aaron et les anciens d'Israël virent Dieu, « et sous ses pieds comme un ouvrage de saphir, et comme le ciel quand il est serein ». Exod., XXIV, 10; dans Ézéchiel, ch. I, 26, 28, le trône de Dieu ressemble à « un saphir, et il est environné de l'arc-en-ciel. Dans toutes les douces couleurs de ces pierreries et de l'arc-en-ciel, on voit Dieu revêtu d'une majesté bénigne et d'un éclat agréable aux yeux ». Bossuet, *l'Apocalypse*, ch. IV, 3.

[3] Apoc., IV, 5.

animaux semblables aux « cherubs » assyriens d'Ézéchiel, figurent le monde sensible et corporel. Le taureau exprime les forces de la nature, dans la matière brute aussi bien que dans les corps organisés; le lion, l'action invincible de cette même nature dans ses divers phénomènes; l'aigle aux ailes déployées, ses nobles essors; la bête à face d'homme, l'intelligence qui l'a si parfaitement ordonnée, et partout s'y révèle. Bien que ces êtres prodigieux ne soient types que d'une vie inférieure à celle de l'homme, chaque parcelle de cette vie rend hommage au Créateur, par sa promptitude et sa vigilance à remplir le rôle qui lui est assigné, et c'est là ce qu'indiquent les six ailes, ainsi que les yeux répandus sur tout le corps de ces animaux mystiques. En témoignage de l'harmonie qui maintient l'univers dans un ordre et une union indissolubles, jour et nuit ils chantent, d'une seule voix, à la Trinité créatrice : « Saint, saint, saint le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est et qui vient[1]. »

---

[1] Les Assyriens adoptèrent comme très expressives, la forme du taureau pour signifier la force; celle de l'aigle, pour marquer l'agilité; celle du lion, pour traduire la puissance; la figure humaine, pour indiquer l'intelligence, et ils unirent, en un seul sujet, le roi des animaux domestiques, ou le roi des bêtes féroces, avec le roi des airs et le roi de la création. Les « Cherubs » sont donc comme les types mêmes de la vie, les êtres vivants par excellence, qui rendent hommage à l'auteur de toute existence, au nom de la création entière dont ils sont les représentants,

Ce ne sont là, toutefois, que de muets hommages; il est réservé aux créatures intelligentes et aimantes, à l'humanité, d'animer ces louanges : aussi la voyons-nous en place d'honneur. Elle est représentée par vingt-quatre vieillards : douze d'entre eux rappellent l'élite des Saints de l'antique alliance, patriarches et prophètes; les douze autres sont les apôtres, fondements de l'Église[1]. Pontifes et rois de la création, tous sont vêtus de blanc en marque de leur sacerdoce, et, assis sur des trônes, ils portent au front la couronne. L'adoration n'est parfaite qu'au moment où ces vingt-quatre vieillards se prosternant, jettent leur couronne en signe d'hommage devant le trône

---

par leur forme symbolique, dans ce qu'elle a de plus élevé. (Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, IVe partie, liv. III, ch. I, 1, LA VISION DES CHÉRUBINS.) C'est bien là le sens que S. Jean donne aux quatre animaux, car, après avoir mis sous nos yeux « toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer », nous les avoir montrées rendant gloire à Dieu, il ajoute que les quatre animaux mystiques ne font que donner leur assentiment, « dire *Amen* » à ce que vient de proclamer cette création dont ils sont le symbole.

[1] « C'est l'universalité des Saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentés par leurs chefs et leurs conducteurs. Ceux de l'Ancien paraissent dans les douze patriarches, et ceux du Nouveau dans les douze apôtres... Cette même universalité des Saints est représentée ci-dessous « dans les douze portes de la cité sainte, où sont écrits les noms des douze tribus, et dans les douze fondements de cette même cité, où sont écrits les noms des douze apôtres. » Apoc., XXI, 12, 14. — Bossuet, *l'Apocalypse*, ch. IV, 4.

divin, et, au nom de toute créature, font entendre cette prière à celui qui vit dans les siècles des siècles : « Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé toutes choses, et c'est par votre volonté qu'elles étaient et qu'elles ont été créées[1]. »

Ire VISION

LES SEPT SCEAUX

Apoc., VI, VII, VIII, 1.

Jésus n'a point paru jusqu'ici dans la vision céleste. Jean, occupé à contempler le trône où siège, invisible, la majesté du Très-Haut, aperçoit une main tenant un livre, en forme de rouleau, écrit des deux côtés et fermé de sept sceaux : « Qui lèvera les sceaux? » crie l'un des anges; mais nul, ni sur terre ni dans le ciel, ne peut les ouvrir, ni même en soutenir, du regard, l'éblouissant éclat. L'Apôtre fond en larmes à la pensée que ce livre, qui lui révélerait sur Jésus son règne, son prochain retour, tout ce qu'il souhaite connaître, reste à jamais scellé : « Ne pleure pas », lui dit un des vieillards, et il lui montre, apparaissant au milieu de la cour céleste, un agneau égorgé[2] : c'est Jésus qui se dévoile sous cette figure,

---

[1] Apoc., IV, 10, 11.
[2] Id., V, 1-6.

Jésus la victime pascale immolée sur la croix; mais ce n'est plus comme au Calvaire l'hostie sanglante broyée pour nos péchés, l'agneau de l'Apocalypse a sept cornes et sept yeux, en signe que les sept esprits forts et vigilants, que nous avons vus aux pieds de l'Éternel[1], sont pour lui aussi d'actifs et puissants ministres. Il va au trône « du Seigneur tout-puissant », prend le livre et l'ouvre[2].

Aussitôt recommence en son honneur la scène d'adoration, plus majestueuse encore. Les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards, tenant en main des harpes et des coupes d'or pleines de parfum (les prières des Saints), se prosternent devant l'Agneau et lui chantent un nouveau cantique : « Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en lever le sceau, car vous avez été immolé, et par votre sang, vous avez racheté, pour Dieu, des élus de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation; vous les avez faits rois et sacrificateurs à notre Dieu, et ils régneront sur la terre. » Des milliers d'anges répètent à l'envi ces louanges, et leurs chants mettent tout l'univers en religieux éveil. Des profondeurs du firmament, de la mer, de la terre et de ses abîmes, du sein de toute créature capable d'amour, tout au moins de sentiment, montent des voix

---

[1] « Il y avait devant le trône sept lampes allumées qui sont les sept esprits de Dieu. » Apoc., IV, 5.

[2] Apoc., V, 6.

qui confondent en une commune adoration le Dieu suprême et son Christ : « Bénédiction, honneur et gloire et puissance soient à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, dans les siècles des siècles. » « Amen », dit la nature entière représentée par les quatre animaux mystiques[1].

Mais l'heure est venue de lever les sceaux mystérieux. A l'ouverture du premier, un cheval blanc s'élance, dont le cavalier, la couronne au front, l'arc en main, vole de victoire en victoire[2]. Tout le temps qui va de l'avènement du christianisme aux derniers jours du monde est figuré par ce symbole : cette période durera jusqu'au moment où le Sauveur, en dépit de l'enfer, aura porté la Bonne Nouvelle par le monde entier. Aussitôt après apparaissent les fléaux avant-coureurs des derniers jours. Du second sceau brisé s'élance un cheval roux : c'est la guerre; du troisième, un cheval noir : c'est la famine; du quatrième sort un cheval livide comme la mort, sinistre comme la tombe; il a le pouvoir de faire périr un quart des vivants par l'épée, la famine, la peste, les bêtes féroces[3]. Le cinquième sceau levé met sous les yeux de l'Apôtre la terrible persécution qui précédera la fin des temps : le véritable autel des holocaustes ruisselant du sang des martyrs, et au-dessous,

---

[1] Apoc., v, 8-14.
[2] Id., vi, 2.
[3] *Ibid.*, 4-8.

les âmes de ceux qui, ayant donné leur vie pour Jésus, lui jettent ce grand cri : « Seigneur, vous qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous de faire justice et de venger notre sang? » Il leur est répondu de prendre patience jusqu'à ce que le nombre de leurs frères, qui doivent être mis à mort comme eux, soit au complet; mais en prémices de victoire, la robe blanche des triomphateurs leur est donnée et les revêt, par avance, d'une lumière glorieuse[1].

La vengeance promise ne tarde guère. A l'ouverture du sixième sceau, tous les fléaux prédits par le Sauveur dans l'Évangile fondent à la fois. La terre tremble, le soleil devient aussi noir qu'un sac de crin, la lune est couleur de sang, les étoiles tombent du ciel en terre, comme lorsque le figuier, secoué par un grand vent, jette au loin ses figues vertes. Le ciel se retire comme un livre qu'on enroule; les montagnes et les îles sont ébranlées de leurs places. Rois de la terre, princes, officiers de guerre, riches et puissants, hommes esclaves ou libres, tous ceux qui se sont levés contre le Christ se cachent dans les cavernes et les rochers; ils crient aux montagnes : « Tombez sur nous[2], cachez-nous du regard de celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau,

---

[1] Apoc., VI, 9-11.

[2] « Ces paroles sont prises d'Osée, X, 8, et Notre-Seigneur les applique à la désolation envoyée aux Juifs en vengeance de sa Passion. Luc, XXIII, 3. » Bossuet, *l'Apocalypse*, VI, 16.

car le grand jour de leur colère est arrivé ; devant eux, qui pourra subsister[1] ? »

Et l'effroi n'est que trop fondé, car des anges se tiennent aux quatre coins de la terre, prêts à déchaîner les vents qui précipiteront les persécuteurs aux abîmes. Ordre est donné, toutefois, de contenir ces éléments destructeurs jusqu'à ce que les esprits célestes aient mis au front des élus le sceau de Dieu. Le nombre des fidèles ainsi marqués au sein d'Israël est précis et restreint, cent quarante-quatre mille[2]. Quant aux élus de la gentilité, ils apparaissent en foule innombrable, de toute race, de tout peuple, de toute langue. Vêtus de robes blanches, des palmes à la main, ils chantent la gloire de Dieu et, se prosternant, ils l'adorent[3].

---

[1] Apoc., VI, 12-17.

[2] Il va de soi que ce n'est là qu'un nombre symbolique. « Il faut entendre dans les nombres de l'Apocalypse une certaine raison mystique, à laquelle le Saint-Esprit nous veut rendre attentifs. Le mystère qu'il veut ici nous faire entendre, c'est que le nombre douze, sacré dans la Synagogue et dans l'Église, à cause des douze patriarches et des douze apôtres, se multiplie par lui-même jusqu'à faire douze mille dans chaque tribu, et douze fois douze mille dans toutes les tribus ensemble, afin que nous voyions la foi des patriarches et des apôtres multipliée dans leurs successeurs; et dans la solidité d'un nombre si parfaitement carré, l'éternelle immutabilité de la vérité de Dieu et de ses promesses. C'est pourquoi nous verrons (Apoc., XIV, 1, 3) ce même nombre de cent quarante-quatre mille comme un nombre consacré à représenter l'universalité des Saints. » Bossuet, *l'Apocalypse*, VII, 4.

[3] Apoc., VII, 1-12.

Un des vieillards explique à Jean ce qu'est cette multitude : « Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, et ils ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son temple, et celui qui est assis sur le trône dressera sur eux sa tente [1]. Ils n'auront plus ni faim, ni soif; le soleil ne les frappera plus et aucune chaleur ne les incommodera, parce que l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux [2]. »

Il ne reste que de lever le septième sceau. L'Agneau l'ouvre, et aussitôt il se fait au ciel un silence d'environ une demi-heure. Tout étant consommé sur terre, l'ouverture de ce dernier sceau ne pouvait être qu'une vision du ciel. Cependant, l'heure sans fin de l'éternelle béatitude ne se découvre qu'à demi aux yeux du Voyant. Tout ce que Jésus lui en révèle dans cette première apparition, c'est que le silence, une paix ineffable, y succéderont aux troubles du monde.

---

[1] Σκηνώσει ἐπ' αὐτούς; les ombragera, les couvrira de sa divinité comme un pavillon. L'Apôtre usera de la même image dans le prologue de son Évangile : Ὁ λόγος ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν. I, 14.

[2] Apoc., VII, 13-17.

IIe VISION

LES SEPT TROMPETTES

Apoc., VIII, 2-13, IX, X, XI.

« Sonnez de la trompette en Sion, sonnez avec éclat sur ma sainte montagne. Que tous les habitants de la terre tremblent, car le jour du Seigneur vient, il est proche : jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuées et d'épaisses ténèbres [1]. » Cette trompette du grand jour était une des plus saisissantes images de la prophétie de Joël. Le Sauveur en fit le symbole qui allait reproduire sous des faces diverses les événements annoncés dans la précédente vision [2].

Sept trompettes sont remises aux sept anges qui se tiennent devant l'Éternel. Mais avant que la première retentisse, une scène majestueuse se déroule aux yeux du Voyant : elle lui montrera que les prières et les souffrances des Saints ne montent pas vainement vers Dieu, et que si les fléaux avant-coureurs des derniers jours seront terribles, c'est qu'ici-bas même l'éternelle justice ne peut pas laisser toujours impuni le sang de ses martyrs.

Un ange portant un encensoir d'or s'avance vers l'autel de même métal qui se dresse devant le trône

---

[1] Joël, II, 1-2.
[2] Apoc., VIII, 1-2.

du Seigneur. Des parfums y sont jetés à profusion, et leur fumée s'élève vers Dieu : ce sont les prières des Saints. L'ange, remplissant son encensoir des charbons de l'autel, les jette sur terre ; à peine ont-ils touché le sol, que tonnerres, éclairs, clameurs furieuses, tremblements de terre s'y déchaînent[1]. Les sept trompettes ne sont aux mains des anges que pour marquer la suite de ces calamités[2].

Au son de la première, une grêle tombe, mêlée de feu et de sang; le tiers des arbres est brûlé, toute l'herbe consumée. Au son de la deuxième, une grande montagne en feu tombe dans la mer, et le tiers de celle-ci devient du sang; le tiers des poissons et des navires périt. La troisième trompette retentit, et aussitôt une grande étoile tombe du ciel tout embrasée, atteignant le tiers des fleuves et des sources; son nom est Absinthe ; elle rend le tiers des eaux si amères que beaucoup d'hommes meurent. Au son de la quatrième trompette, le tiers du soleil, de la lune, des étoiles, est éteint, si bien que jour et nuit le monde demeure dans l'ombre[3].

---

[1] « C'est après que la prière des Saints qui gémissaient sur la terre est montée devant Dieu, que les charbons de sa colère tombent comme un tonnerre. Les prières des Saints sont toutes-puissantes, à cause que c'est Dieu lui-même qui les forme, et c'est par là que les Saints entrent dans l'accomplissement de tous ses ouvrages. » Bossuet, *l'Apocalypse*, VIII, 5.

[2] Apoc., VIII, 3-5

[3] *Ibid.*, 7-12

Mais ce ne sont là que des préludes. Un aigle traversant le ciel y jette par trois fois ce cri sinistre : « Malheur! Malheur! Malheur! » Les dernières trompettes éveillent en effet des calamités plus terribles que les précédentes [1]. Au son de la quatrième, l'enfer s'ouvre et Satan, que nous n'avons pas vu jusqu'ici, Satan paraît, et entre en lice suivi d'une multitude de démons si étranges, si repoussants d'aspect, que S. Jean recourt, pour en donner l'idée, à l'invasion de sauterelles, dont le prophète Joël a fait la saisissante description. Comme ces insectes, les hordes sataniques se lèvent de la pourriture infernale, du puits de l'abîme dont la clé a été remise à leur chef, à Lucifer, « l'étoile tombée du ciel en terre [2] ». Elles sortent de cet abîme par légions, dans un tourbillon de noire fumée, et se répandent sur toute la terre. Leur furie est celle des chevaux qui se jettent dans la mêlée. Visages d'homme, cheveux de femme, dents de lion, cuirasses de fer, queues de scorpion, ailes retentissant comme des chariots de guerre : tels apparaissent au prophète les suppôts de Satan [3].

---

[1] Apoc., IX, 3, 10.

[2] Id., VIII, 10.

[3] Plusieurs de ces traits sont empruntés à la description faite par Joël de l'invasion de sauterelles qui, de son temps, ravagea la Judée et qui figurait une invasion d'Assyriens : « Leurs dents sont comme des dents de lion... Leur aspect est l'aspect des chevaux, et ils courent comme des cavaliers. Ils sautent... c'est comme le bruit des chars sur les sommets des montagnes... Les

La couronne qui ceint leur front est l'insigne du pouvoir qui leur est donné sur le genre humain; à l'exception des élus que Dieu sauvegarde, une telle licence est laissée aux anges déchus pendant un temps restreint (cinq mois), et ils en usent si cruellement que leurs victimes, réduites à chercher la mort, la voient fuir avec désespoir[1].

Le nom de l'ange de l'abîme qui mène cette persécution, « l'Exterminateur[2] », en indique l'intensité; elle paraît toutefois être d'abord toute spirituelle et ne s'attaquer qu'aux âmes, car il est défendu aux sauterelles mystiques de nuire à l'herbe des champs, aux arbres, à tout ce qui est vert; elles n'ont prise que sur les hommes qui n'ont pas le signe de Dieu au front, et il leur est donné, non de les tuer, mais de les tourmenter. C'est au signal donné par la sixième trompette que le corps des malheureux humains est livré aux puissances infernales[3].

Quatre anges maudits étaient demeurés jusque-là enchaînés aux rives de l'Euphrate. Mis en liberté, ces ministres de Satan s'élancent à la tête de deux cents millions de cavaliers cuirassés de feu et de sou-

---

hommes en sont angoissés et leurs visages pâlissent. » Joël, II, 4-7. Toutefois, à la différence de Joël, les sauterelles de S. Jean ne dévorent pas, comme le feu, arbres et pâturages. Elles tourmentent à la manière des scorpions par un venin secret.

[1] Apoc., IX, 1-10.

[2] *Ibid.*, 11.

[3] *Ibid.*, 4-5.

fre; leurs chevaux à tête de lion vomissent eux aussi feu, fumée et soufre. Un tiers des humains est écrasé sous ce formidable assaut [1], image des violences corporelles qui succéderont aux séductions de l'esprit et du cœur, qu'annonçait la précédente trompette [2].

Des détails furent donnés à l'Apôtre sur cette persécution : détails précis, car un ange les met sous ses yeux dans un livre ouvert; terrifiants d'autre part, car la voix du divin messager est comme le rugissement du lion, et sa révélation éclate comme sept tonnerres [3]. Jean s'apprêtait à l'écrire : « Scelle ce qu'ont dit les sept tonnerres, dit une voix céleste, et ne l'écris pas [4]. » Nous ignorerons donc à jamais ce que contenait ce livre mystérieux : tout ce que nous en devinons, c'est qu'à des pages de sang et de terreurs se mêlaient de consolantes prédictions. Le Voyant, en effet, ayant reçu l'ordre de dévorer le li-

---

[1] Apoc., IX, 13-19.

[2] Cette seconde invasion de deux cents millions de cavaliers paraît annoncer qu'une nuée de barbares se précipitera sur le monde pour exterminer le tiers des hommes qui seront devenus la proie et les esclaves du démon. C'est à quatre suppôts de Satan que Dieu commet le soin de diriger ce massacre; il les avait enchaînés à ce dessein sur les rives de l'Euphrate, le fleuve de Babylone, la propre cité du démon et des impies. Au temps marqué par la justice divine, la barrière qui, jusque-là, arrêtait l'invasion, est franchie et l'enfer contraint de se déchirer de ses propres mains.

[3] Apoc., X, 1-3.

[4] *Ibid.*, 4.

vre, le trouve à la fois d'une étrange amertume et doux comme le miel [1].

L'ange aux sept tonnerres n'apportait pas seulement du ciel des oracles voués au secret; il annonce qu'au son de la septième trompette, « le mystère de Dieu va s'accomplir », et il découvre à Jean, pour qu'il le prophétise à tous, la grande lutte qui précédera cette consommation des temps. C'est sous des images auxquelles une vision de Zacharie avait instruit l'Apôtre que se fait cette révélation.

Deux oliviers étaient apparus à l'ancien Voyant, entourant un chandelier d'or et versant leur huile dans les sept lampes qui le couronnent. Par là, il lui était montré que Josué le grand prêtre, et Zorobabel, issu des rois de Juda, tous deux oints du Seigneur pour leurs fonctions, seraient les restaurateurs d'Israël et de son temple [2]. « Le temple de Dieu, et son autel, et ses adorateurs » [3], c'est-à-dire la Sainte Église, sont également le principal objet de la vision de Jean. L'Apôtre a charge de mesurer cette pieuse enceinte et d'y compter le nombre des élus [4], afin

---

[1] Apoc., x, 8-10.

[2] Zacharie, iv, 2-14.

[3] Apoc., xi, 1.

[4] « Mesure le temple de Dieu et l'autel et ceux qui y adorent. » « Ceci représente la société des élus, où tout est mesuré et compté, parce que Dieu ne veut pas que rien y périsse... La sainte société des élus est inaccessible aux gentils qui ne peuvent la diminuer, mais l'extérieur de l'Église (le parvis hors du

qu'aucun d'eux ne s'égare et ne périsse pendant les quarante-deux mois [1] où les abords du sanctuaire seront livrés aux puissances infernales. Au cours de ce temps, strictement compté et restreint, l'Église trouvera dans les deux ordres qui la composent, clergé et peuple, deux sortes de témoins, de martyrs, de vaillants défenseurs. Ce qu'ont été pour le second temple Josué et Zorobabel, la société et le sacerdoce chrétiens, véritables oints du Seigneur, le seront pour elle. Ils se dresseront « comme deux oliviers, deux chandeliers en présence du Seigneur de la terre [2], répandant autour d'eux consolation et lumière. Et leur

---

temple) leur est en quelque sorte abandonné et ils y feront d'étranges ravages. » Bossuet, *l'Apocalypse,* XI, 2.

[1] Ces quarante-deux mois font trois ans et demi. Or, ce nombre de trois et demi revient souvent dans les Écritures pour désigner un laps de temps abrégé et restreint. La sécheresse d'Élie dure trois ans et demi (III Reg., XVII, XVIII; Luc, IV, 25; Jac., V, 17); la persécution d'Antiochus, un temps, deux temps et un demi-temps; en d'autres termes, un an, deux ans et une demi-année (Dan., VII, 25). Ces trois ans et demi, moitié de sept, le nombre de la perfection, marquent un temps imparfait qui n'arrive pas à son terme. S. Jean en use constamment à ce dessein dans sa révélation et sous des formes diverses. Les deux témoins dont il est question en ce chapitre prophétisent mille deux cent soixante jours, ce qui revient en donnant, comme les Juifs, trente jours au mois, au même nombre d'années, trois ans et demi (Apoc., XI, 3). Leurs corps restent sans sépulture trois jours et demi (Apoc., XI, 9). La femme, qui figure l'Église au chapitre suivant, est nourrie au désert mille deux cent soixante jours (Apoc., XII, 6). Le pouvoir de la bête sortie de la mer dure le même temps, quarante-deux mois (Apoc., XIII, 5).

[2] Zachar., IV, 3-14.

témoignage sera victorieux, car ils auront comme Élie le prestige de l'austérité, et feront des miracles à l'égal de ce grand prophète[1], à l'égal de Moïse lui-même. A la vérité, l'ange de l'abîme prévaudra un instant contre eux et les tuera, mais leur défaite sera de courte durée (trois jours et demi). L'esprit de vie revenant en eux, ils se relèveront sur leurs pieds, et une grande voix leur dira : « Montez ici », aux cieux, pour une royauté, un sacerdoce éternel. « Et ils remonteront au ciel dans une nuée à la vue de leurs ennemis[2]. »

La deuxième suite de malheurs annoncée par les cris de l'aigle est passée, la troisième suit de près[3]. Au son de la septième trompette, « tous ceux qui ont corrompu la terre sont exterminés ». Cette suprême exécution s'accomplit au milieu de ravages inouïs, dans les couvulsions et l'écroulement de toute la nature[4]. A travers la tempête, toutefois, des voix font entendre ce chant de triomphe. « Le royaume de ce monde est devenu le royaume de notre Seigneur et de son Christ, et il régnera aux siècles des siècles. » Le temple de Dieu s'ouvre dans les cieux, et la véritable arche d'alliance, Jésus, y paraît en plein triomphe, réconciliant, ramenant, par son humanité sainte, le monde à Dieu.

---

[1] Apoc., XI, 5-6.
[2] *Ibid.*, 12.
[3] *Ibid.*, 15.
[4] *Ibid.*, 19.

IIIe VISION

L'ÉGLISE ET SES ENNEMIS

Apoc., XII, XIII, XIV.

Cette troisième vision fut la plus importante et la plus complète des Révélations de l'Apocalypse, car elle mit sous les yeux de l'Apôtre non seulement la fin des temps, mais leur suite entière, depuis l'instant où Dieu, sortant de lui-même pour créer, commença par tirer du néant le monde angélique. Dès cette première heure, le mystère de l'Incarnation fut révélé à ces purs esprits tel qu'il devait s'accomplir : Dieu choisissant pour s'unir hypostatiquement à l'œuvre de ses mains, non l'un des anges, mais une créature inférieure à ceux-ci, un fils de l'homme. Ce fut là, au sentiment d'illustres théologiens, l'épreuve à laquelle furent soumises leur foi et leur obéissance. Il leur fut commandé, à eux qui ne voyaient jusque-là au-dessus d'eux que l'Éternel, d'adorer par avance le Verbe fait chair dans le sein de Marie. La plupart se prosternèrent humblement, mais nombre d'autres révoltés se damnèrent pour toujours : ainsi fut fait le partage des bons et des mauvais esprits [1].

---

[1] Cornelius a Lapide, *Comment. in Apoc.*, XII, 4; Suarez, IIIe part., t. II, disput. 31, sect. 4, § *Ex his ergo.*

Le début de la troisième vision paraît bien n'être qu'une peinture de ce grand déchirement qui troubla les premières heures du monde et sépara les anges en deux camps : les uns acharnés à perdre l'humanité, objet de leur jalousie; les autres, d'autant plus ardents à la défendre qu'ils la voient plus menacée. Une femme, symbole de cette humanité en ce qu'elle a de plus achevé, à savoir l'Église, une femme enceinte apparaît à S. Jean. Elle est revêtue du soleil, en signe que Jésus vivant en elle la pénètre de ses divines clartés; elle tient sous ses pieds la lune (figure de l'instabilité des choses humaines) et douze étoiles couronnent son front : ce sont les Saints des deux Testaments, patriarches, prophètes, apôtres, martyrs, qui lui forment cet insigne de glorieuse maternité. Comme toute mère, elle enfante dans la douleur : Jean l'entend pousser les cris de la femme en travail [1].

Mais voici qu'aux côtés de cette femme, mystique image de l'Église, surgit Satan, son premier et principal adversaire. Il se découvre sous la forme d'un dragon, rouge de sang, aux dix cornes et aux sept têtes couronnées de diadèmes [2], emblèmes qui marquent sa force, l'empire que la supériorité de sa

---

[1] Apoc., XII, 1-2.

[2] Les dix cornes, symbole de force et de royauté, paraissent indiquer dix périodes principales où Satan et le monde domineront : par les sept têtes, Jean désigne probablement les sept péchés capitaux.

nature lui donne sur le monde inférieur, et en même temps la multitude de ses satellites. Dans sa chute, en effet, il a entraîné le tiers des étoiles du ciel, le tiers des anges. Il s'arrête devant la femme, prêt à dévorer l'enfant qu'elle met au jour. Vain espoir! dès l'abord, celui-ci se montre vigoureux; c'est le peuple chrétien que l'Église enfante ainsi, la foule des fidèles baptisés, lesquels, unis au Christ comme le corps à la tête, entrent en part de tout ce qu'est leur divin Sauveur, de sa vie, de sa puissance, de ses mystères; par leur communion à la résurrection et à l'ascension de Jésus, « ils sont élevés à Dieu et siègent sur son trône[1] ».

Si puissante que soit l'Église régénérée de cette sorte dans le Christ, elle n'est pas laissée à elle-même dans sa lutte contre l'enfer : les bons anges l'y assistent. C'est à eux en effet que Dieu a commis le soin de précipiter Lucifer des hauteurs célestes et de mettre l'Église hors de ses atteintes. « Il y eut alors un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait avec ses anges. Mais ceux-ci furent les plus faibles, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et le grand dragon, l'ancien serpent qui est appelé le Diable et Satan, celui qui séduit toute la terre habitée, fut précipité en terre, et ses anges

---

[1] Apoc., XII, 3-5.

avec lui. Et j'entendis une grande voix dans le ciel qui disait : « Maintenant le salut de notre Dieu est affermi, et sa puissance et son règne, et le pouvoir de son Christ, parce que l'accusateur de ses frères, celui qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité. Et ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau, et par le témoignage qu'ils ont rendu à sa parole, et ils ont méprisé leur vie jusqu'à souffrir la mort. C'est pourquoi réjouissez-vous, cieux, et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer, parce que le diable est descendu vers vous, plein d'une grande fureur, sachant qu'il lui reste peu de temps [1]. »

Par la terre et la mer, où Jean nous montre l'enfer maître encore d'exercer sa rage, il faut entendre l'ensemble des âmes qui, n'étant point consacrées par le baptême et la foi au Christ, demeurent hors du bercail gardé par les anges. Malheur à ce monde d'infidèles, car Satan garde sur lui la supériorité qu'il tient de son origine angélique. Quant à la femme mystique de la vision, la sainte Église, montant d'essor comme l'aigle, elle échappe au serpent infernal réduit à ramper sur terre. Sans doute le refuge que Dieu lui ménage ici-bas n'est qu'un « désert [2] » en comparaison de la patrie céleste; l'Église y vit toutefois, recevant comme aliment la grâce qui entretient en elle la vie divine ; elle y peut braver les as-

---

[1] Apoc., XII, 9-12.
[2] *Ibid.*, 6-14.

sauts réitérés de l'enfer, et en attendre patiemment la fin, car, par deux fois au cours de la vision, des nombres mystiques indiquent qu'à cause de ses élus, Dieu en abrégera la durée.

Tenu en échec par les saints anges et, d'autre part, ne se sentant pas assez fort pour assaillir directement l'Église, Satan se résout à lui susciter d'autres ennemis. Jean nous le dépeint arrêté au bord de la mer[1], figure de l'incessante agitation des choses humaines, et voici que du sein de cette mer s'élève une bête d'étrange aspect[2]; sa face est toute semblable à celle du dragon rouge : sept têtes, dix cornes, dix diadèmes sur ces cornes, et des noms de blasphèmes sur les têtes[3]. En signe de ruse, elle a le pelage du léopard, les pieds de l'ours, indice de férocité; la gueule du lion, symbole de force[4]. C'est le monde que figure cette bête, le monde tant de fois maudit par Jésus, où l'homme ne vivant que pour le plaisir et les richesses, n'a d'autre Dieu que ses instincts.

---

[1] Apoc., XII, 18.

[2] Id., XIII, 1.

[3] « Daniel fait aussi sortir de la mer les quatre bêtes qui signifient quatre empires. Ces empires sortent de la mer, c'est-à-dire de l'agitation des choses humaines, qui est figurée par la mer sur laquelle soufflent tous les vents (Dan., VII, 2). De là vient qu'en parlant de la tranquillité du siècle futur, S. Jean dit qu'il n'y aura plus de mer (Apoc., XXI, 1). » Bossuet, *l'Apocalypse*, XIII, 1.

[4] Apoc., XIII, 2.

L'empire romain, idolâtre et persécuteur, était la première des sept têtes de la bête[1]. A la voir, frappée mortellement[2], du temps de Constantin, faire place au christianisme, on put croire que le monde profane, ennemi du Christ, disparaissait pour toujours, mais la seule corruption humaine suffit à lui maintenir vie et vigueur. De siècle en siècle, on a vu se redresser les têtes hideuses du monde, et la terre enchantée suivre la bête, l'adorer, elle et le dragon qui lui donne puissance; puissance « de blasphémer Dieu, son nom, son tabernacle »; puissance de faire la guerre aux Saints, et parfois de les vaincre; puissance sur toute tribu, toute langue, tout peuple, toute nation; puissance aussi efficace de nos jours qu'aux âges précédents, car le monde continue, sous nos yeux, d'exercer une telle fascination, qu'à la réserve des élus inscrits dans le livre de vie de l'Agneau, tous les habitants de la terre semblent l'adorer[3]. Ce triomphe, scandale des faibles, ne va toutefois qu'à éprouver la foi et la patience des Saints; le moment viendra où celui qui mène en captivité, connaîtra à son tour la captivité; où celui qui a tué de l'épée mourra par l'épée[4]; et ce jour

---

[1] « Hoc notandum quod feritas atque crudelitas in Scripturis bestiarum nomine demonstretur. » S. Jérôme, *In Daniel*, VII, 2-8.

[2] « Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort. » Apoc., XIII, 3.

[3] Apoc., XIII, 4-8.

[4] *Ibid.*, 10.

approche; le pouvoir laissé à l'enfer a des bornes, une durée que Dieu abrégera. Ici comme ailleurs, le nombre mystique de quarante-deux mois vient l'indiquer [1]. Il ne prendra fin toutefois qu'après un suprême assaut contre l'Église.

Ce dernier éclat de rage infernale est marqué par l'apparition d'une seconde bête, laquelle ne symbolise plus comme la précédente un être de raison, mais représente et figure un personnage qui incarnera en lui la haine du Christ. S. Jean note expressément que cet Antéchrist aura existence et nom d'homme, sera le faux prophète par excellence [2]. Pour en imposer, il prendra la face de l'Agneau divin, les deux cornes du bélier, signes de force, mais il parlera comme le dragon, comme lui il emploiera son pouvoir à faire adorer la première bête, ce monde de péché qui semblait mortellement blessé et comme épuisé par les combats que de siècle en siècle l'Église lui a livrés; mais qui, grâce à l'Antéchrist, revivra mieux que jamais à la fin des temps. Fascinés par les prodiges qu'opérera cet imposteur, domptés par ses violences, les habitants de la terre subiront son empire. Il fera que petits et grands, riches et

---

[1] Apoc., XIII, 5. — Ces quarante-deux mois forment en effet trois ans et demi, et nous rappelons que trois et demi, moitié de sept, le nombre de la perfection, indique un laps de temps restreint, abrégé.

[2] Apoc., XIII, 18; XVI, 13; XIX, 20; XX, 10.

pauvres, hommes libres et esclaves portent le caractère de la bête en leur main droite, et sur leur front, et que personne ne puisse acheter ni vendre que celui qui aura le caractère de la bête [1] ou le nombre de son nom [2]. C'est là, prédite par avance, la souveraineté que les sectes impies ont imposée aux divers âges de l'Église, et que, de nos jours, elles exercent sur les lois et les gouvernements. Cette tyrannie, toutefois, n'aura sa pleine extension qu'aux jours de l'Antéchrist. Quand viendra cette heure de séduction universelle? Rien ne l'indique dans la vision; à ce signe, toutefois, on en pourra discerner l'approche. Le nombre six cent soixante-six se trouvera dans le nom de l'Antéchrist, et ce nom sera celui de la première bête. Si vague que nous paraisse cette désignation, elle suffira aux sages chrétiens qui veilleront et prieront, selon le conseil du Maître, pour reconnaître l'Antéchrist et se garder de ses prestiges [3].

---

[1] « Les païens, pour se dévouer à certains dieux, en portaient la marque imprimée avec un fer chaud sur le poignet ou sur le front; d'autres y mettaient les noms des dieux ou les premières lettres de ces noms, ou le nombre que composaient les lettres numérales qu'on y trouvait. S. Jean, faisant allusion à cette coutume, représente par les gens marqués de ces caractères ceux qui étaient dévoués à l'idolâtrie et aux idoles. » Bossuet, *l'Apocalypse*, XIII, 16.

[2] Apoc., XIII, 11-17.

[3] « Cum tam varia afferantur, quæ hunc numerum 666 reddant, et multo plura afferri possint, nec ulla exstet revelatio,

La scène apocalyptique change ici soudainement. Le ciel s'entr'ouvre aux yeux de l'Apôtre, et lui découvre la foule d'élus que cette sage vigilance aura sauvés des artifices de Satan et de ses suppôts : « Et je vis, et voici que l'Agneau était debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille [1], qui avaient son nom et le nom de son Père écrit sur le front; et j'entendis une voix venant du ciel comme une voix de grandes eaux, et comme une voix d'un grand tonnerre; et la voix que j'entendis était comme de joueurs de harpes qui touchent leurs harpes. Ils chantaient un cantique nouveau devant le trône et les quatre animaux et les vieillards. Et personne ne pouvait apprendre ce cantique sinon les cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. . . . . Ceux-ci ne se sont pas souillés avec les femmes, car ils sont vierges. Ce sont eux qui suivent l'Agneau partout où il va; ils ont été achetés d'entre

---

quæ certum Antichristi nomen explicet et determinet, temerarium est definire quodnam ex omnibus reipsâ futurum sit, præsertim cum S. Joannes studio illud subticuerit. Ideo ergo tantum hunc nominis ejus numerum 666 affert, ut cum natus et nominatus fuerit Antichristus, omnes ex hoc numero nomini ipsius respondente, illudque adæquante, et ex aliis signis, tum hoc capite et præcedente a Joanne, tum a Daniele (cap. VII et XI) tum a Paulo (II Thess., cap. II) allatis, colligant illum esse Antichristum. » Cornelius a Lapide, *In Apocalyps.*, XIII, 16.

[1] « C'est le nombre consacré à l'universalité des Saints,... le nombre de douze, racine de celui-ci, est également sacré dans la Synagogue et dans l'Église. » Bossuet, *l'Apocalypse,* XIV, 1.

les hommes pour être des prémices à Dieu et à l'Agneau[1]. »

Les anges ne restent pas inactifs dans ce grand et suprême combat. S. Jean les voit descendre des cieux, et voler au secours des fidèles. L'un, tenant en main l'Évangile éternel, l'annonce une dernière fois aux habitants de la terre[2]; un autre montre s'écroulant la cité mère de toute impiété et de toute corruption, Babylone, « la grande ville qui a fait boire à toutes les nations du vin de la fureur de ses fornications[3] ». Un troisième ange suit, criant à haute voix : « Celui qui adorera la bête et son image et qui portera son caractère sur son front ou sur sa main, celui-là boira du vin de la colère de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre, devant les saints anges et devant l'Agneau. Et la fumée de leurs tourments montera dans les siècles des siècles, et ils n'auront aucun repos, ni jour ni nuit, ceux qui auront adoré la bête et son image, et qui auront porté le caractère de son nom[4]. »

---

[1] Apoc., XIV, 1-4.

[2] *Ibid.*, 6.

[3] Quelle sera cette grande ville, centre de l'impiété, aux derniers jours? C'est là le secret de l'avenir; mais elle aura mêmes caractères que Rome, que Babylone : comme elles, grande, superbe, dominatrice, elle n'aura d'autre souci que de persécuter les Saints.

[4] Apoc., XIV, 8-12.

Patience donc, ô Saints, gardez « les commandements de Dieu et la foi de Jésus [1] », car voici l'heure du jugement, l'heure de la béatitude et du repos pour ceux qui meurent dans le Seigneur. Le Fils de l'homme apparaît sur une blanche nuée, une couronne d'or sur le front, et en sa main une faulx tranchante. « Jetez votre faulx et moissonnez, crie l'un des anges, car le temps de moissonner est venu. » La faulx est jetée sur terre, et le froment des élus récolté pour la vie éternelle. Une seconde faulx est mise aux mains d'un autre ange pour vendanger la vigne de la terre; ses fruits impurs, symbole des réprouvés, sont jetés dans la grande cuve de la colère de Dieu, pour y être foulés sous le pressoir [2]. Si grand est le nombre des misérables ainsi broyés que leur sang, débordant de la cuve, se répand à la distance de mille six cents stades [3] et monte jusqu'à la bride des chevaux.

---

[1] Apoc., XIV, 12.

[2] « Que les nations se réveillent et montent à la vallée de Josaphat, car là je m'assoirai pour juger toutes les nations de toute part. Mettez la faucille, car la moisson est mûre; venez, descendez, car le pressoir est plein; les cuves regorgent, car leur iniquité est montée à son comble. Peuples, peuples, venez à la vallée du jugement, car le jour de l'Éternel est proche; venez à la vallée du jugement. » Joël, III, 12-14.

[3] « Exagération qui représente la grande quantité de sang répandu et l'étendue des pays ravagés. » Bossuet, *l'Apocalypse*, XIV, 20.

CHAPITRE SEPTIÈME

L'APOCALYPSE (SUITE)

IVe VISION

LES SEPT COUPES

Apoc., xv, xvi, xvii, xviii, xix, 1-10.

« Et je vis dans le ciel un autre signe grand et merveilleux : sept anges portant sept plaies, les dernières de toutes, par lesquelles le courroux de Dieu est consommé[1]. »

Ce début du récit de la quatrième vision nous montre l'attention de Jean ramenée de nouveau sur les derniers jours du monde, sur les calamités qui annonceront et rempliront ce dénouement de toutes choses. L'Apôtre n'y est plus seul à contempler ces scènes d'épouvante. Du haut du Ciel étendu sous leurs pieds, comme une mer de cristal embrasé, les élus

---

[1] Apoc., xv, 1.

qui ont déjà vaincu la bête, assistent aux derniers combats de l'Église militante; les harpes de Dieu en leurs mains, ils entonnent, pour soutenir les courages, le chant de Moïse au passage de la mer Rouge [1] et le cantique de l'Agneau : « Grandes et merveilleuses sont vos œuvres, Seigneur Dieu tout-puissant; justes et véritables sont vos voies, ô roi des nations! Qui ne vous craindrait, Seigneur, et qui ne glorifierait votre nom? Toutes les nations viendront et se prosterneront devant vous, parce que vos jugements sont manifestés [2]. »

Sept anges vêtus de lin et ceints, sur la poitrine, de ceintures d'or, sortent des profondeurs des conseils divins figurés par le tabernacle du témoignage. Un des quatre animaux leur remet en main sept coupes d'or, pleines de la colère du Dieu qui vit dans les siècles des siècles, et aussitôt fléaux sur fléaux fondent à travers le monde [3].

Le premier ange verse sa coupe sur la terre, et aussitôt, un ulcère malin et redoutable envahit tous les hommes qui portent le caractère de la bête et adorent son image.

Le deuxième ange verse sa coupe sur la mer, et la mer est changée en sang, et tout ce qui y vit meurt.

Le troisième ange verse sa coupe sur les fleuves et

---

[1] Exod., xv.
[2] Apoc., xv, 2-4.
[3] *Ibid.*, 6-8.

les sources, et il n'y coule plus que du sang. Et l'ange de ces fontaines ne peut que rendre hommage à la justice de ce châtiment : « Vous êtes juste, Seigneur, vous êtes saint lorsque vous rendez de tels jugements. C'est parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes que vous leur donnez du sang à boire. Ils en sont dignes. »

Le quatrième ange verse sa coupe sur le soleil, et le soleil devient d'une telle ardeur qu'il dévore les hommes.

Le cinquième ange verse sa coupe là même où trône la bête, au cœur de son royaume; les ténèbres s'y répandent, tellement épouvantables que les hommes, dans leur effroi, s'en broient la langue. Néanmoins aucun d'eux ne se repent [1].

Le sixième ange verse sa coupe sur l'Euphrate, qui se dessèche et ouvre un chemin aux rois d'Orient. Les Parthes étaient alors la terreur de l'empire romain. Sous cette image, familière à ses contemporains, l'Apôtre annonce les guerres, les grandes invasions qui dévasteront le monde à la fin des temps, en feront un lieu de carnage à l'égal de Mageddo, la sinistre vallée où tant de fois avait coulé le sang d'Israël [2]. Si soudaines paraîtront ces barbares irruptions

---

[1] Apoc., XVI, 1-11.

[2] Τὸν τόπον τὸν καλούμενον Ἑβραϊστὶ Ἀρμαγεδών. La Vulgate conserve, sans le traduire, le préfixe « *Har* » qui signifie montagne; « Armagedon : Magedon ». Meguido était célèbre en Israël

que ce sera l'heure de se rappeler la parole du Maître : « Je viens comme un voleur[1]... Heureux celui qui veille et qui garde ses vêtements, de peur qu'il ne soit réduit à marcher nu, et qu'on ne voie sa honte[2]. »

Le septième ange verse sa coupe : « C'en est fait », crie, du trône céleste, une grande voix, et tous les fléaux fondent ensemble, éclairs, bruits, tonnerres, grêles du poids d'un talent; la terre tremble comme elle ne l'a jamais fait; les îles s'enfuient, les montagnes disparaissent[3].

Un seul débris demeure de ce monde foudroyé; mais ce débris est le cœur de l'empire satanique, la grande Babylone que Dieu tient en réserve pour lui faire boire le vin de l'indignation de sa colère : « Viens, dit à Jean l'un des anges qui tenaient les coupes; viens, et je te montrerai le jugement de la grande prostituée... avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et qui a enivré les habitants de la terre du vin de sa fornication[4]. » Jean aperçoit cette

---

pour les grands carnages qui s'y étaient produits. Les rois de Canaan y avaient été taillés en pièces (Jud., IV, 7, 16; V, 19); Ochozias, Josias y avaient péri (IV Reg., IX, 27; XXIII, 29) et la perte de ce dernier avait été suivie de la grande désolation racontée par Zacharie (XII, 11).

[1] Matth., XXIV, 43.

[2] Apoc., XVI, 12-16.

[3] *Ibid.*, 17-21.

[4] La prostitution est, dans l'Écriture, le caractère de l'idolâtrie : « Tyr se prostitue aux rois de la terre » (Is., XXIII, 17). Ninive est semblablement flétrie : « une courtisane séduisante, en-

femme assise sur une bête écarlate à sept têtes et dix cornes : cette bête, couverte de noms de blasphèmes, nous est connue par les précédentes visions; c'est le monde corrompu et corrupteur. Quant à la courtisane vêtue, comme ses pareilles, de pourpre, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, elle tient en sa main une coupe pleine de ses abominations et de ses impiétés. Le nom, le mystère écrit sur son front, révèle ce qu'elle symbolise : « Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre »; en d'autres termes, comme l'explique aussitôt l'ange : « la grande ville, reine des rois de la terre », au temps de l'Antéchrist, qui sera aux mains de cet imposteur ce qu'ont été pour Israël exilé l'ancienne Babylone; pour l'Église naissante, Rome païenne; le foyer impie et corrompu, d'où partiront les dernières persécutions contre les fidèles. Aussi Jean voit-il cette femme enivrée du sang des Saints, du sang des martyrs de Jésus [1].

« Et la voyant, dit-il, je fus saisi d'un grand étonnement. L'ange me dit : « Pourquoi t'étonner? Je te dirai, moi, le mystère de la femme et de la bête qui la porte, de la bête aux sept têtes et aux dix cornes. »

---

chanteresse, qui vend les peuples par ses fornications » (Nahum, III, 4). Isaïe traite de même Babylone (XLVII, 3, 8). « Babylone est une coupe d'or dans la main de l'Éternel, enivrant toute la terre. Les nations ont bu de son vin, c'est pourquoi les nations sont devenues insensées » (Jer., LI, 7).

[1] Apoc., XVII, 1-6.

Cette bête est le monde et son règne satanique. Avant la venue du Christ, l'enfer exerçait par elle sur les corps, aussi bien que sur les âmes, un immense empire ; le Verbe, en s'incarnant, l'a tellement restreint qu'il a pu dire à ses disciples : « Le prince de ce monde est jeté dehors[1] », hors le bercail surtout, où s'abritent les fidèles baptisés; mais à la fin du monde, cette bête sortira de l'abîme où elle est tenue enchaînée, pour un temps court mais terrible; elle retrouvera son ancien pouvoir, et ce sera par les mains de l'Antéchrist, puis elle retombera pour toujours dans la perdition[2].

« Les sept têtes de la bête sont les sept montagnes sur lesquelles la femme », la Rome païenne, « est assise » ; « ou plutôt », poursuit l'ange, « ce sont sept rois[3] », les sept règnes d'impiété qui doivent se partager la durée des temps. Cinq d'entre eux se sont écoulés, et écroulés, depuis l'origine du monde jusqu'à la venue du Christ[4]. Le sixième, qui dure encore, est tout pouvoir impie qui, depuis l'établissement de l'Église, s'est élevé et s'élèvera contre elle,

---

[1] Joan., XII, 31.

[2] Apoc., XVII, 6-8.

[3] *Ibid.*, 9-10.

[4] On peut distribuer diversement ces cinq règnes, mais le partage suivant nous paraît le plus simple et le plus naturel : le premier, allant de la chute d'Adam au déluge; le second, du déluge à Abraham; le troisième, d'Abraham au temps de Moïse; le quatrième, de Moïse à la captivité de Babylone; le cinquième, de cette captivité aux jours du Christ.

jusqu'aux jours de l'Antéchrist. Le septième règne est celui de ce faux prophète qui « n'est pas encore venu et, quand il viendra, durera peu ». Quant à la bête, elle apparaît dans la vision comme un huitième roi, lequel entre en part avec les sept premiers, et à juste titre, car le monde de péché qu'elle représente pénètre et infecte les autres règnes [1].

« Les dix cornes de la bête sont dix rois », ajoute l'ange; dix rois qui se partageront l'empire de la terre au temps de l'Antéchrist : comme la bête à laquelle ils feront hommage de leur puissance, « ils combattront contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra. » Avant de disparaître toutefois, Dieu leur mettra au cœur, à eux et à la bête elle-même, la haine de l'Antéchrist et de sa prostituée, la ville mystique dont il a fait le siège de son empire. Se jetant sur elle, bête et rois la rendront déserte et nue, mangeront ses chairs et la brûleront [2]. Ce sera un désastre effroyable, à l'égal des ruines les plus fameuses dans les annales d'Israël : aussi les messagers célestes n'emploient-ils, pour la décrire, que les lamentations des anciens Voyants, sur l'anéantissement de Tyr et des cités de l'Euphrate.

« Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone; elle est devenue la demeure des démons, le repaire de tout esprit impur, un refuge d'oiseaux

---

[1] Apoc., XVII, 10, 11.
[2] *Ibid.*, 12, 18.

immondes et exécrables, car toutes les nations ont bu du vin de la fureur de sa fornication, et les rois de la terre se sont souillés avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis de son luxe[1].....

« Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés, et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies. Ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités[2]. Traitez-la comme elle vous a traités : rendez-lui au double toutes ses œuvres[3]; dans la même coupe où elle vous a donné à boire, faites-la boire deux fois autant. Autant elle s'est glorifiée, et a été dans les délices, autant donnez-lui de tourments et de douleurs. « Je suis reine, disait-elle en son cœur; je ne suis point veuve et ne verrai jamais de deuil[4]. » Voilà pourquoi ses plaies viendront toutes en un jour : mort, deuil, famine; elle sera brûlée par le feu, parce que le Seigneur qui la juge est puissant. Et les rois de la terre qui se sont souillés avec elle, et avec elle ont vécu dans les délices, pleureront et se lamenteront sur elle, en voyant la fumée de son embrasement. Se tenant loin d'elle, dans la crainte de ses tourments, ils diront : « Malheur! Malheur! Babylone, grande ville, ville puissante! Ta condamnation est venue en un moment. »

---

[1] Isaï., XXI, 9; XIII, 20, 22.
[2] Id., XLVIII, 20. — Jer., L, 8; LI, 6.
[3] Jer., L, 29.
[4] Is., XLVII, 7, 8.

« Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que personne n'achètera plus pierreries, marchandises : marchandises d'or et d'argent, pierreries, perles, fin lin, pourpre, soie, écarlate, bois de thuya, meubles d'ivoire, pierres précieuses, airain, fer, marbre, cinnamome, parfums, huiles aromatiques, encens, vin, huile, fleur de farine, blé, bêtes de charge, brebis, chevaux, chars, esclaves et hommes libres.....

« Et les marchands de toutes choses, qui se sont enrichis d'elle, se tiendront au loin par crainte de ses tourments. Pleurant et gémissant, ils diront : « Malheur! Malheur! Cette grande ville qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, chargée d'or, de pierreries et de perles, comment, en un instant, toutes ces richesses se sont-elles évanouies? »

« Et tous les pilotes, ceux qui font voyage sur mer, et les mariniers et tous ceux qui sont employés aux vaisseaux se sont arrêtés loin d'elle.....

« Voyant la fumée de son embrasement..... ils se sont couvert la tête de poussière, et ils ont jeté des cris mêlés de larmes et de sanglots. « Malheur! Malheur! Cette grande ville, qui a enrichi de son abondance tous ceux qui avaient des vaisseaux sur mer, a été ruinée en un moment[1]. »

A ces lamentations de la terre répondent les chants

---

[1] Le souvenir des chapitres XXVI et XXVII d'Ézéchiel est manifeste dans cette lamentation.

de joie des prédestinés, joie que rien ne troublerait si un doute ne demeurait au fond des cœurs, l'appréhension que la cité impie ne renaisse de ses cendres, comme tant de fois elle l'a déjà fait. Un ange, fort entre tous, dissipe ces alarmes. Levant en haut une pierre grosse comme une meule, il la jette dans la mer en disant : « Ainsi sera précipitée Babylone, la grande ville, et l'on n'en retrouvera plus la trace[1]. »

Cette fois, c'en est fait pour toujours de Satan et du monde; de joyeuses acclamations éclatent dans les cieux : « Alleluia! Salut, gloire et puissance à notre Dieu, parce qu'il a condamné la grande prostituée ». « Alleluia! » répond la foule des élus, et la fumée de l'incendie, qui consume les derniers restes du péché, s'élève dans les siècles des siècles. Les cieux tressaillent à cette vue, et tandis que les vingt-quatre vieillards, et les quatre animaux, se prosternent devant le Dieu qui a prononcé ce juste et suprême jugement, les élus entonnent l'hymne triomphal de l'éternité. « Je les entendis », dit S. Jean; c'était la voix d'une foule nombreuse, comme une voix de grandes eaux, de forts tonnerres, qui disait : « Alleluia! car le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant est entré dans son règne. Réjouissons-nous, soyons à l'allégresse et donnons-lui gloire, parce que les noces de l'Agneau sont venues et son épouse s'y

---

[1] Cf. Jérémie, LI, 63, 64.

est préparée; il lui a été donné de se vêtir de fin lin d'une éclatante blancheur. » Cette blanche robe, ce sont les vertus des Saints[1].

« Écris », dit l'ange qui parlait au Voyant : « Heureux ceux qui sont conviés au festin des noces de l'Agneau! » Et comme il ajoutait : « Ces paroles de Dieu sont véritables », Jean se prosterna à ses pieds pour l'adorer : « N'en fais rien, lui dit le messager céleste, je ne suis qu'un serviteur de Dieu comme toi et comme tes frères, qui demeurent fermes à confesser Jésus : adore Dieu. » Dieu en Jésus, car si le souffle divin anime cette prophétie, c'est qu'elle est « le témoignage », la parole « de Jésus[2] ».

Ve VISION

LUTTE DU VERBE ET DE LA BÊTE

Apoc., XIX, 11-21.

L'Apocalypse n'est pas seulement, comme nous venons de l'entendre, le témoignage de Jésus sur les destinées de l'Église et du monde; elle est la révélation de ce divin Sauveur dans ce qu'il y a en lui de plus sublime : sa toute-puissance comme Créateur et Rédempteur, sa royauté, son pouvoir judiciaire, son

---

[1] Apoc., XIX, 1-8.
[2] *Ibid.*, 9-10.

sacerdoce, sa divinité surtout. Déjà l'être divin qu'il possède en commun avec le Père et l'Esprit Saint, s'est manifesté dans les titres que lui donnent les quatre premières visions[1]; dans la cinquième, le Christ est appelé, pour la première fois, de son vrai nom : « le Verbe de Dieu[2] », Verbe qui était en Dieu dès l'origine, Dieu comme le Père qui l'engendre. Ce Verbe, toutefois, n'est pas celui des splendeurs éternelles, reposant dans le sein fécond dont il procède, sans jamais s'en détacher; c'est le Verbe incarné pour nous sauver, pour lutter avec nous contre l'enfer et le monde.

Il apparaît ici à Jean sous des traits que les précédentes révélations nous ont rendus familiers, comme « le Fidèle et le Véritable, qui juge et combat justement[3] ». Ce n'était là toutefois qu'une vague appellation, que la vision présente a pour objet d'éclaircir et de préciser. Sur le front du mystérieux personnage, au milieu des diadèmes qui le couronnent, est écrit son vrai nom : « Verbe de Dieu », nom incommunicable, ineffable, comme l'était pour les Juifs celui de Jéhovah; nom que seul celui qui le

---

[1] « Le prince des rois de la terre », « le premier et le dernier » en toutes choses, « le principe des œuvres de Dieu » « vivant dans les siècles des siècles », « qui tient en main les clés de la mort et de l'enfer », « le Saint et le Véritable ». Apoc., I, 5, 17; III, 14; I, 18; III, 7.

[2] Ὁ λόγος τοῦ θεοῦ. Apoc., XIX, 13.

[3] Apoc., III, 7, 14.

porte connaît véritablement, car il désigne en Jésus l'être divin; or « Dieu, personne ne l'a jamais vu; seul le Fils unique qui est dans le sein du Père le fait connaître[1] ».

Dès que Dieu se découvre agissant, combattant personnellement dans le Christ, la défaite de l'enfer est assurée. Tout l'annonce dès le début de la vision : le cheval blanc, symbole de triomphe sur lequel apparaît « Celui qui juge et combat justement »; la flamme de feu qui brille dans ses yeux; l'épée à deux tranchants qui sort de sa bouche; sa robe teinte de sang; la menaçante devise qu'il porte sur son vêtement et sur sa cuisse : « Roi des rois et seigneur des seigneurs ». L'issue de la lutte est si peu douteuse qu'un ange, debout dans le soleil, crie à tous les oiseaux, qui volent par le milieu du ciel, d'accourir au grand souper de Dieu : « Venez.... manger la chair des rois, la chair des officiers de guerre, la chair des forts, la chair des chevaux et des cavaliers, la chair des hommes libres et des esclaves, des grands et des petits[2]. »

« Et je vis, dit l'Apôtre, la bête et les rois de la terre et leurs armées, assemblés pour faire la guerre à celui qui était monté sur le cheval et à son armée. Mais la bête fut prise, et avec elle, le faux prophète qui avait fait, en sa présence, les prodiges par les-

---

[1] Joan., I, 18.
[2] Apoc., XIX, 14-18.

quels il avait séduit ceux qui avaient reçu le caractère de la bête et adoré son image ; tous deux furent jetés vifs dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche du cavalier et tous les oiseaux se soûlèrent de leurs chairs[1]. »

VIe VISION

LE RÈGNE DE MILLE ANS

Apoc., xx, xxi, 1-8.

La précédente vision nous a montré Jésus combattant à notre tête dans nos luttes contre l'enfer; celle qui suit est plus consolante encore, car elle nous révèle que notre plus redoutable ennemi, Satan, est enchaîné et que, dès lors, aux plus faibles appuyés sur le Christ le triomphe est possible, aisé même.

C'est depuis l'avènement de ce divin Sauveur que le dragon infernal est ainsi maîtrisé. En ce jour-là, l'ange, qui avait la clé de l'abîme, est descendu du ciel, une grande chaîne à la main. « Il a saisi le dragon, l'ancien serpent qui est le diable et Satan, et l'a lié pour mille ans » : nombre mystique par lequel il faut entendre le temps qui s'est écoulé et

---

[1] Apoc., xix, 19-21.

s'écoulera, depuis la naissance du Christ jusqu'à la venue de l'Antéchrist. Pendant toute cette période, Satan, précipité dans l'abîme, y demeurera enfermé, car l'ange « a mis le sceau sur lui afin qu'il ne séduise plus les nations jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis[1] ». Et de fait, sur les baptisés fidèles à la grâce, Satan n'a plus le pouvoir qu'il avait sur le monde entier, avant la venue du Christ; il ne garde un pareil empire que sur les hommes qui se donnent à lui par le péché.

Sur ceux-là même, nous l'avons vu, il n'exerce son ascendant que par l'entremise du monde, influence redoutable encore à la vérité, mais combattue par l'aide continuelle que donne à l'Église militante celle des cieux. S. Jean aperçoit cette dernière formant, au-dessus des fidèles qui luttent ici-bas, la nuée imposante de témoins dont parle S. Paul[2]. Il nous la montre uniquement composée d'âmes d'élus[3]; les corps de ces bienheureux, en effet, demeurent dans la poussière et ne reprendront vie qu'à la fin du monde, à la seconde résurrection[4]. Leur âme seule,

---

[1] Apoc., XX, 1-3.

[2] Hebr., XII, 1.

[3] Τὰς ψυχὰς τῶν πεπελεκισμένων. Apoc., XX, 4.

[4] « La première résurrection est celle où les Saints, mourant sur la terre, revivent en quelque façon et vont commencer une nouvelle vie dans le Ciel, et la seconde résurrection est celle où ils seront glorifiés dans le corps comme dans l'âme. » Bossuet, *l'Apocalypse*, XX, 5.

à l'instant où elle s'est séparée de son enveloppe mortelle, a connu une première résurrection et est entrée en possession immédiate de la gloire et de la béatitude céleste. L'Apôtre les voit majestueuses et puissantes à l'égal des rois, ces âmes béatifiées : « âmes des martyrs » tout d'abord, de ceux « qui ont eu la tête coupée pour avoir rendu témoignage à Jésus et pour la parole de Dieu »; puis, âmes des élus qui, sans verser leur sang, « n'ont pas adoré la bête ou son image, ni reçu son caractère sur leurs fronts ou dans leurs mains[1] ». Assises sur des trônes autour du Christ, leur Sauveur, elles règnent avec lui sur l'Église de la terre, et sur le monde qui l'enveloppe de sa corruption. Elles ont part à son pouvoir de tout juger et jugent avec lui. Elles ont part à son sacerdoce[2], et c'est par là surtout qu'elles aident et secourent l'Église militante; leurs prières faites sous l'autel qui est Jésus-Christ, se mêlant à la voix de celui qui est toujours exaucé, ont une puissance divine. « Heureux donc et saints ceux qui ont part à cette première résurrection; la seconde mort n'aura pas de pouvoir sur eux, mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Jésus-Christ, et ils régneront avec lui pendant mille ans. »

Un jour viendra cependant, redoutable entre tous, où ces mille ans réservés par Dieu à la libre action

---

[1] Apoc., xx, 4.
[2] *Ibid.*, 4, 6.

de l'Église étant écoulés, Satan verra ses chaînes tomber et sa prison s'ouvrir. Dans un suprême effort, où ses deux suppôts, le monde et l'Antéchrist, déploieront tous leurs prestiges, il parviendra à séduire les nations, les rassemblera des quatre coins du monde, et les mènera au combat. Si violente sera la lutte que l'Israël de Dieu se croira revenu aux heures d'épouvante où Gog et Magog[1], inondant la Judée, la noyaient dans un flot de sang. Le camp des saints, la cité mystique où seront réfugiés les amis de Jésus[2] subira un assaut terrible, mais de courte durée. Dieu intervenant fera descendre du ciel un feu qui dévorera ses ennemis. Satan, la bête, le faux prophète (l'Antéchrist), précipités dans l'étang de feu et de soufre, y seront tourmentés jour et nuit, dans les siècles des siècles[3].

---

[1] « Gog et Magog », dans Ézéchiel, sont des nations ennemies qui « couvriront la terre, sur lesquelles Dieu fera pleuvoir du feu et du soufre, et les consumera par ce feu dévorant » (Ézéchiel, XXXVIII, 14, et XXXIX, 1, 6). Ces noms, déjà fameux par cette prophétie, sont ici rappelés par S. Jean pour représenter ces nations séduites et séductrices dont Satan se servira contre l'Église à la fin des siècles. » Bossuet, *l'Apocalypse*, XX, 7.

[2] « Ils environnèrent le camp des Saints et la ville bien-aimée. » Apoc., XX, 8. « Il faut entendre ici une ville spirituelle, telle qu'est l'Eglise, un camp spirituel qui est la société des enfants de Dieu encore revêtus d'une chair mortelle et dans le lieu de la tentation; par conséquent aussi une guerre et un combat spirituel, tel qu'est celui que les hérétiques ne cessent de nous livrer et qui se redoublera à la fin des siècles avec un nouvel acharnement. » Bossuet, *l'Apocalypse*, XX, 7.

[3] *Ibid.*, 7-10.

La majestueuse révélation du jugement dernier termine cette vision. Un grand trône apparaît au Voyant, et sur ce trône, le Christ, juge suprême, en de telles splendeurs que la terre et le ciel épouvantés s'enfuient; il n'en reste plus trace. Dans ce vide effroyable de toutes choses, la mer rendant ceux qu'elle a engloutis, la mort et l'enfer lâchant également leurs proies ; les morts, grands et petits, se lèvent de tous côtés pour être jugés, ou plutôt pour se juger eux-mêmes, car les consciences s'ouvrent à tous les regards comme autant de livres, où la vie de chacun, dépeinte dans ses moindres actes, forme sentence de mort pour les damnés, d'éternelle félicité pour les élus. Mais plus rassurante encore est pour ceux-ci l'apparition du Livre de vie : les prédestinés y lisent avec joie leurs noms. Quiconque n'est pas écrit dans ce Livre est jeté dans l'étang de feu, où en même temps l'enfer et la mort sont précipités. Pour les réprouvés, c'est « la seconde mort », la mort en corps et en âme, pour toujours [1].

Mais voici qu'en place de la terre et du ciel évanouis, apparaissent un nouveau ciel et une nouvelle terre, où il n'y a plus de mer, plus d'agitations ni de tempêtes. Une ville sainte, nouvelle elle aussi, descend du ciel, parée comme une épouse pour son époux, et une grande voix, sortant du trône où sié-

---

[1] Apoc., xx, 11-15.

geait le juge suprême, dit au Voyant : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux sera leur Dieu. Et il essuiera toute larme de leurs yeux, et il n'y aura ni deuil, ni cri, ni douleur, parce que les premières choses sont passées. « Et celui qui était assis sur le trône dit : « Voici que je vais tout renouveler. »

C'est Jésus manifestement qui fait ici entendre sa voix. Il donne l'ordre à Jean d'écrire toutes ces choses : « C'en est fait », ajoute-t-il; toute l'œuvre de Dieu est accomplie ; il ne reste plus rien à faire, à attendre, à désirer ici-bas; le ciel seul maintenant, et pour l'éternité [1].

VIIe VISION

LA JÉRUSALEM CÉLESTE

Apoc., XXI, 9-27 ; XXII, 1-5.

Le ciel ! une dernière vision y introduisit l'Apôtre. S. Paul, avant lui, avait connu pareil transport : ravi au troisième ciel, il s'était trouvé pour un instant en paradis ; « était-ce avec son corps ou sans son corps? » il ne le savait; mais ce dont il gardait conscience, c'est d'y avoir entendu d'ineffables paroles

---

[1] Apoc., XXI, 1-6.

qu'il n'est pas permis à l'homme de rapporter[1]. Par suite, il se bornait sur ce sujet à redire avec Isaïe : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment[2]. » Il était réservé au disciple bien-aimé de recevoir de Jésus une révélation de ces divins secrets, appropriée par des images aux faiblesses du sens humain, et de nous donner ainsi quelque idée de ce que trouvera, à son réveil dans l'éternité, l'âme fidèle au Sauveur[3].

Un des sept anges qui avaient tenu les coupes s'approche de Jean : « Viens, dit-il, je te montrerai l'Épouse, la femme de l'Agneau. » L'essence de la béatitude céleste était dévoilée par ce simple mot. Qu'est-elle en effet? Une union de l'âme à tout ce qu'est Dieu, vie, lumière, vérité, beauté, amour; c'est trop peu dire, une communion à cet Être divin, dans la mesure où la créature finie peut saisir l'infini, se l'approprier et en jouir. Or nulle union sur terre n'est plus intime que celle des époux; tout leur devient commun : corps, biens, cœurs, pensées. A juste titre donc, l'ange montre une épouse du Christ dans toute âme fidèle.

Une image non moins expressive lui sert à faire entendre l'admirable concert que forment ces âmes. Il y voit la Jérusalem idéale, ville mystique d'une

---

[1] II Cor., XIII, 2-4.
[2] Id., II, 9. — Is., LXIV, 4.
[3] Apoc., XXI, 9.

telle sublimité que Jean ne l'aperçoit que, transporté par l'ange, sur une grande et haute montagne. Cette cité sainte se découvre à lui, descendant du ciel, d'auprès de Dieu, dont les clartés l'illuminent. Tout y est splendeur. Douze grosses perles forment ses portes; elle-même est toute d'un or pur et transparent sur lequel une lumière céleste jette les lueurs irisées du jaspe. En même temps, tout y est harmonieusement mesuré et nombré; partant, tout y respire la tranquillité de l'ordre, une paix sereine et inviolable. En témoignage de cette immuable stabilité, la ville forme un carré, et partout s'y retrouve le nombre douze, nombre mystique, qui ne s'applique dans l'Écriture qu'à un ensemble parfait. La Jérusalem céleste a douze portes, et douze anges veillent sur ses portes, au-dessus desquelles est écrit le nom d'une des douze tribus d'Israël. Ses murs, qui ont douze mille stades de pourtour, reposent sur douze assises de pierres, portant chacune le nom de l'un des douze apôtres de l'Agneau. Douze sortes de pierreries superposées forment ces merveilleux fondements : le premier est de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardoine, le sixième de cornaline, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste[1].

---

[1] Apoc., XXI, 11-21.

Évidemment tout est symbolique dans cette description, les nombres et les pierres précieuses notamment. Renonçant à rendre par la parole une partie de sa vision, de toutes la plus sublime, Jean emprunte, pour la peindre à notre entendement, les proportions harmonieuses des nombres, les nuances variées et délicates des pierres précieuses. Nous ne découvrirons qu'au ciel, en pleine lumière de Dieu, ce que l'Apôtre a voulu par là nous signifier; mais, dès ici-bas, rien ne nous donne une plus haute idée de la béatitude céleste que de voir Jean lui-même, éclairé et inspiré entre tous, incapable d'exprimer par le langage humain les délices qu'elle nous réserve. Elle demeure donc, après comme avant l'Apocalypse, objet de foi et de mystérieuses espérances. L'essentiel cependant nous en est révélé à plusieurs reprises par l'Apôtre : elle consistera à connaître, en Jésus et par Jésus, l'Être infini dans sa plénitude, à le contempler sans voile et à s'unir à lui dans l'éternel amour. Dieu et l'Agneau seront tout dans la Jérusalem céleste et ils suffiront à tout éclairer, tout animer, tout béatifier. « Je ne vis point de temple dans la ville, dit Jean, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau sont le temple, et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine et l'Agneau en est la lampe[1] »; lampe jetant de telles clartés

---

[1] Apoc., XXI, 22, 23.

que nations, rois de la terre eux-mêmes accourent à sa lueur. Ceux-là seuls toutefois y pénètrent qui, purs de toute souillure, sont écrits dans le livre de vie[1].

Le trône où Jean avait contemplé au début la majesté divine, ce trône réapparaît ici. Dieu et l'Agneau y siègent, régnant pour toujours sur l'œuvre de leurs mains, régénérée et sauvée par le sang du Christ. C'est de là qu'ils répandent sur elle la vie divine. Un fleuve d'eau vive sortant de ce trône en est le symbole[2] : sur ses rives, se dresse l'arbre de vie, dont Dieu avait écarté la main d'Adam déchu, « de peur qu'il n'en mangeât et ne vécût à toujours[3] ». Tous auront libre accès à cet arbre dans le vrai Paradis; ils y trouveront, à chacun des douze mois de l'année, les fruits qui entretiendront en eux l'éternelle vie; dans ses feuilles mêmes, une vertu qui

---

[1] Apoc., XXI, 27.

[2] Le fleuve d'eau vive figurant la félicité éternelle est emprunté au passage d'Ézéchiel (XLVII) où le prophète montre des eaux sortant en abondance du seuil du temple : « Ces eaux sortent vers la contrée orientale, et elles descendent dans la plaine et parviennent jusqu'à la mer; lorsqu'elles se seront déversées dans la mer, les eaux de la mer seront rendues saines.... et tout revivra là où parviendra la rivière.... Et sur le bord de la rivière croîtront toutes sortes d'arbres fruitiers. Leurs feuilles ne se flétriront pas et ils ne manqueront jamais de fruits. Ils en porteront de nouveau tous les mois, parce que les eaux sortiront du sanctuaire. Et leurs fruits serviront pour nourrir, et leurs feuilles pour guérir ».

[3] Gen., III, 22, 23.

guérira tout le péché originel[1]. Assurés ainsi de l'immortalité, les élus goûteront, dans la contemplation et la jouissance de Dieu, une béatitude sans cesse renouvelée; ils participeront, comme membres du Christ, à la puissance, à la souveraineté même du Seigneur; avec lui « ils régneront dans les siècles des siècles ».

Telles furent les visions de S. Jean pendant sa relégation à Patmos. Bien qu'elles ne se soient produites, selon toute apparence, ni au même temps ni au même lieu, la suite ne laissa pas de s'en graver profondément dans sa mémoire. Aussi lui fut-il aisé quand, délivré du rude labeur des mines, il put recueillir ses souvenirs, d'en faire le livre que nous avons sous les yeux. L'Épître aux sept Églises fut seule écrite à Patmos, et envoyée de là aux chrétientés, qu'il était urgent de soutenir autant que de redresser, dans le fort de la tourmente. Le reste de l'œuvre, de beaucoup la majeure partie, ne dut être composé qu'à Éphèse, quand l'Apôtre s'y retrouva libre d'ordonner dans son esprit tant de prodigieuses apparitions. Mettant en tête sa lettre qui, elle-même, n'était qu'un prélude prophétique, la série des sept premières visions, il donna au corps entier de l'ouvrage le nom qui lui est demeuré, l'Apocalypse : « la Révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a faite pour

---

[1] Apoc., XXII, 1, 2.

découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent bientôt arriver, et qu'il a fait connaître par son ange à Jean son serviteur[1] ».

Nous présumons que, selon un usage constant parmi les apôtres, le Voyant de Patmos, n'écrivant pas lui-même ses souvenirs, les dictait à quelqu'un de ses disciples. Le soin qu'il prend, en terminant, d'attester l'authenticité de ses visions, autorise cette hypothèse : « C'est moi, Jean, qui ai vu et entendu ces choses[2] », et il rappelle ce qu'il avait marqué dans son préambule, et plus expressément encore dans la vision des sept coupes[3], que cette révélation lui était venue des cieux par le ministère d'un ange; mais d'un ange si plein de Jésus que, ne voyant plus que la personne divine qui parlait par la bouche de son céleste messager, il s'était jeté à ses pieds pour l'adorer : « Garde-toi de le faire, avait dit celui-ci, je ne suis qu'un serviteur comme toi, et comme tes frères les prophètes, et tous ceux qui gardent les paroles de ce livre. Adore Dieu[4]. » Et aussitôt, le révélateur divin, vraiment adorable, s'était manifesté lui-même au Voyant : « C'est moi, Jésus, qui ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les Églises. Moi, je suis le rejeton et le fils de

---

[1] Apoc., I, 1.
[2] Id., XXII, 8.
[3] Id., I, 1; XIX, 9, 10.
[4] Id., XXII, 8, 9.

David, l'étoile brillante du matin..... Moi, je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin[1]. »

Le Sauveur, après sa résurrection, avait dit de son disciple bien-aimé : « Celui-ci, je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne[2]. » Jean, chargé d'ans et de labeur, n'aspirait plus qu'à cette venue; le Sauveur, par trois fois dans cette fin de l'Apocalypse, annonce qu'elle est proche : « Je viens bientôt..... bientôt, oui, bientôt[3]. » Cette assurance était douce au cœur de l'Apôtre; elle l'est également aux cœurs avides comme lui de s'unir à Dieu. Mêlant ses aspirations à celles des prédestinés, Jean nous fait entendre ces touchants appels qu'échangent constamment, entre ciel et terre, l'Esprit de Jésus et les âmes, ses fiancées par la divine charité. « Et l'Esprit et l'Épouse disent : Venez. Et qu'il vienne celui qui a soif, et s'il le veut, qu'il prenne gratuitement l'eau de la vie[4]. »

L'Apôtre n'ignorait pas quels risques courait son livre aux mains des hérétiques qui infestaient les églises d'Asie; il avait vu leur habileté à tronquer, à falsifier les textes les plus sacrés, à changer le Verbe de vie en une parole de perdition. Redoutant leurs

---

[1] Apoc., XXII, 16.
[2] Joan., XXI, 22.
[3] Apoc., XXII, 7, 12, 20.
[4] Ibid., 17.

attentats, il les menace d'anathème : « Je proteste à tous ceux qui entendront la prophétie de ce livre, que si quelqu'un y ajoute, Dieu le frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre. Et si quelqu'un retranche quelques paroles du livre de cette prophétie, Dieu l'effacera du livre de vie, et l'exclura de la sainte cité, et lui ôtera sa part des promesses qui sont écrites dans ce livre[1]. »

Puis l'appel du Sauveur retentissant de nouveau à ses oreilles : « Amen, répond-il, venez, Seigneur Jésus ! » Et il met à l'écrit cette dernière signature : « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ soit avec tous les saints ! Amen[2]. »

---

[1] Apoc., XXII, 18, 19.

[2] *Ibid.*, 20, 21. « Dieu fasse la grâce à ceux qui liront cette prophétie d'en répéter en silence les derniers versets et de goûter en leur cœur le plaisir d'être appelés de Jésus et de l'appeler en secret. » Bossuet, *l'Apocalypse,* XXII, 20.

CHAPITRE HUITIÈME

L'ÉPITRE DE SAINT CLÉMENT

Les hauteurs mystiques où les révélations de S. Jean transportaient les chrétientés d'Asie n'étaient pas l'humble niveau, le sol de large et facile abord, où Jésus avait établi son Église. Ce qui importait à ce domaine terrestre du Sauveur, autant et plus que les sublimes éclairs de Patmos, c'était une direction ferme, pratique, docilement acceptée, qui maintînt tout dans l'ordre. Cette parole de commandement ne lui fit pas défaut; dès la première heure elle partit, comme il convenait, de Rome, devenue, sous l'autorité de Pierre, la métropole du monde chrétien.

L'Église romaine, plus que toute autre, venait de porter le fardeau de la persécution : placée sous la main du tyran, c'était assez pour elle d'échapper à ses poursuites, ou, quand elle ne le pouvait, de mourir vaillamment; aussi demeurait-elle, tout le temps de l'épreuve, se resserrant en elle-même, sans regard

ni relations au dehors. Mais rien ne met plus en relief l'importance qu'elle avait déjà prise que de la voir, à peine sortie de la tempête, reprendre aussitôt commerce avec le monde chrétien, et y exercer l'ascendant que Pierre et Paul lui avaient acquis.

Corinthe devint l'objet du premier acte, que nous connaissions, de la juridiction romaine. Rien n'était changé dans les fraternités d'Achaïe, depuis le temps où Paul leur écrivait ses Épîtres : mêmes dissensions entre les fidèles; mêmes disputes sur la Résurrection, les agapes, les grâces surnaturelles [1]. Ces débats troublaient jusqu'aux assemblées religieuses, car de jeunes hommes, des femmes même y prenaient hardiment la parole, avec la frivolité de l'esprit grec, l'ardeur de leur âge ou de leur sexe [2].

Plus dangereux encore pour la paix étaient les membres qui prétendaient aux lumières surnaturelles. Ces dons particuliers étaient, sans nul doute, départis à plusieurs, en raison de leur piété et de leur foi; les distinguant du commun, ils attiraient sur eux les regards, en faisaient comme un foyer de vie supérieure, où, de préférence, on venait s'éclairer. L'orgueil et l'illusion avaient aisément prise sur des hommes ainsi en vue : à Corinthe, un grand nombre y succombèrent [3]. A se sentir favorisés d'en haut, plus

---

[1] I Cor., XV, 35, 36; XI, 20-34; XII, XIII, XIV.
[2] S. Clément, *Ad Cor.*, I, XXI.
[3] Id., XLIV, XLVIII.

clairvoyants que le vulgaire, ils s'arrogèrent droit et mission de tout ordonner dans leur Église. Or ce n'était pas à eux que Paul, s'éloignant de cette ville, en avait confié le gouvernement. Là comme ailleurs, un corps de prêtres avait été constitué, et remplissait ses fonctions avec sagesse. Le sens pratique de ces pasteurs, leur constant souci de prévenir tout écart, était pour déplaire à des illuminés. Ceux-ci s'acharnèrent à les discréditer; ils obtinrent même qu'on remplacerait plusieurs de ces vénérables anciens[1]. C'était là un grave désordre, qui allait ruiner toute discipline, car il rendait la hiérarchie, que les Apôtres avaient voulue stable, vraiment jouet du caprice. Avertie par les victimes de ces intrigues, ou peut-être de son propre mouvement[2], Rome intervint avec une vigueur qui la montre ayant dès lors pleine conscience de sa suprématie.

La lettre qui fit entendre aux chrétiens d'Achaïe la voix de l'Église Mère, et qui forme comme une première page du Bullaire papal, ne porte cependant le nom d'aucun pontife; la fraternité de Rome en corps l'adresse à celle de Corinthe[3], mais la tradition met hors de doute qu'elle est l'œuvre du troisième successeur de Pierre, Clément[4]. Nous avons vu un chrétien

---

[1] S. Clém,, *Ad. Cor.*, XLVII.

[2] Id., I.

[3] Ἡ ἐκκλησία τοῦ Θεοῦ ἡ παροικοῦσα Ρώμην τῇ ἐκκλησίᾳ τοῦ Θεοῦ τῇ παροικούσῃ Κόρινθον.

[4] Denys, évêque de Corinthe (166-175), dans Eusèbe (*Historia*

de ce nom victime de la persécution de Domitien[1] : est-ce le même personnage, qui, évêque de Rome, écrivit l'Epître aux Corinthiens? A tort on l'a supposé de nos jours, sans autre garant que des gnostiques orientaux, qui, au troisième siècle, prêtèrent au pape S. Clément des aventures romanesques, et imaginèrent, pour rehausser leur héros, de le confondre avec son homonyme, parent des Flaviens, Clément le martyr[2]. Or tout s'oppose à cette identité : d'abord, le silence des Pères qui, parlant de Clément, pape, ne font aucune allusion à cette origine princière[3]; ensuite, l'Épître elle-même, qu'il suffit de lire pour se convaincre qu'elle n'a pu être écrite par le martyr Flavius Clemens. Ce personnage consulaire, proche parent de l'empereur, avait vécu, non seulement au milieu de l'aristocratie romaine, mais dans le monde

---

ecclesiastica, IV, XXIII, 11); Hégésippe (180), dans Eusèbe (*Hist. eccl.*, III, XVI; IV, XXII, 11). — S. Irénée, *Adv. hær.*, III, 3, 3. — Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, 7; IV, 17-19; V, 12; VI, 8. — Origène, *De princ.*, II, 6; *In Joan.*, I, 28.

[1] Voir plus haut, ch. IV.

[2] On trouvera le détail de ces inventions dans deux écrits faussement attribués à S. Clément : les 20 *Homélies*, précédées de deux lettres apocryphes de Pierre et de Jacques à Clément, et les *Recognitions,* ouvrage en dix livres dont nous ne possédons que la traduction latine faite par Rufin. Voir ces documents dans la *Patrologie grecque* de Migne, t. I, II.

[3] S. Irénée, qui visitait l'Église romaine cinquante ans environ après S. Clément, parle de ce pontife et ne fait aucune mention de sa parenté impériale. Or, comment supposer qu'un pareil titre de gloire fût tombé dans l'oubli?

des lettrés : Juvénal, Tacite, Pline le jeune, Quintilien, qui devint le précepteur de ses deux fils [1]. Rien dans l'Épître ne dénote que l'auteur ait fréquenté dans une telle compagnie : ni le style, ni les pensées.

En retour, on voit qu'il a été nourri des livres sacrés et des traditions d'Israël, à ce point que son écrit est pour ainsi dire un tissu de citations [2]. Assurément il n'est pas étranger à la littérature profane [3], mais de préférence, il a médité la Loi, les Prophètes, les Psaumes, dont toute son œuvre garde l'empreinte. Il est Juif helléniste, car il ne fait usage que des Septante, et cette version lui reste si familière qu'il en cite, non seulement le texte, mais les interprétations données par les traditions juives [4].

On ne peut nier que le nom de Clément sonne latin plutôt qu'hébreu. L'hypothèse la plus commune est qu'un lien de clientèle unissait cet Israélite à la famille Flavienne. Esclaves et affranchis juifs pullulaient dans Rome, depuis l'asservissement de leur patrie : quoi de plus vraisemblable que la branche chrétienne des Flaviens, d'où venait de sortir l'illustre Flavius Clemens, ait patronné un chrétien judaï-

---

[1] Quintilien, *Instit. Orat.*, IV, *Proœm.*

[2] Voir la liste de ces citations, relevées dans Funk, *Opera patrum apostolicorum*, t. I, p. 566-570, et Lightfoot, *S. Clement of Rome*, vol. II, p. 515-517.

[3] S. Clément, *Ad Cor.*, XX, XXV, XXXVII, LV.

[4] Id., IX, XI, XXXI.

sant appelé à devenir le troisième successeur de Pierre[1]?

Si l'origine de ce pontife ne peut que former matière à conjecture, il n'en va pas de même de l'importance que prit Clément à la fin de l'âge apostolique. Ses prédécesseurs, Lin et Clet, ne nous ont laissé que leurs noms; lui, le premier, donna au monde l'idée du rôle qu'allait jouer, à travers les siècles, le pontificat romain. Sa lettre, quoique destinée aux seuls Corinthiens, sortit bientôt de ce cercle étroit, fut recherchée de toute la chrétienté et lue dans les assemblées[2] avec le même respect que les écrits des apôtres[3]. On ne se borna pas à en faire cet usage liturgique, à la citer fréquemment et de mémoire[4]. Clément, à l'exemple de Pierre et de Paul, avait donné aux Corinthiens quelques conseils utiles, leur

---

[1] Lightfoot, par d'heureux rapprochements, a donné grande vraisemblance à cette hypothèse. *S. Clement,* vol. I, p. 60-63.

[2] S. Denys de Corinthe, dans Eusèbe (*Historia ecclesiastica,* IV, XXIII). — Eusèbe, *Hist. eccles.,* III, XVI, XXVIII. — S. Jérôme, *De vir. ill.,* 15.

[3] Trois manuscrits nous ont conservé la lettre de S. Clément : le *Codex Alexandrinus* du British Museum, le manuscrit découvert en 1875 dans la bibliothèque du Phanar, et la version syriaque, qui a passé, vers le même temps, de la collection de M. Mohl dans la bibliothèque de l'Université de Cambridge. En deux de ces trois sources, l'*Alexandrinus* et le manuscrit syriaque, la lettre aux Corinthiens se trouve jointe ou mêlée à divers livres du Nouveau Testament.

[4] Voir la suite de ces citations dans Lightfoot, *S. Clement of Rome,* vol. I, p. 148-200.

rappelant surtout comment les apôtres avaient réglé le gouvernement des Églises. Il s'ensuivit que les premiers écrivains qui posèrent les fondements du droit canonique se modelèrent sur lui, plusieurs même ne crurent pouvoir mieux autoriser leur œuvre qu'en se couvrant de son nom. De là le grand nombre d'écrits attribués à ce pontife et dont nous n'avons pas à nous occuper ici, car ils sont apocryphes : une *seconde épître aux Corinthiens;* les *deux lettres sur la Virginité; les Homélies Clémentines*, et tout l'ensemble de romans gnostiques, et de prétendues constitutions qui s'y rattachent[1]. Une saine critique a dégagé de ces fantaisies la figure de S. Clément; mais tant d'inventions même attestent la place considérable qu'il occupait à la fin des premiers temps, et quelle trace profonde en est restée dans ceux qui suivirent.

La seule lettre qui soit vraiment de lui garde, par suite, une importance capitale; elle montre, nous ne saurions trop le répéter, que dès l'âge apostolique, probablement même avant que S. Jean eût écrit la dernière page de nos livres inspirés, la Rome de Pierre et de Paul avait pleine conscience de sa primauté doctrinale, et que ce privilège était reconnu des autres chrétientés. Corinthe, orgueilleuse et désordon-

---

[1] Consulter sur l'origine et la date probable de ces apocryphes, Mgr Batiffol, *Anciennes littératures chrétiennes : la littérature grecque,* pp. 47, 64, 329.

née, ne reçut pas seulement avec respect la monition papale : elle fit même accueil aux porteurs de la lettre qui venait, munis de pleins pouvoirs, en assurer l'effet. Ces légats, choisis parmi les notables de l'Église Mère, étaient au nombre de trois : Claudius Ephebus, Valerius Biton et Fortunatus [1]; ils remirent aux frères d'Achaïe l'écrit ainsi conçu :

« L'Église qui demeure à Rome à l'Église de Dieu qui demeure à Corinthe, aux élus sanctifiés par la volonté de Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Que la grâce et la paix s'épanchent abondamment sur vous, du Dieu tout-puissant par Jésus-Christ.

« Par suite des malheurs, des calamités, qui soudainement, et coup sur coup, nous ont accablés [2], nous nous apercevons, frères, que nous avons été bien lents à nous occuper des questions agitées parmi vous; et surtout, bien-aimés, de l'impie et détestable sédition, si étrange, si inconvenante chez des élus de Dieu, qu'un petit nombre d'hommes violents et obstinés, ont enflammée et poussée à ce point de démence que votre nom vénéré, célèbre, chéri de tous, en est gravement offensé. Quel était celui qui, ayant

---

[1] S. Clément, *Ad Cor.*, LXV.

[2] Τὰς αἰφνιδίους καὶ ἐπαλλήλους γενομένας συμφορὰς. Ces deux épithètes indiquent bien qu'il s'agit ici de la persécution de Domitien caractérisée par des accès de fureur, aussi perfides qu'imprévus, tels qu'il les fallait attendre du tyran dont Suétone a dépeint la cruauté en ces mots : « non solum magnæ, sed et callidæ inopinatæque sevitiæ » (*Domit.*, 11).

séjourné parmi vous, n'estimait pas votre grande vertu, votre foi inébranlable? Qui n'admirait votre piété sage et modérée dans le Christ? Qui ne proclamait la magnificence de votre hospitalité? Qui ne vous félicitait de votre science, à la fois sûre et profonde? Vous agissiez en tout sans acception de personne, et vous marchiez selon les commandements de Dieu, soumis à vos chefs, et rendant à vos anciens[1] l'honneur qui leur est dû. Vous inspiriez aux jeunes gens la modestie de sentiments qui leur convient; aux femmes, vous prescriviez de se mettre à l'abri de tout reproche dans l'accomplissement de leurs devoirs, de n'agir qu'en toute décence et pureté de conscience, aimant leurs maris comme elles le doivent; vous leur appreniez à demeurer dans les règles de la soumission et à diriger honorablement les affaires de leur maison en toute prudence.

« Vous demeuriez tous humbles, sans arrogance, plus enclins à céder qu'à imposer aux autres la soumission, plus heureux de donner que de recevoir, et

---

[1] Τοῖς ἡγουμένοις ὑμῶν... τοῖς παρ' ὑμῖν πρεσβυτέροις. Il est difficile de donner à ces deux termes une signification précise qui les distingue l'un de l'autre. Le premier « ἡγουμένοις » étant au pluriel, n'indique pas qu'il y eut alors à Corinthe un évêque au sens propre de ce mot, chef unique de l'Église; il n'y faut voir probablement qu'un petit groupe de prêtres choisis dans le corps des pasteurs (τοῖς πρεσβυτέροις) pour diriger et gouverner en commun la fraternité de Corinthe.

satisfaits des ressources [1] que Dieu [2] vous a départies. Attentifs à ses paroles, vous les graviez soigneusement dans vos cœurs, et ses souffrances étaient constamment devant vos yeux. Aussi une profonde et riche paix, un désir insatiable du bien était en tous, et sur tous l'Esprit saint se répandait en abondance. Remplis de saints désirs, d'un zèle fervent d'une pieuse confiance, vous tendiez vos mains au Dieu tout-puissant, le suppliant de vous être propice, si par mégarde vous aviez commis quelque péché. Vous luttiez, jour et nuit, pour toute la fraternité, afin que le nombre des élus fût sauvé par ses œuvres de miséricorde et sa droiture de conscience. Vous étiez sincères, simples, prompts au pardon; toute révolte, toute division vous semblait abominable. Vous pleuriez les péchés du prochain; vous estimiez vôtres ses chutes. Ne regrettant jamais le bien accompli, vous étiez prêts à toute bonne œuvre. Une conduite vertueuse

---

[1] Τοῖς ἐφοδίοις. Les ressources, les provisions strictement nécessaires pour le voyage de la vie : « le pain de chaque jour » de la prière du Seigneur (Matth., VI, 11). Le même souvenir évangélique inspirait à S. Paul le conseil donné à Timothée : « Ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, soyons satisfaits » (I Tim., VI, 8).

[2] Nous adoptons la leçon τοῦ θεοῦ du *Codex Alexandrinus* de préférence à la variante τοῦ Χριστοῦ, donnée par le Manuscrit de Constantinople et la version syriaque; elle est un précieux témoignage de la croyance à la divinité du Christ; c'est au Dieu incarné dans le Christ que S. Clément rapporte, et les enseignements de l'Evangile et les souffrances de la Passion.

et honorable ornait votre vie; tout s'accomplissait chez vous dans la crainte de Dieu; les commandements et ordonnances du Seigneur étaient écrits sur les tables de votre cœur [1].

« Dans la plénitude de gloire et l'abondance qui vous étaient départies, s'est accompli ce qui est écrit : « Le bien-aimé a mangé et bu; mis au large et devenu gras, il a regimbé [2]. » De là en effet sont venus jalousie, haine, querelles, sédition, persécution et tumulte, guerre et captivité. Ainsi les plus vils se sont élevés contre les plus distingués, les gens de mauvais renom contre les plus honorés, les fous contre les sages, les jeunes contre les anciens. Ainsi se sont écartées la justice et la paix, parce que tous abandonnant la crainte de Dieu, leur foi en lui s'est obscurcie; ils ne marchent plus dans la voie de ses commandements, ne mènent plus une vie digne du Christ, mais cédant aux mauvais instincts de leur cœur, ils se livrent à la jalousie injuste et impie, par laquelle la mort est entrée dans le monde [3].

« N'est-ce pas cette odieuse jalousie qui a poussé Caïn à tuer son frère, qui a exilé Jacob, persécuté Joseph, chassé Moïse de l'Égypte, Aaron et Marie du

---

[1] Prov., VII, 3. — II Cor., III, 3.

[2] S. Clément s'inspire ici du Deutéronome, XXXII, 14, dans les Septante, mais il ne s'astreint pas à une citation littérale.

[3] S. Clément, *Ad Cor.*, I-III.

camp des Hébreux, englouti vivants Dathan et Abiron, excité Saül contre David[1]?

« Mais laissons là ces exemples du passé, poursuit Clément, et venons aux athlètes qui ont vécu près de nous; prenons les nobles exemples de notre génération. C'est par suite de la jalousie et de l'envie que ces hommes très grands et justes qui furent les colonnes de l'Église[2] ont souffert persécution et ont combattu jusqu'à la mort. Mettons-nous devant les yeux les saints apôtres, Pierre notamment qui, par suite d'injuste envie, a souffert de rudes peines, non pas une ou deux fois, mais plusieurs fois, et qui, ayant achevé son martyre, s'en est allé au lieu de gloire qui lui était dû. C'est par suite de jalousie et de discordes, que Paul a montré comment se remporte le prix[3] de la patience : sept fois chargé de fers, banni, lapidé[4], héraut[5] du Christ en Orient et en Occident : c'est par là qu'il a conquis le noble renom de sa foi. Ayant enseigné la justice au monde

---

[1] S. Clément, *Ad Cor.*, IV.

[2] S. Clément trouvait, dans l'Épître de S. Paul aux Galates (II, 9), cette image employée pour désigner les grands apôtres : « Jacques, et Céphas et Jean, qui étaient considérés comme des colonnes » de l'Église.

[3] Βραβεῖον : c'est le propre mot employé par S. Paul, Philip., III, 14.

[4] II Cor., XI, 23-27. — Act., IX, 30; XIII, 50; XIV, 6, 19; XVII, 10, 14.

[5] S. Paul prend ce titre dans sa seconde lettre à Timothée, , 11 : Ἐγὼ κῆρυξ καὶ ἀπόστολος... διδάσκαλος ἐθνῶν.

entier, et étendu son ministère jusqu'aux extrémités de l'Occident[1], il acheva son martyre devant les princes de cette terre[2]; sortant alors de ce monde, il s'en est allé au saint lieu, nous laissant un grand exemple de patience. A ces hommes de sainte vie est venue s'adjoindre une grande multitude d'élus, qui, victimes de la même jalousie, ont enduré beaucoup d'opprobres et de tourments, et nous ont laissé, eux aussi, les plus beaux exemples. C'est persécutées par cette même jalousie, que des femmes, après avoir souffert dans leurs rôles de Danaïdes et de Dircés, de terribles et abominables indignités, ont atteint le but dans la course de la foi, et remporté le prix, si faibles de corps qu'elles fussent...[3] »

« Toutes ces choses, frères bien-aimés, nous vous les écrivons, non seulement pour vous rappeler vos devoirs, mais aussi pour les remettre en notre souvenir, car nous sommes dans la même arène que vous, et les mêmes combats nous attendent. Arrière donc tous soins vains et inutiles, et revenons aux

---

[1] S. Paul, dans l'Épître aux Romains (xv, 24), avait manifesté son désir d évangéliser l'Espagne : c'est à cette contrée que S. Clément fait ici allusion, car les anciens la regardaient comme l'extrémité du monde à l'Occident. Strabon, ii, 1; iii, 1 et 5. — Velleius Paterculus, i, 2. « In ultimo Hispaniæ tractu, in extremo nostri orbis termino. »

[2] Voir dans *Saint Paul, ses dernières années*, ch. xii, en quel sens ce terme « ἐπὶ τῶν ἡγουμένων » doit être entendu.

[3] Voir *Saint Paul, ses dernières années*, ch. vi, LE MASSACRE DES CHRÉTIENS.

glorieuses et vénérables règles de vie qui nous ont été transmises... Attachons nos regards sur le sang du Christ, et comprenons de quel prix il est devant Dieu; répandu pour notre salut, il a obtenu au monde entier la grâce du repentir [1]. »

L'effet de ce repentir sera de ramener dans les cœurs l'humilité, la douceur, la miséricorde, par suite, de rendre à l'Église de Corinthe la paix, que Dieu met et veut en toutes ses œuvres. Partout en effet y règne un ordre admirable, au ciel, sur terre et sur mer; les nuits et les jours se succèdent régulièrement; les saisons viennent à leur heure; toute créature remplit en paix sa mission [2].

Clément aimait à appuyer ses arguments par l'harmonie des phénomènes naturels. Il y recourt encore pour démontrer qu'un des points de foi sur lesquels, depuis S. Paul [3], Corinthe n'avait cessé de disputer, la résurrection des morts, n'a rien qui choque la raison, rien que nous ne voyions communément se produire sous nos yeux. Chaque jour, l'aube ne sort-elle pas des ombres de la nuit; les plantes et les arbres, de la semence jetée en terre; le phénix, ce merveilleux oiseau de l'Arabie, ne renaît-il pas de ses cendres [4]? Dieu n'a donc rien annoncé que de conforme

---

1 S. Clément, *Ad Cor.*, v-vii.

2 Id., viii-xxii.

3 I, Cor., xv.

4 La fable du phénix était en grand honneur dans l'antiquité.

à l'économie du monde, tel qu'il est sorti de ses mains, en proclamant dans l'Écriture que nos corps ressusciteront. Il y a engagé sa parole; il est puissant pour la tenir et il la tiendra [1].

Autant que la résurrection, un autre enseignement de S. Paul, la justification par la foi, demeurait, pour Corinthe, matière à controverse. S. Jacques, de son côté, n'avait-il pas parlé de ce dogme autrement que le grand apôtre? Le pape Clément, pour en déterminer exactement la portée, n'eut, comme l'ont fait depuis les pontifes romains, qu'à rapprocher, à éclaircir l'une par l'autre, les traditions apostoliques, à en former une seule voix [2].

« Appelés par la volonté de Dieu dans le Christ Jésus, ce n'est pas par nous-mêmes que nous sommes justifiés, ni par notre sagesse, ni par notre intelligence, ni par notre piété, ou par les œuvres que nous

---

Hésiode (Fragm. 50, édit. Gaesf.) et Hérodote (II, 73) sont les premiers écrivains qui en fassent mention, mais après eux, Grecs et Latins se complaisent à y revenir (Pline, *Histor. nat.*, x, 2. — Tacite, *Annal.*, vi, 28. — Sénèque, *Ep. Mor.*, 42. — Lucien, *Hermot.*, 53, etc.). Voir les nombreuses allusions à cet oiseau fabuleux, recueillies par Henrichsen, *de Phœnicis fabula*. Des auteurs païens, ce récit légendaire avait passé chez les Juifs, et nous l'y trouvons en crédit, avant l'ère chrétienne. Voir le passage d'un poème alexandrin, du second siècle avant J.-C., cité par Eusèbe, *Præp. Evang.*, ix, 29. — Buxtorf, *Lexic. Rab.*, s. h. v. — Henrichsen, *l. c.*, ii, p. 19.

[1] S. Clément, *Ad Cor.*, xxiii, xxviii.

[2] Id., xxxi.

accomplissons dans la sainteté de notre cœur, mais par notre foi, cette foi par laquelle Dieu a justifié tous les hommes..... Que ferons-nous donc, mes frères? Abandonnerons-nous les bonnes œuvres et la charité? A Dieu ne plaise! Empressons-nous au contraire à toute bonne œuvre en toute ferveur et diligence[1]. »

« C'est en marchant dans ces voies, que nous trouverons le salut, salut qui n'est autre que Jésus-Christ, le grand prêtre de nos sacrifices, notre protecteur et notre aide en nos faiblesses. Par lui, nos regards pénètrent les profondeurs des cieux; par lui, s'ouvrent les yeux de nos cœurs, et notre esprit égaré et obscurci repousse[2] en pleine lumière; par lui, le Seigneur a voulu que nous goûtions la science immortelle[3]. »

La lettre n'avait touché jusqu'ici que les causes générales des désordres de Corinthe; elle vient au vif du mal, en rappelant quel exemple d'admirable discipline donnent par tout l'empire les armées romaines :

« Considérons les soldats qui servent sous nos souverains : quel ordre parmi eux, quelle obéissance, avec quelle soumission ils exécutent les instructions

---

[1] S. Clément, *Ad Cor.*, XXXII, XXXIII.

[2] Ἀναθάλλει. L'âme, par cette expression imagée, est comparée à la plante qui, étiolée dans l'ombre, reprend vie et jette des pousses vigoureuses, dès qu'on la remet au jour.

S. Clément, *Ad Cor.*, XXXVI.

données. Tous ne sont pas préfets ou tribuns, ne commandent pas cent ou cinquante hommes, mais chacun en son rang exécute les ordres de l'empereur et des chefs. Les grands ne peuvent exister sans les petits, ni les petits sans les grands; tous mêlés ensemble ont leur utilité. Prenons par exemple notre corps. La tête n'est rien sans les pieds, ni les pieds sans la tête; les moindres membres sont nécessaires ou utiles au corps entier; tous cherchent à s'unir en juste subordination pour le salut du tout[1]. Nous aussi gardons notre corps mystique uni dans le Christ Jésus, et que chacun demeure soumis à son prochain dans l'ordre que la grâce lui a assigné. Que le fort protège le faible, que le faible respecte le fort; que le riche soit large pour le pauvre, et que le pauvre loue Dieu de lui avoir donné quelqu'un pour subvenir à ses besoins[2]. »

Ainsi sera maintenu l'ordre, chose si importante aux yeux du Seigneur que, pour y former Israël, son peuple d'élection, il l'a chargé de pratiques minutieuses, réglant dans le moindre détail tout ce qui le touchait, culte, fêtes, sacrifices, sacerdoce, vie publique et privée[3]. Accomplissant ce que présageait et figurait le code lévitique, les apôtres ont donné à la hiérarchie ecclésiastique une ferme constitution.

---

[1] I Cor., XII, 12-27.
[2] S. Clément, *Ad Cor.*, XXXVII, XXXVIII.
[3] Id., XL, XLI.

« Prêchant à travers les pays et les villes, ils choisirent ceux qui avaient été les prémices de leur apostolat, et, après les avoir éprouvés par l'Esprit, ils les établirent évêques [1] et diacres de ceux qui devaient croire..... Ils savaient, nos apôtres éclairés par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'on se disputerait les titres. C'est pourquoi ils désignèrent dans leur parfaite prescience ceux que nous avons dits, et de plus ils posèrent cette règle, qu'après leur mort d'autres hommes éprouvés prendraient leur ministère. Par conséquent, ceux qui ont été constitués en dignité par les apôtres, et d'autres hommes éminents, du consentement de toute l'Église, et qui ont servi sans reproche le troupeau du Christ, en toute humilité, pacifiquement, généreusement, et à qui depuis longtemps tous ont rendu bon témoignage, ceux-là, nous croyons injuste de les priver de leur emploi, car nous ne pouvons, sans faute grave, rejeter des hommes qui ont offert dignement et pieusement les oblations saintes. Heureux les anciens qui, avant nous, ayant parcouru la carrière, ont eu en partage une mort sainte et pleine de mérites; ceux-là n'ont pas à craindre qu'on les renvoie du poste qui leur avait été assigné [2]. »

« N'avons-nous pas un seul et même Dieu, un

---

[1] « Ἐπισκόπους. » Ce mot doit être pris comme synonyme de πρεσβυτέρους, car ici, comme partout ailleurs, dans sa lettre, S. Clément ne paraît avoir en vue qu'un corps de pasteurs gouvernant les communautés chrétiennes : I, XXI, XLIV, XLVII, LIV, LVII.

[2] S. Clément, *Ad Cor.*, XLII, XLIV.

même Christ, un même esprit de grâce répandu sur nous, la même vocation dans le Christ? Pourquoi déchirer et mettre en pièces les membres du Christ, faire la guerre à notre propre corps, oublier que nous sommes les membres..... »

« ..... Votre schisme a perverti nombre de frères, en a découragé, ébranlé beaucoup d'autres; il nous a jetés tous dans la tristesse, nous a désolés, et néanmoins votre sédition persiste[1]. »

« Prenez en main l'Épître du bienheureux Paul[2]. Que vous écrivait-il aux premiers jours de la prédication évangélique? Assurément Dieu lui inspirait la lettre qu'il vous écrivit au sujet de lui-même, de Céphas et d'Apollon; car déjà parmi vous il y avait des factions et des cabales; cabales plus excusables alors, car vos préférences se partageaient entre des apôtres hautement autorisés, et un homme qu'ils avaient approuvé. Et maintenant, qui sont ceux qui vous ont pervertis, et qui ont terni l'honneur de votre amour fraternel, amour qui vous rendait si célèbres? Car ce que nous entendons dire de vous, mes frères, est une honte, indigne d'un chrétien, que l'Église de Corinthe, si ferme, si ancienne, à cause d'une ou deux personnes, est en révolte contre ses pasteurs. Et ce bruit est venu non seulement à nous, mais à ceux-là mêmes qui nous sont peu favorables, de telle

---

[1] S. Clément, *Ad Cor.*, XLVI.
[2] I Cor., I, 10-17; III, 1-8; IV, 14-21.

sorte que par vos folies vous faites blasphémer le nom de Dieu, et vous-mêmes vous mettez en péril [1]. »

« Extirpons donc promptement ce désordre, jetons-nous aux pieds du Seigneur, supplions-le avec larmes de nous être propice, et de nous réconcilier avec lui. Qu'il nous rende cette noble et pure vie que maintenait parmi nous l'amour fraternel..... Qui dira quels liens cet amour forme entre Dieu et nous? Qui décrira la splendeur de ses beautés? Nulle parole ne saurait exprimer à quelles hauteurs il nous élève. L'amour nous unit à Dieu; l'amour couvre la multitude des péchés; l'amour supporte tout, endure tout patiemment; rien de bas dans l'amour, mais aussi rien de superbe; l'amour ne fait point de schisme; l'amour ne cause pas de sédition; l'amour n'agit qu'en parfaite concorde; c'est par l'amour que les élus de Dieu deviennent parfaits; sans l'amour rien n'est agréé de Dieu [2]. Dieu ne nous a accueillis que grâce à l'amour, car c'est par un effet de son amour pour nous que Notre-Seigneur Jésus-Christ, se conformant aux volontés divines, a donné son sang pour nous, sa chair pour notre chair, sa vie pour notre vie [3]. »

S. Clément ne donne de telles louanges à la charité qu'afin d'enflammer les cœurs, et de les disposer

---

[1] S. Clément, *Ad Cor.*, XLVII.

[2] Le saint pape a évidemment ici en pensée les louanges données par S. Paul à la charité divine, I Cor., XIII.

[3] S. Clément, *Ad Cor.*, XLVIII, XLIX.

aux plus nobles sacrifices; son but est de couper le mal dans sa racine, en décidant les fauteurs du désordre à s'expatrier :

« Est-il parmi vous quelqu'un de généreux, de compatissant, de charitable? qu'il dise : si je suis cause de la sédition, de la discorde, des schismes qui nous désolent, je me retire, je m'en vais où vous le voudrez. Ce que décidera la voix commune des frères, je le fais : mon seul désir est que le troupeau du Christ vive en paix avec ses pasteurs légitimement constitués. Qui se conduira ainsi s'acquerra une grande gloire dans le Christ, et partout il trouvera bon accueil. Car « la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur[1] ». Voilà ce qu'ont fait et ce que doivent faire ceux qu'anime cette vie divine qui jamais ne donne lieu au repentir[2]. »

Ils ne feront en cela du reste qu'imiter tant de nobles personnages qui n'ont pas hésité à se sacrifier pour leurs concitoyens : Moïse suppliant le Seigneur de l'effacer du livre de vie, et à ce prix, d'épargner Israël[3]; des rois païens pareillement s'immolant au bien public; des femmes mêmes, Judith, Esther, risquant leur vie pour sauver leur peuple. Et qu'on ne regarde pas comme une humiliation de s'immoler

---

[1] Ps. XXIV, 1.
[2] S. Clément, *Ad Cor.*, LIV.
[3] Exode, XXXII, 30-32.

ainsi, car, dans cet humble dévouement, ce n'est pas à nous, c'est à Dieu que l'on cède [1].

« Vous tous donc, auteurs de la sédition, soumettez-vous aux anciens, et recevez la correction en esprit de pénitence, fléchissant les genoux de vos cœurs. Apprenez à vous soumettre, renonçant à l'arrogante et orgueilleuse opiniâtreté de votre langue, car il vaut mieux être petits et honorables dans le troupeau du Christ que de se voir au faîte des honneurs, et privés des espérances du Christ [2]. »

« Nous avons averti les coupables et déchargé ainsi notre conscience; que nous reste-t-il que de prier le Seigneur d'avoir en sa garde le troupeau de ses élus? » Et Clément termine sa lettre par une touchante prière, où tous ont leur part, les princes et chefs de l'empire eux-mêmes qui venaient de persécuter si cruellement l'Église. Au sortir des sanglantes orgies de Néron, Pierre et Paul demandaient à leurs fidèles de respecter le pouvoir commis aux mains du monstre [3]. Clément, à leur exemple, prie pour Domitien et les préfets de l'empire, ministres de ses cruautés. C'était l'ordre du divin Maître d'honorer les puissances établies dans le légitime domaine de leur autorité, « de rendre à César ce qui est à César [4] ». Dès lors,

---

[1] S. Clément, *Ad Cor.*, LIII, LV.
[2] Id., LVII.
[3] I Petr., II, 13, 15. Rom., XIII, 1-7. Tit., III, 1.
[4] Matth., XXII, 21.

les pontifes romains s'y montraient fidèles, et par là formaient à ce respect toute la chrétienté. Mais plus haut que les princes, dans l'estime comme dans l'amour de l'Église, sont placés les pauvres et les affligés. C'est pour eux que s'élève d'abord la prière de Clément.

« Seigneur, nous vous en prions, soyez notre aide et notre secours. Délivrez ceux d'entre nous qui sont dans la tribulation, ayez pitié des humbles, relevez ceux qui sont tombés, secourez les pauvres, guérissez les malades, convertissez les égarés de votre peuple, nourrissez ceux qui ont faim; délivrez nos captifs, relevez les faibles, consolez les pusillanimes; que toutes les nations reconnaissent que vous seul êtes Dieu, et Jésus-Christ votre fils, et nous votre peuple et les brebis de votre bercail..... »

Il passe ensuite à ceux qui exercent le pouvoir et l'on sait quels ils étaient alors : « Donnez-nous la concorde et la paix, à nous et à tous les habitants de la terre, comme vous l'avez accordée à nos pères qui pieusement vous invoquaient en foi et vérité; donnez-les-nous parce que nous vous obéissons, à vous, dont le nom est toute-puissance et majesté; et nous obéissons de même à ceux qui sont sur terre nos princes et nos maîtres. C'est vous, Seigneur, qui, par votre grande et ineffable puissance, leur avez donné le pouvoir de régner afin que, reconnaissant la gloire et l'honneur dont vous les avez investis, nous leur soyons soumis, évitant ainsi toute opposition à vos

volontés. Donnez-leur, Seigneur, la santé, la paix, la concorde, la fermeté, afin qu'ils exercent sans achoppement la souveraineté que vous leur avez confiée. Car c'est vous, Seigneur, céleste roi des siècles, qui donnez aux fils des hommes la gloire, l'honneur et l'autorité sur tout ce qui est sur la terre. Dirigez, Seigneur, leur volonté selon ce qui est bon et agréable à vos yeux, afin que, usant en paix et douceur du pouvoir que vous leur avez confié, ils vous trouvent propice. O vous seul qui pouvez répandre sur nous ces grâces, et d'autres plus excellentes encore, à vous, nous rendons hommage par Jésus-Christ, le pontife et le gardien de nos âmes, en qui soient à vous gloire, majesté, et maintenant, et de générations en générations, et dans les siècles des siècles. Amen. »

Nous avons fait de longues citations de cette Épître : volontiers, nous les aurions étendues, et mis l'œuvre entière sous les yeux, tant elle nous semble propre à faire connaître non seulement le pontife qui l'a écrite, mais l'Église de Rome vers la fin des temps apostoliques. Nous avons vu comment dès lors s'y manifeste l'autorité de cette métropole sur les autres Églises; il est également possible d'en dégager quelques traits de sa vie intime, les formes que prenaient chez elle la prière, l'objet habituel de ses méditations, par suite de ses pensées.

Les nombreux emprunts faits par Clément à nos saints Livres fournissent là-dessus de précieux renseignements, car fidèles et pasteurs puisaient aux

mêmes sources. Le Psautier est mis par lui à contribution, il n'y recourt pas moins de quarante fois, et souvent l'hymne sainte est redite en entier; parmi les prophètes, Isaïe est le plus souvent allégué, puis Ézéchiel et Jérémie. Quant au Nouveau Testament, de fréquents rapprochements de pensées et d'expressions témoignent que l'écrivain s'y rapporte, mais les citations sont rares; elles se bornent à quelques paroles empruntées aux trois premiers Évangélistes et à S. Paul[1]. Sous le regard des successeurs de Pierre, le canon des écrits apostoliques se formait, sans prévaloir encore sur les livres sacrés d'Israël.

La liturgie des synagogues gardait même empire; de curieuses comparaisons ont été faites entre la plus usitée des prières juives, « les dix-huit bénédictions » (Shemoné Esré)[2] et le texte de S. Clément; similitudes tout extérieures du reste, et très faciles à expliquer. Chaque pasteur improvisant alors la prière publique, l'appropriait aux circonstances. Les mêmes besoins justifiant les mêmes demandes, les devoirs d'adoration et d'actions de grâces variant moins encore, il s'ensuivait que les mêmes pensées se présentaient à l'esprit de l'officiant, et que pour les

---

[1] Voir l'indication de ces emprunts dans les listes de Lightfoot et de Fünk auxquelles nous avons renvoyé plus haut nos lecteurs.

[2] Sur cette prière, consulter *Saint Paul, ses Missions*, ch. VIII, et Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes*, II, p. 377 sq.; 384 sq.

exprimer les mêmes mots revenaient sur ses lèvres. Peu à peu, la prière, dans le service divin surtout, prit une forme précise qu'on s'accordera à reproduire, et bientôt à consacrer. Le respect pour ces formules était d'autant plus fort qu'elles venaient de pasteurs, ou d'Églises plus autorisés. Rome, à ce titre, l'emportant sur toute autre chrétienté, on se modela d'après elle : de là résulte probablement la conformité qu'offrent les prières des plus anciennes liturgies avec la dernière invocation de S. Clément[1]. Rome, si notre conjecture est juste, aurait commencé dès lors à exercer sa mission providentielle sur le culte chrétien, à en être l'exemplaire pour les autres Églises, à en déterminer les formes. Nulle part, mieux que dans cette ville, les esprits n'étaient disposés à estimer justement l'importance d'une liturgie, car on sait avec quel scrupule le paganisme romain avait, de tout temps, maintenu les moindres rites; un rigorisme vigilant était son trait distinctif.

Quoi qu'il en soit de l'influence exercée à cet égard par le formalisme des vieux Romains, d'autres instincts de leur race passèrent manifestement dans le sang de la Rome chrétienne : le génie de l'autorité, l'esprit d'ordre et de discipline, nécessaires à la métropole d'un monde nouveau. L'expérience, entée sur ces dons naturels, a produit la rectitude de juge-

---

[1] Cf. la curieuse et savante étude de Lightfoot, *S. Clement of Rome*, I, p. 382-400.

ment et le sens pratique qui la rendent toujours digne de gouverner le monde chrétien. Clément a un mot expressif pour rendre cet ensemble de qualités, mot qui revient constamment sous sa plume : « la modération[1] ». Ce qu'il entend par là, ce qu'il souhaite inspirer aux Corinthiens, c'est le constant souci de ne jamais excéder, de rechercher en tout l'équilibre, la juste mesure, les moyens de tout concilier.

Cet esprit de tempérament, où il voyait le moyen de ramener la paix dans Corinthe, était le principal objet de S. Clément. Sa lettre eut plein et durable effet. Cinquante ans plus tard, Hégésippe visitant cette chrétienté s'y arrêta; il eut grande consolation de se voir avec elle en communion parfaite; des dissensions qui l'avaient troublée aux jours de Domitien, il ne restait plus trace. Depuis la lettre de Clément, Corinthe demeurait ferme et paisible dans la saine doctrine[2].

L'antiquité, frappée de ce premier éveil de l'autorité papale, a décerné de nombreux titres de gloire à S. Clément. Elle a salué en lui le martyr du Christ[3],

---

[1] Ἐπιεικεία, XIII, XXX, LVI, LVIII, LXII.

[2] Eusèbe, *Histor. eccles.*, IV, XXII.

[3] Voir sur les Actes du martyre de S. Clément, Paul Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, 2e édition, p. 173-180. Tout ce qui peut être dit à l'appui de la tradition qui fait de S. Clément un martyr, se trouve résumé dans la note mise par l'abbé Duchesne à ce texte du *Liber Pontificalis :* « Obiit martyr Trajano III. » « Cette formule insolite

l'Apôtre, l'homme apostolique[1], l'évêque qui sut, dès l'origine, pourvoir son Église de précieux organes. On est même allé jusqu'à lui attribuer la division de Rome chrétienne en sept quartiers, et la création des notaires chargés de consigner les actes des martyrs[2]. La critique ne peut accepter sans réserves toutes ces hypothèses, lesquelles n'accroissent en rien la gloire

---

et cette date sont empruntées à la notice de S. Clément dans le *De viris* de S. Jérôme : « Obiit tertio Trajani anno ». Il faut remarquer l'intercalation du mot *martyr*. Clément est qualifié de martyr par Rufin (S. Jérôme, *Apol. adv. libros Rufini*, édit. Martianay, t. IV, part. II, p. 409) ; par le pape Zosime (Migne, *P. L.*, t. XX, p. 650) et par le Concile de Vaison, en 442 (can. 6). Le même titre lui est donné dans les calendriers romains, depuis celui du martyrologe hiéronymien. ... dans les sacramentaires romains, depuis le sacramentaire léonien, et dans les autres livres liturgiques. On a retrouvé à Rome, dans la basilique qui, dès le temps de S. Jérôme (*De viris*, 15), conservait la mémoire de Clément, des fragments d'une grande inscription dédicatoire, où figure le mot MARTYR. Suivant la restitution à peu près certaine proposée par M. de Rossi (*Boll.*, 1870, p. 148), ce qualificatif était joint au nom de Clément. L'inscription est du temps du pape Sirice (384-399). Il est donc sûr, quoi qu'il faille penser du silence des anciens auteurs, Irénée, Eusèbe, Jérôme, que la tradition du martyre de S. Clément était établie à Rome dès la fin du IVe siècle. » *Liber Pontificalis*, t. I, p. 123, note 9.

[1] Ὁ ἀπόστολος Κλήμης. Clément d'Alexandrie, *Strom.*, IV, XVII. « *Vir apostolicus* », S. Jérôme, *in Is.*, LII, 13.

[2] La division de Rome en sept régions ecclésiastiques ne remonte vraisemblablement qu'au pape Fabien (236-250). Voir la notice sur ce pape dans le *Liber Pontificalis* de Mgr Duchesne, et, dans le même ouvrage, sur les notaires et les *Gesta martyrum*, l'Introduction du t. I, p. C et CI.

d'un homme à qui suffit sa médiation dans les troubles de Corinthe. Il consacrait à jamais, par cette intervention, le droit qu'ont Rome et ses pontifes, de faire acte d'autorité dans tout débat qui menace de diviser la chrétienté ; il attestait qu'à eux appartient de parler au nom de Pierre et de Paul à l'Église entière, d'y maintenir la vigueur des règles et l'unité de la Foi.

CHAPITRE NEUVIÈME

S. JEAN ÉVANGÉLISTE

Vers le temps où Corinthe recevait les paroles de paix que nous venons d'entendre, les chrétientés d'Asie, plus favorisées encore, recueillaient avec les derniers souvenirs de Jean, les plus sublimes de nos enseignements évangéliques.

Le « bien-aimé de Jésus », seul survivant des Douze, ayant terminé son exil à Patmos, rentra dans Éphèse. Il y retrouva la société de fidèles où, pendant trente années, il avait vécu. Nous avons fait connaître, au temps de la prédication de S. Paul[1], ce monde de convertis, venant, les uns du judaïsme, les autres de la gentilité, et qui gardaient tous un même fonds d'idées philosophiques : celles que les écoles d'Alexandrie répandaient alors dans l'Orient. Éphèse en était imprégnée, car cette ville de plaisirs et de négoce entretenait avec l'Égypte d'actives relations.

---

[1] *Saint Paul, ses missions*, ch. IX et X.

Accoutumée, dans le domaine spéculatif, à tout envelopper de formes alexandrines, l'élite des chrétiens asiatiques en revêtit bientôt la doctrine nouvelle ; par suite, non seulement le commun des frères, mais Jean lui-même, si juif qu'il fût d'éducation et de génie, s'habitua insensiblement à cette manière plus abstraite d'enseigner. Ainsi s'était formée une théologie johannique, avant même que la persécution de Domitien n'eût jeté l'Apôtre dans les prétoires de Rome, puis sur le rocher de Patmos.

Cette métaphysique, tant éloignée de la primitive simplicité, donnait occasion aux novateurs qui ne manquaient pas à Éphèse, même dans la communauté chrétienne, de se perdre en chimères sur l'essentiel de leur foi, l'adorable personne de Jésus-Christ. Ils étaient venus à distinguer le Christ de Jésus, ne voyant en ce dernier qu'un homme semblable aux autres. Pour opposer à ces rêveries le Christ réellement incarné, vrai homme, vrai Dieu, nul témoignage ne valait celui du disciple qui, ayant reposé sa tête sur la poitrine du Maître, l'avait connu dans l'intime.

D'après un récit conservé à Rome et à Alexandrie[1], ce fut à la sollicitation des évêques de la province d'Asie que Jean se décida à condenser ses souvenirs, et à les rédiger. Quoi qu'il en soit des origines du livre saint, sa diffusion fut prompte. Nous avons

---

[1] Fragment de Muratori, p. 10 A. — Clément d'Alexandrie cité par Eusèbe (*Histor. eccles.*, VI, XIV).

montré ailleurs[1] que, dès son apparition, les rares contemporains dont le témoignage subsiste, le vénèrent et le citent à l'égal des autres Évangiles. Dans la seconde moitié du IIe siècle, on s'accorde de toutes parts à y reconnaître l'œuvre de Jean, disciple du Seigneur; l'un des principaux Pères de cet âge, S. Irénée, met hors de doute que ce disciple est l'apôtre fils de Zébédée[2].

D'où vient que la tradition, unanime depuis lors sur ce point, ne s'est guère occupée, au cours de dix-huit siècles, de l'objection dont nos rationalistes font si grand bruit? nous voulons dire la différence entre le caractère de l'œuvre et celui de l'auteur[3]. N'est-il pas invraisemblable, allègue-t-on, qu'un pêcheur de Galilée, imbu d'idées juives, ait revêtu sa pensée et son langage de formes alexandrines? Assurément, ce contraste n'a pas échappé aux Pères des premiers siècles. Les controverses élevées à l'occasion des Aloges[4] en font foi, et les docteurs qui y ont pris part, S. Hippolyte, S. Denys d'Alexandrie surtout, témoignent, dans les fragments de leurs œuvres venus jusqu'à nous, que, pour la finesse et la pénétration, ces anciens critiques ne cédaient pas aux nôtres. S'ils

---

1 Voir l'Introduction, page xv.

2 Ἔπειτα Ἰωάννης, ὁ μαθητὴς τοῦ Κυρίου, ὁ καὶ ἐπὶ τὸ στῆθος αὐτοῦ ἀναπεσὼν, καὶ αὐτὸς ἐξέδωκε τὸ Εὐαγγέλιον ἐν Ἐφέσῳ τῆς Ἀσίας διατρίβων. S. Irénée, *Adv. Hæres.*, III, III, 1.

3 Luthardt, *Das johanneische Ursprung*, p. 178 seq.

4 Consulter l'Introduction, page xx.

ont fait peu d'état de telles oppositions, que nos adversaires outrent d'ailleurs à plaisir, c'est qu'elles ne leur ont pas paru inconciliables. Il nous suffira de prendre une juste idée du quatrième Évangile pour nous ranger à leur sentiment.

L'auteur déclare nettement quel objet il s'est proposé : « Ces choses sont écrites, dit-il, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu[1] »; en d'autres termes, que Jésus et le Christ ne forment qu'une même personne, laquelle est Dieu au même titre que l'Être suprême, le Père qui éternellement l'engendre. Qui donc attaquait alors ce dogme fondamental de notre foi? L'Évangile ne le dit pas, mais un autre écrit qui lui est intimement lié, la première Épitre de Jean, le laisse entendre : « Qui est le menteur, y lisons-nous, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ? Celui-là est l'Antéchrist qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils, ne reconnaît point le Père, et quiconque confesse le Fils reconnaît aussi le Père[2] ». « Tout esprit qui divise Jésus-Christ[3] n'est

---

[1] Joan., xx, 31.

[2] I Joan., ii, 22, 23.

[3] Socrate (*Histor. eccles.*, vii, 32) atteste qu'il trouvait dans les anciens manuscrits la leçon : « πᾶν πνεῦμα ὃ λύει τὸν Ἰησοῦν », qu'a suivie et traduite la Vulgate : « Omnis spiritus qui solvit Jesum ». Il en est de même de S. Irénée (*Adv. Hær.*, III, xvi, 8) et d'Origène (*In Matth.*, xxv, 14). Le texte que donnent tous les manuscrits grecs connus : πᾶν πνεῦμα ὃ μὴ ὁμολογεῖ τὸν Ἰησοῦν est beaucoup moins expressif.

pas de Dieu, et c'est là l'Antéchrist[1] ». On ne peut guère tirer qu'une conclusion de ces premiers traits, c'est que « de nombreux faux prophètes se sont élevés dans le monde[2] » d'Asiatiques qui entourait l'Apôtre; mais d'autres passages de la même lettre jettent quelques lueurs. « Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable, est de Dieu[3]. » Et plus loin : « Quel est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu? C'est ce Jésus-Christ qui est venu par l'eau et par le sang : non en l'eau seulement, mais en l'eau et le sang. Et c'est l'Esprit qui rend témoignage; or l'Esprit est la vérité[4]. »

Il est nécessaire, pour comprendre ce dernier texte, de le rapprocher des erreurs qui se couvraient alors du nom de Cérinthe, principal perturbateur des Églises d'Asie[5]. Ce personnage, juif d'origine, élevé

---

[1] I Joan., IV, 3.

[2] *Ibid.*, 1.

[3] *Ibid.*, 2.

[4] Joan., V, 5, 6. La variante Χριστός ἐστιν ἡ ἀλήθεια que traduit la Vulgate ne se trouve que dans un manuscrit grec, de date récente.

[5] Voir sur Cérinthe et son hérésie : S. Irénée, *Adv. Hæres.*, I, XXVI, 1; III, XI, 1, 7. — S. Hippolyte, *Refutatio omn. Hær.* (*Philosophoumena*), VII, 7, 9, 33-35; X, 21, 22. — Caius cité par Eusèbe (*Histor. eccles.*, III, XXVIII, 2-3). — Denys d'Alexandrie dans Eusèbe (*Histor. eccles.*, III, XXVIII, 4-5; VII, XXV, 2-5). — Tertullien, *Præs.*, 48. — S. Épiphane, *Hær.*, XXVIII, *Epit. Pænar.*, I. — Théodoret, *Hæret. fab.*, II, 3. — Philastre, 36, 60.

dans les écoles alexandrines, n'avait embrassé la foi que pour l'interpréter à sa fantaisie, et comme beaucoup de ses compatriotes, il avait entrepris de courir le monde en quête de prosélytes[1]. Les Églises de Palestine et de Syrie, Jérusalem, Césarée, Antioche, avaient subi plus ou moins l'atteinte de ses doctrines corruptrices; mais c'est en Asie Mineure et surtout en Galatie que l'abîme de perdition[2], où il s'efforçait d'entraîner ses adeptes, se découvrit. Son hérésie, quand il vint à Éphèse, se trouvait forgée de toute pièce. Elle avait pour fondement de nier la conception miraculeuse du Sauveur. A la vérité, ce fait capital du christianisme est rapporté dans l'Évangile de S. Matthieu, le seul qu'il admît, mais il n'hésitait pas à retrancher cette première page, pour ne commencer la vie divine du Sauveur qu'au moment de son baptême. Jusque-là, le fils né de l'union naturelle de Marie et de Joseph n'aurait été qu'un homme, le plus saint, le plus sage qu'on puisse imaginer, mais simplement un homme. C'est à l'heure où S. Jean-Baptiste versait sur lui l'eau du Jourdain, qu'une soudaine transformation s'opéra dans Jésus. Le Christ « éon » divin, se détachant de l'Être suprême, descendit en lui sous la forme d'une colombe, pour y demeurer tout le temps de son ministère; mais cette alliance dura seulement jusqu'à la passion,

---

[1] Matth., XXIII, 15.

[2] Τῆς αὐτοῦ ἀπωλείας βάραθρον. S. Épiphane, *Hæres.*, XXVIII, 2.

Le Christ alors remonta au sein de Dieu, laissant Jésus seul souffrir, mourir et ressusciter. Telle était, au témoignage de S. Irénée, la doctrine de Cérinthe.

Cette invention, aussi gratuite que singulière, faisait de la divinité du Sauveur, une union passagère que le Christ avait contractée avec Jésus, dans l'eau du Jourdain, mais sans unir hypostatiquement la chair de celui-ci à sa personne divine, sans faire de son sang son propre sang. Elle mettait à néant la réalité même de l'Incarnation. Ce sont les impiétés de Cérinthe que vise S. Jean dans son Épître, et dont ses disciples lui demandèrent de venger la mémoire adorée du Christ [1].

Il le fit, non en luttant pied à pied contre les adversaires, mais en s'efforçant de les élever aux régions sereines, où, tout imbu des souvenirs du Sauveur, il le contemplait dans la possession de sa gloire. Qui ne sait que les impressions de la jeunesse se ravivent avec les vieilles années? En S. Jean, elles gardaient une fraîcheur de traits et de coloris, une précision de détails qui lui rendaient la parole du Maître aussi distincte, sa personne et ses actes aussi présents qu'aux temps où il le suivait pas à pas. Outre qu'il importait de ne rien perdre d'un si pré-

---

[1] C'est évidemment cette erreur de Cérinthe qu'atteint le texte de l'Épître de S. Jean, allégué plus haut : « Jésus est venu par l'eau et par le sang, non en l'eau seulement (de son baptême) et le sang (de son humanité). » I Joan., v, 5.

cieux trésor, Jean estima que le meilleur argument à l'encontre des novateurs, était de leur opposer « ce que ses yeux avaient vu », ce que ses oreilles « avaient entendu », ce que « ses mains avaient touché », en témoignage de la divinité du Christ.

Mais, des hauteurs où s'était élevé, où se maintenait l'illustre vieillard, sa vue embrassait toute la durée de l'Église. Les erreurs de Cérinthe ne furent pour lui qu'une occasion d'écrire; non l'unique, ni le principal objet de son entreprise. Il vit là les débuts d'une lutte qui durera autant que le monde : la rébellion des cœurs enclins au mal et qui, loin de chercher leur salut dans le Christ, s'acharnent à déchirer sa divine personne, en le ravalant à n'être qu'un mortel, incapable de les sauver, comme de les punir. C'est à l'armée de ces révoltés, aux Antéchrists de tous les âges que Jean dédie sa parole évangélique : parole de lumière, de vie et d'amour.

Encore fallait-il qu'elle fût comprise par ceux qui la reçurent tout d'abord. L'Apôtre a donc pris grand soin de l'ajuster non seulement aux formes d'esprit et de langage de ses auditeurs, mais encore au degré de leur connaissance. On devine aisément, aux seuls traits de l'œuvre, quels hommes il a en vue : ce sont, évidemment, des Grecs, mal instruits des choses de Judée. Il n'omet donc pas de leur traduire les noms hébreux[1]; d'expliquer les institutions d'Israël, d'a-

---

[1] Joan., I, 38, 41, 42; V, 2; IX, 7; XI, 16; XIX, 17; XXI, 2.

jouter, sur les lieux, des indications qui eussent été superflues, s'il se fût adressé à des Juifs originaires de la Palestine, ou l'ayant visitée en pèlerinage[1]. Le relief donné aux incidents qui, dans la vie du Sauveur, touchent la gentilité, montrent également qu'il vise des fidèles sortis, pour la plupart, du paganisme. Aussi, leur parle-t-il des Juifs comme d'une race qui leur est étrangère, et avec bien moins d'égards pour Israël que n'en témoignaient les synoptiques. Il écrit après la ruine de la cité sainte, sans avoir, comme Paul, à discuter la force obligatoire de l'ancienne Loi, le divorce entre l'Église et la Synagogue étant consommé. Devant la prédication du Fils, splendeur divine, dont elle n'était que l'aube, la révélation de Moïse s'est effacée.

Ce n'est pas que Jean méconnaisse l'autorité que Dieu avait donnée à la Loi, ni son rôle capital dans l'économie de notre salut. Il rapporte là-dessus la parole de Jésus à la Samaritaine : « Le salut vient des Juifs[2] », et cette autre aux furieux qui le veulent lapider : « Scrutez les Écritures, en qui vous estimez avoir la vie éternelle : c'est elles qui rendent témoignage de moi[3]. » Non content de rappeler les hom-

---

[1] Joan., II, 6, 13; IV, 5-9; V, 2-4; VII, 1; VII, 37; XI, 18; XIX, 14, 17, 20, 31, 42. Voir, pour de plus amples détails, Camerlinck, *De quarti Evangelii auctore Dissertatio*, p. 276-281, et Bacuez et Vigouroux, *Manuel biblique*, t. III, n° 68, 5°.

[2] Joan., IV, 22.

[3] Id., V, 39, 45, 47.

mages du Sauveur à la Loi, il nous le montre exact à ses pratiques [1], observant ses fêtes; déclarant que le Temple est la demeure de son père; en chassant à coups de fouet trafiquants et changeurs [2]. Jean ne pouvait attester, par un plus haut exemple, la force de la législation mosaïque; il n'en a que plus de droits à flétrir les Juifs auxquels était destiné l'Évangile, parfait achèvement de la Loi, et qui l'ont méconnu. L'élite d'entre eux seulement est venue au Christ : le corps du peuple, entraîné par ses pontifes, l'a combattu, persécuté, mis à mort. Ainsi, tandis que les premiers Évangélistes accusent surtout les Pharisiens d'avoir lutté contre le Sauveur, Jean lui donne pour ennemis la nation entière, ces Juifs désormais maudits qu'il apercevait aux côtés de Cérinthe, entre les adversaires de la Foi.

Il est manifeste, à ces divers traits, que le quatrième évangéliste, séparé depuis longtemps des Juifs convertis, qui avaient formé les premiers rangs de l'Église, n'appartient plus qu'aux Chrétiens asiatiques; on voit aussi, par l'ensemble de l'œuvre, qu'il les suppose non pas familiers aux lieux et aux mœurs judaïques, mais instruits de la vie du Sauveur, telle que les Douze la racontaient à leurs communautés; telle, par conséquent, que les Évangiles synoptiques l'avaient répandue partout. Prenons en exemple ce qui

---

[1] La circoncision et le sabbat ont ses respects, Joan., VII, 21, 23.
[2] Id., II, 14, 16.

touche le Précurseur : dès le début, S. Jean allègue de lui ce témoignage qu'il juge important pour établir la divinité du Sauveur : « J'ai vu l'Esprit descendre comme une colombe et s'arrêter sur Jésus[1]. » C'est au baptême dans le Jourdain qu'il fait ici allusion, et cependant il ne raconte pas ce baptême, parce qu'il le tient connu de tous. Ailleurs encore, bien que nulle part il n'ait parlé de la captivité du Baptiste, il jette au cours d'un autre récit cette remarque : « Jean n'avait pas encore été mis en prison[2]. »

Ce n'est donc nullement une nouvelle histoire du Sauveur que S. Jean compose ; son but n'est même pas, comme quelques Pères l'ont présumé[3], de compléter ses devanciers. Sans doute nous lui devons plusieurs faits qui ne se trouvent pas dans les synoptiques[4], faits assurément de grand intérêt, tels que les entretiens de Jésus avec Nicodème et la Samaritaine ; le miracle des noces de Cana ; la guérison du paralytique à la piscine de Béthesda ; celle de l'aveu-

---

[1] Joan., I, 32.

[2] Id., III, 24.

[3] S. Jérôme, *De viris, illustr.*, 9. — Eusèbe, *Histor., eccles.*, III, XXIV.

[4] Il en est de même pour de petits détails qui, demeurés vivants dans son souvenir, lui sont propres : le nom de Malchus blessé par Pierre, XVIII, 10 ; celui du père de Judas, XIII, 2 ; également certains noms de lieux : Cana, Ænon, Salim, Sichar, Béthanie près du Jourdain.

gle-né; la résurrection de Lazare; mais il ne choisit ces traits que parce qu'ils vont mieux à son dessein. « S'il avait fallu tout raconter, nous dit-il, je ne crois pas que le monde pût contenir les livres que je devrais écrire[1]. » Cette hyperbole orientale montre que l'Apôtre ne prétendait pas à faire œuvre d'historien : elle confirme, au contraire, sa déclaration « qu'il n'écrit que pour presser de croire à la divinité de Jésus-Christ[2] ».

On ne se dégage pas aisément de ses origines. Même sous l'action de l'Esprit qui l'assiste, tout en visant seulement les Gentils, jusqu'à condescendre, avec une paternelle attention, à leur ignorance de l'histoire juive, Jean garde l'empreinte de la race, qui perce en sa manière d'écrire. Un apologiste, grec d'origine ou d'éducation, eût eu recours à des raisonnements didactiques pour établir sa thèse : rien de plus contraire au génie d'Israël. Celui-ci procède par frapper d'abord l'imagination au moyen d'un tableau ou d'une allégorie, dont l'enseignement se dégageant va saisir ensuite l'intelligence. Le divin Maître, s'accommodant à ce tour d'esprit, n'avait guère proposé aux Juifs que des paraboles appuyées de miracles. Pareillement, les Apôtres donnèrent pour fond à leurs instructions les traits de la vie du Sauveur, lesquels constituèrent dans la suite « l'Évangile » tel que nous

---

[1] Joan., XXI, 25.
[2] Id., XX, 31.

le lisons dans les trois synoptiques. S'il ne paraissait pas irrespectueux d'user d'un terme moderne pour caractériser ce genre d'instruction, on pourrait, en quelque sorte, l'appeler « une leçon de choses »; disons mieux : c'est une prédication par les faits, réels ou symboliques. Jean, accoutumé de longtemps à cette méthode, n'en cherche pas d'autre pour présenter sa doctrine.

De là vient que ce que nous appelons « son Évangile », a couleur d'histoire, parce que, en dehors du prologue, nous y trouvons surtout des faits donnant matière à discours; mais ce sont des faits probants, qui vont à son objet. Presque tous sont des miracles, « signes[1] » expressifs des attributs divins que l'Apôtre veut dévoiler en Jésus : ainsi, il le montre source de vie, dans la résurrection de Lazare; de lumière, dans la guérison de l'aveugle-né; créateur et maître du monde matériel, dans les noces de Cana, et la multiplication des pains. Il agit de même pour les personnages mis en scène : ceux-ci offrent des exemples divers du triste accueil que l'ignorance, les passions humaines, ont fait à l'Évangile dès son apparition, et qu'elles ne cesseront de lui faire jusqu'au dernier jour. Les docteurs de Jérusalem, Nicodème lui-même, le plus loyal d'entre eux, montrent, dans leurs entretiens avec le Sauveur, le peu d'ouverture vers

---

[1] Σημεῖα. Joan., II, 11, 23; III, 2; IV, 48; VII, 2, etc.

« les choses du ciel[1] » que la science donne aux esprits les plus cultivés, quand la foi ne vient pas leur prêter ses ailes[2]. Au contraire, la Samaritaine et la femme adultère témoignent avec quelle facilité la grâce pénètre dans les âmes, même flétries, quand elle les trouve simples, droites, repentantes.

Mais, encore une fois, Jean n'écrit pas pour conter. Il ne choisit faits et personnages qu'autant qu'ils lui permettent de rappeler, à leur sujet, les discours du Maître attestant sa divinité, aussi ne l'occupent-ils que dans la mesure où ils concourent à cette vue. Nicodème[3] apparaît seulement pour montrer, par ses interruptions, combien les plus doctes, les plus sincères en Israël, sont ineptes à comprendre le Sauveur. Dès que la réponse de Jésus, prenant libre essor, devient l'exposé doctrinal que visait l'Évangéliste, Nicodème disparaît, et il n'en est plus question. De même pour les Gentils qui demandent aux Apôtres de les présenter à Jésus[4]. Le Sauveur en prend occasion d'annoncer que son heure approche, et d'en-

---

[1] Τὰ ἐπουράνια. Joan., III, 12.

[2] Tous ravalent les paroles du Maître au sens matériel qui remplit leurs pensées. A dessein, semble-t-il, S. Jean choisit de telles scènes, qui ne forment le plus souvent qu'une suite de malentendus et de méprises, pour étaler la faiblesse de l'esprit humain, quand la lumière surnaturelle l'inonde pour la première fois; il en demeure ébloui, aveugle, incapable d'y rien voir jusqu'au moment où la foi, survenant, l'illumine de ses clartés.

[3] Joan., III.

[4] Id., XII, 20 et suiv.

gager avec son Père un colloque sublime : quant aux Gentils, on ne sait ce qu'il advient d'eux.

Cette omission des circonstances accessoires, le défaut d'ordonnance logique dans le récit, caractérisent la manière de l'auteur. Il puise, dans ses souvenirs, ceux qui lui paraissent le plus propres à étayer sa démonstration; les quelques faits qu'il allègue offrent matière à de hauts enseignements; mais, en si petit nombre qu'ils soient, ils suffisent à lui assurer une autorité incontestable par l'abondance et la précision des détails qui attestent un témoin oculaire.

Le dessein du quatrième Évangéliste, tel que nous l'avons exposé, peut, jusqu'à un certain point, expliquer les particularités qui le distinguent des autres. La principale est la rareté des paraboles, enveloppe ordinaire de la prédication du Sauveur, dans les synoptiques, à ce point que S. Matthieu et S. Marc ont pu dire qu'il ne parlait au peuple que de cette façon[1]. Il se prêtait ainsi aux habitudes de ses auditeurs! mais surtout il faisait du Verbe divin la parole populaire. Par les scènes allégoriques qui donnaient apparence sensible aux plus pures vérités par les comparaisons tirées des champs, de la pêche, du négoce, des divers incidents de la vie coutumière, il descendait au niveau des petits, saisissait les imaginations, et y gravait en traits lumineux ses préceptes de morale. On sent une main divine au choix de ce

---

[1] Matth., XIII, 10-12, 34, 35. — Marc, IV, 33, 34.

mode d'instruction, car s'il est par excellence, dans le génie des Orientaux, il ne convient pas moins en tout temps au commun des esprits, à cette foule des humbles que Jésus a choisis pour leur confier la vérité, de préférence aux superbes.

Il est bien difficile, en outre, de ne pas remarquer combien les formes d'enseignement du Sauveur diffèrent en S. Jean, et chez ses devanciers. Dans les synoptiques, la parole du Maître est simple, pleine de brèves sentences et de comparaisons familières. Tout autrement dans le quatrième Évangile : une suite de discours, pour mieux dire, d'entretiens ou de mystiques spéculations se développent en termes si relevés que le vulgaire semble n'y pouvoir atteindre. Cependant, si Jean a pénétré plus loin que personne dans la science de ces « mystères du royaume des Cieux », que Jésus entr'ouvrait devant ses Apôtres, « à qui seuls il appartenait de les connaître [1] », on n'en doit pas conclure que les premiers Évangélistes les aient ignorés. Y a-t-il si loin des contemplations de S. Jean à la sublime prière de S. Matthieu : « Oui, Père, je vous loue de ce qu'il vous a plu de cacher ces choses aux prudents et de les révéler aux petits. Toutes choses m'ont été mises en main par mon Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils voudra le révéler [2] » ?

---

[1] Matth., XIII, 11.
[2] Id., XI, 25, 27.

En dépit de ces différences [1], ce sont bien les traits, c'est bien la figure du Sauveur qui se reflète dans le dernier Évangile, telle qu'elle nous est apparue dans les trois autres : même caractère, même esprit, même doctrine. On y retrouve jusqu'aux fraîches images des synoptiques; ici, Jésus montre à la Samaritaine l'eau de source qui jaillit jusqu'à la vie éternelle [2]; ailleurs, il met sous les yeux des apôtres l'allégorie du Bon Pasteur [3]; de la vigne et de ses rameaux [4]; d'autres encore, qu'il serait trop long d'énumérer. Mais, nous répétons volontiers qu'à dessein, Jean omet nombre d'instructions pour s'attacher principalement aux circonstances où Jésus témoigne de sa divinité.

---

[1] Les synoptiques eux-mêmes ne rapportent pas identiquement les paroles du Sauveur : l'essentiel pour eux était de rendre fidèlement sa pensée. Ils ne prétendaient pas restituer toujours mot pour mot les expressions dont il avait usé. Sur les points importants, néanmoins, il y a lieu de croire que le langage de Jésus s'était gravé dans la mémoire de ses auditeurs. Ainsi en est-il pour S. Jean. Il rappelle avec exactitude les entretiens du Sauveur; mais il ne fait évidemment que les résumer, et en donner les principaux traits. Comment admettre, par exemple, que l'entretien avec Nicodème n'ait duré que le temps suffisant pour lire le troisième chapitre du dernier Évangile? Voir Corluy, *Commentar. in Evangelium S. Joannis*, *Prolegomena V. De Indole sermonum Jesu apud S. Joannem.*

[2] Joan., IV, 14.

[3] Id., X, 1-16.

[4] Id., XV, 1-6. Cf. Weiss, *Einleitung in das N. T.*, p. 530, n° 3.

Il fut guidé dans ce choix par les considérations qui influèrent sur son style, et dont nous avons déjà parlé. Aucun lecteur qui ne remarque, au dernier Évangile, l'emploi de certaines locutions : « verbe, lumière, grâce, paraclet », indiquant un état d'esprit nouveau dans l'Église. C'étaient des expressions de l'École Alexandrine, communes chez les Grecs d'Éphèse, et qui répondaient à leurs conceptions abstraites. Jean, accoutumé depuis trente ans à les entendre, et désireux d'être compris, en revêtit naturellement la prédication du Sauveur.

Les mêmes raisons paraissent l'avoir incité à préférer les scènes symboliques [1]. On sait combien les Alexandrins affectaient cette méthode de figurer leurs pensées. Il semble d'autant plus vraisemblable que Jean, se pliant au goût de ses lecteurs, donna ce caractère à la partie historique de son œuvre, que lui-même n'en fait pas mystère. La conclusion du sublime prologue qui ouvre, dans le Ciel même, l'histoire du Verbe incarné sur la terre, est que le Fils, en devenant homme, demeure ce qu'il est, de toute éternité dans le sein du Père : l'expression de

---

[1] On ne saurait confondre le symbole avec la parabole. Celle-ci forme un récit complet, historique ou fictif, présenté à dessein d'inculquer un enseignement moral : par exemple, l'histoire de l'enfant prodigue, qui contient en elle-même sa leçon. Le symbole est toute parole, image, ou fait, employé comme signe d'une autre chose : ainsi, la guérison du fils de l'officier de Capharnaüm, qui signifie l'appel de la gentilité.

Dieu[1]. Or, tout parle dans ce Verbe fait chair, non seulement sa voix, mais son regard, son geste; tout acte de sa divine personne est significatif; au plus haut point, ses miracles, car ils renferment tous, avec le témoignage de son omnipotence, un profond enseignement. Entre les prodiges, dont il a été témoin, Jean choisit donc ceux qui traduisent le mieux la pensée du Sauveur. Parfois, le symbole lui semble de lui-même assez lumineux pour qu'il n'y ajoute aucune explication. N'est-il pas manifeste par exemple, qu'aux noces de Cana[2], l'eau figure le judaïsme, avec son excès d'ablutions, impuissantes à rien purifier? Aussi Jésus le change-t-il au vin généreux de la croyance nouvelle. Ailleurs, la guérison du fils de l'officier de Capharnaüm[3] : qu'est-elle, sinon la gentilité devant le salut à sa seule foi?

On ne peut donc nier que le quatrième Évangile soit alexandrin, quant à la forme, mais il n'en reste pas moins évident que son auteur est Juif d'origine et d'éducation. Non seulement tout ce qui concerne la Palestine : topographie, état religieux et politique de la contrée, lui est familier[4], mais il parle le grec

---

[1] « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Personne n'a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître ». I, 1, 18.

[2] Joan., II, 1-11.

[3] Id., IV, 46-54.

[4] La connaissance des lieux dans leurs moindres détails décèle

en vrai fils d'Israël; sous le mot de cette langue qu'il choisit, on sent le mot, la pensée hébraïques; les périodes des Hellènes lui sont étrangères; quelques particules suffisent à unir de courts membres de phrase, entre lesquels un enchaînement logique semble parfois difficile à saisir; en retour, le parallélisme des idées, cher aux Hébreux, se retrouve fréquemment et sous diverses formes : répétition, opposition, contraste[1].

Ces particularités donnent un caractère original au grec du quatrième Évangile, sans en altérer toutefois la pureté, car la langue y est plus correcte que

---

un auteur qui a vécu en Palestine et en a parcouru les régions. Il distingue Béthanie, demeure de Marthe et de Marie, de Béthanie au delà du Jourdain (XI, 1, 18; I, 28; X, 40); il sait que, de Cana à Capharnaüm, la route descend, ἵνα καταβῇ (IV, 47); il marque qu'Ænon est près de Salim (III, 23), etc. L'état religieux de la Judée, au temps du Christ, ne lui est pas moins exactement connu. Pour n'en citer qu'un exemple : les synoptiques nomment comme principaux ennemis du Sauveur les Saducéens et les Pharisiens : avec plus de précision, S. Jean parle des Grands-Prêtres, Ἀρχιερεῖς. L'aristocratie sacerdotale, en effet, formait ce parti politique, saducéen de doctrine, qui, par sa situation et son influence, partageait le pouvoir avec le parti populaire des Pharisiens. Voir, pour plus de détails, A. Camerlinck, *De quarti Evangelii auctore Dissertatio*, p. 220-229.

[1] Luthardt, *Das johanneische Evangelium*, t. I, p. 14-62 (2e éd.). — Westcott, *Introduction to the study of the Gospels*, p. 260 (5e éd.). — Godet, *Commentaire*, p. 226 et sq. — Weiss, *Einleitung in das N. Test.*, p. 562. — Fillion, *Évangile selon S. Jean*, p. LIV et sq. — P. Calmes, *l'Évangile selon S. Jean*, Introduction.

dans l'Apocalypse[1]. N'est-ce pas là vraisemblablement un indice que d'autres mains ont concouru avec S. Jean à la rédaction de ses souvenirs? Les disciples qui l'avaient pressé de leur donner cet écrit purent aisément y rectifier tout ce qui leur parut impropre, dans la forme et l'expression. Eux-mêmes y révèlent personnellement leur présence à la fin du dernier chapitre en confirmation du témoignage de l'Apôtre[2]; il se peut que leur assistance ne se soit pas restreinte au rôle de simples secrétaires écrivant sous la dictée du Maître[3], mais que, plus

---

[1] Dès le IIIe siècle, S. Denys d'Alexandrie en faisait la remarque (Eusèbe, *Histor. ecclesiastic.*, VII, XXV). — Voir sur ce style grec du quatrième Evangile, Beelen, *Grammatica græcitatis Novi Testamenti*, Lovanii, 1857, *passim*.

[2] Joan., XX, 30, 31; XXI, 24. 25. Notons toutefois ces sages réflexions d'A. Camerlinck : « On ne doit pas oublier que la psychologie de l'Apôtre n'est point la psychologie commune. Il y a comme deux personnes en sa conscience : sa personne, et la personne de l'Esprit. » Un apôtre qui a l'Esprit de Dieu peut écrire : « Je dis la vérité, je ne mens pas, ma conscience m'en rend témoignage dans l'Esprit-Saint. » Cette parole hardie n'est pas de Jean, elle est de S. Paul (Rom., IX, 1), lequel ne fit pas écrire l'Épître aux Romains par ses disciples. Un apôtre pourrait s'approprier ce que Jésus, dans le quatrième Evangile, dit de lui-même : « Mon témoignage est véritable, parce que je ne suis pas seul, mais moi et celui qui m'a envoyé » (Joan., VIII, 16). Et c'est dans ce sens que « le disciple que Jésus aimait » peut écrire : « Celui qui a vu en rend témoignage, et son témoignage est véritable. » *De quarti Evangelii auctore*, pars altera, p. 329, note 2.

[3] Le P. Calmes n'hésite pas à faire assez large la part des disciples de S. Jean dans la rédaction de son Evangile. *Comment*

ou moins, ils aient revêtu son langage de leurs propres termes. On a vu ailleurs S. Jérôme expliquer ainsi les différences de style qui distinguent la seconde Épître de S. Pierre de la première[1]. Cette hypothèse mettrait à néant la principale objection que fait l'exégèse rationaliste contre l'authenticité de notre livre sacré. Nous nous bornons toutefois à l'indiquer : d'une part, ne sachant si légitimement elle peut être admise, et de l'autre, la tenant superflue après tout ce que nous venons de dire.

Cette étude nous a montré que rien, dans le quatrième Évangile, ne s'oppose à ce que nous y reconnaissions, avec toute l'antiquité, la main de Jean, fils de Zébédée. C'est trop peu dire, il convient d'ajouter que ce que nous savons par ailleurs de cet apôtre le prédestinait, en quelque manière, à recueillir les plus hauts enseignements évangéliques, et à nous montrer le divin Sauveur dans une lumière plus éclatante que n'avaient fait ses devanciers.

Une telle connaissance du Christ venait, avant toute chose, des grâces de choix que la prédilection de Jésus avait values au disciple bien-aimé : peut-être l'éducation, et surtout le caractère de Jean, y ont-ils concouru. Il semble, en effet, par sa situation de

---

se sont formés les Évangiles, p. 57, 3e éd.; cf. *l'Évangile selon S. Jean*, Introduction.

[1] Voir *Saint Paul, ses dernières années*, ch. XII, p. 293, note 3, éd. in-12.

famille, avoir été d'un esprit plus cultivé que ses compagnons d'apostolat : fils de pêcheur sans doute, mais d'un maître de pêche qui avait à son service des mercenaires [1]; sa mère, Salomé, est au nombre des Galiléennes qui suivent Jésus, et l'assistent de leurs biens [2]; entre les pieuses femmes qui achètent des aromates pour ensevelir le corps du Sauveur [3]. Lui-même est assez connu dans la demeure du grand-prêtre pour y introduire Pierre [4].

Plus encore que son éducation, son naturel ardent, son âme, religieuse d'instinct, préparait Jean à entendre et à retenir les plus hautes révélations du Maître. Dès le premier jour, il gagna le cœur de Jésus en répondant sur-le-champ à son appel; sans hésitation, sans réserve, il laissa tout pour le suivre [5]. Souvent le divin Maître eut à modérer le feu de jeunesse qui faisait de l'enfant de Salomé « un fils du tonnerre [6] ». Nous l'avons vu, au milieu des disciples, appelant la foudre sur les Samaritains qui refusaient de les recevoir [7]; défendant à quelqu'un, qui n'était pas de leur compagnie, de chasser les démons au nom du Sauveur [8]; réclamant pour lui et Jacques,

---

[1] Marc., I, 20.
[2] Matth., XXVII, 55, 56. — Marc., XV, 40, 41. — Luc., VIII, 3.
[3] Marc., XVI, 1.
[4] Id., XVIII, 15, 16.
[5] Matth., IV, 21, 22.
[6] Marc., III, 17.
[7] Luc., IX, 52-56.
[8] Marc., IX, 37, 38.

son frère, les premières places dans le royaume à venir[1]. Jésus pardonnait beaucoup à ce cœur qu'il voyait généreux, dévoué, capable plus que tout autre de l'aimer et de le comprendre. Aussi, non content de le mettre au nombre des trois apôtres qu'il appela à être témoins de la résurrection de la fille de Jaïre[2], de sa transfiguration[3], de son agonie[4], il lui réserva dans sa tendresse une place singulière, une sorte de primauté. Tous savaient que c'était « le disciple que Jésus aimait », son confident; aussi, quand Pierre, à la Cène, voulut connaître qui d'entre les Douze trahissait, c'est à Jean, alors penché sur la poitrine du Seigneur, qu'il s'adressa[5]. A la vérité, comme ses compagnons témoins de l'agonie, le fils de Zébédée s'endormit à Gethsémani, mais la vue du danger l'éveilla, et à partir de ce moment, il ne quitta plus le Maître. Seul il le suivit dans tout le cours de sa voie douloureuse, au palais des Pontifes, au prétoire de Pilate; il était seul des apôtres au Calvaire avec les saintes femmes, et il y reçut en héritage du Sauveur expirant, Marie[6].

Dès lors, le même toit couvrit les deux êtres que Jésus avait le plus aimés. On y vivait de ses souve-

---

[1] Marc., x, 36-40.
[2] Id., v, 22-43.
[3] Matth., xvii, 1-9. — Marc., ix, 1-8. — Luc., ix, 28-36.
[4] Matth., xxvii, 3, 27. — Marc., xiv, 32, 33.
[5] Joan., xii, 23-27.
[6] Matth., xxvi, 36-46. — Joan., xviii, 15; xix, 25, 26.

nirs, de son amour : Marie redisait à Jean les divines paroles qu'au témoignage de S. Luc « elle conservait fidèlement dans son cœur[1] ». Or ces paroles, elle les avait recueillies non seulement pendant son long séjour à Nazareth, mais au cours des trois années de courses évangéliques, où, suivie des saintes femmes, elle accompagnait Jésus, l'écoutant comme jamais mère n'a écouté son fils, car elle savait qui il était, qu'en lui vivait et parlait le Verbe de Dieu. Il se peut que jusqu'à la Pentecôte ces souvenirs soient demeurés en partie silencieux, plus ou moins distincts dans l'âme de Marie, comme des caractères gravés dans l'ombre, mais aux splendeurs de ce grand jour, ils prirent tout leur éclat. Pour elle et pour tous, s'accomplit pleinement la promesse du Sauveur « que le Paraclet, venant en son nom, ferait ressouvenir ses disciples de tout ce qu'il leur avait dit[2] ».

On ne peut guère douter que Jésus n'ait réservé ses enseignements les plus élevés à Marie et à l'Apôtre qu'il aima jusqu'à le donner pour fils à sa mère[3]. Ces divines pensées, mises en commun par Marie et Jean, formèrent l'aliment de leurs méditations, durant les années où ils vécurent ensemble. Faut-il s'étonner qu'elles aient fait de cet apôtre le « théologien » par excellence, selon la parole des anciens[4],

---

[1] Luc., II, 51.
[2] Joan., XIV, 26.
[3] Id., XIX, 26.
[4] Ἰωάννην τὸν Ἑβραίων θεόλογον. Eusèbe, *Præp. ev.*, XI, 18.

comme le plus éminent des mystiques, car chez lui toute lumière tournait à aimer, et cet amour a sinon créé, au moins développé dans le « bien-aimé de Jésus » le génie contemplatif, qui est le propre caractère de ses écrits. « Les yeux du cœur s'illuminant[1] » en lui, prirent une telle puissance qu'ils ont plongé dans la doctrine du Maître à des profondeurs où n'atteignait aucun autre, pas même S. Paul. C'est à Jean que nous devons d'adorer en vive lumière nos mystères les plus touchants : l'Eucharistie, l'effusion du Paraclet dans nos âmes, notre union au Père céleste en Jésus, et par Jésus. Chez lui, autant qu'en S. Paul, les Pères et les Docteurs de nos Conciles puisent les principaux éléments de notre foi sur les dogmes essentiels : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption.

Et cette théologie positive est loin d'être tout S. Jean. Ce qu'il a de plus sublime, c'est ce qu'il a recueilli, dans l'intime du Maître, dans ces tendres colloques où Jésus, l'élevant au-dessus des royautés terrestres qu'il convoitait encore, lui révélait un monde supérieur[2], ces régions mystiques où le cœur, dédaignant tout ce qui n'est pas Dieu, n'aspire qu'à s'unir, à vivre, à se perdre en Lui. Si brûlants que soient les accents de S. Paul quand il exalte le divin amour[3], nul n'en a parlé comme S. Jean et n'en a

---

[1] Ephes., I, 18.
[2] Marc., X, 35-40.
[3] I Cor., XIII.

donné la passion aux âmes. Pour elles, il a recueilli les pressants appels du Sauveur, ces voix qui, partant du cœur de Jésus, retentissent au plus profond de leur être, et conquièrent tout à Lui : « Et vous ne voulez pas venir à moi qui vous donnerai la vie... Demeurez en moi, et moi en vous..... Père, que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et moi en eux [1] ! »

Qui pourrait se tromper à de tels cris? Vouloir n'y trouver que l'écho affaibli des premiers transports, le retentissement lointain de la Bonne Nouvelle recueillie au second siècle, par un inconnu : c'est errer, de bonne foi nous l'admettons, mais à coup sûr méconnaître l'accent de la vérité dans l'histoire. Cette hypothèse n'honorera guère, dans la suite, ceux qui l'ont imaginée. On reviendra à croire, avec nous, Jean l'auteur d'une œuvre qui ne peut être que de lui; parce qu'il y a quelque chose de plus fort que le raisonnement, c'est l'évidence. Pour opposer aux nuageuses conceptions, aux « éons » fantastiques des Alexandrins, le Christ, vivant et aimant, pour faire parler ainsi le Verbe, il fallait non seulement « l'avoir entendu de ses oreilles, vu de ses yeux, touché de ses mains », il fallait l'avoir aimé de cœur; plus encore, être « celui que Jésus aimait ».

---

[1] Joan., v, 40; xv, 4; xvii, 26.

CHAPITRE DIXIÈME

LE QUATRIÈME ÉVANGILE

On vient de considérer l'auteur du dernier Évangile; il nous reste d'étudier son ouvrage : un des plus sublimes, assurément, qui soit sorti d'une main humaine, encore que l'inspiration fût d'en haut. A quelques traits, en effet, l'humanité s'y décèle. D'après S. Épiphane [1], S. Jean était presque centenaire quand il le composa. Son œuvre est donc d'un vieillard écrivant sous l'impulsion de Dieu, mais n'échappant point, selon toute apparence, aux impressions de l'âge. C'est ainsi qu'on peut noter, par exemple, les répétitions de mots et de pensées coutumières à la vieillesse, quand elle évoque ses souvenirs, ou s'efforce de les faire mieux comprendre [2]; de même, l'assistance des disciples qui prêtent leur aide à l'écrivain, et s'empressent à confirmer son témoignage [3].

---

[1] S. Épiphane, *Hær.*, II, 12.
[2] Patrizzi, *De Evangeliis*, lib. I, cap. IV; *Quæst.*, II, 9.
[3] Joan., XXI, 24.

Nous nous sommes déjà demandé jusqu'où allait ce concours des fidèles. Pour le moins, à mettre par écrit ce que leur disait l'Apôtre. Si tel a été leur office, ils l'ont rempli avec une scrupuleuse fidélité, recueillant les moindres détails de temps et de lieu, respectant les formes diverses que, selon l'inspiration du moment, prenait la parole de leur vénéré Maître. Et, de cette religieuse attention à la reproduire, vient peut-être le défaut de proportion dans les récits; les uns, n'offrant qu'un crayon imparfait[1]; d'autres, mettant sous nos yeux une peinture achevée de tout point[2]. Il en va de même pour les discours : ici, resserrés en quelques mots; ailleurs, largement développés. En presque tous, il est visible que Jean livre ses souvenirs tels qu'ils lui reviennent, par fragments, en phrases et sentences détachées, sans souci du lien qui les unissait dans la conversation primitive, telle que l'avait tenue le Sauveur[3].

Ces irrégularités de composition n'ôtent rien à la vive allure de l'œuvre, ni à la sublimité des pensées qui en font, selon l'expression des Pères[4], « l'Évan-

---

[1] L'entrevue de Jésus et de Nicodème, l'apparition inopinée des Grecs qui demandent à voir Jésus. Joan., III, XII, 20-23.

[2] L'entretien du Sauveur et de la Samaritaine, la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare, etc. Joan., IV, IX, XI.

[3] Patrizzi, *Commentarium in Joannem*, *Proœmium*.

[4] Clément d'Alexandrie, cité par Eusèbe (*Histor. eccles.*), VI, 14. — S. Épiphane, *Hæres.*, LI, 19.

gile de l'Esprit ». Elles ne troublent pas davantage l'exécution du plan, nettement proposé, d'établir que Jésus est Dieu. Cette démonstration se fait en prouvant que quatre attributs essentiels de la divinité se révèlent dans les actes et paroles du Christ : il est le Tout-Puissant; ses miracles l'attestent : il est la Vie, la Lumière, l'Amour surtout, en leur source et plénitude.

Les arguments à l'appui de cette démonstration sont tirés des faits évangéliques. Jean les ordonne en général, d'après la suite des temps; néanmoins, l'on peut reconnaître, dans leur marche, certaine progression de pensées, allant à diviser le livre saint en trois parties. La première raconte l'accueil si divers, fait par le monde à la lumière que lui apporte le Verbe incarné; la seconde décrit la résistance implacable que lui opposent les hommes de ténèbres; la troisième nous expose l'échec de la lumière, échec seulement apparent, car Jésus en tire la plus éclatante manifestation de sa divinité : son amour porté au comble par l'Eucharistie et le sacrifice de la Croix. Il n'y a que Dieu qui puisse aimer jusque-là [1].

Présenter sous forme allégorique la vie du Sau-

---

[1] La première partie comprend les quatre premiers chapitres de l'œuvre; la seconde, les huit suivants, de v à xii; la troisième, les huit chapitres consacrés aux récits de la Cène, de la Passion et de la Résurrection, de xii à xx; le xxie et dernier chapitre paraît avoir été ajouté, après coup, par l'auteur, et dans des vues un peu différentes.

veur, en faire une lutte entre la lumière et les ténèbres, n'est-ce pas une de ces conceptions alexandrines que l'exégèse moderne prétend relever dans tout le cours du livre, notamment au prologue, et déclare inconciliables avec le caractère judaïque du fils de Zébédée? Ce que nous avons dit ailleurs[1] de l'influence qu'eut, sur le tour d'esprit et le langage de Jean, son long séjour à Éphèse dissipe ces apparences d'incompatibilité. A quoi se réduit d'ailleurs ce prologue dont on fait gratuitement l'œuvre de quelque métaphysicien d'Égypte? Aux trois premières phrases du livre.

La première nous révèle ce qu'était, de toute éternité, la personne divine incarnée en Jésus :

> Au commencement était le Verbe,
> Et le Verbe était en Dieu,
> Et le Verbe était Dieu.

La deuxième détermine son rôle dans la création :

> Il était au commencement en Dieu;
> Tout par lui a été fait,
> Et sans lui rien ne fut fait de ce qui a été fait.

La dernière phrase résume en deux mots le ministère de Jésus : le divin Sauveur offrant au monde lumière et vie, et le monde les repoussant :

---

[1] Voir le précédent chapitre.

En lui était la vie
Et la vie était la lumière des hommes [1],
Et la lumière luit dans les ténèbres,
Et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

Telle est, en ses traits principaux, la préface du dernier Évangile. Qu'offre-t-elle qui n'ait pu se trouver dans l'esprit, sur les lèvres de l'Apôtre? Jean était l'homme des visions sublimes; aucun œil n'a pénétré plus avant dans les profondeurs de la vie céleste : son Apocalypse en fait foi. C'est d'instinct, pour ainsi dire, qu'il s'établit, à l'origine de toutes choses, au cœur même de la Divinité, en familier des mystères. A la vérité, ces hautes contemplations qui forment son propre domaine, il ne nous les livre que sous des couleurs, avec des expressions qui semblent empruntées. Qu'on ne s'y trompe pas, néanmoins : si les termes sont étrangers, la construction hébraïque subsiste dans ses formes essentielles. Les pensées se succèdent, selon les lois du parallélisme, en brèves sentences, rattachées par une simple répétition de mots; les phrases ont un rythme harmonieux et sont disposées en groupes comme les stro-

---

[1] La vie qui se trouve dans le Verbe, en plénitude et en source permanente de tout ce qui existe, n'est pas une force cachée opérant en secret, sans autre manifestation que l'activité communiquée à tout ce qu'elle pénètre. Cette vie est lumière; elle illumine tout dans l'homme qui la reçoit, non seulement l'intelligence, mais le cœur, la sensibilité, le vouloir et l'agir. Cf. Matth., VI, 22-23. — Luc, XI, 34, 36.

phes d'un chant. C'est là, on le sait, le caractère particulier de la poésie et du style élevé chez les Hébreux; leur langage, quand l'enthousiasme, l'essor de la pensée ou de la passion les emporte. A tous ces titres, le mystique prologue du Verbe est tributaire du génie d'Israël : rien ne nous empêche de l'attribuer au pêcheur de Galilée, devenu à l'école de Jésus le plus sublime Voyant de sa race.

Il est d'ailleurs impossible de méconnaître les rapports étroits qui existent entre la doctrine, sinon entre le langage du quatrième Évangile et les Épîtres de S. Paul. Outre que ce dernier attribue à Jésus les mêmes privilèges que S. Jean lui reconnaît : par exemple, d'être rédempteur de l'humanité, dont il a voulu faire partie, et en même temps égal à son Père, près duquel il est assis dans les Cieux[1]; S. Paul représente encore le Christ comme la Sagesse même de Dieu, consubstantielle à lui dès l'origine[2]. Qu'est-ce autre chose que le Verbe même, « qui au commencement était en Dieu et était Dieu », selon l'expression dont use S. Jean, conformément à l'idiome philosophique de son temps[3]. Le quatrième

---

[1] Cf. en particulier Rom., I, 3; VIII, 3, 32. — Gal., IV, 4-6. — II Cor., VIII, 9.

[2] I Cor., 24-30; VIII, 6. — Colos., I, 15-17. — Hebr., I.

[3] M. Renan convient que ce n'est qu'une « question de vocabulaire » (*S. Paul*, 274-275). Il écrit ailleurs : « La croyance que Jésus était le « Logos » de la théologie alexandrine dut se présenter de bonne heure et d'une façon très logique. Dès l'an 68

évangéliste n'a donc rien innové : ses conceptions sont identiques à celles de son devancier, ou dérivent logiquement des principes posés par lui. Rien d'étonnant qu'un apôtre ait développé ce qu'un apôtre avait exprimé avant lui, puisque tous deux puisent à la même source qui est la Vérité incarnée en Jésus. Il n'y a qu'une critique superficielle pour tirer, de l'étude du sublime prologue, la conséquence qu'un autre que Jean en est l'auteur.

Ce qui suit cette maîtresse page atteste plus clairement encore de quelle main elle procède. Des cimes de l'Éternité où planait l'Apôtre, revenant soudainement au but pratique de son œuvre, il invoque, comme première preuve de la divinité du Sauveur,

---

il est appelé le *Verbe de Dieu*... La doctrine de l'Épître aux Colossiens a de grandes analogies avec celle du quatrième Évangile, Jésus étant présenté dans ladite Épître comme l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature, par lequel tout a été créé; qui était avant toute chose, et par lequel tout existe, dans lequel la plénitude de la divinité habite corporellement » (*Vie de Jésus*, App., p. 479-480). Ailleurs encore : « Dans les derniers écrits (de S. Paul), on trouve « une théorie du Christ connu comme une sorte de personne divine, théorie fort analogue à celle du *Logos*, qui, plus tard, trouvera sa forme définitive dans les écrits attribués à S. Jean... Les écrits antérieurs et certainement authentiques de Paul contiennent le germe de ce langage nouveau (*l'Antéchrist*, p. 76, etc.). M. Harnack dit lui-même : « Cette formule étonnante (le *Logos*) n'avait-elle pas été préparée, amenée même par les spéculations messianiques de Paul et des autres écrivains de la première période? » *L'essence du Christianisme*, p. 214. — Cf. M. l'abbé Lepin, *Jésus Messie et Fils de Dieu*, p. 142-243, etc.

un témoignage qu'il tient capital : celui de Jean-Baptiste. On ne conçoit guère un Alexandrin, de la deuxième ou troisième génération chrétienne, faisant un tel état de la parole du Précurseur; chez Jean, au contraire, rien ne s'explique mieux, puisqu'il fut un des disciples du Baptiste : c'est à la voix de celui-ci, lui montrant en Jésus « l'agneau de Dieu », qu'il avait suivi le divin Maître[1].

Aussi quel relief il donne à ce dernier Voyant de l'antique alliance! « Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean; il est venu rendre témoignage à la lumière »; et, de crainte qu'on ne s'y trompe, « il n'était pas la lumière », ajoute-t-il; « mais il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui », et devinssent ainsi « Fils de Dieu[2] ». C'est dans cette mission du Précurseur qu'il encadre et énonce la principale pensée qui anime toute son œuvre : le Verbe incarné demeurant Dieu comme l'Être suprême qui l'engendre.

> Et le Verbe s'est fait chair,
> Et il a habité parmi nous,
> Et nous avons vu sa gloire;
> Une gloire comme celle qu'un Fils
> unique tient de son Père,
> plein de grâce et de vérité[3].

---

[1] Joan., I, 29, 35-40.
[2] *Ibid.*, 6-13.
[3] *Ibid.*, 14

« Et nous avons vu sa gloire », nous tous, les compagnons de son ministère, mais nous, d'abord, les deux Jean, témoins oculaires de cette gloire qui, se manifestant par des prodiges sans nombre, accomplissait les figures et les promesses de l'Ancien Testament. Au lieu de la nuée lumineuse qui ombrageait la tente de l'arche en signe de l'habitation de Dieu parmi son peuple[1], le Verbe divin a dressé sa tente, et demeure au plus intime de nos âmes[2]; au lieu de la loi rigoureuse de Moïse, la grâce et la vérité se répandent sur nous, en plénitude par Jésus[3]; au lieu du Dieu terrible que les Juifs ne pouvaient voir sans mourir, le Fils unique, — le Dieu unique, dit une autre leçon[4], — celui qui est dans le sein du Père, nous révèle cet Être suprême, invisible, inaccessible à qui n'est pas rené en Jésus, et par Jésus à la vie de l'Esprit[5].

---

[1] Exod., xxv, 8; 29-45. — Ps. lxxxiii, 2. — Zach., ii, 10.

[2] Ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν. Joan., i, 14.

[3] Joan., i, 17.

[4] Ὁ μονογενὴς Θεός. Cette leçon se trouve dans les manuscrits les plus autorisés : le *Vaticanus*, le *Sinaiticus*, le *Codex Ephræmi*, le *Codex Regius Parisiensis* (L). Voir les témoignages des Pères, partagés et hésitants sur cette variante, dans Alford, *Greek Testament, in loc.*

[5] Dieu en soi est bien tel que l'imaginaient les Juifs, l'Être suprême, inaccessible, insondable, l'Être ineffable, dont tout ce que nous pouvons dire est de le proclamer Infini. Il échappe aux regards des plus hautes intelligences. Ce n'est que par Jésus et en Jésus que nous le pouvons atteindre : Dieu, dit S. Jean, nul

En vrai fils d'Israël, Jean s'étend avec complaisance sur les rapports de la nouvelle à l'antique alliance; en vieillard, sur les temps de sa jeunesse, quand, disciple du Baptiste, il l'entendait rendre à Jésus ce solennel hommage : « J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe, et demeurer sur lui. Pour moi, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras descendre et demeurer l'Esprit, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu[1]. »

De ces témoignages du Précurseur dont l'évangéliste ne peut se détacher, et auxquels il reviendra souvent[2], une transition naturelle l'amène à parler de sa propre vocation, puis de celle des autres disciples. Il entre ainsi dans la première partie de son œuvre : l'accueil fait par ce monde à la lumière que lui offre le Verbe incarné.

Les cœurs s'ouvrent largement chez les premiers élus, Jean, André, Pierre, Philippe, Nathanaël[3]. La parole, le regard de Jésus, pénétrant dans l'intime de leurs âmes, les entraînent à sa suite. De même pour les témoins des premiers miracles du Sauveur : à

---

ne l'a jamais vu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. » Joan., I, 18. — Cf. Id., V, 37, 38.

[1] Joan., I, 32-34.

[2] Id., III, 23-27; V, 33-36; X, 40-42.

[3] Id., I, 35-51.

Cana, devant l'eau changée en vin[1]; à Jérusalem, aux fêtes de la Pâque, où Jésus opère de tels prodiges, que, maître des esprits, il peut impunément chasser à coups de fouet les vendeurs du temple[2].

Jusqu'ici, la gloire de Jésus rayonne sans obstacles. Cependant la rébellion couvait déjà. De nombreux témoins des miracles accomplis dans la cité sainte s'étaient déclarés pour lui : mais Jésus, lisant dans leurs cœurs, « ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait[3] ». S. Jean note chez les Juifs de Jérusalem ces premiers bouillons de révolte qui allaient bientôt éclater en haines acharnées, mais pour montrer combien peu les meilleurs d'entre eux étaient ouverts aux clartés de la foi nouvelle, il raconte, dès l'abord, l'entrevue de Nicodème avec le Sauveur. Ce scribe ne le cédait en intelligence, ni en savoir, à aucun des sanhédrites, et il l'emportait par la droiture, car, dès que ses yeux connurent la vérité, il s'y donna; cependant, dans ce premier entretien, il ne comprend rien à la renaissance par l'eau et l'Esprit, condition nécessaire de toute vie chrétienne. « Com-

---

[1] Joan., II, 1-11. « Ce fut là le premier miracle de Jésus; il s'accomplit à Cana, en Galilée; par là il fit connaître sa gloire, et ses disciples crurent en lui », en sa divinité; car les mots : « gloire, clarté », désignent habituellement dans S. Jean l'être divin dans l'éclat de sa splendeur. Joan., I, 14; V, 44; XI, 40, XVII, 5, 22, 24.

[2] Joan., II, 13-17.

[3] *Ibid.*, 23-25.

ment cela peut-il se faire? » demande-t-il naïvement. « Quoi, lui répond Jésus, vous êtes maître en Israël, et vous ignorez cela! » Quel langage faut-il donc vous tenir? « Si je vous parle des choses de la terre, vous ne me croyez point; si je vous parle des choses du Ciel[1], comment me croirez-vous? Ce regard de la Foi, qui manque au « maître en Israël », S. Jean ne nous le montre d'abord en prompt et fécond éveil, que dans certaines âmes choisies : quelques rares Galiléens, parmi les Juifs; la femme pécheresse de Samarie, et ses concitoyens[2]; l'officier de Capharnaüm, prémice de la gentilité. Ainsi s'accomplissait

---

[1] « Les Choses du Ciel » (Joan., III, 12), c'est-à-dire le mystère de la Rédemption, auquel Jésus s'efforce d'élever la courte intelligence de son interlocuteur. Comment, en effet, si l'on n'est « rené de l'Esprit », comprendre que Dieu a aimé le monde jusqu'à vouloir que son Fils unique mourût sur la croix pour le sauver? (Joan., III, 14-16). Cette foi au Christ rédempteur devient le salut des humbles qui s'inclinent devant la vérité révélée d'en haut, alors même qu'elle déconcerte leur raison; mais dédaignée des orgueilleux, elle ne peut les empêcher de se perdre. Ainsi, de lui-même, se fait le partage des destinées humaines, sans que le Fils, « qui n'est pas venu pour juger », ait à prononcer la sentence, (Id., III, 7-19).

[2] Jean s'étend fort au long sur cette scène si frappante de tout point. Aucune, en effet, ne montre mieux le pouvoir de la Foi pour éclairer l'intelligence. Nous y voyons Jésus ouvrir à une pauvre femme, illuminée par le repentir, les mystères de la vie surnaturelle; l'appeler à l'adoration du Père « en esprit et en vérité »; lui faire entrevoir, sous cette figure « d'eau jaillissant en vie éternelle », la source intarissable de la vie divine, seule capable d'étancher la soif des âmes saintes. Jean., IV, 14-23.

cette parole qui clôt, ou commente[1], le témoignage de Jean-Baptiste : « Qui croit au Fils a la vie éternelle, qui ne croit pas au Fils n'a pas la vie[2]. »

Au chapitre cinquième de l'Évangile commence la seconde et la plus circonstanciée des trois parties de l'œuvre, à savoir la description de la lutte entre les ténèbres et la lumière, entre Jésus et la foule incrédule. Le débat s'engage à la piscine de Bethsaïde, au sujet du paralytique guéri par le Sauveur. C'était le sabbat. L'odieux pharisaïsme des Juifs se révèle dans leur prétention d'interdire ce jour-là toute œuvre, même de charité[3]. Jésus leur répond, en maître du sabbat comme de la vie : de toute éternité « jusqu'à maintenant, mon Père travaille, et moi aussi je travaille ». Les Juifs ne se méprennent pas sur ce témoignage que Jésus, d'ailleurs, prend soin de rendre aussi formel que possible, leur déclarant que tout ce que fait son Père il le fait aussi; comme lui, ressuscitant les morts, donnant la vie à qui il lui plaît.

---

[1] Nous faisons cette restriction, parce qu'il nous semble difficile, et peut-être peu utile, de déterminer dans ce témoignage de Jean-Baptiste, aussi bien d'ailleurs que dans l'entretien de Nicodème et autres semblables, à quel moment la parole du Sauveur cessant, nous n'avons plus que celle de l'Évangile. Nous avons déjà dit que l'Apôtre n'entend pas reproduire mot pour mot ce qui a été énoncé par son Maître : ce sont ses pensées qu'il nous expose, pensées qu'il a méditées jusqu'à les rendre siennes au point qu'entendre Jean, c'est entendre Jésus.

[2] Joan., III, 36.

[3] Id., V, 1-16, 17.

Avoir la vie en soi, et de par soi, est le propre de la Divinité, Jésus le revendique en termes formels : « Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir lui aussi la vie en soi-même [1]. » A cause de cela, rapporte l'évangéliste, les Juifs, déjà résolus à perdre le contempteur de leurs observances, « cherchaient d'autant plus à le faire mourir, parce que non seulement il violait le sabbat, mais parce qu'il disait que Dieu était son propre Père, se faisant égal à Dieu [2] ».

La Galilée était la province d'élection du Sauveur. Il y avait vécu les trente ans de sa vie cachée; il en avait tiré non seulement ses premiers disciples, mais les saintes femmes qui subvenaient à ses besoins et le servaient; il lui avait prodigué enseignements et miracles; là sans doute plus qu'ailleurs, sa parole avait eu prise sur les âmes. Jean, plein de tels souvenirs, ne pouvait omettre le ministère de Jésus en cette région. Il lui emprunte une scène capitale pour la seconde partie de son œuvre, car Jésus, annonçant par avance l'Eucharistie, s'y révèle Dieu comme ayant en soi, et communiquant aux hommes, la vie divine. L'évangéliste réserve pour plus tard, dans l'institution du même mystère, à le montrer également Dieu, par un autre de ses attributs, de tous le plus touchant : l'amour qu'il y porte au comble.

---

[1] Joan., v, 19-26.
[2] *Ibid.*, 18.

C'est lors de la multiplication des pains que Jean entendit le Sauveur attester à nouveau sa divinité. La foule, enthousiasmée du miracle, l'avait suivi dans la synagogue de Capharnaüm : « Je suis le pain vivant, descendu du Ciel, leur dit le Sauveur... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; or, le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois donner pour la vie du monde. . . . . Ma chair est véritablement viande, et mon sang vraiment breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant (la vie même) et que je vis par mon Père; de même, celui qui me mange vivra par moi [1]. » Il fallait des yeux éclairés par la Foi pour n'être pas éblouis d'un tel mystère. La foule se rebuta : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger? » C'était la réponse de Nicodème : « Comment cela peut-il se faire? » Le murmure gagna les disciples, dont plusieurs s'en allèrent pour ne plus revenir. Les douze restaient près du Sauveur : « Et vous, leur dit-il, voulez-vous me quitter aussi? » Pierre repartit au nom de tous : « A qui irions-nous, Seigneur? vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu [2]! » Assurément dans la circonstance, cette profession solennelle toucha le cœur du Maître; mais Pierre ne répondait que des

---

[1] Joan., VI, 48-59.
[2] *Ibid.*, 61-70.

apôtres, il n'avait pas qualité pour engager la foi des déserteurs. Et cette défection parut d'autant plus dure à Jésus qu'entre les rangs de ceux qui venaient de lui jurer fidélité, il apercevait déjà « le traître[1] ». Ainsi, en Galilée même, la lutte des ténèbres et de la lumière n'était pas un triomphe.

Toutefois le grand péril, l'implacable inimitié des Juifs, l'attendait à Jérusalem. Jésus y reparut à la fête suivante des Tabernacles : aussitôt leur haine se déchaîna, plus ardente que jamais, décisive même pour l'avenir, aux yeux de l'évangéliste, car les longs détails qu'il donne sur cette solennité marquent quelle place importante elle tenait dans ses souvenirs.

Les Galiléens parents du Sauveur qui, « eux-mêmes », remarque tristement l'Apôtre, « ne croyaient pas en lui[2] », l'avaient pressé en vain de les accompagner à la ville sainte et d'y faire montre de sa toute-puissance. Il n'y vint qu'à son heure, au milieu de la fête. Le peuple le cherchait, partagé à son endroit : les uns favorables, les autres hésitants, personne n'osant parler haut, par crainte des sanhédrites, qui avaient résolu de prendre Jésus et de le tuer. Mais cette timidité s'évanouit à l'entendre : « C'est un prophète, c'est le Christ! » criait-on ouvertement. Les gardes que par trois fois le sanhédrin envoya pour l'arrêter, cédèrent eux-mêmes à son ascendant.

---

[1] Joan., VI, 71, 72.
[2] Id., VII, 5.

Revenant vers leurs chefs : « Jamais homme, dirent-ils, n'a parlé comme cet homme-là[1]. »

Il fallut renoncer à la violence. Prêtres et Pharisiens n'eurent d'autre ressource que de se mêler parmi la foule, et de tâcher à reprendre empire sur elle en coupant d'objections la parole du Sauveur. Ce ne fut pour lui qu'une occasion d'affirmer plus explicitement encore qu'il est un, de nature et d'attributs, avec l'Être suprême dont il se proclamait le Fils : « Je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. . . Si je juge, mon jugement est vrai, car je suis, non point seul, mais moi et le Père qui m'a envoyé. . . » « Où est ton Père? » interrompent ses ennemis. Et Jésus de répondre : « Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. . . Vous êtes d'en bas, moi je suis d'en haut; vous êtes de ce monde, moi je ne suis pas de ce monde. » En tout ceci, note S. Jean, ils ne comprenaient pas qu'il disait que Dieu était son Père[2]. Ils le comprirent toutefois quand, se

---

[1] Joan., VII, 10, 53.

[2] Id., VIII, 12-27. Les Juifs s'étant montrés presque unanimes à méconnaître et à repousser leur Sauveur, S. Jean emploie habituellement leur nom dans son Évangile pour désigner les adversaires de Jésus; de temps à autre, toutefois, il n'oublie pas de faire observer qu'une élite de la nation a cru au divin Maître. Au milieu des incidents de la fête des Tabernacles, il nous montre le Sauveur adressant à un petit groupe de croyants ce bel

prévalant devant lui d'être fils d'Abraham, il leur repartit que ce patriarche avait souhaité, par-dessus tout, de voir les jours de salut que lui, Fils du Père céleste, apportait au monde, et que Dieu lui ayant permis de les contempler, par avance, il en avait été rempli de joie : « Vous n'avez pas cinquante ans, lui opposèrent-ils, et vous avez vu Abraham. » — « En vérité, en vérité, je vous le dis, répondit Jésus, avant qu'Abraham fût, je suis. » Il ne pouvait plus clairement se déclarer l'Éternel. Les prêtres Juifs coururent prendre des pierres pour le lapider; mais il se cacha et sortit du temple [1].

Hors de ce sanctuaire la foule, en majorité, le défendait. La guérison d'un aveugle-né qu'il opéra ce même jour [2] lui gagna encore sa faveur. Il en prit occasion pour répéter à ceux qui l'entouraient les vérités que leurs chefs [3], obstinés à l'aveuglement, refu-

---

enseignement : « Comme il disait ces choses, plusieurs crurent en lui. Or, Jésus dit aux Juifs qui avaient cru en lui : « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. » Joan., VIII, 30, 31, 32. Il ne suffit pas, pour être disciple de Jésus, d'écouter sa parole, de la méditer plus ou moins longuement; il faut y pénétrer comme dans un sanctuaire, y « demeurer » d'une façon permanente, communier à ce qu'elle contient de lumière et de vie. Le fruit de cette union est une connaissance de la vérité qui ne se borne pas à de pures spéculations; mais, spontanément, met en acte ce qu'elle croit.

[1] Joan., VIII, 52-59.

[2] Id., IX.

[3] C'est uniquement aux orgueilleux Pharisiens, qui entourent

saient de voir : « Je suis la lumière du monde. . . Je suis le Bon Pasteur », je viens « donner ma vie pour mes brebis », mais la donner en Dieu, souverain maître de la vie et de la mort, car cette vie, ajouta-t-il, « personne ne me la ravit; c'est de moi-même que je la quitte. J'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre [1] ».

La haine déclarée des sanhédrites ne permettait plus à Jésus de demeurer à Jérusalem; il s'en éloigna pour n'y reparaître que l'hiver suivant à la fête de la Dédicace. Plus expressément que jamais, il déclara aux sanhédrites qu'étant Fils de Dieu, il avait avec Lui même nature : « Moi et le Père, leur dit-il, nous sommes un [2]. » Et comme à ces mots ils pre-

---

l'aveugle-né, que s'adresse cette rude parole du Sauveur : « Je suis venu dans ce monde provoquer un jugement, afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles », Joan., IX, 39; « provoquer un jugement », c'est-à-dire une décision de partage, de discernement entre les aveugles qui, souffrant de la nuit où ils languissent, cherchent à en sortir, et les voyants, chefs et docteurs d'Israël, obstinés aux ténèbres. Infatués des révélations faites à leur race, ils refusaient de rien regarder au delà. Que pouvait faire le Sauveur, que les abandonner à leur aveuglement et réserver la pleine lumière aux humbles, avides des clartés célestes?

[1] Joan., X, 1-21.

[2] C'est en reprenant l'allégorie du Bon Pasteur et de ses brebis, dont il avait fait usage à la précédente fête des Tabernacles, que le Sauveur est amené à faire cette déclaration : « Vous n'êtes point de mes brebis, dit-il aux sanhédrites; mes brebis écoutent ma voix... et elles me suivent, et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne me les ravira.

naient des pierres afin de les lui jeter : « Pour laquelle de mes œuvres voulez-vous me lapider? » leur demanda-t-il. « A cause de votre blasphème, répondirent-ils, parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. » Loin de retrancher rien à sa parole, mais leur opposant seulement les prodiges qu'il accomplissait sous leurs yeux : C'est « afin, leur dit-il, que vous sachiez et que vous croyiez que mon Père est en moi, et moi en mon Père ». Les sanhédrites, de nouveau furieux, s'élancèrent pour le saisir; mais il s'échappa de leurs mains et quitta Jérusalem. Il n'y devait rentrer que pour mourir [1].

La fin de son ami Lazare allait le ramener bientôt dans les environs, à Béthanie. Il y vint donner le plus éclatant témoignage de sa divinité en ranimant un cadavre déjà corrompu. « Je suis la résurrection et la vie », dit-il à Marthe qui pleurait à ses pieds; « celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra point à jamais. Croyez-vous cela? » Et Marthe de répondre : « Oui,

---

Mon Père qui me les a données est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir au Père. Moi et le Père, nous sommes un. » Joan., x, 26-30. Cette unité proclamée par Jésus, et qui lui donne même puissance qu'au Père sur toute vie, vient non seulement de ce qu'il y a entre eux communauté de volonté et d'action, mais de ce qu'il est le Fils de ce Père, et qu'il y a entre eux unité de substance et de vie. Les Juifs l'entendent ainsi, car ils l'accusent aussitôt de se faire Dieu.

[1] Joan., x, 22-38.

Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde [1]. »

Ce miracle eut un si grand retentissement, qu'à la Pâque suivante, quand Jésus vint se livrer aux mains de ses ennemis, Jérusalem en demeurait tout émue [2]. Aussi S. Jean, dans son choix de récits évangéliques, a-t-il fait de la résurrection de Lazare la dernière scène d'importance, et comme le dénouement de la lutte entre les ténèbres et la lumière, lutte ingrate, presque stérile, telle que la faisait pressentir le prologue de son œuvre : « La lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise [3]. »

Quelques traits, pris encore çà et là dans les actes de Jésus, achèvent la peinture de ce triste drame. A la table de Lazare ressuscité, apparaît le petit groupe d'amis et d'apôtres fidèles; mais, même entre ces derniers, un traître, Judas, murmurant contre Marie-Magdeleine qui prodigue à son Sauveur les parfums précieux [4]. La haine des sanhédrites gronde, plus ardente que jamais, à l'entour de cette demeure; ils complotent de tuer Lazare en même temps que Jésus, afin de supprimer ce vivant miracle [5]. Plusieurs, à la vérité, ne partagent pas ces aveugles fureurs, mais

---

[1] Joan., XI, 27.
[2] Id., XII, 9-19.
[3] Id., I, 5.
[4] Id., XII, 1-8.
[5] *Ibid.*, 9-11.

ils n'osent se déclarer dans la crainte d'être chassés de la synagogue [1]. Quant à la foule, transportée de la résurrection de Lazare, elle court devant Jésus et fait de son entrée un triomphe [2] : enthousiasme éphémère qui se change, quelques jours plus tard, en cris de mort : « Otez-le, crucifiez-le [3] ! »

Un seul rayon de lumière brille en ce sombre tableau : l'apparition des Grecs qui demandent à voir Jésus [4], et, en leurs personnes, l'annonce que la gentilité, se donnant bientôt au Christ, embrassera cette croix où il va mourir. Les Juifs, témoins de cette scène, n'en font aucun profit; même leur obstination contraint le Sauveur de les abandonner à leur sens réprouvé. Il ne le fait qu'à grand'peine, dans un vrai déchirement de cœur, leur adressant ce suprême avertissement : « La lumière est encore avec vous pour un peu de temps. . . Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière. » Vain appel : les cœurs restent froids. Jésus se dérobe à eux, et c'en est fait d'Israël [5].

De là ce cri d'angoisse du Sauveur, à la vue de sa croix, et du peu de fruit que tireront de son sang versé tant d'hommes aveugles, en particulier ces Juifs

---

[1] Joan., XII, 42.
[2] *Ibid.*, 12-16.
[3] Id., XIX, 15.
[4] Id., XII, 20-23.
[5] *Ibid.*, 34-37.

qui iront jusqu'à souhaiter que ce sang retombe sur eux. « Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je? Père, délivrez-moi de cette heure, et cependant c'est pour cela que je suis venu. Père, glorifiez votre nom. . . Pour moi, si je suis élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » « Or, il disait cela, note S. Jean, pour indiquer de quelle mort il allait mourir. » Une voix vint alors du ciel pour le réconforter, comme le fera bientôt l'ange de Gethsémani : « Je l'ai déjà glorifié et je le glorifierai encore. » C'était la réponse du Père à la douloureuse supplication de son Fils, le témoignage que, ces deux personnes divines ne faisant qu'un, leur toute-puissance tournerait à une gloire éternelle, l'œuvre du salut, en apparence compromise [1].

S. Jean, en terminant ses récits de la vie publique du Sauveur, jette, lui aussi, un triste regard sur ces trois années quasi stériles, où Dieu même, parlant et agissant dans le Christ, multipliait les prodiges. Quel écueil s'était donc opposé à cette bonté souveraine? L'orgueil, éternel et insurmontable obstacle que Dieu, en créant l'homme libre, s'est enjoint de respecter. Cette superbe est montée si haut chez les Juifs que, par un juste châtiment, le peuple choisi de Dieu pour enfanter le Sauveur le méconnaît et le repousse. Et que demandait le Maître divin pour consommer les

---

[1] Joan., XII, 23-33.

glorieuses destinées d'Israël? Rien qui ne fût à la portée de tous, des simples et des humbles surtout. Jean l'indique en quelques paroles empruntées aux précédents discours du Sauveur, et dont il fait comme un précis de sa doctrine[1] : « Croyez en moi, par moi, au Père qui m'a envoyé et avec lequel je ne suis qu'un. Par cette foi, vous trouverez en nous ce que je suis venu apporter au monde, la lumière et la vie ; ma mission est toute de miséricorde et de salut, car je ne suis point venu pour châtier le monde de ses résistances : ma parole suffit d'elle-même à ce jugement ; acceptée, elle sauve ; repoussée, elle damne[2]. »

Le début de la troisième partie de l'Évangile, con-

---

[1] Il est aisé de retrouver, dans cette suite de sentences que nous essayons ici d'ordonner méthodiquement, les enseignements du Sauveur, épars dans le quatrième Évangile : « Or Jésus s'écria et dit : Celui qui croit en moi ne croit pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé, et celui qui me voit voit aussi celui qui m'a envoyé (v, 36; vi, 38; vii, 29; viii, 12; x, 38). Moi, je suis venu, lumière en ce monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres (iii, 19, 21; viii, 12; ix, 5; xii, 35). Et si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde pas, je ne le juge point, car je ne suis point venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me rejette et qui ne reçoit pas mes paroles a qui le juge; la parole que j'ai dite, celle-là le jugera au dernier jour (iii, 17-19; v, 24; viii, 15; ix, 39). Car moi, je n'ai pas parlé de moi-même, mais le Père qui m'a envoyé, lui-même m'a commandé ce que je devais dire et comment j'avais à parler, et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que je dis, je les dis comme le Père m'a dit (v, 30; vi, 63; vii, 16; viii, 28, 38). »

[2] Joan., xii, 44-50.

sacrée à la Cène et à la Passion, est d'une particulière solennité : « Or, avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. . . Sachant que le Père lui avait mis toutes choses entre les mains, qu'il était venu de Dieu et s'en retournerait à Dieu[1]. . . . . » Il fallait cette toute-puissance pour opérer le prodige, que S. Jean donne à bon droit comme la plus éclatante preuve de la divinité de Jésus : l'Eucharistie, perpétuant le sacrifice de la Croix. L'amour, plus encore que la lumière et la vie, révèle l'Être divin. C'est parce qu'Il aime, que Dieu est un en trois personnes; c'est parce qu'Il aime, qu'Il nous a créés, rachetés, destinés à son éternelle béatitude. En Jésus, de même, l'amour constitue, par excellence, le signe révélateur de sa nature : personne n'a aimé, ne peut aimer comme lui, parce qu'Il aime en Dieu. Les Juifs étaient trop abaissés vers la terre pour comprendre un si haut témoignage. Nous les avons vus se rebeller à l'idée de manger sa chair, Jésus n'y revint pas, avec eux. Mais à Nicodème, plus proche de la vérité que le commun des Rabbis, il dit expressément : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la

---

[1] Joan., XIII, 1-3.

vie éternelle [1]. » Aux apôtres seuls il se réservait de dévoiler entièrement le secret de son amour [2].

Jean, tout à son dessein, ne raconte pas dans le détail, comme les synoptiques, l'institution de l'Eucharistie. Ce qui lui importe, ce qu'il rassemble dans ses souvenirs de la Cène, ce sont les paroles où le Maître, commentant l'acte qu'il vient d'accomplir, met en évidence pour ses disciples que seul un Dieu, le Dieu vivant au Christ, est assez puissant pour opérer dans les âmes les prodigieux effets du rite sacré. Ces merveilles de la grâce, Jésus les leur présente en forme de réconfort, les voyant attristés par l'approche de la séparation : « Que votre cœur ne se trouble point; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi... Je m'en vais vous préparer une place... et je reviendrai vous prendre, afin que là où je suis, vous y soyez avec moi [3]. Et que nul ne s'inquiète comment s'accomplira ce transport de notre humanité périssable au sein de la divinité. La voie qui nous y mènera, ou, pour mieux dire, qui d'elle-même nous

---

[1] Joan., III, 16.

[2] Ce témoignage est d'ordre si relevé que Jésus ne le révèle qu'aux onze apôtres fidèles. Par un dernier signe de tendresse et de clairvoyance, il amène le traître à se retirer. Judas sort dans la nuit (Joan., XIII, 21, 30). Au Cénacle, où il ne reste que des cœurs purs, illuminés par l'Eucharistie, Jésus, que la présence du coupable oppressait, ne parle plus que de clartés et de gloire : cette gloire du Fils de l'homme, en qui Dieu se révèle, et que, par là même, il investit de son éclat (Joan., XIII, 31-32).

[3] Joan., XIV, 1, 3.

y portera : c'est Jésus. S'unir, se livrer à lui, c'est pénétrer par lui dans le sein du Père, avec lequel il ne fait qu'un, et, conséquemment, plonger aux sources mêmes de la Vérité et de la Vie [1]. »

Mais ces consolations ne regardaient que l'avenir, le temps, éloigné peut-être, où le Sauveur reviendrait. Jusque-là, qui remplacerait Jésus dans leurs cœurs? Le divin Maître les raffermit en assurant que sa présence ne leur manquera pas : « Je ne vous laisserai pas orphelins, dit-il; je vais disparaître aux yeux du monde; encore un peu de temps, et il ne me verra plus, mais vous me verrez, vous »; vous sentirez ma présence, « parce que je vis, et vous aussi vous vivrez » de cette même vie, la vie surnaturelle, divine, la seule vraie. « En ce jour, vous connaîtrez que moi, je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous [2]. » Cette présence mystérieuse, tout chrétien la connaît, l'a sentie : c'est Jésus, habitant parmi nous, dans le sacrement de l'autel, et en nous, par la grâce qui nous communique sa vie.

A ce premier fruit de l'Eucharistie, le Sauveur en joint un autre, si considérable, que les Apôtres durent, pour y croire, s'abandonner entièrement à sa parole. Tout séparés de Jésus qu'ils paraîtront, ils resteront avec lui en communion de puissance au point d'accomplir des œuvres plus grandes que les

---

[1] Joan., XIV, 6.
[2] Id., 18-20.

siennes. Qu'ils prient en son nom, rien ne leur sera refusé pour le succès de leur ministère; nulle semence jetée par eux ne se perdra; elle portera fruit, sinon dès l'heure même, au moins dans les générations qui suivront, et que le Christ appelle à soi [1]

Un dernier fruit de l'Eucharistie, non le moins admirable, est d'attirer dans l'âme, avec Jésus et son Père, la personne divine qui est, au sein de la Trinité, le nœud commun de leur amour. Dans toutes les opérations de l'Esprit-Saint en nous, il fait acte de Dieu. Il y descend et y demeure, comme le Père et le Fils; il y renouvelle, dans le passé, les enseignements du Christ; il dévoile l'avenir aux yeux assez clairs pour le percer [2]; il nous enseigne toutes choses, celles même que le Sauveur a jugé ses disciples incapables de porter avant sa venue en eux [3]. Et d'où tient-il ces pouvoirs manifestement divins? Du Père, de qui tout procède, et qui l'envoie; mais aussi du Fils, par qui le Père l'envoie, et de la plénitude duquel l'Esprit reçoit tout ce qu'il donne. « Il me glorifiera, dit Jésus, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera [4]. J'ai en moi le tout de mon Père; et le Saint-Esprit qui procède de nous deux comme d'un seul et même principe, est

---

[1] Joan., XIV, 18-20.
[2] *Ibid.*, 13-26.
[3] Id., XVI, 12-13.
[4] *Ibid.*, 14-16.

plein de moi. » En quels termes plus hauts Jésus pouvait-il attester qu'il est Dieu?

Il restait à S. Jean de montrer plus explicitement encore la parfaite unité de substance entre le Verbe incarné et le Père céleste, sans autre distinction que celle qui provient de l'éternel engendrement du Fils. L'Apôtre en trouve l'occasion dans la sublime prière adressée par Jésus au sortir de la Cène : « Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie[1]. » Et le Sauveur marque aussitôt que cette gloire réclamée par lui est « celle qu'il a eue dans le sein du Père avant que le monde fût ». Ayant conscience de posséder la plénitude de l'être divin, il traite d'égal à égal avec le Père céleste : « Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi[2]. » Sa toute-puissance embrasse l'humanité entière et va jusqu'à communiquer à qui il veut la vie éternelle, « qui est de connaître le Père et Jésus ».

De même que l'être et l'agir, l'amour leur est commun : « Celui qui m'aime gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure[3]. » Envoyé du Père pour sauver le monde, il n'a pas cessé néanmoins de demeurer son égal. Aussi quand, son labeur accompli, il en demande le salaire, c'est d'un accent souverain : « Mon

---

[1] Joan., XVII, 1.
[2] *Ibid.*, 5-10.
[3] Id., XIV, 23.

Père, dit-il, je veux.....[1] » Quel autre qu'un Dieu peut parler de la sorte à Dieu? « Mon Père, je veux « que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés « soient aussi avec moi, afin qu'ils voient la gloire « que vous m'avez donnée, car vous m'avez aimé « avant la création du monde. » Cette gloire est sa divinité même, et dans l'excès de son amour le Christ demande au Père, pour prix de son sacrifice, que nous entrions en part de cette éternelle clarté. « Cette gloire... je la leur ai donnée[2], afin qu'ils soient un, comme nous sommes un, et que le monde sache que vous m'avez envoyé, et que vous, vous les avez aimés comme vous m'avez aimé[3]. »

---

[1] Θέλω. Joan., XVII, 24.

[2] Par la grâce et par l'Eucharistie surtout. Voir *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, liv. VI, chap. V, 111 : LA PRIÈRE DE JÉSUS.

[3] Joan., XVII, 22, 23. « Le Verbe de Dieu n'entend pas demander au Père céleste que les saints soient un, par essence et par nature, comme le sont le Père et le Fils, mais qu'ils le soient par union et transformation d'amour, de même que les divines personnes le sont par unité d'amour. Les âmes possèdent donc, par participation, les mêmes biens que le Fils de Dieu possède par droit de nature; elles deviennent ainsi véritablement des dieux, semblables à Dieu et ses associés. S. Pierre dit en ce sens : « Que la grâce et la paix croissent en vous de plus en plus par la connaissance de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ; comme sa divine puissance nous a donné tout ce qui tient à la vie et à la piété, en nous faisant connaître celui qui nous a appelés par sa gloire et sa vertu, et qui a de la sorte accompli en nous ses magnifiques et précieuses promesses, afin de nous rendre par ces mêmes grâces participants de la nature divine » (II Petr., I, 2-4).

Après nous avoir montré Jésus faisant œuvre divine dans l'Eucharistie, et nous associant à sa gloire par la consommation de sa chair immolée et de son sang répandu, Jean devait demander à la Croix — ce sanglant dénouement de la Cène — le suprême témoignage du Christ souffrant et mourant en Dieu. Il a choisi, dans cette vue, les principaux traits de son récit de la Passion.

Aucun détail n'est donné sur la cruelle agonie où l'humanité de Jésus succombe à l'angoisse[1] : la venue des soldats est seule racontée. Le Sauveur, « sachant tout ce qui allait lui arriver[2] », marche à eux, et, d'un mot : « C'est moi », il les terrasse[3]. Il se livre; mais, en maître de ses ennemis, comme des événements; en pontife, disposant souverainement le sacrifice de sa vie par lequel il veut sauver le monde; prêtre et hostie de ce sacrifice, il prend, de la main du Père, la coupe d'amertume[4] et la vide,

---

Ces paroles du prince des apôtres nous font comprendre que l'âme entrera en participation de la nature même de Dieu, qu'avec lui et en lui elle concourra à l'œuvre de la très sainte Trinité, grâce à l'union substantielle qui s'est accomplie entre elle et Dieu. Quoique ces admirables choses ne s'accomplissent que dans l'éternité, néanmoins sur la terre, quand on parvient à cet état de perfection, on possède déjà des indices frappants de ces destinées glorieuses qui comblent l'âme d'un bonheur inénarrable. » S. Jean de la Croix, *Explication du Cantique*, strophe XXXIX.

[1] Marc, XIV, 33, 34. — Luc, XXII, 43.

[2] Joan., XVIII, 4.

[3] *Ibid.*, 5, 6.

[4] Id., XVIII, 11.

le regard attaché au tableau prophétique tracé par lui-même de sa Passion. Or on sait avec quelle précision il l'avait annoncée à ses apôtres : « Voici que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes qui le condamneront à mort : ils le livreront aux gentils pour être raillé, battu de verges, crucifié, et le troisième jour il ressuscitera [1]. »

Tout s'accomplit dans l'ordre indiqué. On conduit le Sauveur aux pontifes d'Israël qui, privés du droit de mort, ne peuvent que le remettre au gouverneur romain [2]. Pilate se laisse arracher la condamnation par une foule menaçante, mais il ne la prononce qu'en tremblant devant le maître mystérieux d'un royaume qui n'est pas de ce monde [3]. Loin de s'abaisser, Jésus rappelle au lâche magistrat qu'il n'aurait rien pu sur sa victime, si le pouvoir de la traiter ainsi ne lui avait été donné d'en haut [4]. Même empire, dans tous ses actes, au cours de la Passion : Jean nous le montre dominant du haut du gibet, et ordonnant en maître son supplice. Au moment d'exhaler son dernier souffle, « Jésus, sachant que toutes choses étaient accomplies, afin qu'une parole de l'Écriture s'accomplît encore : J'ai soif », dit-il. On lui

---

[1] Matt., XX, 17-19.
[2] Joan., XVIII, 13, 14, 19-24.
[3] *Ibid.*, 36.
[4] Id., XIX, 10, 11.

offre en breuvage le vinaigre prédit par le Psalmiste : « Tout est consommé », dit-il, et penchant la tête « il remet son esprit[1] » aux mains du Père, librement, comme il l'avait annoncé : « Je quitte ma vie, mais pour la reprendre. Personne ne me la ravit; c'est de moi-même que je la quitte; j'ai le pouvoir de la quitter, celui de la reprendre; j'ai recu ce commandement de mon Père[2]. »

« La plus grande preuve d'amour, avait dit Jésus, est de donner sa vie pour ceux qu'on aime[3]. » Cette preuve, le Sauveur l'a fournie, non seulement en mourant pour nous, mais en donnant, comme Dieu, un prix infini à son trépas, et en faisant de ce sacrifice le salut du genre humain. Jean, à bon droit, voit dans cet office de rédempteur une nouvelle preuve de sa divinité. Jésus crucifié lui apparaît tel que le Baptiste, son premier maître, le lui avait montré : « L'Agneau de Dieu qui porte et efface les péchés du monde[4] », le véritable agneau pascal dont « aucun os ne devait être rompu ». A leur insu, les soldats de Pilate, en ne brisant pas les membres de la victime sainte, observèrent ce rite prophétique[5], tandis que l'un d'eux, ouvrant de sa lance le côté du Sau-

---

[1] Joan., XIX, 28, 30.
[2] Id., X, 17, 18.
[3] Id., XV, 13.
[4] Id., I, 30.
[5] Les soldats étant venus à Jésus, et voyant qu'il était déjà mort, ne lui rompirent pas les jambes..... et les choses se firent

veur, en fit jaillir l'eau et le sang, symboles des effets de la Rédemption; l'eau qui nous régénère à la vie divine, le sang de l'Eucharistie qui l'alimente en nous [1].

Il restait à Jean, pour remplir tout son dessein, d'alléguer l'argument décisif, celui sans lequel S. Paul proclame vaines sa prédication et la foi [2] : la Résurrection du Christ. Nul mieux que lui n'en pouvait témoigner, car il l'avait vu, le divin Ressuscité, il l'avait entretenu, il avait touché de ses mains ce corps glorieux [3]. Bien d'autres, d'ailleurs, avaient eu cette même joie : Pierre, Magdeleine, les Onze [4]. Et si l'un de ceux-ci, absent d'abord, demeura incrédule jusqu'à contraindre le Sauveur, pitoyable à sa faiblesse, de lui mettre la main dans le trou des clous, à la plaie du côté, n'était-ce pas pour lui arracher cette confession, toute de stupeur et de repentir : « Mon Seigneur et mon Dieu! » cri de foi aussi, qui a conquis bien des âmes, en achevant de mettre le sceau de la certitude à la résurrection, par suite, à

---

ainsi, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : « Vous ne briserez aucun de ses os. » Exod., XII, 46.

[1] Ce prodige, le dernier de la Passion dans le récit de S. Jean, est pour lui de telle importance, qu'il affirme à plusieurs reprises en avoir été le témoin : « Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est véritable, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous le croyiez aussi. » Joan., XIX, 35.

[2] I Corinth., XV, 14.

[3] Joan., I, 1.

[4] Id., XX.

la divinité du Christ. S. Jean ne pouvait chercher une meilleure conclusion à son œuvre. Il n'y ajoute que ces mots : « Jésus a fait beaucoup d'autres prodiges [1] qui ne sont pas écrits dans ce livre : ceux-ci sont écrits afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. »

Ici, de l'aveu unanime des interprètes, se terminait le quatrième Évangile. D'où vient que tous les manuscrits y joignent le récit d'une nouvelle apparition de Jésus sur les rives de la mer de Tibériade? Le texte même de cette addition en indique l'origine. A voir Jean, chargé d'années, ne donner aucun signe de fin prochaine, le bruit s'était répandu, dans les chrétientés d'Asie, qu'il ne devait pas mourir, mais qu'il attendrait sur terre que le Christ revînt, à la fin des temps, tout consommer en Dieu [2]. Une parole de Jésus, dans l'entretien qui eut lieu au cours de cette apparition, donnait fondement à la méprise. Le Sauveur venait de prédire à Pierre quelle mort l'attendait : « Et celui-ci », avait reparti l'apôtre en désignant le disciple bien-aimé, « qu'en sera-t-il de lui? » — « Celui-ci, si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe [3]? » « Jusqu'à ce que je

---

[1] Σημεῖα, littéralement : « Jésus a donné beaucoup d'autres signes, d'autres témoignages de sa divinité ».

[2] Joan., XXI, 23.

[3] Id., XXI, 22.

vienne » ne signifiait point que l'Apôtre ne mourrait pas, mais qu'il verrait, avant de fermer les yeux, le retour et la présence de Jésus au milieu des siens, manifestés par l'établissement de l'Église.

Il importait de rendre à cette parole du Sauveur sa vraie signification, car, faussée par les Asiatiques, elle allait à faire de Jean, témoin permanent du Christ, son interprète le plus autorisé et, conséquemment, le principal pasteur de la chrétienté. Or, c'est à Pierre, non à lui, qu'était commis cet office. Jean ne pouvait tolérer une si dangereuse erreur. Pour y mettre terme, il ajouta à son récit la scène omise de l'apparition, où Jésus demande à Simon s'il l'aime plus que les autres. Pierre efface, par l'humble confession de cet amour, son triple reniement, et reçoit, en récompense, la charge suprême de conduire l'Église : agneaux et brebis, fidèles et pasteurs [1]. L'amour, aux yeux de S. Jean, était la grande preuve de la divinité du Sauveur : en Pierre, il y voit la source de sa primauté; c'est parce qu'il aime plus que tous, que Pierre doit commander à tous.

---

[1] Joan., XXI, 15-17.

CHAPITRE ONZIÈME

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT DE S. JEAN

Vers la fin du second siècle, le vieux Polycrate évêque d'Éphèse avait à défendre, devant le pape Victor, les coutumes traditionnelles d'Asie relativement à la date de la Pâque [1]. Il lui allégua, comme principales autorités, deux apôtres, Philippe et Jean. « Ces grandes lumières, dit-il, ont brillé et se sont éteintes parmi nous, y laissant les vives clartés qui guident encore nos Églises. »

Pour Philippe, Polycrate ne mentionne que sa fin. « C'était un des Douze, et il a sa tombe à Hiérapolis, aussi bien que ses deux filles qui vieillirent dans la virginité. » L'image de S. Jean garde un tout autre relief dans ses souvenirs. Il le montre occupant, vers la fin des temps apostoliques, une place éminente, tout à la fois en qualité d'apôtre, de pontife, de martyr et de docteur. Apôtre, non pas seulement comme

---

[1] Eusèbe, *Histor. ecclesiast.*, v, 24.

Philippe, car il fut, parmi les Douze, le « bien-aimé » du Sauveur, et au Cénacle il a reposé sa tête sur la poitrine de Jésus. Prêtre, il l'est dans toute la majesté de cet office, véritable pontife de la nouvelle loi. En marque de cette supériorité, les Chrétiens judaïsants de son troupeau ont obtenu qu'il portât au front, dans les cérémonies, un insigne distinctif du souverain pontificat dans l'ancienne alliance : le « Petalon », lame d'or avec ces mots : « Sainteté de Jéhovah [1] ». Le titre de martyr ne lui est pas moins glorieux. Il le possède à bon droit depuis que, plongé dans l'huile bouillante, il n'a évité la mort, par miracle, que pour subir une dure captivité dans les mines de Patmos [2]. Enfin il est par excellence le docteur [3], écouté à l'égal

---

[1] Eusèbe, *Histor. eccles.*, III, 31 ; V, 24. — *Lev.*, VIII, 9. S. Jacques le Mineur portait également cet insigne (S. Epiph., *Hæres.*, LXXVIII, 4). La sainteté de l'évêque de Jérusalem produisit sur S. Jean une si vive impression que, pour son extérieur et sa vie à Éphèse, il se modela sur lui (S. Epiph., *Hæres.*, XXX, 24; LXXVIII, 13). Il est difficile de comprendre, à propos d'un détail si vraisemblable, cette phrase de M. Jean Réville : « Quant à la transformation de l'apôtre Jean en prêtre ayant porté la plaque (le petalon?), nous la laissons pour compte à Polycrate. Elle dénote à quel point l'apôtre Jean était déjà devenu un personnage légendaire, à la fin du IIe siècle, dans la ville même où il était censé avoir exercé pendant de longues années son apostolat en Asie » (*Le Quatrième Évangile*, p. 19).

[2] Ce titre de « μάρτυς » que lui donne Polycrate, est à la fois un souvenir du supplice de Rome, et de la prédiction du Sauveur à Jean, comme à Jacques son frère : « Vous boirez de mon calice ». Marc, X, 39. — Matth., XX, 23.

[3] Eusèbe, *loc. cit.*

du Maître, dont il fut l'intime confident, et qui l'a fait survivre à tous pour demeurer le fidèle écho de sa parole, le témoin irrécusable de sa divinité.

La tradition nous a montré les chefs des Églises d'Asie pressant l'Apôtre d'opposer ses souvenirs évangéliques aux inventions de Cérinthe. Il est vraisemblable que les mêmes instances le décidèrent à écrire sa première épître; mais le but qu'il s'y proposait n'apparaît pas à tous. Avait-il seulement en vue de présenter son Évangile aux Églises et de l'accréditer par une lettre? Nombre d'interprètes modernes le supposent[1] et ils allèguent, à l'appui de cette hypothèse, les ressemblances de forme et de fond entre les deux écrits : même style, même ordonnance des phrases, même répétition de pensées sous forme de parallélisme, mêmes dogmes étudiés et exposés : la divinité de Jésus, sa mission rédemptrice, la vie éternelle qu'il vient répandre dans les âmes[2]. Ces rapprochements mettent hors de doute que les deux écrits sont du même auteur, mais on

---

[1] Hug, *Einleit.*, II, p. 243, sq. — Reithmayr, trad. Valroger, t. II, p. 105, 400-404. — Maïer, *Einleit.*, p. 430 sq. — Bisping, *Exeg. Haudb.*, VIII, p. 258 sq. — Cornély, *Introduct. in libr. Nov. Test.*, p. 663.

[2] I Joan., I, 1 = Joan., I, 1. — I Joan., I, 4 = Joan., XVI, 24. — I Joan., 10 = Joan., VIII, 37. — I Joan., II, 1 = Joan., I, 29. — I Joan., II, 5 = Joan., XIV, 15. — I Joan., II, 7, 8 = Joan., XIII, 34. — I Joan., II, 24 = Joan., XV, 4, 7, 8. — I Joan., III, 5 = Joan., I, 29. — I Joan., III, 16 = Joan., XV, 13, etc. Cf. Eusèbe, *Histor. eccles.*, VII, 25. — S. Jérôme, *Ad Galat.*, VI, 10.

n'en peut inférer que l'Épître ne forme qu'une préface, une introduction de l'Évangile. Le nom et l'autorité de Jean suffisaient à recommander l'œuvre sans qu'il y fallût joindre une lettre d'envoi.

Un autre dessein nous paraît indiqué par le tour polémique de la lettre, et ses exhortations à la pratique des commandements. Au-dessous de Cérinthe et de ses adeptes qui s'attaquaient surtout aux doctrines spéculatives de la foi, d'odieux sectaires s'agitaient, empressés de donner à ces erreurs dogmatiques leurs conséquences morales. Le Christ, seul Dieu et Fils de Dieu d'après Cérinthe, ne s'étant pas incarné en Jésus, mais n'ayant eu avec lui qu'une union passagère, la croyance à un Homme-Dieu mourant sur la croix et y expiant nos péchés s'évanouissait. A quoi bon, dès lors, suivre les leçons de renoncement et de sacrifice que ce dernier a données au monde? Le Christ est tout; il suffit de le connaître, de s'attacher à lui par la foi et l'intelligence pour devenir impeccable, supérieur et indifférent aux vulgaires préceptes de la vertu.

S. Paul apercevait déjà les germes de cette corruption dans les Églises d'Asie; avant de mourir, il recommandait à Timothée de veiller à ce que la gangrène ne s'en répandît pas dans ses chrétientés [1]. Mais depuis lors le mal avait fait de visibles progrès :

---

[1] II Tim., II, 17; voir *Saint Paul, ses dernières années*, chap. XII.

durant l'absence de Jean que la persécution de Domitien avait emporté au loin, à Rome et à Patmos, il s'était aggravé à ce point que l'Apôtre captif avait dû intervenir près des pasteurs d'Asie. Nous l'avons entendu, dans la lettre aux sept Églises, les gourmander en vrai « Fils du Tonnerre », les menacer du glaive de sa parole, s'ils souffraient dans leur troupeau ces indignes qui, sous couleur de dévoiler à leurs initiés des doctrines mystérieuses, les plongeaient avec eux dans un abîme de perdition, « les profondeurs de Satan ». Nicolaïtes, sectateurs de Balaam, de « Jézabel la prophétesse », tous avaient ce trait commun de pousser au mépris des commandements divins, partant aux pires débordements de la chair [1].

L'impétueuse réprimande de l'Apôtre avait pu refréner pour un temps la licence; elle n'en avait pas tari la source dans ces âmes encore mi-juives ou païennes, que la curiosité avait attirées au Christianisme [2], mais en qui subsistait, vivante, la triple convoitise de l'humanité déchue : « concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie [3] ». Cette dernière passion, la plus féconde en fruits de mort, avait germé, dans les principaux, l'esprit dominateur : elle leur suggérait, en cas de

---

[1] Apocal., II, 12-16, 20-24.
[2] Id., III, 9.
[3] I Joan., II, 16.

résistance à leur ascendant, le dédain pour les fidèles qui ne pliaient pas devant eux.

Que devenaient alors la paix et l'union des cœurs? Ces grands biens n'étaient-ils pas en même danger que la foi à la divinité de Jésus? S. Jean avait établi le dogme sur la base inébranlable de son Évangile; il sentit le besoin de rappeler que l'on ne doit pas seulement croire au divin Rédempteur, mais encore suivre ses exemples, observer ses commandements, dont la charité est le principal. La nécessité d'inculquer ces pressants devoirs aux Églises d'Asie nous paraît le motif qui détermina l'Apôtre à leur écrire.

Il le fait avec l'abandon d'un père, sans prendre soin de garder la belle ordonnance que nous avons admirée dans l'Évangile. On ne voit, dans sa lettre, aucun dessein de traiter un sujet avec méthode; par suite, nul mouvement progressif. Les idées se succèdent, amenées l'une par l'autre. Jean les émet telles qu'elles lui viennent à l'esprit. Au milieu d'enseignements sublimes, il introduit de vives exhortations, et dans son désir de les graver profondément, il les répète sous plusieurs formes.

Ce défaut de plan, qui ne permet guère d'analyser la première Épître, est compensé par l'avantage de surprendre le vieil apôtre dans le naturel d'un entretien avec ses disciples, et de connaître les pensées qui remplissaient habituellement son cœur. Quiconque a suivi tant soit peu l'étude que nous venons de faire sur S. Jean, reconnaîtra bientôt ces accents :

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas ne connaît point Dieu, car Dieu est amour. Or en ceci s'est manifesté l'amour de Dieu pour nous, qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui, et cet amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est Lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils comme la victime de propitiation pour nos péchés. Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés de la sorte, nous devons nous aimer les uns les autres [1]. »

« Dieu est amour. » Tout est là pour S. Jean, et tout en sort : l'Incarnation, la Rédemption d'où s'épand en nous la vertu chrétienne par excellence, la charité. Israël n'avait pu qu'entrevoir la divinité sous cet aspect. Il avait reçu de Jéhovah ce commandement que Jésus proclame le premier de tous : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force » ; et cet autre « tout semblable au premier », qui ramasse avec lui la Loi et les prophètes : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même [2] ». Mais l'Éternel ne parlait ainsi à Moïse qu'au milieu des éclairs et des tonnerres ; il lui apparaissait comme le Dieu fort (*El*), le Tout-Puissant (*El Shaddaï*), le Seigneur (*Adonaï*), le Dieu des

---

[1] I Joan., IV, 7-11.
[2] Marc, XII, 30, 31. — Deut., VI, 5. — Lev., XIX, 18.

armées. Il appartenait à Jésus de révéler le Dieu tout amour, aussi aimable qu'aimant, de nous le montrer en son fils, revêtu de notre chair, vivant de notre vie mortelle, et n'en demeurant pas moins « la Vie Éternelle qui est dans le Père », « le Verbe de vie qui était dès le commencement [1] ».

« Nul homme n'a jamais vu Dieu [2], » disait Israël; en Jésus, nous le voyons, sans que nos yeux soient aveuglés par l'éclat de sa majesté : la parole divine se fait humaine en Jésus; nous l'entendons, sans craindre comme Israël aux pieds du Sinaï, d'en être foudroyés [3], et ce qu'elle nous apprend tout d'abord, c'est « que Dieu est lumière et qu'il n'y a point de place en lui pour les ténèbres [4] ». Pour l'approcher, l'atteindre, « avoir communion avec lui [5] », il faut « marcher dans la lumière » comme l'a fait Jésus, ne pas se contenter de connaître la vérité, mais « la mettre en acte [6] ». Or, que de fois, manquant à ce devoir, nous retombons dans les ténèbres! Le premier pas pour en sortir est d'avouer humblement qui nous sommes, de nous confesser pécheurs; nous trouvons alors en Jésus, le Rédempteur, « l'avocat [7] »

---

[1] I Joan., I, 1, 2.
[2] Id., IV, 12.
[3] Exod., XX, 19. — Deut., XVIII, 16.
[4] I Joan., I, 5.
[5] Id., I, 6.
[6] Ποιοῦμεν τὴν ἀλήθειαν. I Joan., I, 6. — Cf. Joan., III, 21.
[7] Παράκλητον. I Joan., II, 1.

qui obtient du Père notre pardon, et en même temps « la victime de propitiation pour nos péchés[1] », victime dont le sang ne cesse de couler sur nous en lavant nos fautes. Que si, au contraire, « nous disons » comme les libertins d'Asie « que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous[2] ». Reconnaître humblement nos chutes, en rechercher dans Jésus le relèvement, c'est pour nous, chrétiens, « marcher dans la lumière », entrer, « demeurer dans le Fils et le Père[3], en communion de vie et d'amour ».

« Et voyez, poursuit S. Jean, jusqu'où va cet amour du Père, à vouloir que nous soyons appelés enfants de Dieu[4]. » Il se reprend aussitôt : « appelés » est trop peu dire; c'est en réalité que « nous sommes enfants de Dieu ». « Nés de lui, la semence de Dieu demeure en nous[5] », semence dont les fruits se développent ici-bas dans l'ombre, mais qui apparaîtront en tout leur éclat au jour où, le Fils de Dieu se manifestant sans voiles, nous le verrons tel qu'il est dans la Trinité sainte, et Dieu par son entremise se reflétant en nos âmes, « nous nous trouverons semblables à lui[6] ».

---

[1] I Joan., II, 2.
[2] Id., I, 7.
[3] Id., II, 24.
[4] Id., III, 1.
[5] *Ibid.*, 9.
[6] *Ibid.*, 2.

Cette similitude ne se borne pas à modeler notre vie sur celle de Jésus, elle passe à faire résider en nous la Trinité sainte : le Père et le Fils y accomplissant, par l'Incarnation et la Rédemption, leur œuvre d'amour; l'Esprit Saint l'achevant, par l'onction qu'il y verse, car c'est lui que S. Jean désigne par ces paroles : « L'onction[1], que vous avez reçue du Fils de Dieu, demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne; mais comme cette même onction vous enseigne toutes choses, et qu'elle est la vérité même, exempte de tout mensonge, vous n'avez qu'à demeurer dans ce qu'elle vous enseigne[2]. » Or ce que nous inspire cet Esprit divin, c'est d'aimer, et de témoigner cet amour par la pratique des vertus. Nous avons connu cet amour en Jésus : « il a donné sa vie pour nous, et nous » à son exemple « nous devons donner nos vies pour nos frères[3] ». Portée à ce point, poussée jusqu'au sacrifice et à l'oubli de soi, la charité fraternelle élève l'âme si haut au-dessus des séductions qui tentent de l'avilir, qu'elle ne trouve plus en elle occasion de péché[4]. Ainsi épurée, elle peut affronter sans effroi le jugement de Dieu, car

---

[1] S. Jean, par cette image, nous montre la troisième personne de la Trinité pénétrant dans l'âme comme une huile, un baume répandu, y déposant l'onction de la grâce; grâce de lumière, grâce de sainteté, grâce d'amour surtout.

[2] I Joan., II, 27.

[3] Id., III, 16.

[4] Id., 9; V, 18.

« il n'y a pas de crainte dans l'amour : l'amour parfait chasse la crainte[1] ».

L'affranchissement du péché, une sereine assurance en face des mystères de l'éternité; par-dessus tout, la communion, par l'amour, au plus intime de la vie de Dieu sont de tels trésors que, pour lutter contre ceux qui veulent les ravir à ses fidèles, Jean rassemble tout ce qui lui reste de souffle et d'âme. Sa lettre vise principalement, comme nous l'avons suggéré, les chrétiens dissolus, ces « enfants du diable[2] » qui couvrent, des dehors de la foi, le plus odieux libertinage; mais il n'oublie pas que la corruption vient de plus haut, de ces « faux prophètes[3] » contre lesquels il a écrit son Évangile, et qu'il appelle de leur vrai nom « les Antéchrists[4], puisqu'ils nient que Jésus soit le Christ[5] ». « Ils sont sortis du milieu de nous, dit-il, mais ils n'étaient pas des nôtres, car s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous[6] »; comme nous, ils se seraient inclinés devant le triple témoignage qui atteste que Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme : l'Esprit, l'eau et le sang[7]. L'Esprit Saint, lors du baptême de Jésus dans l'eau du Jour-

---

[1] Joan., IV, 17, 18.
[2] Id., III, 10.
[3] Id., IV, 1.
[4] Id., II, 18.
[5] *Ibid.*, 22.
[6] *Ibid.*, 19.
[7] Id., V, 5-8.

dain, l'a proclamé Fils de Dieu, Dieu à l'égal de son Père; d'autre part, le sang de Jésus versé au Calvaire et sa mort ont attesté qu'il est aussi vraiment homme qu'il est Dieu. Ces trois témoins : l'Esprit, l'eau et le sang ne forment qu'un seul témoignage, une même voix affirmant que Jésus et le Christ ne sont point, comme l'inventait Cérinthe, deux personnes distinctes et, à volonté, séparables; mais une seule personne, ayant à la fois et indissolublement unies, nature divine et nature humaine[1].

---

[1] La leçon de notre Vulgate nous montre Jean, pour marquer à quel point est intime et indissoluble l'union hypostatique des natures dans le Verbe incarné, l'assimilant à celle qui, dans la Trinité sainte, fait des trois personnes divines un seul et même Dieu : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose. » Nous ne trouvons, à la vérité, ce texte dans aucun manuscrit grec avant le XIe siècle, dans presque aucune version. Nul des Pères grecs, avant le XIIe siècle, ne le cite. Il en va de même des Pères syriens, arméniens, et, parmi les latins, de S. Augustin et de S. Jérôme. Toutefois la version latine, en usage dans les Églises d'Afrique et d'Espagne, le contenait et probablement dès le temps de Tertullien et de S. Cyprien : il est habituellement allégué par tous les écrivains du moyen âge, et depuis, l'Église latine en a constamment fait usage. D'autre part, ce témoignage est de telle importance pour établir le dogme de la Trinité qu'on ne peut le sacrifier à la légère. Ces divers motifs ont déterminé le Saint-Office à déclarer en 1897 que l'authenticité de ce verset ne peut *tuto* être mise en doute. C'est là une décision disciplinaire qui commande tous nos respects et à laquelle nous devons nous soumettre. Voir cette question d'authenticité amplement et prudemment traitée dans le *Dictionnaire de la Bible* de M. Vigouroux, Épitre de s. Jean, II. Cf. Alford, *Greek Testament, in loc.*

Par cette foi à la divinité de Jésus, foi ardente qui, saisissant l'âme entière, intelligence et cœur, la livre au Verbe incarné, l'homme renaît à une vie nouvelle dont Dieu seul est le principe et où n'influent ni la chair ni le sang. Or tout ce qui naît ainsi de Dieu, entrant en part de sa toute-puissance et de sa sainteté, trouve dans cette union l'assurance de triompher du monde : « Et qui triomphe (ainsi) du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu[1] ? »

« Je vous écris ces choses, continue l'Apôtre, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu. » Participant par cette foi à la filiation du Verbe incarné, comme lui, nous obtenons dans nos prières tout ce qui est conforme à la volonté de notre commun Père des cieux. C'est en Jésus et par Jésus que nous avons une telle part à la vie divine. « Il est venu, et il nous a donné l'intelligence, afin que nous connaissions le vrai Dieu et que nous soyons en son vrai Fils, Jésus-Christ. C'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle. »

A cette déclaration formelle de la divinité de Jésus, digne conclusion de sa lettre, Jean n'ajoute qu'un mot : « Mes enfants, gardez-vous des idoles[2]. » Les idoles, c'est tout ce qui n'est point Jésus, tout ce

---

[1] I Joan., v, 1-5.
[2] *Ibid.*, 13, 14, 15, 20, 21.

qui risque de nous séparer de lui : à lui seul nos pensées, nos adorations, notre amour!

Nulle trace n'apparaît, dans cette Épître, de personnages ou d'Églises auxquels l'Apôtre l'aurait particulièrement destinée. Il y faut donc voir une sorte d'encyclique adressée à toutes les communautés d'Asie qui, courant les mêmes dangers, avaient besoin des mêmes conseils. Si Jean, en effet, au retour de Patmos, paraît avoir fait d'Éphèse sa résidence principale, il ne laissait pas, à la demande des chrétientés voisines, de les visiter et d'y exercer son apostolat. Ici, nous dit Clément d'Alexandrie, il formait, des fidèles que lui désignait l'Esprit Saint, un corps d'élus consacrés au Seigneur; ailleurs il constituait des Églises et leur préposait des évêques[1]; c'est ainsi qu'il donna pour premier pasteur à Smyrne Polycarpe[2], à Hiérapolis Papias[3]. Quand le temps ou les forces manquaient au saint vieillard pour se déplacer, il y suppléait par de courtes lettres, dont deux nous sont restées. Peu importantes pour le sujet, car elles ne font guère que répéter ce que nous venons d'entendre dans la grande Épître, elles ont l'avantage de nous montrer quelle forme revêtaient les lettres familières de l'Apôtre.

---

[1] Clément d'Alexandrie cité par Eusèbe (*Histor. eccles.*, III, 23).

[2] Tertullien, *De præscript.*, 32. — S. Jérôme, *De viris illustribus*, 17.

[3] S. Jérôme, *ibid.*, 18.

S. Jean, dans la première de ces missives, salue les personnes auxquelles il l'adresse en ces termes affectueux : « Le Vieillard à la Dame Élue[1] et à ses enfants que j'aime dans la vérité..... Que Dieu le Père et le Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Père, vous donnent grâce, miséricorde et paix dans la vérité et la charité[2]. » Faut-il voir, dans les destinataires de cette lettre, la famille d'une dame portant le nom d'Electa (l'élue), ou une Église ainsi personnifiée, méritant, par la distinction de ses vertus, le double nom de Dame et de chrétienté élue, choisie entre toutes? Plusieurs exégètes se rangent à ce dernier sentiment, pour de sérieux motifs[3]. Tout nous paraît justifier leur opinion : le langage symbolique si familier à S. Jean; le contenu de l'Épître qui convient mieux à toute une communauté de chrétiens qu'à une seule famille; enfin la salutation qui la termine : « Les enfants de votre sœur « Élue (Electa) » vous saluent[4]. » Il n'est guère vraisemblable que, dans la même famille, deux sœurs aient porté le même nom. « Electa, élue », n'est donc ici, comme au début, qu'une qualification appliquée à l'Église où se trouvait alors l'Apôtre, et qui, de concert avec lui, salue les destina-

---

[1] Ὁ πρεσβύτερος ἐκλεκτῇ κυρίᾳ.

[2] II Joan., 1.

[3] Clément d'Alexandrie, *Adumbr. in II Joan.* — S. Jérôme, *Ad Ageruchiam, ep.* 193, 12. — Saint Bède, *In II Joan.*, 13. — Card. Hugo, *In II Joan.*, 1, etc.

[4] II Joan., 13.

taires de sa lettre. Sa troisième Épître ne donne pas lieu à de semblables conjectures, car S. Jean l'adresse en termes exprès à l'un de ses chrétiens d'Asie : « A mon cher Gaïus, que j'aime dans la vérité[1]. »

L'un et l'autre de ces écrits ne sont que de simples billets où S. Jean annonce sa prochaine arrivée[2], et remet à ce moment d'exprimer de vive voix ce qu'il a à dire. Malgré leur brièveté, ils suffisent à nous faire connaître ce qu'était devenu le caractère de l'Apôtre, au déclin de sa vie, car il n'est pas douteux que les deux lettres datent de ce temps-là. S. Jean lui-même le déclare, en prenant au début le nom que volontiers lui donnaient alors ses fidèles : « l'Ancien, le Vieux »; titre d'honneur qui implique tout ensemble la familiarité d'enfants pour leur père et la vénération pour une vieillesse, majestueuse entre toutes, puisqu'elle réfléchissait le prestige de l'âge apostolique, et comme le rayon de Jésus.

Le trait de caractère à recueillir dans la première de ces lettres est la persistance du zèle impétueux qui avait fait donner à Jean par le Sauveur le surnom de « Boanergès ». Il exhorte ses fidèles, non seulement à se défier des ennemis de leur foi, mais à « ne pas les recevoir dans leur maison », même à « leur refuser le salut[3] ». On reconnait à cette rigueur celui qui

---

[1] III Joan., 1.
[2] II Joan., 12; III Joan., 14.
[3] II Joan., 10.

pria jadis le divin Maître de faire descendre le feu du Ciel sur une ville des Samaritains où ils n'avaient pu entrer[1].

En récompense, la lettre à Gaïus montre quels tempéraments l'âge, l'expérience, l'amour de Jésus « doux et humble de cœur » avaient apportés à ce zèle. Jean se trouvait personnellement touché dans l'incident qui forme le sujet de cette lettre. Il favorisait, tout au moins accueillait charitablement les missionnaires qui allaient, de ville en ville, prêcher la foi, non aux Chrétiens qui avaient leurs propres pasteurs, mais aux Gentils qu'ils tâchaient de convertir. C'était là sans doute un ministère irrégulier, qui devait disparaître quand la discipline hiérarchique aurait son complet développement; mais dans ce temps-là, tout ce que Jean y voyait, c'est que ces étrangers travaillaient « à l'avancement de la vérité[2] ». Dès lors, c'était un devoir de les assister, car, par respect pour la dignité de l'Évangile, ils ne voulaient rien recevoir des païens, leurs auditeurs, s'en remettant aux fidèles pour subvenir à leurs besoins[3].

Gaïus s'était empressé à cet office de charité; les missionnaires lui en avaient témoigné devant toute l'Église leur reconnaissance[4]. Un autre fidèle, Démé-

---

[1] Luc. IX, 54.
[2] III Joan., 3, 4.
[3] *Ibid.*, 7.
[4] *Ibid.*, 6.

trius, avait rivalisé de zèle avec lui[1]. Mais toute différente avait été la conduite du chef de leur Église Diotrèphe. Cet indigne pasteur, jaloux à l'excès de son autorité et craignant que des étrangers n'y fissent brèche, violait à leur égard une des principales obligations de sa charge, l'hospitalité. Non seulement il refusait de les accueillir, mais il chassait de l'Église ceux qui les recevaient[2]. Jean exhorte son disciple à ne pas suivre un tel exemple : qu'il ne se contente pas de venir présentement en aide à ces ministres de l'Évangile; qu'au moment de leur départ, il prenne soin « de les reconduire et de les assister en leurs voyages d'une manière digne de Dieu[3] ». Quant à Diotrèphe, la mansuétude avec laquelle en parle Jean est pour surprendre, quand on se rappelle avec quelle vigueur il redresse et menace, dans sa lettre aux sept Églises, les évêques prévaricateurs.

Le chef d'une chrétienté qui comptait des fidèles aussi généreux que Gaïus et Démétrius, méritait certainement le blâme; car, non content d'enfreindre la grande loi de la charité fraternelle, il prenait parti contre l'Apôtre lui-même et tenait sur lui de mauvais propos. Vainement, Jean avait écrit à l'Église pour réprimer ce désordre; sa lettre restait sans effet, et il en était réduit à ne plus savoir s'il pourrait re-

---

[1] III Joan., 12.
[2] *Ibid.*, 9, 10.
[3] *Ibid.*, 5, 6.

paraître dans une chrétienté ainsi prévenue : « Diotrèphe, dit-il, qui aime à tenir la première place parmi eux, ne veut pas me recevoir[1]. » C'était à lui qu'on en voulait. Jean, le disciple bien-aimé, se souvient de ce qu'eût fait son divin Maître en pareille occurrence : oubliant sa querelle, il se contente de quelques mots à l'adresse du coupable : « Si jamais je viens chez vous, je ferai bien connaître quel mal il commet. » Il clôt sa troisième Épître par une répétition à peu près littérale de la formule qui terminait la seconde. C'est une excuse touchante par sa simplicité. On y sent la bonhomie du vieillard, plus familier aux entretiens qu'à l'écriture, toujours un peu en défiance contre « l'encre et le papier » : « J'aurais bien des choses à vous dire encore ; mais j'espère que nous nous verrons bientôt et que nous pourrons causer à l'aise. Que la paix soit avec vous. Saluez nos amis nommément[2]. »

Les rares traditions qui nous sont demeurées sur la fin de S. Jean témoignent, dans son caractère, un égal mélange de tendresse et de fermeté. Son éloignement pour Cérinthe ne diminua point, à en croire S. Irénée, qui rapporte le fait suivant d'après S. Polycarpe. Le saint vieillard étant entré, contre sa coutume, dans des bains publics, apprit que l'hérésiarque s'y trouvait : « Fuyons, s'écria-t-il, de

---

[1] III Joan., 9.
[2] *Ibid.*, 10, 13, 14.

peur que l'édifice ne croule : l'ennemi de Dieu et de la vérité, Cérinthe, est là[1]. » Un autre trait, conservé par Tertullien, et attribué à l'Apôtre par S. Jérôme, montre en lui même vigueur, quand il s'agissait de faire un exemple chez les pasteurs mêmes et d'y maintenir, avec la dignité de la parole, le respect de la vérité. Un prêtre d'Asie, grand admirateur de S. Paul, imagina, pour satisfaire sa piété, de prêter à l'Apôtre une suite d'aventures romanesques, en compagnie de Thécla, jeune fille d'Icône, qu'il avait convertie. Une telle invention ayant paru suspecte, on le contraignit à l'avouer. Il s'excusait, en prétendant n'avoir agi que « par amour pour Paul ». S. Jean, indigné de cette fable, obtint que son Église le déposât[2].

C'étaient là des coups de rigueur nécessaires, puisque l'honneur de l'Église et la probité sacerdotale s'y trouvaient intéressés. Jean ravivait alors, pour punir, tout le feu de sa jeunesse. Dans le cours habituel de la vie, au contraire, il ne savait plus qu'aimer, prêcher le saint amour, gagner par une tendre et infatigable charité les âmes qu'il voulait amener à Dieu. La tradition, à bon droit, n'a gardé de l'Apôtre que cette image, et elle l'a rendue au vif par un récit

---

[1] S. Irénée, *Hæres.*, III, 3. — Eusèbe, *Histor. eccles.*, III, 28. — S. Épiphane, *Hæres.*, XXX, 24, substitue, par erreur, au nom de Cérinthe, celui d'Ébion.

[2] Tertullien, *De Baptismo*, 17. — S. Jérôme, *De vir. illust.*, 7.

fameux dans l'antiquité. Clément d'Alexandrie, qui, le premier, en fait mention, paraît avoir eu quelques doutes sur son authenticité, car il le présente tout d'abord comme une légende; mais, revenant aussitôt sur ce premier dire, il déclare à ses lecteurs, qu'à tout prendre, on y doit voir plutôt une histoire digne de foi [1]. Quelle qu'en soit l'autorité, elle a été trop en honneur aux premiers siècles chrétiens pour que nous n'en rappelions pas ici les principaux traits.

C'était au retour de Patmos, alors que Jean, rentré dans Éphèse, évangélisait les villes voisines. Ayant rencontré un jeune homme des mieux doués, il jeta dans son âme les semences de la foi, et le confiant, lors de son départ, à l'évêque du lieu, il prit à témoin Jésus et tous les fidèles de ce dépôt sacré. L'évêque remplit consciencieusement sa mission; il reçut dans sa demeure le jeune néophyte, prit soin de le bien élever, et quand il l'estima mûr pour la vie chrétienne, lui conféra le baptême, puis, par l'imposition des mains, mit sur lui « le sceau du Seigneur ». Mais, trop tôt, il le crut par là hors de péril. De jeunes libertins prirent insensiblement empire sur lui, l'entraînèrent à leurs désordres, de sorte qu'il les passa bientôt en perversité, se mit à leur tête et devint chef de brigands.

Longtemps après, Jean revint dans la même ville.

---

[1] Zahn (*Acta Joannis*, *Einleitung*, LII) estime qu'on ne peut méconnaître dans ce récit un fond de vérité historique.

Il s'enquit, près de l'évêque, du jeune homme qu'il lui avait confié. Celui-ci, baissant les yeux, lui répondit avec larmes qu'il était mort : « Comment! dit Jean, et de quelle mort? » « Il est mort à Dieu, repartit l'évêque. Perverti, perdu de crimes, il s'est mis à la tête d'une bande de voleurs qui a pour repaire une montagne voisine. » A ces mots, l'Apôtre déchira ses vêtements; gémissant et se frappant la tête, il réclama un cheval, un guide, et se rendit sur l'heure aux lieux qu'on lui indiquait. Arrêté par des brigands en sentinelle, il demanda d'être conduit à leur chef. Celui-ci attendait, armes en main; mais, dès qu'il eut reconnu l'Apôtre, saisi de honte, il s'enfuit. Le saint vieillard courut à sa poursuite, criant après lui : « Mon fils, pourquoi me fuir, moi votre père, vieux et sans armes. Ayez pitié de moi, mon fils; ne craignez point. Il y a encore pour vous espoir de vie et de salut. Je répondrai pour vous devant Jésus-Christ. S'il le faut, je mourrai pour vous, comme Jésus est mort pour nous tous; je donnerai mon âme pour la vôtre. Demeurez, croyez-moi; c'est le Christ qui m'envoie. » Les supplications du saint furent entendues; le jeune homme s'arrêta; n'osant lever les yeux, il jeta ses armes et pleura. Et comme il vit que l'Apôtre venait à lui, il se jeta dans ses bras, témoignant par ses larmes qu'il entendait ne plus vivre que pour expier ses forfaits. Jean l'assura de nouveau, avec serment, qu'il lui obtiendrait le pardon du Sauveur, et, en signe qu'il le

tenait déjà purifié par le repentir, il se mit à genoux devant lui, et, prenant la main souillée de tant de crimes que le malheureux cachait, il la baisa. Il le ramena ensuite dans l'assemblée des fidèles, afin que tous fussent témoins de sa pénitence, et ne l'abandonna pas qu'il ne l'eût affermi pour toujours dans son retour à Dieu [1].

Clément d'Alexandrie, dont nous ne faisons qu'abréger le récit, ajoute que ce fut à l'aide de jeûnes, faits en commun avec le pénitent, que l'Apôtre assura sa persévérance. Ce dernier trait s'accorde avec l'austérité que les anciens attribuent à S. Jean. Au rapport de S. Épiphane, qui est ici leur interprète, il menait un genre de vie tout semblable à celui qui avait rendu S. Jacques le Mineur vénérable aux Juifs, comme aux Chrétiens de la ville sainte [2]. Si nous ajoutons foi à ce témoignage, ce n'est plus sous le gracieux aspect que l'art chrétien donne communément au disciple bien-aimé qu'il faut l'imaginer. Ses traits, comme ceux du rude évêque de Jérusalem, devaient être ceux d'un ascète : sur ses épaules, les longs cheveux du Nazaréen, que jamais le fer ne toucha; ni huile ni bain pour son corps, exténué par le jeûne; nul autre vêtement qu'une tunique et un manteau de lin.

Plus authentique est le privilège attribué à S. Jean

---

[1] Clément d'Alexandrie, *Quis dives salv.*, 42.
[2] S. Épiphane, *Hæres.*, XXX, 24; LXXVIII, 13.

par de nombreux témoignages : sa virginité. Trente années environ après la mort de l'Apôtre, nous trouvons cette particularité mentionnée dans un écrit d'origine gnostique : les « Actes de Jean » (apocryphes)[1], mais avec des circonstances invraisemblables, dont il convient de la dégager. Par trois fois, dans ce récit légendaire le fils de Zébédée cherche à contracter mariage; vainement, le Sauveur l'en détourne : « Si tu n'étais pas à moi, Jean, je te laisserais prendre femme; mais j'ai besoin de toi. » Jésus ne l'arrête qu'en lui envoyant une dangereuse maladie[2]. Ce tissu de fables[3] paraît inconciliable avec ce que nous savons de l'Apôtre : c'est méconnaître son vaillant cœur que de le supposer si débile aux tentations, qu'il ne triomphe qu'en cessant de les

---

[1] Ce récit apocryphe faisait partie d'une collection d' « Actes des apôtres », œuvre d'un prétendu Leucius, dont S. Épiphane (*Hæres.*, LI, 1) fait un disciple de S. Jean et que Photius (*Cod.* 114) appelle Λεύκιος Χαρῖνος. Le catalogue gélasien abomine ces romans gnostiques : « *Libri omnes quos fecit Leucius, discipulus Diaboli.* » Les quelques fragments de ces Actes que nous possédons, publiés par Thilo et Tischendorf, ont été réunis par Zahn dans ses *Acta Joannis*, pp. 218-250.

[2] Cette invention toute romanesque se trouve dans le plus important fragment des Actes que nous possédons (Codex Paris. græc. 520). Tischendorf, *Act. apocr.*, 272-276.

[3] Un autre écrit gnostique du siècle suivant, la *Pistis Sophia*, se contente simplement de rendre hommage à la virginité de l'Apôtre : « Salut à toi, Jean, vierge qui trône dans le royaume de la lumière. » *Pistis Sophia*, éd. Schwartze et Petermann, *in lat.*, p. 45.

éprouver. Tertullien [1] et, après lui, S. Jérôme [2], ont donné de sa vertu une plus juste idée, en le rangeant au nombre de ces âmes, maîtresses d'elles-mêmes comme du corps qu'elles animent, victimes volontaires que le Seigneur appelle à une vie plus angélique qu'humaine : « Tous ne sont pas capables d'un tel parti..... Il y en a qui se sont sacrifiés pour le royaume des cieux.... » « Que celui qui peut entendre cette parole l'entende [3]. »

Ce qu'après Tertullien, les Pères des quatrième et cinquième siècles ont admis, dans ces romans gnostiques, c'est que Jean était demeuré vierge quand il reçut la vocation du Seigneur : qu'auparavant, comme tout fils d'Israël, il eût dessein de fonder une famille, rien de plus vraisemblable; mais dès que Jésus lui eut révélé l'excellence de la vie spirituelle, du monde mystique, dont il demeure le type et l'apôtre, il s'y donna avec cette prompte ardeur qui était le trait distinctif de son âme. N'ayant connu d'autre amour que Jésus, de tout son cœur il l'aima, et en juste retour plus que tous il fut aimé de lui. C'est à la virginité de cet amour qu'il doit d'avoir, comme l'aigle, familier du ciel et de la nue, plané à des hauteurs,

---

[1] « Johannes Christi spado. » Tertullien, *De Monogam.*, XVII.

[2] « Talem fuisse eunuchum, quem Jesus amavit plurimum evangelistam Joannem, ecclesiasticæ tradunt historiæ. » S. Jérôme, *In Is.*, 15.

[3] Matth., XIX, 12.

où l'œil de l'homme n'atteint pas, jusqu'à soulever le voile de l'Infini [1] ; c'est à elle surtout qu'on impute le choix de Jésus, sur la croix, léguant au bien-aimé sa mère. Comme il avait fallu un époux, il fallait un fils vierge, à la Vierge mère de Dieu [2].

Le ministère de S. Jean en Asie fut si prolongé et si fécond que les souvenirs en abondèrent. Malheureusement, ils ne nous sont parvenus que défigurés par les gnostiques, au point qu'il est presque impossible d'y démêler un fond de vérité. Citons, à titre d'exemple, et parce qu'elle a un caractère aimable, l'histoire de la perdrix que l'Apôtre aimait à caresser. Un chasseur, l'ayant trouvé dans ce délassement, s'étonna qu'un si saint homme y prît plaisir : « Et toi, lui demanda l'Apôtre, tiens-tu toujours bandé l'arc que tu as en main? » « Je le détends et le mets au repos, répondit le chasseur, afin qu'au moment opportun, la corde n'ayant rien perdu de son ressort, lance plus vigoureusement le trait. » « Il en est de même de notre esprit, repartit Jean, si

---

[1] Cassien, *Collat.*, XVI, 14. — S. August., *In Joann. tract.*, CXXIV, 7. — S. Jérôme, *In Matth. Præfat.; In Is.*, lib. XV, cap. LVI, vers. 4, 5 ; *Advers. Jovin.*, I, 26. « Joannes vero noster quasi aquila ad superna volat, et ad ipsum Patrem pervenit dicens : In principio erat Verbum..... Exposuit virginitas quod nuptiæ scire non poterant. »

[2] S. Epiphan., *Hæres.*, XXVIII, 7. Pseudo-Césaire, *Dial.*, III, 177. — S. Paulin de Nole, Ep. LI. — S. Ambroise, *De inst. virg.*, VIII, 50, etc.

nous ne lui donnons quelque relâche, il ne pourra, en cas de nécessité, déployer toute son énergie [1]. »

Nous trouvons dans les « Actes de Jean », révisés par le pseudo-Prochorus, une scène évidemment entée sur les mêmes souvenirs, bien que les détails et la conclusion diffèrent. Une perdrix, s'étant abattue près de Jean, se roule dans la poussière, et le saint vieillard suit avec intérêt ses ébats. Un prêtre survient et en prend scandale, se disant en lui-même : « Comment un si grand personnage peut-il s'occuper d'un tel spectacle? » Jean lisait dans son cœur : « Mon fils, lui dit-il, mieux vaudrait pour toi t'égayer de cet oiseau dans la poussière que de te souiller en de viles et honteuses actions. Qu'ai-je affaire de cette perdrix? Ce que je regarde en elle, c'est ton âme. » A ces mots, le prêtre voyant que l'apôtre du Christ pénètre sa conscience, se jette à ses pieds en criant : « Je le vois, bienheureux Jean, Dieu demeure en toi [2]. » Que conclure de cette diversité? sinon que le fait principal mérite seul quelque créance, à savoir que le saint vieillard prenait volontiers d'innocentes récréations et aimait, comme son divin Maître, à en tirer des leçons de sagesse [3].

Le fond de sa prédication n'en demeurait pas moins,

---

[1] Cassien, *Collat.*, XXIV, 21.

[2] *Pseudo-Prochorus* dans les *Acta Joannis* de l'édit. Zahn, p. 190.

[3] Matth., VI, 26-30; VII, 16-20; XIII, 3-8, 31, 32, etc.

comme nous l'ont montré ses Épîtres, l'amour de Jésus, et en témoignage de cet amour, la charité fraternelle. De plus en plus, la pratique de la foi chrétienne se réduisait pour lui à cette vertu. S. Jérôme raconte qu'aux derniers jours de sa vie, le vénérable apôtre, ne pouvant plus marcher, était porté à l'église par ses disciples. Là, incapable de longs discours, il se contentait d'adresser aux fidèles cette parole : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Fatigués de l'entendre sans cesse, ceux qui l'entouraient s'en plaignirent : « Maître, pourquoi toujours dire la même chose? » Il leur fit cette réponse bien digne de S. Jean : « C'est le précepte du Seigneur : qu'on l'observe, c'en est assez [1]. »

L'œuvre, pour laquelle le fils de Zébédée avait survécu à ses frères d'apostolat, était terminée. Il restait au Sauveur de tenir sa promesse [2], de revenir vers son bien-aimé, et, le prenant sur son cœur comme jadis à la Cène, de lui fermer les yeux. A cet égard, la tradition est unanime : la mort de Jean fut douce comme un sommeil. On aimerait à en connaître les détails; mais, sur ce fait, comme sur les précédents, tout ce que nous savons a passé par les gnostiques. A la vérité, leur narration des derniers jours de l'Apôtre est un des rares épisodes des Actes apocryphes qui nous soient parvenus intacts : il ne s'est

---

[1] S. Jérôme, *In Galat.*, VI, 10.
[2] Joan., XXI, 22.

guère écoulé plus de trente ans entre la mort du saint vieillard et la rédaction des souvenirs qui s'y rapportent; mais ce laps de temps a suffi aux faussaires pour leur travail d'invention. Le seul trait de vérité [1] que nous croyons y reconnaître est que, prévenu par Jésus de sa mort prochaine, Jean fit creuser une fosse, y jeta son manteau et s'y étendit : « Soyez avec moi, Seigneur », murmura-t-il; puis, s'adressant aux disciples qui, tout en larmes, l'entouraient : « Paix à vous tous, mes frères », et il s'endormit dans le repos qu'il leur souhaitait [2].

Le tombeau où se couchait ainsi le dernier des

---

[1] Il était trop tard au VIe siècle quand, sous les noms de Prochorus et de Méliton, on essaya d'épurer les Actes gnostiques. La première de ces recensions, attribuée à Prochorus, l'un des sept diacres (Act., VI, 5), dont on fait un disciple de S. Jean, a été publiée en grec par M. Zahn, avec une remarquable étude sur le pseudo-Prochorus (*Acta Joannis*, p. 3-165; III, LX). Sa conclusion est qu'il faut y voir un récit, d'origine syrienne, en grande partie légendaire, composé vers l'an 500. Quant au Pseudo-Méliton, le nom dont se couvre l'auteur inconnu de cette seconde recension, est celui d'un évêque de Sardes, écrivain connu et fort vénéré de l'Église d'Asie à la fin du second siècle (Eusèbe, *Histor. ecclesiast.*, V, XXIV, 5). Cet abrégé des Actes primitifs paraît avoir été rédigé dans l'Église occidentale, et à son usage. On en trouvera le texte latin dans la *Patrologie grecque* de Migne, t. V, pp. 1239-1250. Voir *Dictionary of Christian Biography :* MELITO et PROCHORUS.

[2] Ces détails se trouvent également dans les deux manuscrits de Paris et de Vienne qui nous conservent ce fragment des Actes primitifs, ainsi que dans les traductions syriaques et arméniennes. Zahn, *Acta Joannis*, p. 250.

apôtres acquit sur l'heure la même illustration qu'avaient, à Rome, les restes vénérés de S. Pierre et de S. Paul. De toutes les gloires d'Éphèse, qu'un des premiers successeurs de Jean, Polycrate, énumérait au pape Victor[1], celle-là est la première. Et cette vénération ne se restreignit pas en Asie, elle gagna toute la chrétienté, plus forte à travers les âges. Au temps du concile d'Éphèse, le pape Célestin, alléguant aux Pères une parole de S. Jean, leur rappelait qu'ils avaient sous les yeux les reliques de l'Apôtre et lui devaient leurs hommages[2]. Nous entendons, dans ce même concile, les évêques de Syrie se plaindre que, « venus de si loin, ils ne peuvent vénérer à leur gré les tombeaux des saints martyrs, notamment celui du trois fois bienheureux Jean, le théologien et l'évangéliste, qui a vécu si intimement avec le Seigneur[3] ». Mais si la tradition s'est montrée aussi ferme qu'unanime sur ce point, que Jean mort à Éphèse y avait son tombeau, il n'en va pas de même pour les légendes qui naquirent autour du monument sacré. Là encore, les fantaisies gnostiques s'étaient vite donné carrière; nous en trouvons la première trace dans les « Actes de Jean » composés peu de temps après sa mort : « Les disciples, lisons-nous dans cette œuvre apocryphe, étant revenus le

---

[1] Polycrate cité par Eusèbe (*Histor. eccles.*, lib. V, cap. XXIV).
[2] Mansi, t. IV, p. 1286.
[3] Id., p. 1276.

lendemain au tombeau, ne trouvèrent plus l'Apôtre; ils n'aperçurent que ses sandales et la terre bouillonnante[1] » au lieu où il s'était placé pour mourir.

Ce récit, déjà suspect à tous égards, fut diversement amplifié, dans le cours des âges, par la dévotion populaire. S. Augustin rapporte que, parmi les Églises d'Afrique, le commun dire était que l'Apôtre, attendant la venue du Seigneur, reposait endormi dans sa tombe, et que son souffle y agitait doucement la terre[2]. En Syrie, il était bruit d'un parfum qui coulait en ce lieu et qu'on y recueillait[3]; en Gaule, d'une manne sortant de son sépulcre, et qui, transportée au loin, opérait des miracles[4]. Ce ne sont là que de mystiques imaginations, des symboles de ce qu'avait donné et laissait au monde le ministère du « bien-aimé de Jésus ». Dans ce concours de piété autour d'un tombeau, nos églises de France paraissent avoir été les mieux inspirées : la manne figure

---

[1] Βρύουσσαν τὴν πηγήν. Zahn conjecture avec raison qu'au lieu de πηγήν, il convient de lire γῆν. *Acta Joannis*, p. 250, note 1, 23 et préface, CVIII, CIX.

[2] S. Augustin, *tr. CXXIV in Joan.*, 2.

[3] Ephrem d'Antioche, cité par Photius, Cod. 229.

[4] Pseudo-Méliton, *Liber de Actibus Joannis*, dans Migne, *Patrologie grecque*, t. V, p. 1250. — Abdias dans Fabricius, II, 586. — S. Grégoire de Tours, *De glor. mart.*, 30. — Ménologe de Basile Porphyrogénète, III, 8 mai. — Métaphraste, dans la *Patrologie grecque* de Migne, t. CXVI, p. 704 et sq. Cf. Combefis, *Auctor. noviss.*, I, 485 sq.

l'Eucharistie, suprême gage de l'amour divin; elle coule de la tombe de Jean, parce qu'il en fut l'apôtre, et que l'amour triomphe de la mort : « *Fortis ut mors dilectio* [1]. »

---

[1] Cant., VIII, 6.

CHAPITRE XII

L'ÉGLISE APRÈS LA MORT DE S. JEAN

Le dernier apôtre de Jésus couché dans la tombe, ce dut être non seulement une affliction cruelle au cœur des disciples qui l'entouraient de leur pieuse tendresse; mais encore une tentation pour leur foi, car, malgré le déni du saint vieillard, beaucoup sans doute s'obstinaient à croire qu'il ne mourrait pas avant le « retour du Seigneur » et l'établissement du « royaume ». Et cependant le « royaume », chimère des Juifs qui, en dépit de la parole du Christ « qu'il n'est pas de ce monde », l'avaient toujours rêvé triomphant sur la terre; même les esprits prévenus pouvaient dès lors en reconnaître l'existence, par l'empire chaque jour croissant de la « Bonne Nouvelle » dans les âmes. L'opération de la grâce se découvrait à ses fruits. En face du monde païen, une autre société naissait, formée par quelques Juifs grossiers : pêcheurs, publicains, bateliers de Tibériade, sans art, sans ressources, que ni

leur origine ni leur éducation n'armait pour combattre les doctrines établies, et qui, néanmoins, les avait vaincues.

Cette lutte, vieille d'un siècle, et qui dure encore du nôtre, aucune traverse n'avait manqué pour la rendre désastreuse : haine tenace des compatriotes, méprisant orgueil de Rome, vexations des magistrats, tortures raffinées de Néron, terreur ou cruauté de Domitien. Nul bras ne s'était levé pour défendre les novateurs. « Les armes avec lesquelles nous combattons, dit S. Paul, ne sont pas celles de la chair[1]. » Bien plus, leur enseignement fondé sur la patience, la charité, le sacrifice, allait tout à l'encontre des instincts innés à chaque homme, et des plus violents appétits de la nature. A travers tous les obstacles accumulés par les intérêts, les passions, l'attachement au vieux culte où la piété des ancêtres avait lié la fortune romaine, l'Évangile s'était fait jour. Le grain de sénevé avait grandi, poussant ses rameaux sur le monde. La « multitude nombreuse » dont parlait Tacite avec moins de pitié que de dédain, combien elle avait crû depuis Néron qui s'était flatté de la détruire[2] !

Ce n'était pas seulement dans les rangs du peuple, chez les petites gens, qu'elle trouvait des adeptes; nous l'avons vue gagner jusqu'aux marches du Palais,

---

[1] III Corinth., x, 3, 4.

[2] « Plus afficimur, quotiens metimur ». Tertullien.

en forcer le seuil, pénétrer d'abord parmi les officiers de moindre rang, puis s'élever davantage, aux côtés mêmes, dans la famille de César. Il ne s'était pas écoulé trois vies d'homme depuis que le Christ avait été cloué sur un gibet, et déjà l'Église comptait plus de pasteurs et de sanctuaires qu'aucune philosophie n'avait eu de maîtres et d'écoles. Toutes les villes de l'Orient, de la Grèce, de l'Italie, possédaient quelque « fraternité » chrétienne. Comment ces communautés se régissaient-elles; quels étaient la hiérarchie, la forme du culte, l'état des croyances vers la fin du premier siècle? Bien que nous ayons déjà effleuré ces questions [1], il paraît utile d'y revenir en jetant un rapide coup d'œil sur l'économie des principales Églises.

Il entrait dans les desseins de Dieu que l'épiscopat ne prît consistance qu'à mesure que les Apôtres disparaissaient. Les chefs préposés aux diverses chrétientés devaient être leurs successeurs, non les élus de la congrégation, car il importait que leur pouvoir vînt de source apostolique, c'est-à-dire divine. Aux premiers temps avait suffi la prédication des missionnaires, délégués passant de ville en ville et y semant la bonne parole; ce fut le rôle des Douze et de leurs disciples; mais, avant de s'éteindre, ils avaient compris la nécessité d'une organisation stable pour l'Église, devenue société perma-

---

[1] Voir *Saint Paul*, t. I, ch. VIII et t. II, ch. XI.

nente. Cette évolution n'est pas aisée à suivre dans les documents contemporains. Les premières épîtres de S. Paul ne mentionnent que deux degrés dans les fonctions du ministère [1]. La lettre aux Philippiens [2], les Actes des Apôtres [3] parlent également de « diacres et de prêtres », ou de « diacres et d'évêques », comme si les termes « prêtres » et « évêques » étaient synonymes. Nous avons toutefois adopté, dans la traduction de l'Apocalypse, le sentiment qui fait des « Anges des sept Églises d'Asie », les véritables évêques de ces communautés. Ce qui reste, en effet, hors de doute, c'est que, dès la moitié du second siècle, l'existence de l'Épiscopat, sous la forme qu'il a toujours eue depuis, est établie, au moins pour les grandes villes, par d'authentiques témoignages. Entre les prêtres, il y en a un qui tient le rang principal, occupe un siège à part, en signe de primauté, ordonne les autres ministres, à l'exemple des apôtres, et selon le rite admis [4], enfin gouverne la communauté.

En dehors de Jérusalem qui a eu, la première, un pasteur unique dans la personne de S. Jacques le Mineur, on trouve, à cette époque, des évêques à Rome, à Corinthe, à Smyrne, dans le Pont, en Crète

---

[1] I Corinth., XII, 28. — Ephes., XIV, 11.

[2] Philipp., I, 1.

[3] Act., XIV, 23.

[4] C'est ainsi que S. Paul ordonne Timothée et Titus par l'imposition des mains (I Timoth., IV, 14). Ceux-ci ordonnent également des prêtres dans diverses Églises (Tit., I, 5).

et jusqu'en Gaule. Nombre d'Églises conservent la liste de leurs pasteurs, et remontent, par une chaîne ininterrompue, jusqu'à l'apôtre qui les a fondées. Hégésippe, auteur chrétien [1], dont les écrits ont été recueillis par Eusèbe, nous a transmis plusieurs de ces précieux documents; S. Irénée en a fait autant pour Rome, Denys de Corinthe pour Athènes, Eusèbe pour Antioche, Alexandrie et Jérusalem [2]. Rien n'indique, dans les auteurs contemporains, que cette institution, déjà universellement répandue, ait un caractère de nouveauté. Cependant, elle n'allait à rien moins qu'à transformer une puissance collective en autorité individuelle; on a donc le droit de dire que c'eût été une véritable « révolution ». Or, comme cette « révolution » lésait des intérêts nombreux, respectables et appuyés sur une possession traditionnelle, au profit d'un magistère unique et sans précédents, qui donc aurait eu le pouvoir de l'imposer, et comment n'aurait-elle laissé aucun vestige?

La logique supplée donc, d'une façon très pertinente, au silence de certains écrits, sur les Églises occidentales [3]. En ce qui touche l'Asie, la ressource

---

[1] Hégésippe semble d'origine juive. Il alla d'abord à Corinthe, puis à Rome, où il séjourna sous les papes Anicet, Soter, Éleuthère. Son œuvre principale est l'*Histoire des hérésies*.

[2] Denys, évêque de Corinthe au second siècle, mort vers l'an 178, écrivit, sous Marc-Aurèle, un recueil des hérésies. Les Grecs l'honorent comme un martyr.

[3] Nous faisons allusion aux arguments que l'on a prétendu tirer

d'alléguer ce silence échappe même entièrement à nos contradicteurs, car les Épîtres authentiques[1] de S. Ignace, adressées en 112-115 à S. Polycarpe et à cinq Églises asiatiques, Éphèse, Magnésie, Tralles, Philadelphie, Smyrne, nous montrent une hiérarchie régulière déjà constituée : l'évêque à la tête, et concentrant en soi la fraternité dont il a charge. Il est le Christ vivant au milieu d'elle : « Là où est l'Évêque, là est son Église, comme là où est Jésus-Christ, là est l'Église catholique[2]. Prêtres et diacres sont en sa main, « comme les cordes d'une lyre ». On ne saurait exprimer plus heureusement l'harmonie qui existait entre les membres et les chefs des fraternités; mais ce n'est pas seulement dans leur sein que régnait l'accord; le terme « d'Église catholique », qui apparaît ici, pour la première fois, dans la littérature chrétienne, nous indique assez qu'un lien étroit resserrait, dès ce temps, en un seul corps,

---

de la lettre de S. Clément, de Rome, du *Pasteur* d'Hermas, de la *Seconde Clémentine*, apocryphe, et de la lettre de S. Polycarpe aux Philippiens, lesquelles nomment seulement les « prêtres ». Ces objections sont ingénieusement réfutées par Mgr Duchesne (ch. vi), qui rappelle que, dans les écrits de S. Irénée, des papes même sont désignés par le terme de « prêtres », quoique leur primauté fût dès lors bien établie.

[1] Sur l'authenticité des lettres de S. Ignace et l'épître de S. Polycarpe, qui leur portent témoignage, voir la dissertation très serrée de Mgr Duchesne, 1er cahier. *Appendice au chapitre VI.*

[2] S. Ignat., *Ad Smyrn.*, 8.

les diverses Églises particulières. Un tel témoignage joint au texte de la « Lettre aux chefs des sept Églises », confirme ce qui a été dit plus haut[1] du ministère de S. Jean parcourant les alentours d'Éphèse pour y établir des communautés et leur préposer des évêques. Ce rôle, qui était proprement celui des Apôtres, comment admettre qu'il ait été seul à le remplir? L'origine apostolique de l'Épiscopat, pour la plupart des grands sièges, appuyé d'ailleurs sur de sérieuses traditions, paraît donc hors de doute.

Quant aux cérémonies du culte primitif, on se souvient que nous les avons longuement étudiées[2] d'après la *Doctrine des Douze Apôtres,* vénérable écrit, récemment mis au jour, bien qu'il fût connu et allégué dès les origines[3]. C'est un vrai manuel de religion, comprenant, tout ensemble, des préceptes

---

[1] Voir le ch. IX.

[2] *Saint Paul*, t. I, ch. VIII, VIE ET CULTE DES ÉGLISES PRIMITIVES.

[3] La Διδαχὴ τῶν δώδεκα Ἀποστόλων fut découverte et publiée en 1883 par Mgr Bryennios, métropolite de Nicomédie, d'après un manuscrit grec trouvé au monastère de Jérusalem du Très-Saint Sépulcre, dans le quartier du Phanar, à Constantinople. Elle est citée dès la fin du Ier siècle dans le pseudépigraphe *l'Ascension d'Isaïe,* et fut écrite à Jérusalem, car elle recommande la communauté des biens, qui n'a jamais été pratiquée ailleurs. Elle disparut au XIVe siècle. Cf. l'abbé Jacquier (Thèse de doctorat, Lyon, Vitte, 1891) qui la fait remonter à l'an 60, et Mgr Batiffol, qui la croit plus ancienne encore (*Études d'histoire et de théologie positive*, p. 250). Consulter Funk, Zahn, Schaff, etc.

moraux pour la conduite de la vie et des prescriptions liturgiques destinées à régler les formes du culte. Rappelons au moins, que, comme la « Bonne Nouvelle » était sortie de la Judée, — « le salut vient des Juifs », disait Jésus à la Samaritaine, — de même les fraternités chrétiennes unies d'abord, puis séparées de la Synagogue, gardaient l'empreinte de cette origine. Rien d'étonnant que leurs assemblées hebdomadaires s'adonnassent aux exercices d'usage : lecture des livres sacrés, chant des psaumes, audition d'une homélie sur quelque texte. Toutefois, ce n'était pas seulement pour Jérusalem et la Syrie que ces exercices constituaient la liturgie chrétienne. S. Justin, qui vivait environ trente années[1] après la mort de S. Jean, nous donne, sur l'Église romaine, des détails en parfaite concordance avec les prescriptions de la « *Doctrine des Apôtres* ».

Il pose d'abord que pour faire partie de l'Église, on doit recevoir le baptême, adhérer à la foi chrétienne et promettre d'observer ses lois morales[2]. Le baptême, dit-il, est la vraie circoncision, celle de l'esprit[3]. En nous appliquant les mérites de la mort du Christ, il remet nos péchés : c'est une renaissance qui fait passer l'âme, des ténèbres et des souillures

---

[1] S. Justin s'est converti entre 132 et 136, il fut martyrisé sous Marc-Aurèle (*Dialog.*, ch. I, § 217).

[2] *Apol.*, I, 61, 93.

[3] *Dialog.*, ch. 43, § 261.

du péché, à un état de sainteté et de lumière, « véritable illumination »[1]. Par le baptême, le nouveau converti entre dans la fraternité, prend part aux assemblées religieuses, aux exercices du culte, au plus excellent de tous, qui constitue proprement la différence entre les cérémonies de l'Église et celles de la Synagogue : l'Eucharistie. Il voit le chef de la communauté recevoir le pain et le vin, rendre grâces au Père, au nom du Fils et du Saint-Esprit, hommage que le peuple ratifie, en répondant « Amen », puis les diacres distribuent « les éléments bénis », et en portent aux absents. Nul n'a droit à cette sainte nourriture s'il n'est croyant et n'a reçu l'ablution de ses péchés dans le baptême, car ce n'est plus là du pain et du vin : « de même que Jésus-Christ sur la parole de Dieu, s'est incarné, a pris chair et sang pour notre salut, de même l'aliment consacré par la parole eucharistique que le Seigneur nous a apprise, et qui nourrit notre chair et notre sang, est la chair et le sang de Jésus incarné[2] ».

Il est impossible d'attester, en termes plus forts, l'unité de doctrine et de pratiques, entre Jérusalem l'Église Mère, et Rome la nouvelle métropole de la Foi[3]; unité qui va jusqu'à user du même langage,

---

[1] Φωτισμός. *Apol.*, I, 61, 74.

[2] *Apol.*, *ibid.*

[3] On peut rapprocher avec fruit, sur le même sujet, la *Lettre de Pline à Trajan* (an 112) sur le culte chrétien en Asie; les

car, durant presque trois siècles, le grec sert d'organe aux deux liturgies[1]. En outre, quel témoignage plus exprès de la croyance au sacrifice eucharistique, dont nous venons d'apercevoir les linéaments essentiels, et qui ne tarde pas à se parfaire dans les cérémonies actuelles de la Messe, avec quelques additions qui n'en atteignent pas la substance[2]? En retour, l'importance attribuée par la « *Doctrine des Apôtres* » au rôle que jouaient les « prophètes » dans l'assemblée, nous permet de noter que ce rôle décroît à mesure que s'établit la hiérarchie épiscopale. On n'a pas oublié avec quelle sage réserve S. Paul s'efforçait de tempérer ces manifestations spontanées, qui échappaient à toute surveillance et pouvaient aisément engendrer le désordre[3]. Elles disparurent peu à peu; il n'en est plus question après S. Irénée. Comme ces

---

épîtres de S. Ignace pour les usages d'Antioche; les apocryphes gnostiques, qui conservent de nombreuses traditions sur les rites, fêtes, etc.

[1] Quand la liturgie romaine devient latine, elle conserve des termes grecs : « Kyrie eleison; agios ischyros, athanatos, Theos » (Office du Vendredi Saint). La plus ancienne épitaphe latine est de S. Corneille (an 252). La première Église parlant latin est celle d'Afrique, à qui nous devons une Bible en cette langue, et probablement certaines parties de la Messe.

[2] On ne saurait rien inférer de la « Doctrine des douze Apôtres » pour la question de « l'Agape », si vivement discutée aujourd'hui. Mgr Batiffol n'hésite pas à prétendre que cette coutume n'a jamais existé. *Études d'histoire et de théologie*, p. 279.

[3] I Corinth., XIV, 3, etc. Cf. I, *Saint Paul, ses dernières années*, ch. VIII.

feux soudains qui brillent dans le ciel, à travers la naissante clarté de l'aurore, et s'éteignent au grand jour, ainsi les lueurs passagères qui avaient illuminé le matin de l'Église s'évanouirent quand la pleine lumière de l'Esprit eut achevé de l'éclairer.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier les intéressants travaux qu'a suscités la question des Sacrements dans la primitive Église, en particulier, l'un des plus nécessaires : la Pénitence [1]. Bornons-nous à remarquer que, sur ce sujet comme en maint autre, le témoignage des auteurs ecclésiastiques ne permet pas de douter que l'Église romaine, en communion avec ses sœurs d'Asie et d'Afrique, n'eût déjà pris ascendant, et qu'on ne recourût à elle dans les circonstances où quelque point de discipline ou de croyance était en jeu. On verra bientôt cette tutélaire autorité invoquée en dernier ressort, lors de la fameuse controverse qui divisa les Églises sur la date de la célébration de la Pâque.

Mais de plus graves objets allaient appeler la sollicitude, puis la suprême intervention de Rome. Afin de les mieux étudier, nous devrons ici anticiper sur les temps. Si les persécutions annoncées par Jésus, et qui restaient toujours imminentes, assombris-

---

[1] Sur la Pénitence, en particulier, cf. M. l'abbé Vacandard, *La Confession sacramentelle, la Pénitence publique.* — Mgr Batiffol, *op. cit.* — M. l'abbé Boudinhon, le P. Harent, M. l'abbé Pellé, *La Pénitence devant la théologie et l'histoire.*

saient l'horizon du christianisme, d'autres tempêtes, aussi prédites, mais bien plus redoutables, assaillaient déjà la barque de Pierre. Il n'y allait pas moins que de toute la Foi! C'était, de divers points, un nuage obscur, que ni les fortes abjurations de Paul, en ses Épîtres, ni la tendre mysticité de Jean n'avaient pu dissiper, et qui menaçait d'envahir l'Orient. Pour en bien comprendre le péril, il est nécessaire de considérer en quel état la disparition des Apôtres laissait les principales communautés fondées par eux.

D'abord, l'Église de Jérusalem, tige et mère de toutes. La première, elle avait possédé un pasteur unique, un évêque, S. Jacques le Mineur, dont la mémoire subsistait comme un monument de justice et de piété. Nous avons vu[1] le petit troupeau des fidèles, contraints par les désordres qui précédèrent le siège, à se réfugier dans Pella, y donner pour successeur à S. Jacques, Siméon, fils de Cléophas, comme lui l'un des « proches » de Jésus[2]. La communauté de Pella ne tarda pas à se diviser : les uns avec la famille du Sauveur, remontèrent vers le Nord, pour gagner Kokaba, dans la Batanée; d'autres, les yeux toujours fixés vers la Cité coupable et sainte, s'ingérèrent d'y rentrer. Les Romains, voyant la ville pacifiée, c'est-à-dire déserte[3], s'attachaient moins à

---

[1] Voir le chapitre second.

[2] On les appelait ainsi « Δεσπόσυνοι », les « proches ». Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. I, VII, 14.

[3] « *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant* ». Tacite.

en surveiller les ruines. D'ailleurs, c'était surtout le Mont Moriah, emplacement du Temple détruit, que la 10e légion avait ordre de garder, car on savait toutes les espérances des Juifs attachées à ce lieu. Il n'en allait pas ainsi des Chrétiens. Si vénérable que le sommet du Moriah parût à tout fils d'Israël, ce n'était plus leur attrait de cœur. De plus chers souvenirs les portaient au Mont de Sion, au sanctuaire où Jésus avait institué l'Eucharistie. Le Cénacle, tout imprégné de cet auguste mystère; à l'entour, quelques bâtiments échappés au ravage, restaient debout dans la ville désolée, et offraient encore un abri[1]. Ce fut là que Siméon dut conduire et fixer le groupe de fidèles dont l'âme adhérait au sol[2] inondé du sang divin. L'histoire ne nous apprend rien de plus sur ce touchant retour qui méritait d'être rappelé. L'Église ainsi restaurée vécut modeste jusqu'au temps d'Hadrien, où de nouvelles fondations et de nouveaux troubles vinrent bouleverser ce champ de mort.

Il est probable que Siméon lui-même n'y resta pas longtemps, car les fraternités de Batanée offraient une plus vaste carrière à son zèle. Nous les avons peintes gardant, sous le nom de *Nazaréens*, une égale fidélité à la Loi et à l'Évangile, mais souvent trop infatuées de leur sens propre pour ne pas ouvrir

---

[1] On y voyait, en particulier, sept synagogues plus ou moins intactes. Cf. S. Cyrille de Jer., *Catech.*, XVI, 4.

[2] Ps. 118, 25.

la voie à l'erreur. Si les premiers Pères, Hégésippe, Jules Africain, en parlent toujours avec estime, le temps n'est pas loin où nous verrons S. Irénée se déclarer contre elles, leur reprochant d'altérer, d'enfreindre l'Évangile, et mêlant, dans un commun anathème, les noms d'Ébionites et de Nazaréens. Rien de plus laborieux que de discerner au juste quelles différences les séparaient. C'était, par delà le Jourdain, un fourmillement de sectes non pas occupées, comme les écoles de Jabné ou de Lydda, d'arides études sur la Loi, mais toutes aux rêveries mystiques d'où devait sortir la Cabale. Nous connaissions déjà les Esséniens[1], « peuple étrange où personne ne naissait », et qui s'éteignit peu de temps après la ruine de Jérusalem, au moins dans sa forme primitive. Mais il laissait, après soi, des traditions ranimées par les Ébionites[2] qui y joignirent les plus folles chimères. Hégésippe, qui fit le dénombrement des hérésies, en compte sept principales, issues du judaïsme ; mais il mentionne, à l'honneur de l'Église de Jérusalem, qu'elle gardait encore à cette époque l'intégrité de sa Foi[3].

Le penchant commun à toutes ces sectes était de

---

[1] Voir le premier chapitre de la *Vie de Notre-Seigneur*.

[2] Cf. plus haut, *L'exil de l'Église de Jérusalem*, au chapitre second.

[3] Hégésippe ajoute que l'Église de Jérusalem fut plus tard infectée de l'hérésie par un certain Thebutis, dépité de ne pouvoir parvenir à l'épiscopat. Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, 22.

chercher, dans des ablutions perpétuelles[1], la purification de l'âme. Dans cette tourbe, un nom a percé : celui d'Elkasaï[2], qui se vantait d'un baptême plus efficace que tout autre, capable d'effacer les pires forfaits. Quelques fragments du livre où il consignait ses rêves, nous sont parvenus; on n'y voit que le plus bizarre mélange d'exorcismes, d'incantations, de présages astrologiques[3]. Cette doctrine est révélée par un ange qui mesure trente-deux lieues de haut, lequel se donne pour le Fils de Dieu, et a une compagne de même taille, qui est le Saint Esprit. On rougit d'exposer de telles absurdités; mais l'Orient est le pays des songes, et ceux-là y peignent bien l'état d'une âme dévoyée. C'était le cœur, en effet, plus encore que l'esprit, qu'égaraient ces chimères. Si nombre de détails dans la croyance sont empruntés par les Elkasaïtes, aux Esséniens, il s'en faut que leur morale ait gardé même rigueur. Le livre d'Elkasaï, peu connu des Églises grecques et latines, prit grand ascendant en Asie[4] et contribua peut-être à inspirer Ménandre.

---

[1] *Recognition*, I, 54-60.

[2] Origène, dans Eusèbe (*Hist. eccl.*, VI, 38). — *Philosophoumena*, IX, 4, 13-7; X, 29. — S. Épiph., *Hær.*, XIX, l. XXX, 3, 17. — Théodoret, *Hær. fab.*, II, 7.

[3] Hilgenfeld, *Novum Testament. extra canon.*, fasc. III.

[4] Ces diverses sectes de baptistes se perpétuent de nos jours, dans les marais de Bassora, entre le Tigre et l'Euphrate, sous le nom de *Sabiens* (*Sabün* est le mot syriaque qui signifie *baptiseurs*). Renan, *Les Évangiles*, p. 462. Il est probable que c'est là

Ce dernier personnage, au jugement de S. Irénée et de S. Épiphane, doit être tenu pour le père de tous les gnostiques[1] qui commençaient alors de pulluler dans la Syrie. Qu'entendre exactement par le Gnosticisme, qui a joué un rôle si important, engendré mille hérésies, et corrompu tant d'âmes aux débuts de l'Église? Rien de plus malaisé que d'en concevoir une idée nette, au point de vue dogmatique, car autant de foyers, autant de systèmes d'erreurs. Avant d'en faire une étude sommaire, resserrons en quelques mots les traits communs aux différentes écoles, par rapport à la conduite de la vie : indifférence aux règles de la morale, mépris de la Loi mosaïque, aversion du mariage, négation du jugement divin. La chair et la matière sont mauvaises : mais il n'y a qu'à les mépriser en esprit, tout en y cédant de fait. Ces excès suffisent à justifier la guerre implacable faite au Gnosticisme par une Église déjà dans la ferme main de l'Épiscopat, répugnant d'instinct à tout désordre, et qui avait pour mission de mener les hommes au salut.

Quant à la théorie doctrinale, on peut dire, à quelque degré, qu'elle a devancé le Christianisme, en ce sens que l'état d'esprit qu'elle suppose préexistait à

---

l'origine des ablutions tant multipliées dans la religion musulmane.

[1] S. Irénée, I, XXIII, 2; XXIV, 1; XXVII, 1. — S. Épiph., XXIII, 1; XXIV, 1.

son apparition. Nous avons vu S. Paul et S. Jean entrer en lutte contre des fermentations, et même des éclosions d'hérésies. L'Apocalypse tonne sur la tête des Nicolaïtes. Le quatrième Évangile vise aux illusions de Cérinthe. Combien de fois la bonne semence est-elle tombée en sol déjà labouré pour l'ivraie! Chez les Païens, c'était la métaphysique dégénérée de Platon, plus flatteuse au génie oriental que la rigueur d'Aristote; chez les Juifs, les fantaisies de l'exégèse allégorique, sans parler des religions bizarres de la Chaldée, de la Perse, de l'Égypte, importées par un continuel trafic. Tous ces éléments s'amalgamèrent avec les rêveries nazaréennes, et les apports doctrinaux du Christianisme, pour former d'innombrables combinaisons qui échappent à l'analyse, mais où presque toujours le mythe a dominé. Par des voies diverses, mysticisme ou philosophie, on aboutit à reléguer Dieu dans un empyrée si haut que toute relation avec l'univers lui devient interdite. Il s'ensuit que, pour expliquer la formation du monde, force est de recourir à des êtres inférieurs appelés « éons », émanés de Dieu dans le principe; mais de plus en plus imparfaits, à mesure qu'ils s'éloignent de cette source. La matière, qui est leur œuvre, se trouve donc, dès l'origine, infectée et vicieuse. De là, toutes les conséquences pratiques que nous avons énoncées et qui vont à dissoudre toute morale, sous couleur de l'épurer.

Tel est, à larges traits, un crayon de la Gnose[1]. Il ne saurait être question d'entrer dans le détail infini des sectes qui en sont nées, ni des pernicieuses rêveries que leurs auteurs ont produites : en retour, on trouvera de l'intérêt à connaître les principaux foyers de la première grande hérésie qui ait battu le berceau de l'Église. Ce furent Antioche et Alexandrie. Nous avons déjà nommé Ménandre, à qui plusieurs Pères attribuent la paternité de tout le Gnosticisme. Peut-être est-ce grossir, outre mesure, le rôle d'un personnage uniquement connu par leurs réfutations. Il paraît avoir séjourné longtemps à Antioche, bien qu'il fût originaire de Samarie comme son maître, Simon le Magicien, que nous avons vu s'opposer à S. Pierre[2]. L'impiété de Simon avait été jusqu'à se faire adorer en compagnie d'une femme, nommée Hélène, qu'il appelait « sa première pensée[3] ». Ménandre ressuscitait toutes ses prétentions, s'arrogeant une révélation supérieure, qu'il appuyait d'illusoires prestiges, et ne craignant pas de baptiser en son propre nom, sans invoquer celui du Christ.

---

[1] On emploie, à peu près indifféremment, les termes de « gnose » et de « gnosticisme » pour désigner l'ensemble des erreurs mythiques, qui ont joué un si grand rôle à cette époque. Le mot γνῶσις, « science », est employé par S. Paul dans un sens peu favorable. I Timoth., VI, 20.

[2] Act., VIII, 9-25.

[3] S. Justin, *Apol.*, I, 26, 56. — S. Irénée, I, 23. — *Philosophoumena*, VI.

Un autre Samaritain, Dosithée leur disciple, se donnait pour le grand prophète annoncé par Moïse. Si nous joignons à ces noms celui de Saturnin, qui enseignait également dans Antioche, au rapport de S. Irénée, nous connaîtrons les plus dangereux artisans de l'erreur en Syrie, au temps qui nous occupe. Tous fondent leurs aberrations théologiques sur les légions d'anges déjà multipliées à l'infini par les Esséniens. Entre ces êtres fantastiques, et à leur tête, ils placent un Jésus plus ou moins réel, qui sert avec eux d'intermédiaire entre le monde et l'inaccessible divinité.

Ces chimères ne laissent pas d'attester, par leur extravagance même, la foi au mystère de l'Incarnation, sans laquelle jamais homme n'eût inventé de se dire Dieu. Combattues à Antioche, à Smyrne, avec autant d'autorité que de vigueur par des évêques comme Ignace[1] et Polycarpe, fils spirituels de S. Jean, qui consommèrent leurs vertus par le martyre, elles débordèrent néanmoins à travers toute l'Asie, et trouvèrent, dans l'école alexandrine, un terrain plus propice qu'aucun autre à leur épanouissement.

L'Égypte passe pour avoir été évangélisée par S. Marc[2]; mais cette tradition est contestée. Il est

---

[1] S. Ignace, *Philadelph.*, VII. — *Ephes.*, IX. — *Trall.*, IX-X. — *Magn.*, VIII.

[2] Eusèbe, *Hist. eccles.*, II, 16. — S. Épiphan., *Hær.*, LI, 6. — S. Jérôme, *De vir. ill.*, 8.

certain qu'au dire de l'Alexandrin Philon[1], elle possédait, depuis longtemps, des communautés de « Thérapeutes[2] », vivant sur les bords du lac Maréotis, et menant une vie austère assez conforme à celle des vieux Esséniens. Était-ce des Juifs convertis par la prédication de l'Évangile, et élevés à la pratique des plus hautes vertus chrétiennes? Plusieurs Pères l'ont cru[3]; mais, comme les Thérapeutes s'astreignaient à mainte observance purement judaïque, notamment les fréquentes ablutions, l'opinion contraire est plus souvent admise. De même, pour les poésies appelées « Sibyllines », qui se multiplièrent alors dans ce pays, en manière d'oracles, et qui renferment, avec de magnifiques prières, des prophéties menaçantes touchant les derniers jours : faut-il croire qu'en particulier, dans le quatrième livre, où règne si souvent un souffle chrétien, la main d'un disciple de Jésus est reconnaissable? Nous en doutons; mais il n'est pas excessif d'en conclure que l'Évangile avait pénétré dans ces régions vers la fin du premier siècle; que son influence s'y faisait sentir, partant, que la liste des successeurs de S. Marc, donnée par la tradition : Annia-

---

[1] Philon est un philosophie juif, né à Alexandrie l'an 30 avant J.-C. Bien qu'il ait vécu fort âgé, il devait être mort avant le temps probable de la prédication de S. Marc.

[2] Θεραπευτής, « serviteur » de Dieu.

[3] Voir, pour les références, la note 2 de la page précédente.

nus, Avilius, Cerdon, Primus [1], n'est pas dépourvue d'une certaine authenticité. La chrétienté d'Égypte témoigna, dès l'abord, l'esprit le plus contraire au judaïsme. Cette opposition apparaît dans un écrit appelé l'*Épître de Barnabé* où la séparation de l'Église et de la Synagogue est nettement indiquée. La voie est ouverte au Gnosticisme chrétien qui trouvera, dans Alexandrie, un terrain propice.

Trois noms en resserrent l'histoire comme ils en représentent l'essentielle doctrine : Basilide [2], Valentin, Carpocrate. Basilide, venu de Syrie, où il paraît avoir subi l'influence de Ménandre, professe au moins dans son enseignement intime, une métaphysique désolée qui prélude, par plus d'un trait, au scepticisme de l'école Kantienne. Tout, dans l'univers, est un perpétuel devenir, une évolution où le monde matériel tend à se transformer peu à peu en un monde idéal. Cet épanouissement s'est consommé dans la personne de Jésus, d'une façon si parfaite qu'en lui rien n'est demeuré qui donnât prise à la mort. L'Évangile qu'il a apporté au monde est la « Bonne Nouvelle », l'annonce de ce progrès auquel, suivant son exemple, chaque homme peut participer, et qui va à perdre en Dieu toute créature. Basilide

---

[1] Eusèbe, *Hist. eccles.*, II, 24 ; III, 14, 21 ; IV, 1, 4. — *Constit. apost.*, VII, 46.

[2] Cf. S. Irénée, I, 26. — *Philosophoumena*, VII. — Clément d'Alexandrie. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 7. — *Acta Archelai*, dans Migne, *Patr. gr.*, t. X, p. 1523.

allègue fidèlement les Évangiles, et nous devons remarquer qu'il cite celui de S. Jean sur le même pied que les trois autres. Il entreprit plus tard d'en faire le commentaire pour les rattacher au système des « Filiations » multiples, par lequel il expliquait la genèse du monde.

Valentin[1], d'après S. Épiphane, naquit en Égypte, s'instruisit à Alexandrie, et, après avoir séjourné dans l'île de Chypre, brigua vainement l'Épiscopat. Il insinua d'abord ses doctrines en secret avant de rompre ouvertement avec l'Église. Le système de Basilide, tout obscur et compliqué qu'il est, paraît une merveille de clarté au prix des chimères Valentiniennes. Toutefois, on y retrouve un fond commun de scepticisme, et une conception analogue à l'Être suprême : « *l'Abîme* », déclinant peu à peu de sa perfection jusqu'à la créature matérielle dont il devient père. Même mission attribuée au Christ de régénérer, de spiritualiser cet élément inférieur et de le reporter en Dieu. Perdus dans leur métaphysique, Basilide, Valentin et leurs adeptes accordaient aussi peu d'attention que d'importance à la règle des mœurs. C'était chose secondaire à leurs yeux pleins d'infinies visions. De la morale négligée à la morale détruite, le pas était glissant. Beaucoup en vinrent à tenir indifférents pour l'illuminé, pour le vrai « gnostique », les actes extérieurs même les plus cou-

---

[1] S. Épiphane, *Hæres.*, 31.

pables. Toujours par là les dogmes humains périssent.

Ce que ses maîtres avaient seulement toléré, il était réservé à Carpocrate [1] et à son fils Épiphane de l'ériger en système. Tous deux semblent s'être proposé d'introduire quelque lueur dans la théogonie, et de l'harmoniser avec les fables grecques; mais ce qui reste surtout de leur enseignement, c'est d'avoir fait de l'iniquité un moyen de salut. La raison en est que pour parvenir à l'éternelle béatitude, c'est-à-dire pour se libérer de la tyrannie des puissances créatrices, il faut avoir parcouru tout le cycle des actions possibles, crimes compris. Qu'une si monstrueuse doctrine ait été ouvertement enseignée par un maître de renom, dans une ville comme Alexandrie qui se targuait de continuer, sinon de renouveler, les pures spéculations platoniciennes, et joignait à une ambition si haute celle d'offrir, dans ses « Thérapeutes », un exemplaire approchant des vertus cénobitiques, on peut s'étonner à bon droit de ce scandale; mais ce qui émeut davantage, c'est qu'elle ait eu une femme pour interprète, et dans Rome même. S. Irénée nous rapporte qu'à prêcher de telles infamies, Marcellina y obtint grand succès [2]. Nul doute que la plupart des

---

[1] S. Irénée, I, 25; II, 31-32. — *Philosoph.*, VII, 20. — Tertullien, *De animâ*, 23-35. — Clém. d'Alex., *Strom.*, III, 2.

[2] « Marcellina quæ Romam, sub Aniceto venit, cum esset hujus doctrinæ, multos exterminavit. » S. Irénée, *Adversus Hær.*, I, 25-6. Cf. Mgr Duchesne, p. 161.

calomnies, qui salirent le Christianisme en l'associant à des récits d'attentats secrets, et contribuèrent, par la diffamation, à justifier ses persécuteurs, ne vinssent de cette source impure.

Il serait injuste néanmoins de juger toute la Gnose alexandrine uniquement d'après ces défaillances. Basilide, Valentin, Carpocrate lui-même furent des esprits distingués et brillants. S'ils s'égarèrent trop souvent dans de folles utopies; s'ils se ravalèrent, par logique ou par faiblesse, aux pires avilissements, ils n'en témoignent pas moins, en plusieurs de leurs conceptions, une profondeur, une force qui surprend, à côté de telles chimères. L'Égypte, qui les enfanta, en garda tout ensemble l'empreinte et l'estime. Les Pères en devaient faire état dans leurs œuvres philosophiques : Clément d'Alexandrie parle d'eux avec grands égards; il cite un de leurs disciples, Héracléon [1], comme ayant autorité. Lui et Origène en tirent tout ce qui leur paraît compatible avec l'enseignement de l'Église chrétienne. Sous cette influence, la ville d'Alexandre devint l'un des foyers les plus brillants de la théologie.

Mais quelle que pût être la renommée d'une cité provinciale, Rome n'en gardait pas moins sa pri-

---

[1] Héracléon, disciple de Valentin, vécut au IIe siècle. Il écrivit des commentaires sur S. Jean et S. Luc, recueillis par Origène. Cf. S. Irénée, *Adv. Hær.*, IV, 4. — *Strom.*, IV, ch. IV, 26. — — Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, X, 1.

mauté qui rayonnait sur le monde et attirait à elle l'élite des esprits. De toutes parts, on accourait à la « Ville Sacrée [1] » : les croyants, pour retremper leur foi au tombeau des martyrs; les incertains, pour y trouver l'arbitre qui fixerait leurs convictions, la lumière qui dissiperait leurs doutes; les hérétiques enfin, pour donner crédit à leurs erreurs, en les rehaussant de son lustre. Nous avons vu les révoltants excès de Carpocrate prêchés dans Rome par une femme. Le Gnosticisme y avait un plus digne représentant dans l'un de ses principaux fauteurs, Valentin, qui avait appartenu à l'Église et s'en était fait exclure. Entre toutes les erreurs analogues, la sienne s'éloignait le moins de la vérité. Par bien des points, elle touchait au Christianisme. Héracléon et Ptolémée, ses principaux disciples, continuèrent à Rome l'enseignement de sa doctrine, et y joignirent des commentaires sur nos Saints Livres, car la manie d'écrire était un des caractères particuliers de cette secte [2].

L'immoralité de la plupart des gnostiques leur valait justement le mépris. Plus dangereuse pour le peuple était l'hérésie inaugurée par Cerdon, puis reprise et développée par Marcion, qui se couvraient

---

[1] « Civitas sacrosancta. » Apulée, *Metam.*, XI, 26.

[2] Il ne nous reste néanmoins qu'un livre Valentinien, la *Pistis* ou *Pisté Sophia*, « *La Fidèle Sagesse* », qui consiste en interrogations adressées par Marie à Jésus. *Schwartze*. éd. Petermann, Berlin, 1851.

d'un masque de pudeur. Tous deux, originaires d'Asie[1], avaient gagné Rome, sous couleur de faire agréer leurs imaginations à l'Église, qui les répudia. Ils s'accordaient pour prêcher le dualisme dans la divinité, et déclarer inconciliables l'Ancien et le Nouveau Testament, dont ils retranchaient nombre de livres. Jésus n'ayant eu qu'une chair apparente, son Incarnation, sa vie, sa mort ne présentent non plus aucune réalité : de là, le nom de « Docétisme »[2] sous lequel est connue cette hérésie. Ses dehors d'austérité la rendaient pernicieuse. Elle affectait, d'ailleurs, autant de clarté que les gnostiques amassaient de nuages; aussi fit-elle assez d'adeptes pour les distribuer en groupes, qui s'organisèrent avec une hiérarchie, sur le modèle du Christianisme[3].

Arrêtons ici ce dénombrement d'erreurs. Aussi bien, tous les abstracteurs de Fois nouvelles servaient, à leur insu, les desseins du Christ en venant se briser contre le « roc angulaire » sur lequel il avait bâti. « Il faut aussi qu'il y ait des hérésies[4] »,

---

[1] Cerdon était de Syrie; Marcion, de Sinope. Sur le Docétisme, cf. S. Irénée, I, 27; III, 4. — S. Hippolyte, *Pseudo-Tertullien*, 50. — *Epiphan.*, 41. — *Philastr.*, 44-45. — S. Justin., *Apol.*, I, 26, 58. — *Philosoph.*, VII, 29, 31; X, 19. — Tertullien, *Contr. Marc.*

[2] Δοκέω, « paraître ».

[3] Il est intéressant de constater que le Docétisme s'est perpétué en Orient. L'église de Deïr-Ali, au sud de Damas, appartient encore au Marcionisme.

[4] « *Oportet et hæreses esse* ». I Corinth., XI, 19.

avait dit l'Apôtre en son nom; elles s'étaient ruées à Rome, nombreuses, subtiles, perverses, comme pour mieux témoigner la force de l'édifice capable de les arrêter. Elles y venaient, avons-nous dit, moins pour en ébranler les assises que pour en emprunter l'éclat. Dans cette confusion de sectes qui se vantaient d'être chrétiennes, Dieu ne manqua pas à son œuvre. « Il sut lui conserver un caractère d'autorité que les hérésies ne pouvaient prendre [1]. » Cette Église de Rome, « la plus ancienne [2] », vers qui tous les yeux se tournaient comme vers un phare étincelant, était de taille à résister au choc, et déjà en possession d'imposer partout sa croyance avec sa discipline. Ceux qui s'en éloignaient, l'ayant d'abord reconnue, ne pouvaient effacer la marque de leur nouveauté, ni celle de leur rébellion. Les hautes spéculations, pour ne pas dire les rêves, qui furent toujours l'écueil des imaginations orientales, n'eurent point de prise sur elle. Imbue du vieil esprit romain, mélange de vigueur et de souplesse, qui avait conquis le monde; comprenant que, pour les faibles, toute puissance est de rester unis, elle se donna principalement au soin d'établir son magistère. Entre les chrétientés dispersées, elle noua le lien de la dépendance et de la fraternité jusqu'à en former le solide faisceau qu'aucun effort ne

---

[1] Bossuet, *Histoire universelle*, 2e partie.

[2] « Εὐξάμενος τὴν ἀρχαιοτάτην Ῥωμαίων ἐκκλησίαν ἰδεῖν. » Origène, cité par Eusèbe (*Histor. eccl.*, VI, XIV, 10).

devait rompre : à elle il appartenait de constituer le corps essentiellement hiérarchique, la grande école de respect et d'autorité qu'est par excellence le Catholicisme, œuvre de main divine s'il en fût[1].

L'Épiscopat, déjà robuste, également contraire à tout excès, dans le relâchement ou dans la piété, moins soucieux de vaines analyses que de garder, en unité de foi et de morale, le troupeau qui lui est confié, devient sa force comme son salut au milieu du flot d'erreurs qui l'assaille. Puis, par un juste équilibre de ressort et d'action, à son tour l'Épiscopat est maintenu dans l'union la plus étroite par l'Évêque de Rome porté à sa tête, établi d'en Haut juge, arbitre sans appel, de tous les dissentiments. Le pape Anicet, et Soter son successeur, ont vu le mouvement entier du Christianisme se concentrer autour d'eux. Les symboles de croyance, qui commencent d'être en usage à Rome, font loi dans toute la Chrétienté à ce seul titre. Irénée qui, par la main de Polycarpe, son maître, touche à S. Jean « qui vit le Christ », tient suffisant, pour confondre toute hérésie, d'alléguer la foi romaine, la doctrine de cette Église Mère, « la plus grande, la plus vieille, la plus illustre, qui possède, par une succession continue, la vraie tradition de Pierre et de Paul; à laquelle, pour sa primauté[2], doit recourir le reste de l'Église ». La

---

[1] Θεοῦ φυτεία ἡ καθολικὴ ἐκκλησία. *Constit. apost.*, I, 1.

[2] « *Propter potiorem principalitatem* ». S. Irénée, III, *111*, 2.

correspondance entre les chrétientés, inaugurée par les lettres des deux grands apôtres, puis continuée par le pape S. Clément, devient une habitude en même temps qu'un lien. Ces lettres-circulaires sont lues dans les assemblées du dimanche, et forment comme une prolongation des écrits apostoliques [1].

A cet accord du chef et des membres, à ce concert de sagesse, de piété, de bonté, inspiré des promesses éternelles, quelle hérésie pouvait tenir tête? Le Gnosticisme, qui avait paru si menaçant, incapable de prendre racine dans un fond sans consistance, allait languir et dessécher; d'autres erreurs suivirent qui eurent même fortune; puis d'autres encore. Même aujourd'hui la liste reste ouverte des esprits turbulents ou inquiets qui s'estiment plus doctes que l'Église, et prétendent substituer leurs visées à son enseignement; mais l'Église n'est pas épuisée dans sa vieillesse; ni sa voix, ni son cœur ne sont éteints. Plus qu'oracle, plus que reine, elle reste toujours mère; sa rigueur est faite de tendresse. Quand elle lève la main, est-ce pour frapper? est-ce pour bénir? Lors même qu'elle condamne, elle chérit, car, ayant mission de conduire les hommes au salut, quelle meilleure preuve d'amour que de les retenir dans la voie qui y mène? Aux novateurs qui la meurtrissent, ses bras demeurent étendus; elle les presse de s'y

---

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, xxv.

jeter. Pleine de l'Esprit de Celui qui a dit : « Je tirerai tout à moi [1] », elle l'invoque en leur faveur et répète avec lui : « Père saint, je vous recommande ceux que vous m'avez donnés : qu'ils soient un comme nous; qu'ils soient un en nous. » C'est la prière de Jésus-Christ en S. Jean [2]. Le Ciel et la Terre passeront plutôt que sa parole [3].

---

[1] Joan., XIII, 32.
[2] Id., XV, 11.
[3] Matth., XXIV, 35.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION..... V-XLIV

CHAPITRE PREMIER

LES JUIFS APRÈS LA RUINE DE JÉRUSALEM

Les Romains campés dans la Ville Sainte. — Suite de la campagne. — Prise d'Hérodium, Macheronte et Masada. — Destruction des Zélotes fugitifs. — Une partie de la nation avec des docteurs s'établit à Jabné. — La Synagogue de Jabné florissante sous Johanan. — Elle vise à acquérir l'autorité de Jérusalem. — Johanan cède la place à Gamaliel II. — Cette école s'égare dans la casuistique et fonde le Talmud..... 1-23

CHAPITRE SECOND

L'EXIL DE L'ÉGLISE DE JÉRUSALEM

L'exil de l'Église de Jérusalem. — Fondation de l'Église judéo-chrétienne de Pella. — Ses fidèles prennent le nom de Nazaréens. — Leur évangile apocryphe « selon S. Matthieu ». — Infiltrations ébionites en cet écrit qui renferme des détails précieux. — Les Nazaréens conservent une partie des Livres Saints, retranchés par les Scribes de Jabné. — Ils y joignent plusieurs livres apocryphes que l'Église a rejetés. — L' « Halaca » et l' « Hagada » dans le Judaïsme..... 24-42

CHAPITRE TROISIÈME

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE SOUS LES FLAVIENS

Pages

Vespasien restaure la Ville et l'Empire. — Il s'appuie sur le Sénat, rétablit les finances, bâtit le Colisée. — Son gouvernement et sa mort. — Avènement de Titus. — Il se sépare de la reine juive Bérénice. — Il s'applique à réparer les maux publics : incendies, peste, famine, tremblements de terre, destruction de Pompéi. — Il poursuit les délateurs. — Situation des Juifs à Rome sous les Flaviens. — Faveur d'Agrippa et de Josèphe. — Celui-ci écrit la *Guerre judaïque*. — Les Chrétiens bénéficient de cette tolérance. — Leur foi pénètre dans les premiers rangs de la société romaine. — Témoignages tirés des Catacombes. — Les premiers papes : Lin, Clet, Clément 43-67

CHAPITRE QUATRIÈME

LA PERSÉCUTION DE DOMITIEN

Débuts heureux de Domitien. — Le besoin et la peur le rendent cruel. — Il se renferme dans son palais, revient aux délateurs, frappe les plus hautes têtes dans le monde, et parmi les philosophes. — Il pressure ses sujets. — L'impôt de la didrachme, exigé des Juifs, révèle l'existence des Chrétiens, qui refusent de le payer et de rendre à l'empereur les honneurs divins. — Flavius Clemens mis à mort ; sa famille exilée. — Josèphe écrit les *Antiquités juives*, *Discours sur la souveraineté de la raison*. — Domitien mande de Judée les parents éloignés de Jésus, puis ralentit la persécution. — Il est égorgé par des conjurés 68-91

CHAPITRE CINQUIÈME

LA LETTRE AUX SEPT ÉGLISES

Pages.

La persécution s'étend en Syrie, en Asie Mineure, où habitait S. Jean. — Vie de cet apôtre depuis la mort du Christ. — Il reçoit la Sainte Vierge, et, après la ruine de Jérusalem, se réfugie à Éphèse avec d'autres disciples. — Il y est entouré de la vénération universelle. — Mandé à Rome, il y subit le supplice de l'huile bouillante et est relégué aux mines de Patmos. — Description de cette île. — Les désordres des Nicolaïtes en Asie le décident à écrire aux évêques de cette contrée. — Style prophétique de la lettre aux Sept Églises. — Le nombre Sept a ici un sens mystique. — L'Apôtre reproche aux « Anges » des Églises leur négligence ou leur connivence..... 92-128

CHAPITRE SIXIÈME

L'APOCALYPSE (1re PARTIE)

S. Jean est transporté en esprit devant le trône de l'Éternel. — Hommages rendus à Dieu par l'Univers et l'Humanité. — Première Vision : *les Sept Sceaux.* L'Agneau peut seul ouvrir le livre scellé. Les Sceaux ouverts donnent passage à des fléaux dévastateurs. — Deuxième Vision : *les Sept Trompettes.* Les prières des saints montent à Dieu sous forme d'encens. Chaque trompette annonce une calamité. — Troisième Vision : *L'Église et ses ennemis.* L'Église sous la forme d'une femme. Elle lutte contre Satan allié avec le monde et l'Antéchrist. Apparition de Jésus sur les nuées..... 129-157

CHAPITRE SEPTIÈME

L'APOCALYPSE (2e PARTIE)

Pages.

Quatrième Vision : *Les Sept Coupes.* De chaque coupe versée par un ange sort une plaie nouvelle. La femme assise sur la bête figure le monde. Chute de la grande Babylone. Désespoir du monde et joie des élus. — Cinquième Vision : *Lutte du Verbe et de la Bête.* Le Christ triomphe de la bête et du faux prophète, qui sont jetés dans le feu. — Sixième Vision : *Le Règne de mille ans.* Satan enchaîné pour « mille ans », nombre mystique. Béatitude des élus. Lutte suprême et défaite de Satan déchaîné. — Septième Vision : *La Jérusalem céleste*, séjour de l'Agneau et des bienheureux..... 158-184

CHAPITRE HUITIÈME

L'ÉPITRE DE S. CLÉMENT

L'Église de Rome établie pour régir la chrétienté. — Corinthe attire les regards du pape Clément, qui lui écrit une lettre. — Cette épître, vénérée dès l'origine, débute par des louanges à la piété des Corinthiens, où s'est glissée la jalousie. — Maux engendrés par ce péché. — Épreuves et vertu des apôtres. — Preuves de la résurrection et de la justification par Jésus. — Établissement de la hiérarchie. — Exhortations à ceux qui ne la respectent pas. — Prière pour la paix. — Étude sur le caractere et l'importance de cette lettre..... 185-213

CHAPITRE NEUVIÈME

S. JEAN ÉVANGÉLISTE

Pages.

Philosophie alexandrine dominant à Éphèse. — Pour conjurer les erreurs de Cérinthe, S. Jean se décide à écrire son Évangile. — Caractère propre de cet écrit en rapport avec les idées et le langage du milieu où vivait l'Apôtre. — Son but : établir la divinité de Jésus. — Il s'adresse à des Grecs, étrangers aux choses juives; mais il garde l'empreinte hébraïque. — Rareté des paraboles remplacées par des discours mystiques, scènes symboliques. — Le caractère particulier du quatrième Évangile s'explique aussi par les antécédents de l'auteur, qui vécut avec Marie et fut le « bien-aimé de Jésus »..... 214-240

CHAPITRE DIXIÈME

LE QUATRIÈME ÉVANGILE

La composition du livre atteste les souvenirs d'un vieillard; mais le plan demeure unique et suivi. — Trois parties : accueil fait par le monde à la Lumière du Verbe; lutte des ténèbres contre la Lumière; éclipse apparente de la Lumière, d'où sort l'éclatante manifestation de la divinité de Jésus par son amour. — Étude de chacune de ces parties, après celle du prologue. — Couronnement de l'œuvre du Sauveur par l'établissement de l'Eucharistie, gage permanent de son amour. — Fruits de l'Eucharistie. — Consommation de l'amour divin par le sacrifice de la croix; témoignage suprême de la résurrection de Jésus, en faveur de sa divinité..... 241-276

CHAPITRE ONZIÈME

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT DE S. JEAN

Pages.

Témoignages de la tradition à l'autorité de S. Jean. — Première Épître. — Elle vise les erreurs de Cérinthe et exhorte à restaurer la paix dans les cœurs, en y établissant la demeure de Dieu par l'innocence et l'amour. — Deuxième Épître, adressée à la « Dame Élue », probablement une Église. — Troisième Épître à Gaïus. — Toutes deux ne sont que de simples billets. — Quelques traits de la vieillesse de S. Jean. — Histoire du jeune converti, devenu chef de voleurs et ramené par l'Apôtre. — Virginité de S. Jean. — Sa mort paisible. — Légendes sur son tombeau. 277-308

CHAPITRE DOUZIÈME

L'ÉGLISE APRÈS LA MORT DE S. JEAN

Coup d'œil sur les progrès du Christianisme. — Établissement de la hiérarchie par l'Épiscopat, constitué partout au second siècle et devenu un rempart contre les hérésies. — Organisation progressive du culte, emprunté en partie à la Synagogue, mais ayant son caractère propre par l'Eucharistie. — Études sur les principales Églises : Jérusalem, Antioche, Alexandrie. — Développement du Gnosticisme, surtout dans cette dernière, puis à Rome, où toutes les erreurs affluent pour s'accréditer ou se faire juger. — Prépondérance croissante et définitive de l'Eglise Romaine..... 309-338

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

BS 2455 .F59 1908 SMC
Fouard, Constant Henri,
Saint Jean et la fin de
l'age apostolique 47081077